
FAVART


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE
BEQUEST OF
PROFESSOR
M. L. D'OOG





…Cupidon, de Bacchus, de Cytère | Philosophe, et Poëte il sait instruire et plaire,
…on reçoit des honneurs éclatans; | Il banit les chagrins, il enchaîne le Tems.

…elle est tirée du Livre de FVLVIVS VRSINVS intitulé Illustrium Virorum Imagines imprimé à Anvers, en 1606 in 4.

LES ODES D'ANACREON ET DE SAPHO

EN VERS FRANÇOIS

PAR

LE POËTE SANS FARD.



A ROTTERDAM,
CHEZ FRITSCH ET BÖHM,
MDCCXII.



PREFACE.

*IL faut être aussi téméraire que je le suis, pour oser mettre au jour une Traduction en vers des Ouvrages d'un ancien Poëte, & d'un Poëte tel qu'*ANACREON: *outre que c'est ne vouloir pas convenir avec le célébre Mr.* LE CLERC, *de l'inutilité, & du danger de la Poësie, c'est donner atteinte à l'éloquente digression de Mr.* DE FONTENELLE *sur les* Anciens; *& c'est se revolter contre la décision de l'illustre Me.* DACIER *en faveur des* Traductions en prose.

*Quelque danger qu'il y ait à combattre les sentimens de ces fameux Auteurs, le zéle que j'ai pour la vérité, fait que je n'hésite point à entrer en Lice pour soutenir un parti, qui me paroit avoir la raison de son coté. Dans ce dessein je diviserai ce Discours en trois parties; dans la première je ferai voir l'*utilité de la Poësie

contre les attaques de ses Adversaires; *dans la seconde je m'éforcerai de maintenir* la préférence due aux Anciens sur les Modernes; *& dans la troisiéme j'espére prouver invinciblement que les* vers sont préférables à la prose, quand il s'agit de traduire les Ouvrages des Poëtes.

DISCOURS APOLOGETIQUE EN FAVEUR DE LA POESIE ET DES POETES.

Quoique la Poësie soit par elle-même si sublime & si estimable, & qu'elle ne craigne point les insultes de ceux qui osent l'attaquer; je crois cependant qu'il est bon de repousser les calomnies de ses Adversaires, afin qu'ils ne tirent point de notre silence le sujet d'un vain triomphe. Je suis surpris que Mr. DE LA MOTTE, *loin de prendre le parti d'un art dans lequel il excelle, ait fourni un nouveau prétexte à ceux qui le méprisent par l'aveu qu'il a fait de son peu d'utilité. Je suis d'un sentiment bien contraire, étant convaincu que si la Poësie n'est pas d'une utilité absolue, elle est au moins d'une utilité nécessaire. Pour prouver ce que j'avance, il n'y a qu'à donner une juste idée de la Poësie: c'est l'art d'ex-*

primer ses Pensées de la maniére la plus parfaite, & de plaire, ravir, enchanter & persuader par la beauté des images, & par l'harmonie des Paroles.

Quoi! va-t-on d'abord s'écrier, un Théologien, *un* Philosophe, *un* Jurisconsulte *ne raisonne pas mieux qu'un* Poëte. *Voilà sans doute une de ces propositions qui tiennent du Paradoxe. Paradoxe tant qu'il vous plaira; mais si je prouve une fois que la Poësie produit tous les plus solides éfets du raisonnement, il sera hors de doute que le* Poëte *ne soit celui de tous les hommes qui raisonne avec le plus de solidité.*

Or afin que le Lecteur dégagé de toute prévention soit plus disposé à se rendre aux preuves que j'espére lui donner de l'utilité de la Poësie; je crois qu'avant toutes choses il est à-propos de réfuter l'objection générale que l'on fait contre elle.

Cette objection consiste à dire, que la Poësie est contraire aux bonnes mœurs. Mr. LE FEVRE, *fils du fameux Mr.* LE FEVRE, *pere de Me.* DACIER, *l'a étalé il y a quelques années avec beaucoup d'ostentation dans un petit Traité intitulé* de Futilitate Poëtices, *où il prétend démontrer que la Poësie est une source criminelle d'ignorance, d'impiété, & de*

 tous

tous les Crimes imaginables. La preuve qu'il en donne, c'est, dit-il, que les Poëtes *sont eux-mêmes des Ignorans, des Athées, des Impies & des Scélerats.*

Si ce raisonnement avoit lieu, il ne seroit pas dificile de prouver que la Prose est encore pire que la Poësie; puisque s'il y a des Poëtes *scélerats, il y a infiniment plus de Scélerats qui ne sont point* Poëtes.

Cette objection est si frivole, que je l'abandonnerois à sa propre foiblesse, si le savant Mr. LE CLERC *ne l'avoit orné de son éloquence, & ne la faisoit valoir dans son* Parrhasiana, *d'une maniére capable d'éblouïr.* * Quand on se met, *dit-il*, à lire un Poëte, il faut se dire que c'est l'Ouvrage d'un Menteur, qui nous veut entretenir de chimeres, ou au moins de véritez si gâtées, qu'on a bien de la peine à distinguer le vrai du faux. Il faut se ressouvenir que les expressions dont il se sert, ne sont le plus souvent que pour surprendre notre raison; & que la cadence, qu'il emploie, n'est que pour flatter nos oreilles; afin de nous faire admirer son sujet, & de nous donner une grande idée de lui-même, *&c.*

Cette peinture d'un Poëte, *quoique fort adou-*

* Parrhasiana, *tom.* I. *pag.* 2.

adoucie, au prix de celle de Mr. LE FEVRE, *ne tend toutefois qu'au même but, qui est de faire haïr la Poësie, en difamant ceux qui font profession de ce bel Art.*

Si ce raisonnement est bon contre la Poësie, il sera encore meilleur contre la Théologie des Théologiens à Sistême, *ou* Scholastiques; *car qui m'empêchera, en me servant du même tour de Mr.* LE CLERC *de dire :* „ *Quand on se met à lire un* „ Théologien, *il faut se representer que* „ *c'est l'Ouvrage d'un homme entêté de ses* „ *opinions, enflé de sa science, ennemi mor-* „ *tel de ceux d'un parti contraire, Tiran* „ *de ceux de sa Communion; qui ramene* „ *l'*Ecriture *à ses sentimens, plutôt que de* „ *conformer ses sentimens à l'*Ecriture.

„ *Ecoutez un* Jansenîste, *ou un* Calvi- „ niste, *il vous soutiendra, que ceux qui* „ *n'admettent pas la* Prédestination *dans* „ *toute son étendüe, sont des* Pélagiens; „ *qu'en relevant le* libre Arbitre, *ils ont* „ *les mêmes sentimens de* DIEU *qu'*EPI- „ CURE, *& donnent à l'homme une con-* „ *fiance dans ses propres forces, qui l'en-* „ *traine dans l'abime de la perdition.*

„ *Parlez aux* Molinistes, *ou aux* Ar- „ miniens, *ils vous diront hautement que* „ *la* Prédestination *est une source de déses-*

„ *poir ; & qu'elle fait de* DIEU *un Tiran*
„ *plus crüel, que les* PHALARIS *& les*
„ MEZENCES.

„ *Les* Sociniens *accusent les* Trinitaires
„ *de ruiner le plus essentiel des attributs de*
„ *la Divinité, en admettant* trois Dieux.
„ *Les* Trinitaires *prétendent que les* Soci-
„ niens *détruisent le* Mistére de notre
„ Rédemption, *en niant la Divinité de*
„ JESUS-CHRIST.

„ *Les* Rigoristes *accusent les* Casuistes
„ relâchez *d'ouvrir la porte au libertinage*
„ *par leur molle condescendance ; & les* Ca-
„ suistes relâchez *veulent persuader, que les*
„ Rigoristes, *par une sévérité outrée écar-*
„ *tent les Pécheurs du chemin de la Péni-*
„ *tence.*

„ *Je ne dis rien des Brigues, des Caba-*
„ *les, des Injures, des Calomnies & des*
„ *Violences dont les* Théologiens *se ser-*
„ *vent pour retenir les hommes dans leurs*
„ *opinions, ou pour acabler ceux qui refu-*
„ *sent de s'y soumettre : conduite détestable,*
„ *qui remplit la Chrétienté d'Incrédules*
„ *opiniatres, ou d'aveugles superstitieux.*

Qu'est-ce que Mr. LE CLERC *pourroit répondre, si je lui tenois un pareil discours ? Nieroit-il le fait ? Mais je le mettrois en contradiction avec lui-même ; car c'est*

c'est une vérité qu'on trouve dans la plupart de ses Ouvrages. *Que si en l'avoüant, il soutient que les déréglemens des* Théologiens *n'interessent point la Théologie en elle-même, je lui demande qu'il ait un pareil égard pour la Poësie, & qu'il la distingue de ce qu'il peut y avoir de mauvais dans les* Poëtes.

Comme ce n'est point en récriminant, ou en abaissant les Théologiens, *que je prétens élever le mérite de la Poësie; venons aux raisons solides & incontestables. La Théologie est sans doute la Reine des Sciences, tant par raport à son objet, qui est* DIEU, *que par raport à sa fin, qui est de le faire connoître, afin que par cette connoissance, l'homme conçoive un ardent amour pour son* Créateur. *Or l'*Ecriture *qui est sans contestation la Théologie la plus parfaite, puis qu'elle est émanée de* DIEU *même; l'*Ecriture, *dis-je, ne nous instruit des attributs du premier Etre qu'avec des Images toutes Poëtiques: les* Pseaumes, *qui sont de vrais vers, de l'aveu de tous les Sçavans, quelque chose qu'en dise M*e. DACIER, *sont remplis de semblables idées.*

Ce n'est pas par un argument tel que le primum Movens *de St.* THOMAS, *ou tel que l'*Idée innée *de* DESCARTES, *que* DAVID *nous prouve l'existence d'un*

DIEU. *Il nous exhorte seulement d'ouvrir les yeux, & de le considérer dans sa Gloire. Il nous le fait voir dans le Ciel, comme sur un Trone, dont la Terre est le marchepié; & il nous le represente revétu d'une lumiére plus éclatante que celle du Soleil. Veut-il nous le faire considérer, non seulement comme Auteur, mais encore comme Modérateur de toutes choses? Ce n'est point par la* Prédétermination Phisique *des* Thomistes, *ou par les* Causes Occasionnelles *du Pere* MALEBRANCHE, *qu'il établit son Pouvoir & sa Providence: mais continüant les mêmes Idées Poëtiques, il nous dit, que le* Créateur *a prescrit de son doigt sur le sable des bornes aux fougueuses impétuositez de l'Océan. Il nous dit, qu'il est le Seigneur des Armées, & qu'il est un Puissant Vainqueur. Il lui met la foudre en main pour punir les Scélerats, & il lui fait étendre la Nége sur la terre comme une laine cardée, qui munit les Blez contre les glaces des hivers.*

Je pourrois pousser cette énumeration à l'infini: mais en voilà assez pour montrer, que la Théologie de DAVID *étant toute Poëtique, la Poësie loin d'être regardée comme impie, doit être estimée comme le plus noble Panégiriste de la Divinité.*

En

En éfet, à quel sublime ne se sont point élevez les Poëtes Chrétiens *dans leurs Poësies Chrétiennes?* MALHERBE, RACAN, GODEAU, CORNEILLE, RACINE, *sans parler des Poëtes des autres Nations; ne sont-ils pas autant de fidelles Echos de cette voix divine que le* Chantre Roial *a fait entendre à tous les Peuples de la Terre?*

Peut-on même sans injustice, ravir aux Poëtes Paiens *l'honneur d'avoir été de véritables* Théologiens *en ce sens-là?*

Leur Jupiter *ne fait-il pas tout mouvoir d'un clin d'œil?*

Cuncta supercilio movens.

Ne foudroie-t-il pas les Géans?

Tela giganteos debellatura furores.

N'est-il pas le Souverain des Rois?

In ipsos Reges imperium est Jovis, *&c.*

En vain prétendroit-on avilir la Théologie des Poëtes Paiens, *en leur objectant d'avoir poussé si loin ces Images Poëtiques, qu'ils ont donné lieu à l'*Idolatrie. *Je conviens que comme on peut faire un mauvais usage des meilleures choses, les Peuples ont*

pris de travers, ou trop à la lettre, les expressions des Poëtes: *mais si cet inconvenient devoit faire haïr la Poësie, il faudroit aussi rejetter l'*Ecriture Sainte; *puisque des* Chrétiens *mêmes, en croiant se régler sur elle, sont tombez dans des opinions non moins extravagantes; témoin les* Antropomorphites.

Mais quoi? Les Censeurs de la Poësie veulent-ils être plus zélé, ou plus éclairé que St. PAUL? *Ce grand Apotre a souvent blamé les* Philosophes *de leurs erreurs ou de leurs impostures: loin de parler de la même sorte des* Poëtes, *il s'est servi plusieurs fois de leur témoignage. Le beau passage d'*ARATUS, *qu'il a cité sur une matiére toute Théologique, est une preuve convaincante de l'estime qu'il en faisoit:*

In ipso movemur, & sumus.

Mr. GROTIUS, *dont l'autorité doit être d'un grand poids pour Mr.* LE CLERC, *n'a-t-il pas composé son excellent Traité* de la Vérité de la Religion *en vers Flamands, & à l'exemple des Peres n'en a-t-il pas fortifié le premier Livre par une infinité de passages tirez des* Poëtes anciens? *Il ne s'agit pourtant dans tout ce Livre, que de prouver l'existence d'un* DIEU, *Créateur &* Mo-

Modérateur de l'Univers, Vangeur des Crimes & Rémunerateur des Vertus; Points capitaux de la Religion Chrétienne. Mr. LE CLERC, *qui nous a donné une si belle édition de ce Traité, loin d'en retrancher les autoritez des* Poëtes, *a fait gloire de les multiplier.*

De toutes ces considérations, je conclus que la Théologie des Poëtes *est plus conforme à l'*Ecriture *que celle des* Théologiens à Siftême, *qu'on apelle vulgairement la* Théologie de l'Ecole. *J'ose même avancer, que par cette raison, l'on doit faire plus de cas d'un seul* Pseaume *de* DAVID, *tout Poëtique qu'il soit, que de tous les Volumes immenses des Docteurs les plus subtils & les plus profonds.*

Qu'ont produit en éfet tous ces gros Traitez de Attributis, de Exiftentia, de Predeterminatione, *de* la diftinction des Personnes, *de* la Grace éficace *ou* sufisante, *&c? Sont-ce ceux qui les lisent, qui sont les meilleurs Chrétiens? Toutes ces frivoles disputes n'ont-elles pas donné occasion aux* VANINIS, *aux* POMPONACES, *& aux* SPINOSAS *de glisser & de répandre ouvertement l'horrible venin de l'*Athéïsme? *Les* Théologiens *mêmes les plus religieux, à force de vouloir raisoner sur nos* sacrez

Misteres, *ne les exposent-ils pas aux railleries des* Dialecticiens ? *& n'est-ce pas avec justice que Mr.* Bayle *leur reproche cette conduite si peu conforme à une Religion, qui est fondée sur la* Foi *plûtot que sur la* Raison ?

Quelque aveugle que soit la haine de Mr. Le Fevre *contre la Poësie, prévoiant que sa Conformité avec l'*Ecriture, *détruiroit les accusations dont il la charge, il tâche d'y trouver une grande diférence, en disant que les Auteurs des* Pseaumes *& des* Cantiques *ne doivent point être apelez* Poëtes, *parce que la Poësie des* Hébreux *est beaucoup plus libre que celle des* Grecs, *des* Latins *& des* François. *En éfet, ajoute-t-il, les Ecrivains Sacrez se contentent quelquefois du nombre des piez, d'autres fois de la cadence des sillabes, & quelquefois ils n'usent que de la Rime toute simple.*

At Poësis Hebræorum inter angustos limites non fuit inclusa, coarctata & coacta, ut Græca, Latina & Gallica ; sed liberior, & quasi soluta ; adeò ut aliquando pedes, aliquando sillabas numeraverit, aliquando similitudine terminationis contenta fuerit.

Ne voilà pas un admirable raisonnement ! La Poësie des Hébreux *est infiniment*

ment estimable, parce qu'elle est libre; & celle des Grecs, *des* Latins, *& des* François *est méprisable, parce qu'elle est plus reguliére? Mr.* Le Fevre *fait fort bien d'écrire en Latin; car de pareils discours ne lui feroient guére d'honneur en François. Mr.* de la Bruiere *est d'un sentiment bien oposé, puisque c'est de la gêne même, où sont les Poëtes, qu'il tire une des principales Beautez de la Poësie, d'autant que malgré la Rime, les Piez & la Mesure qu'elle est obligé d'observer, elle s'exprime encore plus noblement que la Prose, toute libre qu'elle puisse être.*

Je ne suis pas surpris que Mr. Le Fevre *ait débité de tels Paralogismes; mais ce qui m'étonne, c'est que Mr.* Le Clerc, *qui raisonne toujours si juste, ait voulu, contre sa coutume, nous faire recevoir des raisonnemens spécieux pour des démonstrations évidentes. Voulant donc oter à la Poësie les avantages qu'elle a par-dessus la Prose, & qu'*Horace *nous décrit avec tant d'éloquence, il raisonne ainsi à la page 47. de son* Parrhasiana.

Pour revenir à Horace, il continuë à faire le Panegirique de ceux de son mêtier en ces termes:

Castis cum Pueris ignara Puella mariti
Disceret unde preces, vatem nisi Musa dedisset?
Poscit opem chorus, & præsentia Numina sentit.
Cœlestes implorat aquas, doctâ prece, blandus,
Avertit morbos, metuenda pericula pellit,
Impetrat & Pacem, & locupletem frugibus annum.
Carmine Dii superi placantur, carmine Manes.

„ Les jeunes Garçons & les jeunes Filles, qui n'ont point éprouvé ce que c'est que le Mariage, d'où aprendroient-ils des prieres, si la Muse ne leur eût donné des Poëtes? Le chœur implore le secours des Dieux, & ressent leur faveur; il demande la pluie, par une priere qu'il a aprise; il détourne les maladies & les dangers qui seroient à craindre; il obtient la Paix & une fertile Année. Les Vers apaisent également les Dieux du Ciel & des Enfers.

Je ne dirai pas que tout ce discours n'est qu'un galimathias, dans la bouche d'HORACE, qui ne croioit pas que les Dieux se mêlassent de la conduite du Monde, non plus qu'EPICURE; puis que demander le secours des Dieux & s'adresser au concours fortuit des Atomes, c'étoit, selon lui, la même chose.

Je

Je dirai ſeulement qu'il fait alluſion à la priere que de jeunes Fillès & de jeunes Garçons chantoient, pendant trois jours & trois nuits, aux Jeux que l'on nommoit Seculaires. Mais qu'y a-t-il de plus ridicule que de dire, que l'on auroit manqué de priere, s'il n'y eut eu perſonne qui eût ſu faire des vers? Eſt-ce que l'on n'oſoit pas prier en proſe, ou que l'on croioit que la Divinité étoit plus touchée d'un diſcours pompeux, & cadencé, que d'une Priere ſimple & en Proſe? Croira-t-on qu'elle aimât mieux une loüange en Muſique, qu'un éloge recité ſans chanter? Quoique cela ſoit de la derniere abſurdité, il eſt certain que les Poëtes eſſaioient de le perſuader au monde, pour faire valoir le métier, &c.

*Qu'*HORACE *ait été* Epicurien, *ou qu'il ait admis la* Providence, *qu'eſt-ce que cela fait à la Poëſie? Son Himne en eſt-elle moins belle? Sa croiance rend-elle cette propoſition moins vraie, que ſans les Muſes on n'auroit point de Priéres en Vers? Tout Libertin qu'a été* MAROT, *Mr.* LE CLERC *trouve-t-il mauvais qu'on chante ſes vers dans les Temples? Quoique Mr. de* SANTEUIL *n'ait pas été ſi ſaint que le Pere*

Pere GOURDAN *son Confrere, celà empêche t-il qu'il n'y ait du sublime dans ses Himnes? Et pour dire quelque chose de plus, quoique Mr.* ROUSSEAU *traite la* Bible *de* Roman, *la traduction qu'il a fait de quelques-uns des* Pseaumes, *en est-elle moins bien rimée ou moins touchante? Mais n'est-ce pas une absurdité de dire que la Divinité est plus touchée de la Poësie que de la Prose? Cela est vrai. Aussi* HORACE *n'a eu garde de le dire: il prétend seulement, que sans les Poëtes on n'auroit point d'Himnes en Vers; dans le même sens que je pourrois dire que sans* DAVID *nous n'aurions point ces beaux Cantiques que l'Eglise met en la bouche des Fidelles.*

Trouveroit-on ridicule un Architecte, *qui après avoir vanté l'excellence de son art, soit à fermer les Villes de remparts, soit à élever des Edifices pour mettre les hommes à couvert de l'inclémence des saisons, ajouteroit que sans l'Architecture on ne pourroit point bâtir de* Temples, *où la Divinité se plait à écouter les vœux des Mortels, & à se rendre favorable à leurs priéres?*

Quoi, si DIEU *dans l'ancienne Loi s'est fait construire un* Temple; *s'il a exigé des Sacrifices; s'il a ordonné des Chants & des Cérémonies, nous moquerons-nous des* Juifs, *parce*

parce qu'ils ont obéï à ses ordres? Nous leur pourrons bien dire, que le véritable Temple *de* DIEU *c'est le cœur de l'homme, que le Sacrifice le plus agréable qu'on lui puisse faire, c'est de lui ofrir un cœur pur & net; & que la vraie Priére consiste plutot dans les élevations intérieures de l'ame que dans le mouvement des Lévres.*

*Il ne seroit pas dificile de leur prouver cette vérité par l'*Ecriture *même; mais de leur aler dire séchement, que leur* Temple, *leurs Himnes & leurs Sacrifices étoient ridicules; & que c'est une absurdité de croire, que la Divinité se plaise à un culte plutot qu'à un autre; ils vous répondront qu'il ne peut y avoir de ridicule, ni d'absurde dans des choses que* DIEU *a non seulement commandé; mais qu'il a encore loüé & recompensé dans ceux qui les ont observées.*

HORACE *n'est donc point à blamer d'avoir vanté les Himnes des Jeux Séculaires, les Sacrifices, & les Cérémonies dont les Romains honoroient les* Dieux. *Ce qu'il y a d'admirable, c'est que tout Paien qu'il étoit, ce* Poëte *ait reconu que l'oblation d'un Cœur innocent & sans tache étoit le véritable Sacrifice que l'homme devoit ofrir à la Divinité.*

Qu'on

Qu'on lise l'Ode à Phidilé, *on y trouvera ces belles paroles:*

Immunis aram si tetigerit manus,
Non sumptuosa blandior hostia,
Mollibit aversos Penates,
Farre pio & saliente mica.

„*Si lorsque vous aprochez de l'autel, vos „mains sont innocentes & pures, une sim„ple mie de Pain, ou un petit grain de sel „petillant dans le feu de votre sacrifice, „sera aussi agreable à Dieu qu'une victime „de plus grand prix.*

Il faut qu'un Théologien *soit bien délicat, s'il n'est pas content d'une si belle Morale, & s'il la condanne, parce qu'elle est débitée par un Poëte. Cependant, comme je l'ai déja fait voir, elle est très-conforme à celle de l'*Ecriture *aussi bien que la Priére suivante.*

PRIERE.

„*Grand Dieu de la Terre, Lumiere cé„leste*, Divinité toujours adorable, & „adorée de tout tems; exaucez nous en „ces Saints Jours, pendant lesquels l'un „& l'autre Sexe chaste & innocent, „chante par vos ordres un Hymne solen-

„nel

„nel à *vôtre* honneur, & pour vous re-
„mercier de la protection que vous don-
„nez à *vôtre Peuple*. *O vrai Pere de la*
„*Nature*, qui en faisant marcher le So-
„leil sur nos têtes dans un Char resplen-
„dissant de lumiere, ramenez le jour ou
„nous l'enlevez; *qui faites paroître ce*
„*bel Astre* toujours nouveau, quoi qu'il
„soit toujours le même: faites, ô grand
„*Dieu*, que vos yeux ne voient rien sur
„la terre de plus grand que *vôtre Peuple*.
„*Voiez sous quel titre vous voulez que*
„*l'on chante vos bienfaits*; vous savez
„délivrer doucement les Mères dans leurs
„couches; conservez & la Mère & le
„fruit. Multipliez les Familles, benis-
„sez les Décrets que les *tribunaux* pro-
„noncent contre les adulteres; benissez
„ces Lois si sages que *les Princes* font en
„faveur des mariages *Saints* & légitimes:
„elles ne peuvent qu'être utiles à *vôtre*
„*Peuple*. Benissez nous, afin que ces jours
„où nous vous chantons des Hymnes de
„loüange, revenant de siecle en siecle,
„*nos successeurs* en foule & sans nombre
„les célebrent avec le même *zéle* que
„nous les célébrons aujourd'hui.

„*O Dieu*, *nous sçavons que vos* Décrets
„sont immuables; quand vous avez une
„fois

„fois parlé : perpetuez nos heureuſes
„deſtinées *ſelon vos anciennes promeſſes.*
„Que la Terre également fertile en
„fruits & en Bétail fourniſſe en abondan-
„ce des épics aux Laboureurs, que les
„Eaux bienfaiſantes & le bon Air en-
„graiſſent les troupeaux naiſſans. *Grand*
„*Dieu*, montrez vous plein de douceur;
„ſerrez vos flêches; ſoiez ſenſible aux
„vœux de ces jeunes Suplians, & ne le
„ſoiez pas moins aux prieres ingenües de
„ces jeunes Vierges. *Grand Dieu*, ſi le
„Peuple *Chrétien* eſt votre ouvrage, s'il
„eſt vrai *que* J. CHRIST *nous ſoit ve-*
„*nu annoncer votre volonté par une infinité*
„*de miracles, & qu'il nous ait promis de*
„*votre part plus de bien que nous n'en pou-*
„*vions eſpérer*; donnez à notre jeuneſſe
„de la docilité & de la vertu; donnez la
„Paix & le repos à nos Vieillards; don-
„nez *aux Princes Chrétiens* des richeſſes
„& des ſujets; comblez *les* de toute ſorte
„de gloire. Que le ſang illuſtre *des Em-*
„*pereurs & des Rois qui ſont le ſoutien de*
„*votre Religion*, règne long tems ſur nous,
„toujours victorieux de ſes Ennemis, &
„toujours plein de bonté pour eux,
„quand ils ſont ſoumis. Déja *l'Infidelle*
„a reſſenti la force de ſon bras, égale-
„ment

„ment puiſſant ſur Mer & ſur Terre; il „a apris à révérer *la Religion Chrétienne.* „*Les Nations les plus reculées*, toutes fie- „res qu'elles étoient, il y a peu de „tems, reçoivent *ſa doctrine*, avec re- „ſpect. Déja les Vertus auparavant ne- „gligées, la bonne Foi, l'Honneur, la „Paix, l'antique Pudeur oſent enfin ſe „montrer. *Déja* une heureuſe abondan- „ce *ſecondée d'une favorable influance fait* „*les délices des hommes*, *& leur eſt d'un ſe-* „*cours infaillible dans les maladies.* Ah! „qu'autant que vous regardez d'un œil „favorable *les Empires Chrétiens*, au- „tant aiez-vous de zéle pour les perpe- „tuer de ſiecle en ſiecle, & de mieux en „mieux! *Oui*, *Grand Dieu*, qu'on adore „*dans vos Temples*, rendez-vous attentif „aux prieres *de votre Peuple*, & aux ſu- „plications des Enfans aſſemblez pour „chanter votre gloire!

„Après avoir chanté vos loüanges, nous „nous en retournons chacun chez nous „pleins de confiance, aſſurez que vous „ſentez la juſtice de nos demandes, & „que vous ne deſagréez pas nos vœux.

Dites nous, *Miniſtres & Chrétiens Réformez*, *ſi une pareille priére eſt un tiſſu*

de

de fadaises & d'absurditez? Croiez-vous que vos Auditeurs vous traiteroient d'impies ou d'extravagans, si vous la prononciez dans les Chaires de vos Temples: *elle est pourtant toute entiere d'*HORACE, *& telle que le Pere* TARTERON *l'a traduit. J'en fais juges tous vos habiles Prédicateurs dont l'éloquence Chrétienne n'est point diférente de celle de notre* Poëte. *Cette Himne où je n'ai changé que les noms des faux* Dieux *en celui du véritable, a-t-elle quelque chose de contraire aux Principes des Chrétiens? peut-elle être plus vive, plus touchante, plus digne de la Majesté d'un* DIEU *qui chérit l'homme qui marche dans les voies divines, & qui reconnoit le besoin qu'il a du secours de son* Créateur?

Que seroit-ce donc si cette Himne si belle dans une traduction prosaïque, étoit soutenüe de la vivacité & des ornemens de la Poësie, qui se rencontrent dans l'original? Mais en voilà assez pour convaincre les personnes équitables de l'excellence de la Poësie par raport à la Religion même, puisqu'elle y est si conforme tant par ses idées, que par la maniere de s'énoncer.

Venons à la Philosophie où ces Messieurs disent que les Poëtes *sont très-ignorans, & où selon eux ils ne peuvent être d'aucun secours,*

cours, d'autant que la Poësie s'attache plus au son & à la cadance des paroles plus propres à chatouiller les oreilles, qu'à publier des véritez capables d'instruire.

Poëtas nullam artem aut scientiam perfectè tradere; aliisque Auctoribus esse multò inferiores: nam qui se applicat Poëticæ, initio magnâ curâ artis præcepta singula examinat, quæ nec judicium exercent, nec commodo Civitatis serviunt: deinde ut quæcumque scribit ad leges sibi traditas dirigat, omnes nervos contendit, atque ejusmodi labore mens ejus quotidie districta, nullum Geometriæ, nullum Ethicæ, nullum doctrinis præclarissimis studium dat; aut si mundi principia, syderum cursus, commotiones & afectiones animi considerat, inspicit tantum raptim ea, quæ arte, cui dat se ferè totum, multò præstant.

„*Les* Poëtes *ne s'apliquant qu'à se rendre habiles dans les régles de leur art, negligent toutes les autres sciences. Leur esprit toujours distrait ne peut s'attacher à la connoissance des Astres, de la Géometrie & de la Morale. Que si quelquefois ils examinent les principes de l'Univers, le cours des Cieux & la Nature des passions,*

c'est

„c'est très-superficielement, & c'est de là „que les Auteurs en prose sont infiniment „plus estimables.

Cette Thése proposée avec tant de hauteur & de confiance par Mr. LE FEVRE, & apuiée par Mr. LE CLERC, pourroit être facilement réfutée par le témoignage même des plus habiles Auteurs en prose, qui ont infiniment estimé les bons Poëtes. PLATON, ARISTOTE, C ICER
SENEQUE, &c. en ont tiré une i
de beaux morceaux, tant orn
Ouvrages, que pour leur
torité.

Quoique je pusse m'en
qui établit parfaitemen
Poësie sur la Prose,
Parti Profateu
pourt aminer
preu urquoi
estim Pro

C s a
la T le
la
nou
Ph
de

... part des Philoſophes de profeſſion ou de cabinet; l'autre eſt ſenſible, naturelle, & c'eſt celle des gens d'eſprit de tous les états.

La premiére de ces Philoſophies n'eſt pas la plus utile, quoi qu'elle ſoit peut-être la plus véritable. La raiſon eſt, qu'elle demande trop d'aplication, & qu'elle ne contribue en rien au commerce de la vie: c'eſt ainſi que la Théologie Scholaſtique ne ſert de rien ... le ſalut.

... econde Philoſophie ſe communiquant
... ment, ... iment plus aimable &
... que SALOMON a
lu ... le plus ſage de tous
ph ... la connoiſſance s'é-
l'E ... re, & ſelon toutes
es. ... Eléfant.
... urs à ce qu'il y a
ie ... e, néglige la pre-
... attacher à la ſe-
... que quantité de
... nt mis en vers
... & fort abſtrai-
... EMPEDOCL...
... qu'ils ſoient g...
... oir ſurmonté
... r ces matiére...
... eſtimables ...
... e plus Poë...

ment, c'est-à-dire, plus conformement à la seconde Philosophie.

La premiére est sujette à mille contradictions, & cause des disputes infinies ; la seconde au contraire s'insinue agréablement dans les esprits. L'une se guindant jusques aux Cieux, fait le dénombrement des Etoiles, mesure leur distance & décrit les espaces qu'elles parcourent, &c. Il lui faut des Lunétes, des Télescopes, & des Observatoires. L'autre regardant les Astres comme l'ornement du Ciel, ou comme les Flambeaux de l'Univers, n'a besoin que de ses propres yeux pour les considérer. L'une va chercher dans les animaux la Méchanique de la circulation du sang par le mouvement sistolique & diastolique : elle pousse sa curiosité jusqu'à découvrir les vaisseaux capilaires & l'extrémité des moindres fibres, &c. Il lui faut pour ses opérations des Bistouris, des Scapels & des Cadavres. L'autre parle de la situation des parties, montre leur usage, ou en fait voir l'admirable structure, sans souiller ses mains, & sans exposer la vue & l'odorat à des sensations contraires à l'humanité.

C'est de la premiére que le Sage a dit que Dieu *a livré le Monde à la dispute des hommes*, Tradidit mundum Deus disputationi



c'est de la seconde
Poëte:

noscere causas.

Philosophes, *qu'on*

etre
ps,
étre
ts.
nce
ffence,
tre, l'Air,

Onde,
& l'Eclair.

DIS, *les* DES-
TS, *les* BOY-
les MALPI-
Philosophes *ont*
ére de ces deux
se seroient pas
ssent aussi bien

des, *qui est un*
us d'honneur à
e tout ce qu'il
peut

peut avoir écrit de plus solide sur la Philosophie. Ouvrez ce Livre, dès le commencement vous y verrez les Astres apèlez des cloux d'or attachez à la voute des Cieux, & dont l'azur relève encore le brillant éclat. Tout ce qu'il dit des Tourbillons & des Planetes habitées, n'est pas plus fondé que l'or dont il fabrique les Etoiles, & que le bleu dont il colore les nuées: cependant il plait, il réjoüit, peu s'en faut même qu'il ne nous persuade des choses que nous aurions toujours traité de fables avec toutes les preuves Philosophiques.

Telle est la Philosophie des Poëtes *: elle se sert de celle des Philosophes, comme l'Orfevre se sert d'un Diamant pour le polir, & pour le mettre en œuvre; & les* Poëtes *peuvent dire aux* Philosophes:

Vous allez chercher dans les mines
L'or que nos mains doivent polir,
Et nous arrachons les épines
Des fleurs que votre art fait cueillir.

Je crois qu'on pourroit tomparer la Philosophie des Philosophes *à une Beauté réguliere, mais grave, austére; & celles des* Poëtes *à une Beauté moins parfaite, mais gratieuse, & toujours riante.*

Si

*Si je ne craignois d'étendre trop loin cette Dissertation, j'aporterois une infinité d'exemples de cette derniére espéce de Philosophie; mais je renvoie les Curieux aux Livres d'*ALDROVANDUS, *ce grand* Philosophe Naturaliste, *qui a confirmé par mille traits tirez des* Poëtes *ses Discours Philosophiques sur tous les Animaux; Ouvrage le plus étendu que jamais l'esprit humain ait conçu sur cette matiére.*

Cet habile Historien de la Nature avoue, que les Poëtes *l'ont très-bien connue, & convient que leurs Ouvrages en contiennent presque tous les plus rares trésors: dès le commencement de son* Ornitologie, *qui est son Chef-d'œuvre, il nous prouve par un Vers d'*HORACE, *que l'*Aigle *attaque le Serpent non seulement par un désir de vaincre; mais encore dans le dessein de s'en nourrir:*

Nunc in reluctantes dracones
Egit amor dapis atque pugnæ.

Nous assure-t-il que le Lion *a une ouverture de gueule plus grande que ne l'a tout autre Animal? il tire son autorité d'*ANACREON:

Dedit Natura Leoni
Dentes hiante rictu.

Après nous avoir décrit la Cigale comme un petit animal cartilagineux, & n'aiant qu'un peu d'humeur au lieu de sang, le même Poëte *vient à son secours:*

Festiva Terra Alumna,
Te non senecta carpit.
Mali & doloris expers,
Ulla nec aucta carne,
Nec aucta sanguine ullo,
Ipsis parum abes à Diis.

Parle-t-il du venin des Serpens; *& des diférens Symptomes que leur Morsure cause à ceux qui en sont atteints?* LUCAIN *lui fournit un grand nombre d'autoritez pour prouver les éfets surprenans qu'il en raconte.*

Qu'on lise CICERON, SENEQUE, PLUTARQUE *& les autres Auteurs qui ont fait des Dissertations Philosophiques, on verra qu'ils ont cité ou raporté une infinité de vers.* CICERON *même, ce Prince des* Orateurs, *estimoit si fort l'honneur d'être* Poëte, *qu'il aima mieux faire de mauvais vers que de paroître n'en savoir point faire du tout.*

Je ne serois pas en peine de faire voir que nos Poëtes François *ne s'apliquent pas moins que*

que les Grecs *&* *les* Latins *à répandre dans leurs Ouvrages cette Philosophie gratieuse & prévenante ; mais je ne finirois point.*

Messieurs nos Censeurs disent à tout cela, que cette Philosophie dont je fais tant de cas, est bien claire semée dans les Ouvrages des Poëtes ; *mais c'est par cela même qu'elle doit être davantage estimée, puis qu'une table fournie de peu de mets délicatement aprêtez est préférable à celle qui seroit chargée d'une grande quantité de viandes crues & indigestes.*

De plus, quand les Poëtes *se mêlent d'être* Philosophes ex professo, *ils savent s'en tirer encore mieux que les* Philosophes *mêmes. Mr.* GASSENDI, *qui mérite d'être cru sur cet article, savoit tout* LUCRECE *par cœur, & de peur de l'oublier il en récitoit tous les matins une centaine de vers. Or si de grands* Philosophes *font tant de cas de la Philosophie des* Poëtes, *il faut certainement qu'elle ait quelque chose de plus admirable que la Philosophie des* Philosophes.

Si de la Phisique *nous venons à la* Morale, *est-ce être ignorant dans l'Ethique que de savoir peindre les mœurs? Et qui les a jamais mieux exprimez que les* Poëtes? *N'est-ce pas en réfléchissant sur les Passions dont leurs Poëmes sont remplis, que les* Philoso-

losophes *en ont fait de si beaux Traitez*; *& malgré tout cela, qui est-ce qui n'estimera pas cent fois plus sur cette matiere*, SOPHOCLE, EURIPIDE, CORNEILLE *&* RACINE, *qu'*ARISTOTE, SENEQUE, COEFETEAU, *ou* LA CHAMBRE?

Mais, disent Messieurs LE FEVRE *&* LE CLERC, *les Caracteres de ces Héros* Paiens *sont contraires au* Christianisme, *qui ne prêche que la patience, l'humilité, la douceur, &c. Je l'avoüe avec eux; mais il ne s'ensuit pas de ce qu'une chose est contraire au* Christianisme, *qu'elle doive être abolie par les* Chrétiens: *quoi de plus oposé à la* Religion Chrétienne *que les Richesses, puisqu'il est plus facile à un Chameau de passer par le trou d'une éguille, qu'à un Riche d'entrer dans le Roiaume des Cieux: cependant voit-on qu'aucun Concile aït jamais fait des Décrets pour bannir l'or & l'argent hors de la Chrétienté? D'ailleurs quelle diférence y a-t-il d'une* Tragedie *à une* Histoire? *Les Censeurs du* Théatre *laissent* SUETONE, DION, TITE LIVE, PLUTARQUE, *ou* THUCYDIDE *entre les mains des* Chrétiens. *Les versions même que l'on en a faites, sont aprouvées.* AMIOT, VAUGELAS *&* d'A-

*d'*ABLANCOURT *sont des* Traducteurs *très-estimez & très-courus.*

Je voudrois bien savoir, pourquoi ils en veulent tant à SOPHOCLE, *à* EURIPIDE, *ou à leurs Imitateurs* CORNEILLE *&* RACINE? *Diront-ils que c'est à cause que le langage des* Poëtes *est plus vif, plus animé, que celui des* Historiens; *& que la représentation de leurs Poëmes est accompagnée de tant de Pompe & de Luxe, qu'il est impossible que le cœur des Spectateurs n'en soit corrompu?*

Mais on a repondu cent fois à ces frivoles accusations, & particulierement lorsque des Prélats *& des Docteurs voulurent porter le* Roi *à abolir les spectacles: l'Epitre que j'adressai pour lors à Mr.* DE MEAUX, *contient en abrégé des raisons si fortes, que cet Evéque ne voulut point que Mr.* DE SANTEUIL, *qui s'ofroit à me* rembarrer, *entrât en lice avec moi; ajoutant que mes vers étoient assez bons, & qu'ils deviendroient peut-être meilleurs si on leur répondoit. En éfet qu'y a-t-il à répondre à des argumens qu'on apelle* ad hominem, *tel que celui du* Fils de Dieu, Medice, cura te ipsum, ,,*Medecin, gueri toi toi-même.*

Vous qui prêchez sans cesse un Enfer aux *Chrétiens*,
Et goutez cependant les plaisirs de la vie,
Etant si bons *Comédiens*
Laissez en paix la *Comédie*.

Abolissons le Théatre, j'y consens: n'aions d'autre spectacle que celui d'un Dieu crucifié: *mais vous, qui nous prêchez une Morale si sainte, commencez par vous défaire de vos grandes Richesses pour imiter sa* Pauvreté, *cessez de dominer sur les autres pour suivre son* Humilité, *oubliez les Injures pour lui ressembler en sa* Patience; *mourez même, s'il le faut, pour le soutien de sa* Loi; *&* *alors vous verrez vos Prédications suivies d'un promt éfet; puisque* Dieu *vous voiant prêcher d'exemple, ne manquera pas de les benir.*

Jamais l'Amour desintéressé de Mr. DE CAMBRAI *n'eut causé de scandale, si ce grand Prélat en le publiant en langue vulgaire, n'eut donné occasion de dire qu'il donnoit des Conseils avant que d'avoir établi les Préceptes.*

Un tel Livre n'étoit propre que pour des Chartreux *ou pour des* Moines de la Trape; *cette haute perfection ne devoit point être prêchée à des gens du monde. Il falloit avoir déraciné en eux l'Amour du Vice avant*

avant que d'y semer l'Amour de la Vertu. Il eut beau faire son Apologie, en montrant qu'il n'avoit fait que suivre les Théologiens Mistiques, *ce Prélat fut justement condamné pour n'avoir pas suivi l'exemple du* Fils de Dieu, *qui ordonna au jeune Homme d'abandonner ses Richesses, avant que de le convier à le suivre; tous les gens sages souscrivirent à sa condamnation, & je pronostiquai la Catastrophe de ce Livre par cette* Epigramme.

Dans son Sistême en vain ce grand Prélat s'obstine;
Il le verra toujours contredit, traversé.
Un Siécle où l'interêt domine,
Ne sauroit soufrir la doctrine
De l'amour desinteressé.

Le Télémaque *de cet illustre Prélat, Ouvrage entiérement Poëtique quoi qu'écrit en prose, a fait infiniment plus de fruit, & a été reçu avec un aplaudissement général, même des plus séveres* Casuistes. *Le tour ingénieux & le stile noble de ce Poëme est très-propre à faire gouter les maximes morales dont il est plein.*

Avant que de vouloir abolir la représentation des fausses vertus des Paiens, *détruisons les vices dans les* Chrétiens. *Quand*

ils seront chastes, humbles & doux, ils n'iront point chercher à entendre des Héros fiers, luxurieux & vindicatifs. Or si l'on veut ruiner le fort du vice avec succès, il faut le saper par les fondemens, & non pas l'attaquer par les Girouettes.

De plus, quelque chose que disent Messieurs LE CLERC *&* LE FEVRE; *toutes les* Tragédies *ne sont point dangereuses : outre les Piéces Saintes, il y en a un grand nombre d'autres, où la vertu est peinte avec des couleurs qui la rendent aimable : que si parce que le crime est représenté dans quelques-unes avec beaucoup de force, il faut les rejetter ; je ne vois pas, comme je l'ai déja dit, pourquoi les* Historiens Sacrez *&* Prophanes *jouïront du privilege d'être dans la Société civile, pendant que les* Poëtes Tragiques *en seront exclus. Au reste ce seroit en vain qu'on m'objecteroit l'arrêt de* PLATON *contre les* Poëtes, *puisqu'il a aussi peu de fondement que la* République *que ce* Philosophe *vouloit établir, & à laquelle la Poësie étoit contraire, puisqu'elle admet parmi les hommes des vertueux & des méchans ; au lieu que la* République *chimérique de* PLATON *ne devoit être composée que de Citoiens sages & vertueux.*

Toutes

Toutes les raiſons que j'ai raportées en faveur de la Tragédie, *peuvent être apliquées à la* Comédie: *le fruit même que celles de* MOLIERE *ont fait en* France, *ne laiſſe aucunement douter de ſon utilité. Les* Prétieuſes ridicules, *les* Faux Marquis, *les* Jaloux outrez, *&* *les* Bourgeois Gentilshommes *ſont diminuez des trois quarts depuis la repréſentation de ſes admirables Piéces.*

Mr. LE CLERC *répond à cela, que s'il ſe trouve quelque inſtruction morale dans les* Poëmes Epiques, Tragiques, *ou* Comiques, *ce n'eſt que par haſard, & que leurs Auteurs ſe ſont bien plus propoſez l'aplaudiſſement du peuple & ſon divertiſſement, que ſa correction. Il ſoutient que l'envie de ſe faire admirer, ou de gagner de l'argent, eſt le ſeul motif qu'ils enviſagent. Que ſi quelquefois ils corrigent les Hommes, ce n'eſt que d'un certain ridicule ou défaut moins contraire à la vertu, que nuiſible à l'établiſſement & à la Fortune de ceux qui s'y abandonnent. Le but de Mr.* LE CLERC *étant de décrier la Poëſie, il n'eſt pas ſurprenant de le voir nier que les* Poëtes *aient aucun deſſein d'enſeigner la vertu, ou de corriger le vice. Pour apuier ſa négation, après avoir dit qu'il ne paroit*

*par aucun endroit qu'*HOMERE *ou* VIRGILE *aient eu d'autre but que celui de plaire, il ajoute, que personne ne sauroit lui prouver le contraire de ce qu'il avance. En vain pour lui faire changer d'opinion lui alégueroit-on des instructions morales tirées de leurs Poëmes; il fera voir qu'elles ne s'y rencontrent que par hasard, & sans que ces* Poëtes *y aient pensé. La preuve qu'il en donne, c'est qu'ils ne nous ont jamais dit eux-mêmes qu'ils eussent un tel dessein, & qu'on en trouve aucune marque indubitable dans leurs Ecrits.*

HORACE *aura donc beau dire qu'*HOMERE *&* VIRGILE *ont eu pour but de mêler l'*utile *à l'*agréable; *Mr.* LE CLERC *soutiendra toujours que l'*Iliade *ou l'*Enéide *ne peuvent être d'aucune utilité, parce que leurs Auteurs ne nous ont pas déclaré qu'ils écrivoient dans le dessein d'être utiles aux Lecteurs.*

Mais que répondroit Mr. LE CLERC *à ceux qui lui soutiendroient par un semblable raisonnement, que l'Auteur du Livre de* JOB *n'a eu en vue que d'amuser son Lecteur? Paroit-il par quelque endroit que ç'a été pour nous donner un exemple de patience & de résignation, qu'il a si bien décrit les malheurs de ce* Saint Homme? *Cet Ecri-*

Ecrivain nous dit-il positivement, que c'est pour nous aprendre à être plus réservez à juger de la conduite de Dieu, *qu'il raporte les discours téméraires des Amis de.* Job? *mais quoiqu'il ne le dise pas, on voit bien que ç'a été son but. Tous ceux qui ont parlé de ce Livre, s'accordent unanimement à croire que celui qui l'a écrit, a eu dessein de nous donner une Histoire, ou comme quelques-uns le veulent, un Poëme rempli d'instructions aussi touchantes qu'utiles au salut. Suposons même avec Mr.* Le Clerc, *qu'aucun* Poëte *n'ait jamais eu pour but de joindre l'utile à l'agréable; qu'est-ce que cela fait à la Poësie, pourvu que l'Ouvrage du* Poëte *soit instructif & moral. Quand il seroit vrai que* Despreaux *n'auroit eu pour but en composant son* Lutrin *que de divertir Mr.* De Lamoignon, *ou même de se vanger de quelque* Chanoine *de la Ste.* Chapelle, *cela empécheroit-il que ce Poëme ne fut véritablement utile par les belles peintures qu'il y fait des Vertus, ou par les traits satiriques dont il couvre les Vices? Cette description du zéle des premiers* Chrétiens *en seroit-elle moins vraie & moins édifiante? C'est la* Religion *qui parle:*

Dans

Dans les tems orageux de mon naissant Empire ;
Au sortir du Batême on couroit au martyre.
Chacun plein de mon Nom ne respiroit que moi.
Le Fidelle atentif aux regles de sa Loi,
Fuiant des vanitez la dangereuse amorce,
Aux honneurs appellé n'y montoit que par force.
Ces Cœurs, que les Bourreaux ne faisoient point frémir,
A l'ofre d'une mitre étoient prêts à gémir ;
Et sans peur des travaux sur mes traces divines,
Couroient chercher le Ciel au travers des épines.

Les Chrétiens *d'à-présent peuvent-ils considérer ce tableau sans s'apercevoir de la diférence qu'il y a de leur conduite à celle des premiers Fidelles, & sans avoir un secret remords de leur ressembler si peu ?*

Une des choses qui rend la Poesie admirable, c'est que dès qu'un Poëte *veut plaire à tous ses Lecteurs, il est, pour ainsi dire, comme forcé par les régles de son art d'être moral. Tel est l'*Orateur Chrétien : *il a beau n'avoir d'autre but que de faire admirer son éloquence, ou de toucher la retribution attachée à son ministére : quelque perverse que soit son intention, elle ne sauroit nuire à ses Sermons, s'ils sont d'ailleurs excelens, & fondez sur la doctrine évangelique.*

Com-

Comme le but vicieux, ou la mauvaiſe conduite des Prédicateurs ne doit pas faire rejetter avec mépris la prédication de l'Evangile; auſſi les fauſſes vues ou les mauvaiſes mœurs des Poëtes *ne doivent point inſpirer de haine pour la Poëſie.*

Mais une preuve éclatante que les Poëtes *ont en vue l'inſtruction des peuples, ce ſont les plaintes qu'ils font du peu de fruit que leur Morale fait dans le cœur de ceux qui les écoutent. Le paſſage de* PLAUTE *que Mr.* LE CLERC *nous raporte, prouve inconteſtablement cette vérité:*

Spectavi ego pridem Comicos ad iſtum modum
Sapienter dicta dicere atque iis plaudier,
Cùm illos ſapientes mores monſtrabant Poplo;
Sed cùm inde ſuam quiſque ibant diverſi domum,
Nullus erat pacto, ut illi juſſerant.

„ J'ai vu ſouvent qu'après que les Poëtes „ Comiques avoient dit des choſes très-„ ſages & conformes aux bonnes mœurs; „ & qu'ils avoient été aplaudis en les en-„ ſeignant au Peuple; chacun s'en étant „ retourné chez ſoi, perſonne ne profi-„ toit de leurs inſtructions.

Cette ſage remontrance de PLAUTE *auroit été très-ridicule dans ſa bouche, s'il n'avoit*

n'avoit eu en vue que de divertir le Peuple Romain par ses Comédies. *Les Spectateurs lui auroient pu répondre, De quoi vous plaignez-vous ? ne suivons-nous pas votre dessein, qui est de nous plaire, & non pas de nous instruire ?*

Mais, ajoute Mr. Le Clerc, *si les* Poëtes Comiques *corrigent les hommes, ce n'est que d'un certain ridicule ou défaut moins contraire à la vertu, que nuisible à la Fortune de ceux qui s'y abandonnent. Afin qu'ils pussent passer pour des Maîtres publics de la Vertu, il faudroit qu'ils eussent été* Philosophes, *ou qu'il n'y eut que des* Philosophes, *qui eussent fait des* Comédies.

Je ne sai si les Comédies Philosophiques feroient plus de fruit que les Comédies Poëtiques ; mais en attendant qu'on nous en donne de telles, on nous permettra de profiter de celles de Moliere.

En vain en exténuant le peu de fruit qu'elles peuvent faire, Mr. Le Clerc *s'éforce de nous en dégouter ; elles subsisteront jusqu'à ce que les* Philosophes *nous aient donné quelque chose de meilleur : mais à parler franchement, je ne vois pas en quoi les Dogmes Philosophiques pourroient être plus utiles que ceux des* Poëtes Comiques,

ques, *puisque ces derniers vont à corriger la folie, dont la privation est, selon* HORACE, *le commencement de la Sagesse.*

Sapientia prima,
Stultitiâ caruisse.

Quoi! guérir un homme de la Jalousie, *dont les excès sont si terribles; lui faire voir l'infamie de l'*Avarice, *ou les suites funestes d'un jeu ruineux, ce ne sera point conduire l'homme à la vertu? Tourner en ridicule la* Vanité, *l'*Hipocrisie, *la* Misantropie, *le* Caprice *& la* Colére, *c'est seulement prêcher contre des défauts nuisibles à l'avancement de la fortune; c'est n'attaquer que l'excès & la ridiculité du Vice, & non le Vice même? Pour moi, quelque chose qu'en dise Mr.* LE CLERC, *je suis persuadé que l'*Avare, *le* Grondeur, *le* Joueur, *le* Misantrope, *le* Tartufe, *& les autres piéces comiques, sont non seulement très-propres à former le sage, l'honnête homme; mais encore très-capables de le porter aux vertus Chrétiennes.*

La Comédie aiant pour but de faire voir le ridicule de ceux qui sortent de leur état, n'enseigne-t-elle pas aux hommes à s'aquiter des devoirs de leur condition, dont la négli-

négligence est une source de miséres en cette vie, & un sujet de damnation en l'autre, selon ces paroles de TERTULIEN, Omnis causa damnationis ex usu pravo conditionis?

Un bon Poëte Comique *va quelquefois jusqu'à donner des instructions concernant ce qu'il y a de plus saint dans la Religion. Il ne se contente pas de censurer l'Hipocrisie, de la démasquer, de l'aprofondir, & de la rendre haïssable, il lui opose encore une solide & sincére Piété; & par ce contraste enseigne, éclaire & porte son auditeur à detester l'une, & à embrasser l'autre: c'est ainsi que* MOLIERE *peint l'Hipocrisie de son* Tartufe.

Je ne suis point mon frére, un Docteur révéré,
Et le savoir, chez moi, n'est pas tout retiré.
Mais en un mot je sçai, pour toute ma science,
Du faux, avec le vrai, faire la diférence:
Et comme je ne vois nul genre de Héros
Qui soit plus à priser que les parfaits Dévots,
Aucune chose au monde, & plus noble, & plus belle,
Que la sainte ferveur d'un véritable zéle;
Aussi ne vois-je rien qui soit plus odieux,
Que le dehors plâtré d'un zéle spécieux;
Que ces francs Charlatans, que ces Dévots de place,
Qui la sacrilege & trompeuse grimace

Abuse

Abuse impunément, & se joüe à leur gré,
De ce qu'ont les Mortels de plus saint, & sacré.
Ces Gens, qui par une ame à l'interét soumise,
Font de Dévotion mêtier & marchandise,
Et veulent acheter crédit, & dignitez
A prix de faux clins d'yeux, & d'élans afectez.
Ces Gens, dis-je, qu'on voit d'une ardeur non commune
Par le chemin du Ciel courir à la Fortune:
Qui brûlans, & prians, demandent chaque jour,
Et prêchent la retraite au milieu de la Cour;
Qui sçavent ajuster leur Zéle avec leurs vices,
Sont promts, vindicatifs, sans Foi, pleins d'artifices,
Et pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment,
De l'interêt du Ciel leur fier ressentiment;
D'autant plus dangereux dans leur âpre colére,
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on revére,
Et que leur passion dont on leur sçait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré.
De ce faux caractére on en voit trop paroître.

Voici l'oposé.

Mais les dévots de cœur sont aisez à connoître:
Ce titre par aucun ne leur est débatu;
Ce ne sont point du tout Fanfarons de vertu;
On ne voit point en eux ce faste insuportable,
Et leur devotion est humaine, & traitable;

Ils

Ils ne censurent point toutes nos actions,
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections,
Et laissant la fierté des paroles aux autres,
C'est par leurs actions, qu'ils reprennent les nôtres.
L'aparence du mal a chez eux peu d'apui:
Et leur ame est portée à juger bien d'autrui;
Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre.
On les voit pour tous soins, se mêler de bien vivre.
Jamais contre un Pécheur ils n'ont d'acharnement,
Ils attachent leur haine au péché seulement;
Et ne veulent point prendre, avec un zéle extrême,
Les interêts du Ciel, plus qu'il ne veut lui-même.
Voilà mes gens, voilà comme il en faut user,
Voilà l'exemple enfin qu'il se faut proposer.

Quand MOLIERE *n'auroit pas dit dans sa Préface sur l'*Imposteur *que son intention a été de donner de l'horreur pour l'Hipocrisie, & qu'il n'auroit eu en vue que de gagner de l'argent, cette Comédie en seroit-elle moins estimable, & le Spectateur seroit-il moins en état d'en profiter?*

Mais je soutiens, *dit Mr.* LE CLERC, que quelque narration que l'on fasse, il y aura toujours de même quelque moralité à en tirer, quoique celui qui a fait le discours, n'y ait jamais pensé. Prenez quelque Roman, ou quelque Historiette, qu'il

qu'il vous plaira, je m'engage d'en tirer des inſtructions morales, que l'Auteur ou du Roman, ou de l'Hiſtoriette n'aura jamais eu deſſein de nous donner.

Je ſerois curieux de voir comment l'on s'y prendroit pour tirer des Clélies, *des* Cirus *& des* Polexandres, *d'auſſi ſalutaires moralitez que celles qui ſont dans les* Poëtes. *Les* Romanciers *ont toujours paſſez pour des Auteurs ridicules, ou dangereux; mais peut-être que comme on a donné au Public un Traité de* la maniére de profiter des mauvais Sermons, *on nous en donnera quelque jour un pour aprendre à profiter des Romans.*

Une des Preuves que le deſſein des Poëtes *tend toujours à la deſtruction du vice, c'eſt le ſoin qu'ils prennent de le pourſuivre à toute outrance. Lors qu'ils ont vu que les* Tragédies *& les* Comédies *étoient des Ouvrages d'une trop grande dificulté, & que le vice aloit plus vite que les inſtructions, ils ont eu recours à la* Satire.

Ce Poëme, qui n'eſt pas de ſi longue haleine, eſt comme un reméde toujours prêt pour empêcher le progrès de la malice humaine en lançant des traits de raillerie ſur les vicieux, ou des traits d'une invective forte contre les ſcélerats.

Les

Les Satires de LUCILE, *d'*HORACE, *de* PERSE *& de* JUVENAL *feront voir jusqu'à la fin des siécles, avec quel zéle les* Poëtes *tachent de corriger les mauvaises mœurs. Ces Auteurs Satiriques ont poursuivi le Crime jusque sur le Trone. L'Orgueil, l'Envie, l'Avarice, l'Ambition, la Gourmandise, l'Impudicité, la Calomnie, la Superstition & l'Atheisme y sont censurez avec une force, & une éloquence qui donne de l'admiration.*

Si je ne raporte pas des Extraits de ces graves Censeurs, c'est qu'outre que je n'ai pas le loisir de les traduire en Vers, j'augmenterois cette Dissertation à l'infini: mais Mr. LE CLERC *verra bien que ce n'est pas faute de matiére. Je ne veux pourtant pas oublier à l'avantage des* Satiriques *le Vers que* ST. PAUL *cite avec éloge, & pour mortifier ceux pour qui il avoit été fait.*

Cretenses semper Mendaces, malæ Bestiæ, & Ventres pigri.

Les Cretois sont Menteurs, Brutaux, & Paresseux.

Que si les traits contre les vices se trouvent en abondance dans les Satires des Anciens; les sentences graves, les loüanges de la vertu solide

ſolide & ſincere n'y ſont pas moins frequentes: tel eſt cet axiome raporté par le même Apotre :

Corrumpunt mores bonos colloquia prava.

Un diſcours ſale ou vain, corrompt les bonnes mœurs.

*Mais quelle honte pour nos Caſuiſtes relachez de voir qu'*HORACE*, tout Paien qu'il étoit, a beaucoup mieux défini qu'eux la vraie ſageſſe ?*

Oderunt peccare boni virtutis amore.

L'Amour de la Vertu leur fait haïr le Crime.

C'eſt ce que DESPREAUX *a ſi bien exprimé en frondant la Théologie de nos faux Docteurs,*

Une ſervile peur tint lieu de charité.

Les vers qui ſuivent, ne ſont pas moins forts contre le Péché Philoſophique, le Quiétiſme, & tant d'autres infames ſiſtêmes que les Paiens mêmes ont déteſtez, & qui ſont plus dignes des diſciples de MAHOMET, *que des Prêtres de* JESUS-CHRIST.

Le besoin d'aimer Dieu passa pour nouveauté,
Pour comble de misere un tas de faux Docteurs
Vint flater les Pechez de discours imposteurs,
Infectant les Esprits d'execrables maximes
Voulut faire à Dieu même aprouver tous les Crimes.

Quelle énergie, quelles foudroiantes expressions, si j'ose ainsi parler! n'est-ce pas avec justice que Mr. ARNAUD, ce terrible fléau de la Morale relachée, faisoit tant de cas des Ouvrages de cet Auteur? Il n'y a qu'à lire la belle Apologie que ce grand Docteur a fait de la X. Satire contre les Femmes, où il le loüe de ce que sans salir l'imagination, il a censuré les desordres les plus infames. Tel est le portrait de la fausse Dévote:

Voilà le digne fruit des soins de son Docteur.
Encore est-ce beaucoup, si ce Guide imposteur,
Par les chemins fleuris d'un charmant Quiétisme
Tout à coup l'amenant au vrai Molinosisme,
Il ne lui fait bien tôt, aidé de Lucifer,
Gouter en Paradis les plaisirs de l'Enfer.

C'est dans le même esprit que j'avois dit quelques années auparavant:

Telle

Telle par des conseils reçus au Tribunal,
Refuse à son Mari le devoir conjugal,
Qui dans l'enfoncement d'une Chapelle obscure
A son cher Directeur l'accorde avec usure.

Mais quelle noble hardiesse ce Censeur n'a-t-il point fait paroître en attaquant l'Oisiveté des Moines, *la molesse des* Chanoines, *le faste des* Evêques, *& l'ambition des gens d'*Eglise ?

Le Moine secoüa le cilice & la haire:
Le Chanoine indolent aprit à ne rien faire:
Le Prélat par la brigue aux honneurs parvenu,
Ne sut plus qu'abuser d'un ample revenu;
Et pour toutes vertus fit au dos d'un Carosse
A coté d'une mitre armorier sa crosse.
L'Ambition par tout chassa l'Humilité;
Dans la crasse du froc logea la Vanité. . .
Par tout ses mains avares
Cherchent à me ravir crosses, mitres, tiares. . .
Et le Vice orgueilleux s'érige en Souverain,
Et va la mitre en tête, & la crosse à la main.

*Sa Satire sur l'*Equivoque *est pleine de semblables traits; & quelque chose qu'en disent des Envieux, ou de petits Esprits; si cet Ouvrage pêche tant soit peu à l'égard du stile, il est incomparable par la solidité du raisonnement.*

Peut-on lire son Epitre de l'Amour de Dieu *sans concevoir une juste indignation contre ces Docteurs, qui ne le croiant pas nécessaire, renversent le plus solide fondement du Christianisme?*

Le zéle que ce Satirique *avoit pour la Religion, lui fit aprouver une Satire que je fis pour lors contre les Athées. Il trouva seulement à redire, que je ne me fusse pas contenté des preuves naturelles, & que j'eusse emploié l'argument de* DESCARTES *pour prouver l'existence de* DIEU; *car, me dit-il, si les Athées n'en sont pas convaincus à la vue de la merveilleuse construction de l'Univers, tous les argumens métaphisiques ne les convertiront pas. Ce fut à l'occasion de l'*Epitre de l'Amour de Dieu & *de cette Satire contre les Athées, qu'une Personne pieuse me donna la pensée qui est contenue dans cette Epigramme.*

En malice, en erreur le siécle ne peut croître;
On combat la Raison de même que la Loi,
Et pour Dieu ce souverain Maître
On manque d'amour & de Foi.
Au sein de la Satire, homme indigne de l'être,
Des devoirs envers Dieu daigne au moins t'informer.
G. . . aprend à le connoître,
Et DESPREAUX montre à l'aimer.

Voilà

Voilà quels sont les Poëtes *qu'il plait à Mr.* Le Fevre *de traiter d'Impies, d'Athées, & de Scélérats, pires encore que leurs Maîtres:* Nam nostri temporis Poëtas à pietate remotiores antiquis esse certum est.

Mr. Le Clerc *n'en juge pas tout-à-fait si desavantageusement; mais il n'hésite pas d'assurer, que malgré l'éloge qu'en fait* Scaliger, *les* Poëtes *sont des Ames basses, des Flateurs mercénaires, & qu'ils ont loüé jusqu'aux vices des Empereurs les plus infames.*

Quoique mon dessein ne soit pas de justifier en tout la conduite des Poëtes, *puisque ce discours est plutôt l'apologie de la* Poësie, *que de ceux qui la professent; cependant je trouve cette accusation si fausse, que je ne puis m'empêcher de la relever.*

Où est-ce que Mr. Le Clerc *a vu que les* Poëtes *aient loüé les vices des Empereurs? Est-ce parce que* Virgile, Horace, Lucain *&* Martial *ont loüé* Auguste, Neron, *ou* Domitien*? Mais il y a bien de la diférence entre loüer un Empereur vicieux, & loüer les vices d'un Empereur.*

N'y a-t-il pas eu des tems où ces Princes ont été dignes des loüanges que les Poëtes *leur*

*leur ont données? Chacun sait qu'*AUGUSTE *se comporta si sagement, que les Romains dirent qu'il eut été à souhaiter, qu'il n'eut jamais été Empereur, ou qu'il n'eut point cessé de l'être.*

Qui est-ce qui ignore, que les premiéres années du Régne de NERON *n'aient été très-loüables? Les seules paroles que cet Empereur prononça en signant la mort d'un Coupable, font voir qu'il étoit alors digne d'être comparé aux plus grands Princes, puisqu'il en possédoit la vertu la plus éminente, qui est la Clémence.*

C'est ce que Mr. DE RACINE *a si bien exprimé par ces beaux vers de son* Britannicus.

Depuis trois ans entiers qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait,
Qui ne promette à Rome un Empereur parfait?
Rome depuis deux ans par ses soins gouvernée
Au tems de ses Consuls croit être retournée,
Il la gouverne en Pere. Enfin Néron naissant
A toutes les vertus d'Auguste vieillissant . . . . .
Pour bien faire Néron n'a qu'à se ressembler:
Heureux, si ses vertus l'une à l'autre enchainées
Ramenent tous les ans ses premieres années!

A l'égard de DOMITIEN, *n'est-ce pas à juste titre, que* MARTIAL *l'a loüé, puis-*

puisque l'on voit par le témoignage des Historiens *que ce Prince renouvela les Loix contre l'Adultere, & qu'il défendit sévérement de faire des Eunuques.*

Lusus erat, sacra connubia fallere tædæ;
Lusus, & immeritos execuisse mares:
Utraque tu probibes, Cæsar; populisque futuris
Succurris, nasci quos sine fraude jubes.
Nec spado jam, nec mœchus erit, te Præside, quisquam:
At prius, ô mores! & spado mœchus erat.

„ *Sous les Régnes précédens on se faisoit un* „ *jeu de violer la foi conjugale : la débau-* „ *che avoit rempli l'Empire de ces malheu-* „ *reux que l'on prive cruellement des avan-* „ *tages de la virilité. Vous punissez sévé-* „ *rement ces deux crimes, ô Cesar, & vous* „ *faites de justes Loix, dont les siecles à* „ *venir vous beniront. Non seulement vous* „ *rétablissez la fécondité ; mais vous ren-* „ *dez encore les enfans plus assûrez de leur* „ *naissance.*

„ *Sous vôtre Empire il n'y aura plus* „ *d'Adultéres, ni d'Eunuques ; au lieu* „ *qu'auparavant, chose presque incroiable,* „ *l'Eunuque même étoit Adultére !*

Si Domitien *non content de rétablir, ou de faire de nouvelles Loix, chatioit sévé-*

 rement

rement ceux qui osoient les enfraindre, ne méritoit-il pas l'éloge que MARTIAL *lui donne dans l'Epigramme que je viens de raporter? Et Mr.* LE CLERC *peut-il trouver mauvais que ce* Poëte *lui ait encore adressé celle-ci, puisqu'elle renferme une loüange, qui est une conséquence si naturelle de la précédente?*

Censor Maxime, Principumque Princeps,
Cùm tot jam tibi debeat Triumphos,
Tot nascentia Templa, tot renata,
Tot Spectacula, tot Deos, tot Urbes;
Plus debet tibi Roma, quòd Pudica est.

„ *Oui, Grand Prince, sage & sévere Cen-*
„ *seur, quoique vous aiez ennobli Rome par*
„ *vos Triomphes, que vous l'aiez ornée en*
„ *élevant de nouveaux Temples, ou en re-*
„ *tablissant les anciens: quoique vous lui*
„ *aiez donné de si beaux Spectacles, & que*
„ *vous aiez étendu son enceinte, vous n'a-*
„ *vez rien fait de plus grand pour elle, que*
„ *de l'avoir rendu Chaste.*

N'est-ce pas ainsi qu'on pourroit dire à LOUIS XIV, *Oui, Sire, quoique vous aiez si fort illustré la France par vos glorieuses Conquêtes, quoique vous l'aiez embélie de tant de beaux Edifices; quoique vous*

y

y aiez fait fleurir les Arts, les Sciences, & même la Piété; vous n'avez rien fait de si grand pour elle que d'abolir le Düel, ce Monstre terrible, qui avoit échapé à tous les éforts de tant de grands Rois vos Prédécesseurs?

Quelque juste haine que Mr. LE CLERC *témoigne contre les Flateurs, il ne doit pas la faire tomber sur les* Poëtes *en particulier, puisqu'outre qu'ils savent si bien loüer les Vertus des Princes, il n'y a guére qu'eux qui censurent hardiment leurs vices, & qui s'oposent vivement aux flateries de leurs Adulateurs.*

Or, afin qu'on ne m'acuse point d'éviter la dificulté, je conviens que des Poëtes *ont loüé dans les Princes des choses mauvaises, telle que l'Amour des garçons, l'Ambition, le Luxe, l'Idolatrie, &c; mais ce n'est point comme vices qu'ils les ont loüés, & ils n'ont pas été plus coupables qu'un* Poëte Turc *qui loûroit le* GRAND SEIGNEUR, *d'avoir un* Serrail *rempli de beaux* Eunuques, *de belles* Concubines, *& qui vanteroit son zéle pour* MAHOMET. *Les* Poëtes *ont pu faire grace à des vices qui étoient plutôt les vices de leur siécle, que celui des hommes dont ils étoient contemporains. Mais quand il s'est agi des crimes*

qu'ils ont eux-mêmes reconnu pour de vrais crimes, avec quelle hardiesse ne les ont-ils point censurez? JUVENAL *&* PERSE *ont porté si loin leurs invectives dans cette occasion, qu'on pourroit les acuser de quelque excès, s'il pouvoit y en avoir à s'emporter contre les crimes.*

Bien loin que les Poëtes *méritent le nom de Flateurs, on pourroit les acuser avec plus de vraisemblance d'être des Misantropes chagrins & trop sévéres. Ils s'oposent de toutes leurs forces au progrès de la Flaterie, dont les* Orateurs, *sans excepter les* Predicateurs *mêmes, font profession ouverte. Ils n'épargnent pas même leurs propres Confréres, quand ils sont assez laches que de prostituer la Poësie à ces bassesses indignes d'un cœur droit & généreux. N'est-ce pas à l'occasion des Flateurs des Princes que* JUVENAL *a dit:*

Nihil est, quod credere de se non possit,
Cùm laudatur Diis æqua potestas.

A quel dégré d'orgueil ne montent point les Rois,
Qu'un vil Adulateur met au dessus des Lois?

Je laisse les Poëtes Latins, *dont les vers pourroient fournir les plus belles maximes contre la Flaterie, & je viens aux* Poëtes Fran-

François *qui ont si bien suivi les traces des anciens* Poëtes, *dont ils font gloire d'être les admirateurs, & les disciples. Est-ce pour flater son Prince que* MALHERBE *lui adressoit ces paroles ?*

Quand un Roi fénéant, & la honte des Princes,
Laissant en d'autres mains le soin de ses Provinces,
Entre les voluptez indignement s'endort ;
Quoiqu'on le dissimule, on n'en fait point d'estime :
Et si la vérité se peut dire sans crime,
C'est avecque plaisir qu'on survit à sa mort.

Quel dessein avoit Mr. DE RACINE *en mettant ces paroles en la bouche de* Phédre, *malheureusement tombée dans l'abîme, où se jettent ceux qui prêtent l'oreille aux Flateurs :*

Oui, puisse ton suplice à jamais éfraier
Tous ceux, qui comme toi, par de lâches adresses,
Des Princes malheureux nourrissent les foiblesses ;
Les poussent au penchant, où leur cœur est enclin,
Et leur osent du crime aplanir le chemin ;
Detestables Flateurs, présent le plus funeste,
Que puisse faire aux Rois la Colére céleste.

Ce Poëte *a-t-il voulu flater le* ROI *qui écoutoit si volontiers ses Tragédies ? Que*

si Mr. LE CLERC *prétend que de telles instructions se perdent parmi la foule des meurtres & des incestes, dont les Tragédies Paiennes sont remplies, voions de quelle maniére ce même* Poëte *parle des Flateurs dans son* Athalie, *Piéce sainte, & faite même par un ordre exprès du* ROI. *Voici ce qu'il fait dire au grand Sacrificateur pour l'instruction du Roi* JOAS:

Loin du Trône nourri, de ce fatal honneur,
Hélas! vous ignorez le charme empoisonneur;
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,
Et des lâches Flateurs la voix enchanteresse.
Bien tôt ils vous diront, que les plus saintes Lois
Maitresses du vil peuple, obéissent aux Rois;
Qu'un Roi n'a d'autre frein que sa volonté même;
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême;
Qu'aux larmes, au travail le Peuple est condamné,
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné;
Que s'il n'est oprimé, tôt ou tard il oprime.
Ainsi de piége en piége, & d'abime en abime,
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
Ils vous feront enfin haïr la vérité.

Les MASCARONS, *les* FLECHIERS *& les* BOURDALOÜES *ont-ils jamais rien prêché devant le* ROI *de plus fort*

contre

contre le poison de la Flaterie? Trouvez moi quelque Prédicateur *qui ose ainsi apuier sur les pernicieux conseils que les méchans Ministres donnent aux Princes.*

*Mais, diront nos Adversaires, comment excuser ces Prologues d'*Opéra, *où l'on fait du Prince une Divinité; ces Odes aprouvées & couronnées par l'Academie, où* ALEXANDRE *&* CESAR *sont traitez d'hommes agissant machinalement, & ne suivant que l'aveugle impression d'un sang froid ou bouillant, & où pour vanter les actions du Roi, on donne le nom de passion aux plus éminentes Vertus de l'Antiquité?*

Je réponds à cela, que ni le ROI, *ni la* Poësie *ne doivent point soufrir de l'extravagance de quelques* Poëtes *Loüangeurs outrez ou peu délicats. D'ailleurs la Prose n'est-elle pas encore plus coupable de cet excès qu'on reproche à la* Poësie? *Ne sont-ce pas les* Orateurs, *& les* Jurisconsultes *mêmes qui ont traité les* Empereurs *de* sacrée Majesté, *de* Divinité? *Ne sont-ce pas eux qui ont donné aux Rois les qualitez de* Saints, *d'*Immortels? Sacra Majestas, Divinitas vestra, Divus, Rex Sanctus, Immortalis? *Le* ROI *qui a mérité de vrais éloges, ignore-t-il que ces termes sont*

 auto-

autorisez par l'usage, & s'en croit-il moins homme, parce qu'un Poëte *l'aura traité de* Divin *&* *d'*Immortel ?

S'il soufre de pareilles expressions, n'est-ce pas plutôt pour donner quelque chose à une coutume établie, que pour se repaître d'une chimére, dont ALEXANDRE *même, tout Paien qu'il étoit, découvrit si bien la ridiculité :* Ce sang qui coule de ma blessure, *disoit-il à ses Flateurs*, prouve que je suis fils de PHILIPE, & non pas fils de JUPITER, comme vous le prétendez.

Une marque évidente que LOUIS XIV, *quoique tous les jours acablé, pour ainsi dire, d'un nombre prodigieux d'éloges, ne soufre que ceux, dont la Vérité fait le principal mérite, c'est l'estime particuliére qu'il a toujours fait de* BOILEAU, *qui lui en a donné de si beaux, & qui s'est moqué si agréablement de ceux qui lui en donnoient d'insipides, ou d'outrez :*

Ce n'est pas qu'aisément, comme un autre à ton char,
Je ne pusse attacher *Alexandre* & *César*,
Qu'aisément je ne pusse en quelque Ode insipide,
T'exalter aux dépens & de *Mars* & d'*Alcide*.

Mr. DE LA MOTTE *même, ne reconnoit-il pas que ce Grand Prince a une déli-*

*licatesse pareille à celle d'*AUGUSTE, *qui se cabroit contre les fausses, & les fades loüanges.*

> *Cui si male palpere,*
> *Recalcitrat undique tutus.*

*C'est dans son Ode sur le Devoir; Piéce qui a remporté le prix à l'*Académie Françoise.

> Vérité, qui jamais ne changes,
> Et dont les traits toujours chéris,
> Seuls, aux plus pompeuses loüanges
> Peuvent donner un juste prix.
> C'est toi qu'aujourd'hui j'interroge;
> LOÜIS ne soufre point d'Eloge
> Que tu ne puisse garentir.
> Dicte moi des vers qu'il aprouve,
> Où son Cœur modeste ne trouve
> Rien dont il m'ose démentir.

Je conviens que malgré les railleries de BOILEAU, *& ces beaux vers de Mr.* DE LA MOTTE, *il y a un grand nombre de* Poëtes *qui continuent de loüer le* ROI, *en abaissant le mérite des Héros, auxquels ils le comparent : ce qui est le comble de l'impudence; puisqu'outre que la vérité*

rité en soufre, quel honneur est-ce pour le ROI *que de l'élever au dessus d'un* Paien *que l'on fait le bisarre joüet de ses passions?*

D'autres s'imaginent le bien loüer en lançant à tort & à travers des traits de satire contre les Ennemis de l'Etat. C'est dans cet esprit qu'un Poëte, Prêtre, Moine & Curé, *a dit:*

LOUIS est au dessus de mes Panegiriques,
Et GUILLAUME au dessous de mes Vers satiriques.

*Tels ont été * l'Auteur du Poëme des* Faits & Dits du Roi Guillemot, *& l'odieux † Ecrivain de tant de mauvaises* Pasquinades *dans l'autre guerre. Mais loin que le* ROI *ait jamais gouté ces sottes loüanges, ou aprouvé ces fades Satires, il a souvent refusé d'écouter les Eloges les plus légitimes, & a rendu justice à ses Ennemis, jusqu'à faire punir ceux qui dans le dessein de lui plaire, s'émancipoient de les noircir.*

Sûr, que j'ai toujours été des nobles sentimens de Sa Majesté sur cet article, j'ai souvent critiqué ces Auteurs fades & mercenaires; & si la Satire suivante n'est pas d'un stile comparable à celui de BOILEAU, *elle ne laisse pas d'être fondée en raison.*

* Regnier. † Le Noble.

SA-

SATIRE
CONTRE LES
FLATEURS.

Entendrai-je toujours une foule d'Auteurs
Loüer notre GRAND ROI par des discours flateurs,
En prose comme en vers lui soutenir en face,
Qu'ALEXANDRE & CESAR n'avoient que de l'audace,
Et que ces deux Héros, maîtres de l'Univers,
Se feroient démentis dès les premiers revers?
C'est ainsi qu'un Poëte en ses Vers nous ravale
Ces deux fameux Vainqueurs d'*Arbelle* & de *Pharsale*,
Et difame en ses Vers tout autre Conquérant,
Pour rendre LOUIS seul digne du nom de Grand.
Servile Adulateur, ou Loüangeur stérile,
Ne quitterez-vous point un si vulgaire stile,
Et croirez-vous toujours un Roi deshonoré,
S'il n'est point dans vos Vers aux CESARS préferé?
Pretendrez-vous aussi qu'à l'instant l'on punisse
Quiconque aux Ennemis voudra rendre justice,
Et désaprouvera le Burlesque grossier,
Dont se servent contre eux & le *Noble* & *Regnier*?
Pour moi, j'ose avancer que ce ROI magnanime
Trouveroit un Auteur digne de son estime,
Dont la plume écriroit en langage nouveau,
Qu'il a tout fait trembler, hors le cœur de NASSAU.

Oui,

Oui, je ſuis convaincu que ſans aucune peine,
Ce Monarque entendroit loüer le Prince EUGENE,
MARLBOROUGH, d'AUVERQUERQUE & tant d'autres Guerriers,
Que l'Univers jaloux opoſe à ſes Lauriers.
Prudence, Activité, Valeur, & Vigilance,
Tout s'unit aujourd'hui pour abatre la France.
LOUIS ſeul immobile & ferme comme un Roc,
Soutient ſans s'ébranler leur plus terrible choc;
Et comme le Palmier s'éléve & ſe redreſſe,
Malgré la peſanteur du fardeau qui le preſſe.
* Tel, l'un de ſes Aieux dans ſon adverſité
Montra tant de courage & d'intrépidité,
Que ſon Vainqueur épris de ſa vertu ſuprême,
Lui fit plus d'une fois ofrir ſon Diadême.
Ainſi ne croiez pas que ce Roi valeureux
En ſoit moins eſtimé pour être moins heureux.
Que ſi deux ou trois fois, ſes Puiſſantes Armées
Ont plié, n'étant point par lui-même animées;
Ce ſont des coups du Ciel qu'on ne ſauroit parer,
Et que LOUIS reçoit, même ſans murmurer.
Loin donc que la *Victoire attentive à lui plaire*
Suive par tout ſes Loix, ou craigne ſa Colére,
Comme certains Auteurs oſent le publier:
Sous le bras du Seigneur il ſait s'humilier,
Et Roi vraiment Chrétien, dans ſon cœur il condamne
Tous ces traits impoſteurs d'un langage profane.

* *St. Louis.*

Mais

Mais je prétends en vain ramener au bon ſens
Ces vils profanateurs d'éloges & d'encens ;
Aux maux invetérez il n'eſt point de remède ;
La fureur de flater à tel point les poſſéde,
Qu'en Proſe, ainſi qu'en Vers, on les verra toujours,
De ce lâche poiſon infecter leurs diſcours.
Quand à toi, Puiſſant Prince, en qui l'on voit reluire
Tous les rares Talens, dignes d'un grand Empire,
J'eſpére que touché des maux de l'Univers,
Tû plongeras enfin la Diſcorde aux Enfers.
C'eſt à toi qu'apartient l'honneur d'un tel ouvrage ;
Demande au Dieu de Paix ce ſaint don en partage ;
Et la faiſant régner cette charmante Paix,
Régne encore avec elle au gré de nos ſouhaits.

Pluſieurs perſonnes de bon ſens aprouvérent le tour que j'avois pris pour tourner en ridicule ces froids Panegiriſtes, qui à l'exemple des Curez de vilage mettent toujours le Saint qu'ils prêchent au deſſus des autres Saints. Une Demoiſelle de conſidération m'aiant demandé cette Satire pour la préſenter à Sa Majeſté, je la lui envoiai avec le Rondeau *ſuivant :*

RON-

RONDEAU.

Au Roi ſelon la méthode vulgaire
Maint Auteur ofre Epitre liminaire,
Diſcours, Poëme, où Flateur bas, outré,
En le loüant il s'eſt tant égaré,
Si, qu'il eut fait beaucoup mieux de ſe taire.

De telles gens étes rude adverſaire,
Et vous croiez qu'il ſeroit néceſſaire,
Que mon diſcours qui les point, fut montré
Au Roi.

Vous prétendez que c'eſt un tour à faire:
Or, je vous laiſſe ajuſter cette afaire;
Mais aprenez, Objet tant déſiré,
Que ſi jamais le ſort ineſpéré
Me couronnoit, ſeriez ſure de plaire
Au Roi.

Ce Rondeau *faiſoit alluſion à ce que cette Demoiſelle avoit dit, que ſi elle étoit Roi, elle auroit voulu être loüé par un* Poëte *auſſi ſincére que je l'étois. Pour répondre à ſa galanterie je fis encore ce* Madrigal.

Si j'étois Roi, me dites vous,
G. . . votre ſort ſeroit doux;
Car vous ſeriez ſûr de me plaire:
Ah! charmante Philis, ſi vous étes ſincére,
Il vaudroit beaucoup mieux pour moi
Que vous fuſſies Reine que Roi.

En

En voilà, je pense, assez pour montrer que les Poëtes *ne sont pas aussi lâches que Mr.* Le Clerc *s'éforce de le persuader. Il est tems de voir si la Poësie de* Virgile *est, comme il l'assure, „ pleine de fausses „ pensées, par lesquelles, si l'on n'est pas „ trompé, on court au moins le danger de „ perdre insensiblement le bon gout & la „ droiture de l'esprit, qui sont les plus beaux „ ornemens de la nature humaine.*

Nous avons déjà fait voir, ce me semble, combien Mr. Le Clerc *s'est trompé sur le chapitre d'*Horace; *je crois que je n'aurai pas plus de peine à montrer que sa Critique sur* Virgile *n'est pas mieux fondée.*

Par exemple, *dit-il*, Virgile décrit ainsi la demeure des Vents :

> *Hic vasto Rex Æolus antra*
> *Luctantes ventos, tempestatesque sonoras*
> *Imperio premit, ac vinclis & carcere frenat.*

Là dans une vaste Caverne, le Roi Eole commande aux Vents, qui s'éforcent de sortir, & aux bruiantes tempêtes, qu'il retient en prison.

„ Je ne dis rien, *ajoute Mr.* Le Clerc, „ du ridicule qu'il y a à faire sortir d'un „ seul

„ seul trou d'un rocher, d'une petite Ile
„ de la Sicile les quatre vents; parce
„ qu'on peut dire que les *Poëtes* sont
„ pleins de semblables sotises.

En vérité je ne sai pas comment Mr. Le Clerc *du vivant de Mr.* Despreaux *a osé écrire de la sorte. Il faut qu'il n'ait pas vu de quelle maniére ce Satirique a relevé Mr.* Perrault *sur de pareilles critiques.*

L'Erudition de Mr. Le Clerc *est si fort superieure à celle de Mr.* Perrault, *qu'on ne lui pardonnera point de vouloir tenir la même conduite que cet Auteur tenoit contre les Anciens, soit en les traduisant bassement, soit en leur prétant des ridiculitez, afin d'avoir le plaisir de les turlupiner.*

N'est-ce pas en imposer à Virgile *que de dire qu'il fait sortir les quatre vents d'un seul trou? Premiérement le mot de* trou *est bas, burlesque, &* Virgile *a dit* un antre vaste*: en second lieu ce* Poëte *ne dit nullement que les quatre vents sortent du même endroit. La preuve qu'il ne l'a pas dit, & que même il ne l'a point voulu dire; c'est qu'il n'a nommé aucun des vents, son but n'étant que de décrire les Tempêtes particuliéres, ou les Ouragans qui régnent*

sur

ſur les côtes de Sicile. Je prends ici à témoins tous ceux qui entendent le Latin, & Mr. LE CLERC *même ; lui qui ſemble n'avoir voulu critiquer cet endroit de* VIRGILE *que pour amener la plaiſanterie de celui qui aiant donné le nom de vent de Sud à un vent de Nord, ſe défendit en diſant, que c'étoit en éfet un vent de Sud ; mais qui s'en retournoit chez lui.*

Illi indignantes magno cum murmure montis,
Circum clauſtra fremunt. Celſâ ſedet Æolus Arce
Sceptra tenens, mollitque animos & temperat iras.
Ni faciat, maria, ac terras, cœlumque profundum
Quippe ferant rapidi ſecum, verrantque per Auras.

Irritez d'être reſſerrez de la ſorte, ils frémiſſent avec grand murmure, autour de la montagne qui les enferme. Mais Eole, qui eſt aſſis au haut, & qui tient ſon ſceptre, les adoucit & modere leur colére. S'il ne le faiſoit pas, ils emporteroient avec eux les mers, les terres, & le Ciel, comme des balliures par l'air.

Après avoir guoguenardé ſur ces vers en diſant „ que c'eſt là ce qu'on pourroit nom-„ mer, Emporter la maiſon par les fenê-„ tres, Mr. LE CLERC *dit qu'il eſt hors „ de vraie ſemblance de ſoutenir que les „ vents*

„ *vents qui naissent de la terre, & qui cou-*
„ *lent sur sa superficie, emporteroient la ter-*
„ *re ailleurs; qu'il est ridicule, & que c'est*
„ *une monstrueuse biperbole, de dire que les*
„ *vents emporteroient le monde, si on les*
„ *laissoit faire; enfin il demande où ils l'em-*
„ *porteroient, seroit-ce dans les intermon-*
„ *des d'Epicure, ou dans les espaces imagi-*
„ *naires? Je ne dis rien du terme de* balliure *qui est bas, comique, & que Mr.* LE CLERC *ne met dans sa Traduction que pour avoir occasion de faire dire à* VIRGILE, *que les vents, qui sont les balais de la terre, la tourneroient sans dessus dessous, &, ce qui est impossible, l'emporteroient hors d'elle-même.*

Mais de quel droit peut-on faire dire à VIRGILE *une pareille sotise? puisque ce* Poëte, *loin de parler de ces vents, comme coulans sur la superficie de la terre, nomme positivement ces vents souterrains, qui s'élevant avec impétuosité, bouleverseroient le monde, si Dieu n'y mettoit ordre en les empéchant de s'échaper.*

Quand à l'hiperbole, qui paroit si ridicule à cet habile Critique, de dire que les vents dechainez emporteroient le monde; je ne vois pas que cette maniére de s'exprimer soit plus monstrueuse, que celle dont on se sert

*sert pour peindre l'emportement d'un homme furieux, en disant qu'il est hors de lui-méme; ou pour donner un équivalent encore plus juste, ne dit-on pas tous les jours, la chute de l'Univers? & ne pourroit-on pas traduire ces beaux vers d'*HORACE *ainsi?*

Et si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

Le Sage ferme, immobile
Verroit d'un regard tranquile
La chute de l'Univers.

Si Mr. LE CLERC *est choqué de semblables expressions, je ne lui conseille pas de lire des livres d'un stile un peu sublime; car il en trouveroit de pareilles à chaque page.*

Le plus plaisant, c'est que pour ridiculiser le pauvre VIRGILE, *on lui atribue de vouloir nous persuader que deux ou trois petites Montagnes retiennent des Divinitez qui peuvent en souflant, chasser la Terre ailleurs, comme des balliures. Cela seroit en éfet ridicule, si* VIRGILE *avoit eu un pareil dessein; mais les vers suivans, d'où l'on a tiré tout ce galimatias, ne contiennent rien de semblable. Le* Poëte *ne veut dire autre chose, si non que c'est la seule*

 puis-

puissance de Dieu, qui retient les vents dans la demeure souterraine, où il les a enfermez.

Sed Pater omnipotens speluncis abdidit atris,
Hoc metuens, molemque & montes insuper altos
Imposuit, regemque dedit, qui fœdere certo
Et premere, & laxas sciret dare jussus habenas.

Mais le Pére tout Puissant, pour réprimer leur impetuosité, les a renfermez dans de noires Cavernes, & leur a mis dessus une masse de hautes montagnes: outre cela il leur a donné un Roi, qui par ses ordres leur lache la bride, ou la leur retient.

Ne voilà pas un Discours bien ridicule, pour crier à la sotise, au galimatias? Si je disois que les Démons *sont si furieux, qu'ils renverseroient toute la Terre, si* DIEU *ne les avoit précipité dans les Enfers, & s'il ne leur avoit donné un Ange, qui les tient enchainez dans les abimes; diroit-on que je suis un Sot, de vouloir persuader, que des Esprits soient retenus dans des cachots, ou par des chaines, & qu'il est ridicule de dire, qu'un seul Esprit en puisse contenir & gouverner tant d'autres si puissans & si enragez? Ah, que* BOILEAU *a bien frondé la délicatesse de ces gens!*

Qui

Qui de tous les Diſcours comme une idolatrie
Veulent d'un zéle faux chaſſer l'allegorie.

Quand toutes les raiſons que j'ai raportées, ne ſeroient pas plus que ſuffiſantes pour juſtifier VIRGILE *des ſotiſes qu'on lui atribue, la ſeule Traduction de* SEGRAIS *ſeroit capable de déſabuſer les plus entêtez ſur l'injuſtice que l'on fait à ce Grand* Poëte.

Et qui craindra *Junon* après tant de foibleſſe ?
Roulant ces ſoins divers dans ſon Cœur irrité,
Son char paſſe les airs d'un vol précipité,
Et vient aux creux Rochers des Eoliques plages,
Le nebuleux ſéjour des Vents & des Orages.
Là, le Dieu qui régit ces ſujets mutinez,
Les domte, les enferme, & les tient enchainez.
Ils grondent ſous ces Monts ; ils ſe livrent la guerre ;
Pour ſe faire paſſage, ils ébranlent la Terre :
Ils tremblent toutefois à l'aſpect de ce Roi,
Qui réprime leur fougue, & leur donne la Loi :
Sans cet ordre éternel de l'Arbitre du Monde,
Leur rage confondroit le Ciel, la Terre & l'Onde.
Cruels Tirans de l'aïr & du moite élément,
Ils n'aiment que le trouble & le déréglement :
Mais ils ont pour priſon ces Grottes ténébreuſes ;
Reſſerrez ſous ces Monts & dans ces Roches creuſes.

Le Puissant JUPITER leur donne un Souverain,
Qui leur lache, à son ordre, ou leur retient le frein.
Ce Souverain Monarque est le superbe EOLE....

Je finirois par ces beaux Vers l'Apologie du stile du plus grand Poëte *qui ait jamais été après* HOMERE; *mais Mr.* LE CLERC *le critique encore trop injustement sur la promesse que* JUNON *fait à* EOLE, *pour ne pas le justifier.*

Sunt mihi bis septem præstanti corpore Nimphæ,
Quarum, quæ formâ pulcherrima, Deïopeiam
Connubio jungam stabili, propriamque dicabo,
Omnes ut tecum, meritis pro talibus annos
Exigat, & pulchrâ te faciat prole parentem.

„J'ai quatorze Belles Nimphes, entre „lesquelles Déjopée est la plus char„mante. J'en ferai votre Epouse; elle „vous aimera uniquément: sa vertu ne „vous donnera aucun sujet de chagrin, „ou de divorce; vous en jouïrez long „tems, & elle vous rendra Pére d'une „belle & nombreuse postérité.

Il n'y a rien là qui apartienne au sens, *dit Mr.* LE CLERC, que ces paroles, *connubio jungam*, *quæ pulchra faciat te prole parentem*, je vous la donnerai en ma-

mariage pour vous faire Pére de beau enfans.

Quoi! seroit-il bien possible, qu'entre les avantages que l'on trouve en épousant une femme, la Beauté & une longue vie fussent comptez pour rien? Cela me passe. Pour ce qui est du propriamque dicabo, el *vous aimera uniquement, je suis assuré que le plus grand nombre des Maris, loin de rejetter cet article comme inutile, le regardent comme un des plus essentiels du Mariage.*

Ne blamons donc point si légérement les grands hommes; car comme le dit QUINTILIEN., *ce n'est pas sans fondement que leur réputation est établie. Craignons, qu'en les critiquant nous ne fassions plutot paroître la foiblesse de notre jugement, que celle de leurs Ouvrages.*

Après avoir emploié les plus beaux traits de l'Eloquence, & les plus fines ruses de la Rhétorique pour avilir la Poësie, *par ce qu'il y a de mauvais dans les* Poëtes, *& pour décrier les* Poëtes *par la prétendue inutilité de la* Poësie; *Mr.* LE CLERC *a recours au Bras séculier, afin d'extirper entiérement ce bel Art comme un* Ennemi du bon sens & du bon gout les plus beaux ornemens de la nature humaine.

Mr. BAYLE *a remarqué, que pour l'ordinaire, ceux qui n'ont pas la raison de leur coté, ont volontiers recours aux Puissances pour triompher de leurs Adversaires. Mr.* LE CLERC *auroit-il eu le méme dessein, en se prevalant si fort de la* LOI *de l'Empereur* PHILIPE *contre les* Poëtes? *On a de la peine à se le persuader.*

Cependant, voilà ce qu'il dit; Il semble que les *Poëtes* n'aient pas pû gagner les Jurisconsultes Romains; au moins l'Empereur JUSTINIEN a inséré dans le Code une Loï de PHILIPE qui leur est peu honorable, & n'y a rien mis en leur faveur. Dans le Titre LII. du Livre X, où l'on trouve un recueil des Loix faites par divers Empereurs, en faveur des Gramairiens, des Rhéteurs, des Jurisconsultes; & des Médecins; & où l'on voit que l'on avoit accordé des immunitez, des Priviléges & des gages publics à ceux qui enseignoient ces Sciences, ou qui les exerçoient par autorité publique; on trouve cette Loi de l'Empereur PHILIPE:

Poëtæ nullâ immunitatis prærogativâ juvantur.

LES POETES NE JOUISSENT DU PRIVILEGE D'AUCUNE IMMUNITE'.

Mr.

Mr. LE CLERC *seroit bien surpris, si je lui soutenois que cette Loi qu'il a fait imprimer en gros Caractéres, & qu'il commente avec tant d'emphase, est glorieuse aux* Poëtes, *& à la* Poësie: *la chose est pourtant vraie à la lettre; puisque la haine des scélérats est toujours honorable à ceux qui en sont les victimes.*

Cet Empereur PHILIPE *étoit un* Arabe *sans gout, & le plus méchant de tous les hommes, puis qu'il fut l'assassin de son Prince & de son Bienfaicteur. Il y a grande aparence que quelque* Poëte *du tems l'aiant mis à la queue de quelque Epigrame, cela fut cause de son chagrin contre les* Poëtes.

Mais quand il seroit vrai que cette Loi auroit un meilleur fondement que le caprice, ou la barbarie d'un scélerat; il est sûr que si elle n'accorde aucune immunité aux Poëtes, *elle ne leur en ôte point; au lieu que les Loix qui ont été données contre les Philosophes, les ont chassez & privez du droit même des moindres Citoiens, & tout le monde sait, que*

Turpius ejicitur quàm non admittitur hospes.

„ *Il est plus honteux d'être chassé que de*
„ *n'être point reçu.*

 Quel

Quel champ n'aurois-je pas, si je voulois, selon la méthode de notre Adversaire, faire valoir les Décrets qu'un Sénat entier a fait pour chasser les Philosophes *comme Perturbateurs du Repos public?*

Quelque juste sujet que j'eusse de me servir en cette rencontre de la voie de récrimination, je ne m'attacherai qu'aux défenses directes: elles sont si fortes & si abondantes, que ce seroit perdre du tems, & même afoiblir ma cause que de la défendre par des voies obliques & detournées.

Je dis donc que cette Loi est si ridicule, que bien loin d'y avoir aucun égard, les Princes, & les Républiques ont fait hautement tout le contraire, soit en faisant rendre, ou en rendant eux-mêmes aux Poëtes *des honneurs qu'on ne peut blamer que par leur excès.*

Douze des plus fameuses Villes de la Gréce se disputant l'honeur d'avoir donné la naissance à HOMERE, *firent fraper des Médailles à sa mémoire, lui dresserent des Statues, & alérent même jusqu'à lui élever des Autels.*

ALEXANDRE *destina une boëte précieuse, & le plus riche meuble de* DARIUS, *pour renfermer les Ouvrages de ce grand* Poëte. *Ce même Prince envioit à* ACHIL-

LE

.LE *la gloire de l'avoir eu pour son Panégiriste ; & dans le sac de la Ville de* Thebes *il fit conserver la seule Maison de* PINDARE. *Il poussa même son zéle pour la* Poësie *jusqu'à donner à* CHERILE *autant de* Philipes *d'or que ce* Poëte *avoit fait de Vers à sa loüange, quoiqu'il sut fort bien, qu'ils ne valoient pas grand' chose.*

ANACREON *ne fut-il pas aimé de tous les Princes de la Gréce, & particuliérement de* POLYCRATE, *le plus sage & le plus heureux des Rois de son tems? l'Histoire de ce* Poëte *que j'ai tirée des Auteurs anciens, & que je donne dans ce Volume, aprendra des particularitez considérables sur ce sujet.*

PAUSANIAS *assure qu'il a vu des Statuës d'*ANACREON *& de* SAPHO *dans la Citadelle d'*ATHENES. *La vénération des* Latins *pour les* Poëtes, *n'a pas été moindre que celle des* Grecs. *Dans le tems le plus austére de la République de* Rome, *de sages Consuls, de graves Senateurs se firent un honeur de chérir les* Poëtes, *& de les aider de leurs avis dans la composition de leurs Ouvrages. Le* dum decoqueretur olus *d'*HORACE, *& le Prologue de* TERENCE *contre ses Envieux, sont des témoignages autentiques de l'estime que ces Maîtres*

du Monde faisoient de la Poësie *& des* Poëtes.

Au reste je ne sai où Mr. Le Fevre *a pris, que l'amitié de* Lelius *& de* Scipion *pour* Terence, *n'étoit que l'éfet d'un commerce des plus infames. Jusqu'à ce qu'il ait cité quelque Auteur qui ait pu donner lieu à un tel soupçon, il me permettra de lui dire qu'il calomnie indignement des Personnes, qui bien loin d'avoir été des impudiques, ont toujours passé pour des modelles de continence.*

Quels honneurs les Poëtes *n'ont-ils point reçu au siécle d'*Auguste, *tems où les* Romains *joignoient la politesse au bon sens & à la sagacité de leurs Ancétres?* Virgile *&* Horace *n'ont-ils pas obtenu l'amitié de cet Empereur, le plus grand que* Rome *ait jamais eu? La Lettre de ce Prince à* Horace, *prouve clairement l'estime qu'il faisoit de cet Auteur. Il s'y plaint agréablement du peu de retour que ce Satirique avoit pour l'acueil que lui faisoit le Maître de l'Univers.*

Que s'il faut à Mr. Le Clerc *des Exemples plus recens de l'amitié des Princes pour les* Poëtes, *je lui dirai qu'*Innocent X. *envoia au* Roi *de* France *un riche Cabinet, sur lequel on voioit quatre Bustes*

Bustes d'or, representant HOMERE, VIRGILE, LE TASSE, *&* CORNEILLE, *ce dernier étant encore vivant.*

LOUIS XIV. *faisoit tant de cas de ce* Poëte *tragique, que dans sa derniére maladie, il lui envoia son Médecin avec un présent considérable. Les Paroles de Mr.* RACINE *sur ce sujet, sont trop belles pour ne les pas raporter.*

Oui, Monsieur, *dit-il, en adressant la parole à Mr.* CORNEILLE *le Jeune*, Que l'Ignorance rabaisse tant qu'elle voudra l'Eloquence & la *Poësie*, & traite les habiles Ecrivains de gens inutiles dans les Etats; nous ne craindrons point de le dire à l'avantage des Lettres, que du moment que des Esprits sublimes, passant de bien loin les bornes communes, se distinguent, s'immortalisent par des Chef-d'œuvres, comme ceux de Mr. votre Frére. Quelque étrange inégalité que durant leur vie la fortune mette entre eux & les plus grands Héros, après leur mort cette diférence cesse. La Posterité qui se plait, qui s'instruit dans les Ouvrages qu'ils ont laissez, ne fait point de dificulté de les égaler à tout ce qu'il y a de plus considérable parmi les hommes, fait marcher de pair l'éxcellent *Poëte*, &

le grand Capitaine. Le même siécle qui se glorifie d'avoir produit AUGUSTE, ne se glorifie guére moins d'avoir produit HORACE & VIRGILE. Ainsi lors que dans les âges suivans on parlera avec étonnement des victoires, & de toutes les grandes choses qui rendront notre siécle l'admiration de tous les siécles à venir, CORNEILLE, n'en doutons point, CORNEILLE tiendra sa place parmi toutes ces merveilles. La *France* se souviendra avec plaisir, que sous le régne du plus grand de ses ROIS a fleuri le plus grand de ses *Poëtes*. On croira même ajouter quelque chose à la gloire de notre Auguste Monarque, lors qu'on dira qu'il a estimé, qu'il a honoré de ses bienfaits cet excellent Génie; que même deux jours avant sa mort, & lors qu'il ne lui restoit plus qu'un raion de connoissance, il lui envoia encore des marques de sa libéralité, & qu'enfin les dernieres paroles de CORNEILLE ont été des remercimens pour LOUIS LE GRAND.

Mr. RACINE *même est encore une preuve bien éclatante de l'estime que les Princes ont toujours fait des grands* Poëtes, *puis que* LOUIS XIV. *non content de le combler de bienfaits, le voulut encore attacher auprès*

auprès de sa personne par une Charge de Gentilhomme ordinaire de sa Maison.

Voilà, ce me semble, la Poësie *glorieusement vangée des insultes d'un Prince aussi méprisable par son mauvais gout, que haïssable par sa lâche inhumanité. Il ne me reste plus qu'à dire un mot sur ce que nos Adversaires soutiennent que les* Poëtes *corrompent les mœurs, d'autant qu'ils tirent toujours leur texte des plaisirs de l'*Amour, *& de* Bacchus, *& qu'ils traitent souvent ces deux sujets d'une maniére propre à exciter dans les Lecteurs les Passions les plus infames.*

On a déja répondu au second article de cette acusation, en disant que la Poësie *ne doit point soufrir des infamies que des* Poëtes *corrompus publient, dans le dessein de corrompre ceux qui les lisent; car, ou les sujets & les expressions dont ils se servent, sont tout-à-fait sales, & alors ils font le charme de la canaille; ou ils voilent un sale sujet avec des termes équivoques, & alors ils ne plaisent qu'aux Débauchez. Les* Poëtes *de cette seconde espéce peuvent même être de quelque utilité par leur tour ingénieux & délicat. On profite de leur élégance en blamant les obscénitez, sur lesquelles ils font paroître la vivacité de leur génie.*

 C'est

C'est ainsi que les Peintres *étudient d'après les figures de l'*ARETIN*, si bien exécutées par* LE CARACHE. *Ils tâchent d'en prendre les contours, & le coloris, pour les emploier sur des sujets indiférens, ou même très-saints. J'avoue qu'il seroit à souhaiter, que ces Auteurs eussent fait briller leurs talens sur des sujets plus chastes; mais le mal étant sans reméde, nous devons imiter les Médécins qui tirent d'excellens antidotes des bêtes les plus venimeuses.*

C'est à quoi Mr. DE LA MOTTE *nous exhorte dans son Ode de l'abus de la* Poësie, *où après avoir résolu de ne plus faire de Vers, il feint agréablement qu'*APOLLON *l'oblige de rompre son vœu.*

Je t'entens, APOLLON, pardonne;
C'est ta voix même qui redonne
La force à mon cœur abatu:
Tu me fais voir mon injustice.
Plus d'autres ont paré le Vice,
Plus je dois parer la Vertu.

Tes dons sont purs; c'est du Parnasse
Que vient l'Harmonie & la Grace,
Le choix, le tour ingénieux.
Et si, par un abus funeste,
L'homme souille ce don céleste,
Son crime est-il celui des Dieux?

Il

Il est même si convenable à la Poësie *d'être chaste, que les premiers & sages* Poëtes *ont feint que les* MUSES *étoient Vierges, pour nous aprendre à ménager leur pudeur. Les Auteurs les plus dissolus sont les premiers à condanner ceux qui les prostituent; ainsi* MARTIAL *censure* SABELLUS *d'avoir fait servir l'élégance de sa Muse à d'infames obscénitez.*

Tanti non erat esse te disertum.

Un Satirique des plus éfrontez, & qui a répandu tant d'ordures dans le Public, a fait l'éloge d'un Poëte *vertueux, dont il a toujours été l'Antipode :*

Heureux celui de qui la bouche,
Des Flateurs méprise le fard,
Dont le cœur sincére & saus art
Rend justice au vrai qui le touche;
Et qui par un discours sale & luxurieux
Jamais à la Pudeur n'a fait baisser les yeux.

Il s'est peint lui-même dans les vers suivans:

L'Hipocrite en fraudes fertile
Dès l'enfance est paitri de fard;
Il sait colorer avec art

Le



Le fiel que sa bouche distile,
Et la morsure du Serpent
Est moins aigüe & moins subtile,
Que le venin caché que sa Muse répand.

Un des plus solides préceptes de l'Art Poëtique de BOILEAU *défend aux* Poëtes *l'obscénité aussi bien que la raillerie des choses saintes :*

Toutefois n'allez pas, goguenard dangereux,
Faire Dieu le sujet d'un badinage afreux :
A la fin tous ces jeux, que l'Athéisme éléve,
Conduisent tristement le plaisant à la Gréve.

C'est contre un Poëte *qui a si mal pratiqué cette Leçon, que j'ai dit dans une Ode à Me.* * * *

Toi donc, qui sur ce Modéle
Honore les vrais talens
De ceux que la gloire apele
Aux Ouvrages excélens ;
Tu méprises, & rejettes
Les Oeuvres de ces Poëtes
Insultant à la pudeur,
Et qui n'ont d'autre salaire,
Que l'estime du vulgaire,
Dont ils corrompent le cœur.

Ce

Ce ne ſont pas ſeulement, diſent nos Adverſaires, ces Poëtes *orduriers, qui ſont les plus dangereux; ceux qui, quoique plus réſervez, mettent toute l'adreſſe de leur art à faire des peintures agréables des plaiſirs, ſont encore plus à craindre; mais il eſt facile de faire voir, que cette objection, quelque aparente qu'elle ſoit, n'a pas plus de fondement que toutes les autres.*

Si l'on mettoit en balance les Poëſies *morales & ſérieuſes, avec les* Poëſies *galantes & badines, je ne doute point que les premiéres ne l'emportaſſent, puiſque tous les* Poëtes *les plus enclins à vanter les plaiſirs de* Bacchus *& de l'*Amour, *ſont remplis de leçons ſur l'honnêteté & la tempérance.*

Anacreon, *que Mr.* Le Fevre *met au rang de ces* Poëtes *voluptueux, ne prêche autre choſe que la modération; & ſi au lieu de tant crier contre lui, ce Cenſeur eut profité de ſes leçons, il ne ſe ſeroit pas mis par ſes excès hors d'état d'exercer le Saint Miniſtére de la Parole de Dieu, dont il fait parade à la tête de ſon Livre,* Autore Tanaquillo Fabro, Tanaquilli Filio, Verbi Divini Miniſtro.

De plus, pourvu que les Poëtes *ne faſſent d'agréables peintures que des voluptez permiſes, je ne vois pas qu'ils ſoient plus à con-*

condanner que ceux qui boivent avec modération, ou qui ont une Maitresse dans des vues légitimes, & qui sont autorisées non seulement par la Politique; mais encore aprouvées par la Religion.

C'est dans cet Esprit, que le Sage *nous dit hautement,* Laudavi igitur lætitiam, quòd non esset homini bonum sub sole, nisi quod comederet & biberet atque gauderet, & hoc solum secum auferret de labore suo, in diebus vitæ suæ, quos dedit ei Deus sub sole. *„ J'ai aimé la „ joie, persuadé qu'il n'y a rien qui convien- „ ne plus à l'homme, que de boire, de man- „ ger, & de se divertir, d'autant que c'est „ cela seul qui peut le consoler dans les tra- „ verses & les chagrins, qui lui survien- „ nent pendant le cours de sa vie.*

Je laisse à Mr. & à Me. DACIER *le soin de répondre aux terribles invectives que Mr.* leur Frére *pousse contre ceux qui passent toute leur vie à commenter, & à traduire les* Poëtes, *& qui ne remportent pour tout fruit de' leurs travaux, que la vaine gloire d'être estimé par quelques demi-Savans.*

Nam in eorum expositione non duo vel tres anni, sed quatuor, imò sex lustra impenduntur, quæ ubi effluxere, mens inania-

inaniarum plena nullum fructum percipit à tot laboribus, nisi famam inanem sciolorum consensu excitatam.

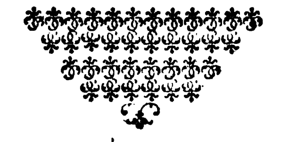
Je ne doute point, que par ces paroles ce Ministre n'ait eu en vue le grand nombre de Traductions ornées d'amples Commentaires, dont ce Couple savant augmente tous les jours les Bibliotheques Françoises.

Pour ce qui est de Mr. LE CLERC, *loin d'avoir la même idée des Commentateurs, ou des Editeurs des* Poëtes, *sa prévention contre la* Poësie *ne l'a point empêché de nous donner les* Poëmes *de* DAVID LE CLERC *son parent; ceux d'*HESIODE, *de* CORNELIUS SEVERUS, *de* PEDO ALBINOVANUS; *& afin qu'on n'objecte point qu'à l'exemple de* SCALIGER *il s'est repenti du tems qu'il a emploié à mettre ces Ouvrages au jour; long tems après son* Parrhasiana, *il a ramassé jusqu'aux moindres fragmens de* MENANDRE, *dont il vient de faire présent au Public.*

Il a même eu soin de nous avertir, qu'il chérit extremement ces préticux restes de la Poësie comique, *qu'il les aprend par cœur, & qu'on l'obligera infiniment de lui en indiquer de nouveaux:* Vehementer enim his Comicorum nostrorum fragmentis delector, nec eorum lectione satiari possum, qua

qua de causa, cùm multa memoriâ tenerem, &c.

Cette conduite me fait croire que Mr. Le Clerc *n'a attaqué la* Poësie, *que pour exercer son éloquente plume, & non par aucun dessein de faire croire tout le mal qu'il en dit: autrement on pourroit lui reprocher que ses actions démentent ses paroles, ou que ses paroles dementent ses actions:* Facta verbis, aut verba factis non convenire. *Au reste je le crois trop équitable pour trouver mauvais que j'aie pris le parti de la* Poësie: *j'ai craint que sa Déclamation oratoire ne fit quelque impression sur ceux qui n'en comprendroient pas toute l'ironie, ou qui ne sauroient pas qu'à l'exemple de* Grotius, *Mr.* Le Clerc *joint aux Lettres divines les Lettres humaines, dont la* Poësie *est une des parties la plus considérable.*



Dis-

DISCOURS APOLOGETIQUE EN FAVEUR DES ANCIENS, CONTRE LES MODERNES.

Un des plus grands avantages que Mr. DE FONTENELLE *donne aux* Modernes *ſur les* Anciens, *c'eſt la maniére de raiſonner juſte.* En éfet, *dit-il*, ce qu'il y a de principal dans la Philoſophie, & ce qui de là ſe répand ſur tout, je veux dire, la maniére de raiſonner, s'eſt extrémement perfectionné dans ce ſiécle. Je doute fort que la plupart des gens entrent dans la remarque que je vais faire; je la ferai cependant pour ceux qui ſe connoiſſent en raiſonnemens, & je puis me vanter que c'eſt avoir du courage que de s'expoſer pour l'interêt de la vérité à la critique de tous les autres, dont le nombre n'eſt aſſurément pas mépriſable. Sur quelque matiére que ce ſoit, les *Anciens* ſont aſſez ſujets à ne pas raiſonner dans la derniére perfection. Souvent de foibles convenances, de petites ſimilitudes, des jeux d'eſprit peu ſolides, des diſcours vagues & confus, paſſent chez eux pour des preuves; auſſi rien ne leur coute à prouver: mais ce qu'un Ancien dé-

démontroit en ſe joüant, donneroit à l'heure qu'il eſt bien de la peine à un pauvre Moderne; car de quelle rigueur n'eſt-on point ſur les raiſonnemens? On veut qu'ils ſoient intelligibles; on veut qu'ils ſoient juſtes; on veut qu'ils concluent. On aura la malignité de démêler la moindre équivoque, ou d'idées, ou de mots; on aura la dureté de condamner la choſe du monde la plus ingénieuſe, ſi elle ne va pas au fait. Avant Mr. DESCARTES on raiſonnoit plus commodement. Les ſiecles paſſez ſont bienheureux de n'avoir pas eu cet homme-là: c'eſt lui, à ce qu'il me ſemble, qui a amené cette nouvelle méthode de raiſonner, beaucoup plus eſtimable que ſa Philoſophie même, dont une bonne partie ſe trouve fauſſe, ou fort incertaine, ſelon les propres régles qu'il nous a apriſes. Enfin il regne non ſeulement dans nos bons Ouvrages de Phiſique & de Metaphiſique, mais dans ceux de Religion, de Morale, de Critique, une préciſion & une juſteſſe, qui juſqu'à préſent n'avoient été guére connues.

Après avoir fait un ſi bel éloge de la juſteſſe du raiſonnement des Modernes, *croiroit-on que Mr.* DE FONTENELLE *ſe fut*

ſut attiré l'indignation d'un homme de bon ſens, par ſa mauvaiſe maniére de raiſonner? Cependant rien n'eſt plus vrai, puiſque Mr. TEMPLE *avoue franchement, qu'il fut tellement étonné de le voir ſi ridiculement préférer les* Modernes *aux* Anciens, *qu'il ne put achever de lire ſa Digreſſion, ſans concevoir une eſpéce d'indignation contre lui.* Car, *ajoute-t-il,* ſi je ſoufre volontiers les défauts que je crois voir dans les autres, je ne ſaurois excuſer leur ſufiſance, que je regarde comme un des éfets le plus dangereux de leur ignorance & de leur orgueil.

Il s'en faut bien que je ſois un Auteur auſſi illuſtre que l'eſt Mr. DE FONTENELLE; *je ſerois pourtant très-mortifié qu'un homme comme ce ſage Anglois m'eut traité d'Orgueilleux & d'Ignorant; & je ſerois au deſeſpoir de lui avoir donné ſujet de porter un jugement ſi deſavantageux de ma perſonne, par la lecture de mes Ouvrages.*

Il faut pourtant avoüer, que quelque juſte que ſoit l'indignation de Mr. TEMPLE *contre Mr.* DE FONTENELLE, *il auroit pu ſe contenter de dire, que ſa Digreſſion étoit un éfet de ſon amour propre, ſans y joindre encore l'ignorance, puiſque cet Auteur aproche plus des Ecrivains du pre-*

premier ordre, qu'il ne mérite d'être mis au rang de ceux de la médiocre espéce.

Ce qui a si fort indigné Mr. TEMPLE, *c'est de voir que Mr.* DE FONTENELLE *commence son discours par un raisonnement plus convenable à un Docteur de Comédie, qu'à un Ecrivain de sa réputation. Le voici :*

Toute la question de préeminence entre les *Anciens* & les *Modernes* étant une fois bien entendue, se réduit à savoir, si les Arbres qui étoient autrefois dans nos Campagnes, étoient plus grands que ceux d'aujourd'hui. En cas qu'ils l'aient été, Homere, Platon, Démosthéne ne peuvent être égalez dans ces derniers siécles : mais si nos Arbres sont aussi grands que ceux d'autrefois, nous pouvons égaler Homere, Platon, & Démosthéne.

Si c'est là raisonner à la moderne, & par conséquent raisonner juste, où en sommes-nous réduits ? Quels galimatias, quels parologismes, & quelles propositions extravagantes ne passeront point pour des raisonnemens solides? En éfet en retournant l'argument de Mr. DE FONTENELLE, *je n'aurai pas grand' peine à lui prouver, que les* Anciens *ne peuvent être égalez, puisqu'il*

qu'il est très-facile de prouver que les Arbres d'autrefois ont été plus grands que ceux d'à-présent.

L'Histoire Sacrée & Prophane nous assure qu'il y a eu des Géans; donc il y a eu des Arbres plus grands que les nôtres: car s'il y a une relation entre les Arbres & les Hommes, il doit y en avoir une réciproque entre les Hommes & les Arbres. Or Mr. DE FONTENELLE *convenant, que si les Arbres ont été jadis plus grands qu'ils ne le sont à présent, les* Anciens *ne peuvent être égalez, il faut qu'il avoue nécessairement que ces mêmes* Anciens *seront toujours supérieurs aux* Modernes, *puisque je lui fais voir par son propre raisonnement, que les Arbres des premiers tems ont été plus grands que ceux du nôtre.*

Je ne m'amuserai point à montrer le ridicule de cet argument, qui bien loin d'être une démonstration phisique, comme le prétend Mr. DE FONTENELLE, *est tout au plus une similitude, qui est fausse du côté même qu'il la présente, puisque le plus ou moins de grandeur dans les Arbres, comme dans les Hommes ne fonde point le mérite, ou la beauté de leurs productions.*

Si Mr. DE FONTENELLE *s'est abusé en établissant l'état de la question, il n'est*

 pas

pas surprenant qu'il se trompe dans les conséquences qu'il en tire : il en a même si bien senti le foible, que n'osant espérer de les faire passer pour de bonnes raisons, il les a assaisonnées de tout ce qu'un génie délicat peut fournir de raillerie & de jeux d'esprit, afin d'éblouïr ou de fasciner les yeux du Lecteur.

Son intention étant de faire plutôt briller son esprit, que de débrouiller la question, il n'a eu garde de la prendre dans son véritable point, qui est, que les bons Ouvrages des Anciens *sont meilleurs que ceux des* Modernes, *ainsi que Mr. l'Abbé* Maumenet *l'expose fort éloquemment dans son Ode sur ce sujet :*

Mais bien qu'une égale mesure,
Et de graces & de bienfaits,
Confonde au sein de la Nature,
Et les Ainez & les Cadets ;
D'où vient que depuis tant d'années
Nos Muses les plus fortunées
Cédent à ces Chantres fameux,
Et que dans Rome, ou dans Athénes
Les Cicerons, les Demosthenes
N'ont point de Rivaux dignes d'eux ?

C'étoit

là le nœud de la dificulté, que FONTENELLE *avoit à dé-* *lieu de s'amuser à censurer les* *des* Anciens *sur ce qu'ils di-* OMERE *ou* VIRGILE *ne* *mais être égalez; ce qui est vrai* *parlant, & qu'on ne peut four-* *e qu'en le transportant du Mo-* *que. Le moindre Ecolier de Lo-* *diférence qu'il y a entre l'im-* *sique, & l'impossibilité Mo-* *DE* FONTENELLE *ne l'i-* *ais voulant nous turlupiner à* *que ce soit, il nous fait heur-* *les plus communes.*

dessein qu'il nous attribue ce *:* Les *Anciens* ont tout in- ils avoient beaucoup plus nous; point du tout, *répond-* roient avant nous : j'aime- u'on les vantât sur ce qu'ils remiers l'eau de nos Rivié- on nous insultât sur ce que ns plus que leurs restes.

sieur, nous n'admirons point *parce qu'ils ont inventé, mais* *t perfectionné.* HOMERE *, parce qu'il a été le premier* *puisqu'il y en a eu d'autres*

 avant

avant lui; mais nous l'estimons parce que nous croions qu'il a porté le Poeme Epique au point de sa perfection. C'est ainsi que nous admirons les ETIENNES, *& les* ELZEVIRS, *non comme les Inventeurs de l'Imprimerie, mais parce qu'ils ont donné au public des Chef-d'œuvres de ce bel Art.*

Quoique Mr. DE FONTENELLE *sache bien, qu'il nous en impose par ce raisonnement qu'il nous fait faire, il ne laisse pas de s'en servir, & de l'étendre autant qu'il peut. Il est vrai, qu'après s'être égaié long-tems, en suposant que notre estime regarde plutôt l'invention que la perfection des Arts chez les* Anciens, *il convient de bonne foi, qu'un tel Discours est plus brillant que solide, pour établir la prééminence des* Modernes.

Cependant, *continue-t-il*, afin que les *Modernes* puissent toujours enchérir sur les *Anciens*, il faut que les choses soient d'une espéce à le permettre. L'Eloquence & la *Poësie* ne demandent qu'un certain nombre de vues assez bornées, par raport à d'autres Arts, & elles dépendent principalement de la vivacité de l'imagination; or les hommes peuvent avoir amassé en peu de siécles un petit nombre de vues, & la vivacité de l'imagination n'a

n'a pas besoin d'une longue suite d'expériences, ni d'une grande quantité de régles pour avoir toute la perfection dont elle est capable ..... *Et un peu plus bas* .... Pour ce qui est de l'Eloquence, & de la *Poësie*, qui sont le sujet de la principale contestation entre les *Anciens* & les *Modernes*, quoiqu'elles ne soient pas en elles-mêmes fort importantes, je crois que les *Anciens* en ont pu atteindre la perfection, parce que, comme je l'ai déja dit, on la peut atteindre en peu de siécles.

Cet aveu que Mr. DE FONTENELLE *fait de la possibilité d'une chose qu'il conteste, étant une grande présomption contre lui, il tache de l'afoiblir, en disant, que quand même les* Anciens *auroient porté l'Eloquence, & la* Poësie *à leur perfection, ils n'en seroient pas plus à estimer; puisque ces deux choses ne sont pas en elles-mêmes fort importantes. Il est vrai qu'il se dément quelques lignes plus bas, en convenant que l'Eloquence menoit à tout chez les Grecs & chez les Romains, où il étoit aussi avantageux d'être né avec le talent de bien parler, qu'il le seroit aujourd'hui d'être né avec un million de rentes.*

Pour ce qui est de la Poësie, *loin de se*

 retrac-

retracter, il ajoute qu'elle n'étoit bonne à rien, que ç'a toujours été la même chose dans toutes sortes de Gouvernemens, & que ce vice lui est essentiel.

Mon Discours apologétique en faveur de la Poësie *contre Mr.* LE CLERC, *fait assez voir, que tout ce qu'on dit de l'inutilité de ce bel Art, n'est apuié sur aucune bonne raison. Il y a même grand sujet de s'étonner, que Mr.* DE FONTENELLE *se mette au rang de ceux qui méprisent la* Poësie; *lui dont les Ouvrages en vers ne sont point du tout méprisables.*

Que s'il prétend fonder l'inutilité de la Poësie *sur le peu de fortune que font ceux qui s'y attachent, il se trompe fort, puisque c'est la gloire plutôt que le gain qui anime les grands* Poëtes *à produire ces Chef-d'œuvres qui sont l'admiration de tous les siécles.*

Il se trompe encore, de prétendre que le peu de récompense attachée de tout tems au métier de Poëte, *est cause que l'Eloquence a été plus loin que la* Poësie, *& que* DEMOSTHENE, *&* CICERON *sont plus parfaits dans leur genre qu'*HOMERE *&* VIRGILE *dans le leur.*

Outre que la gloire, comme je l'ai déja dit, a toujours été le motif le plus puissant

pour

pour exciter les hommes aux grandes choses ; il est très-sûr que la Poësie *s'est fort élévée au dessus de l'Eloquence , & que* DEMOSTHENE *&* CICERON *sont moins bons* Orateurs , *qu'*HOMERE *& que* VIRGILE *ne sont bons* Poëtes. *Comme la Nature a beaucoup de part à la formation des* Poëtes, *& que l'art contribue beaucoup à celle des* Orateurs ; *il n'est pas surprenant que ces premiers l'emportent sur les seconds , ainsi que de véritables fruits sont plus parfaits que ceux qui sont peints , quelque bien copiez qu'ils soient. Quand cette raison ne sufiroit pas pour détruire le sentiment de Mr.* DE FONTENELLE , *le consentement unanime de tous les Savans devoit l'avoir rendu plus circonspect à mettre l'Eloquence au dessus de la* Poësie.

Cette reflexion prouve encore , qu'il n'est pas vrai que les grands Poëtes *soient prêts en tout tems , & que les Princes n'ont qu'à vouloir les mettre en œuvre ; car si cela étoit ,* ALEXANDRE *en auroit eu un excellent ; lui , qui envioit si fort le bonheur d'*ACHILLE , *d'avoir eu* HOMERE , *& qui paioit si bien les mauvais Vers de* CHERILE.

La préférence que Mr. DE FONTENELLE *donne aux Latins sur les Grecs , n'est*

n'eſt pas mieux fondée, que celle qu'il donne à l'Eloquence ſur la Poëſie : Selon mon gout particulier, *dit-il*, Ciceron l'emporte ſur Demoſthene, Virgile ſur Theocrite & ſur Homere, Horace ſur Pindare, Tite-Live & Tacite ſur tous les Hiſtoriens Grecs.

La ſeule raiſon qu'il raporte de ſon gout, c'eſt que les Latins étoient Modernes *à l'égard des Grecs, comme ſi pour mettre les Tableaux de notre tems au deſſus de ceux de* RAPHAEL, *il ſufiſoit de dire que nos* Peintres *ſont* Modernes *à l'égard de ce grand Maitre.*

Mr. DE FONTENELLE *a trop de diſcernement pour croire qu'une pareille concluſion puiſſe contenter les Lecteurs judicieux ; mais comme ſon but eſt de gagner les ſufrages des gens ſuperficiels, & qui n'aprofondiſſent rien, il tache, en les conduiſant de préférence en préférence, de les amener à celle qui lui tient le plus au cœur, qui eſt celle des* Modernes *ſur les* Anciens.

Content des aplaudiſſemens de ceux de ſon parti, il ſe ſoucie fort peu que les Partiſans des Anciens *trouvent des défauts dans ſes raiſonnemens. Auſſi*, le moien, *dit-il*, de raiſonner avec eux ? ils ſont réſolus à pardonner tout à leurs *Anciens*. Que dis-je,

à

à leur pardonner tout ? à les admirer sur tout. *Et sur quoi fonde-t-il cette admiration aveugle ? sur le génie des* Commentateurs, peuple le plus superstitieux de tous ceux qui sont dans le Culte de l'Antiquité. Quelles Beautez, *ajoute-t-il*, ne se tiendroient heureuses d'inspirer à leurs Amants une Passion aussi vive & aussi tendre, que celle qu'un Grec ou qu'un Latin inspire à son respectueux Interpréte.

Certes, le trait est plaisant & railleur; mais il ne porte que sur ces Commentateurs *longs & outrez, que nous abandonnons à la poussiére des Ecoles, & dont nous nous moquons les premiers.*

*Qu'un admirateur d'*EPICTETE *fasse gloire d'acheter la Lampe de ce* Philosophe *à grand prix; qu'un autre soit plus idolâtre d'une Médaille d'*HOMERE, *ou d'*ANACREON, *que de leurs propres Ouvrages;*

Trahit sua quemque Voluptas.

*Ce zéle ridicule diminue-t-il le mérite de ceux à qui il s'adresse ? Qu'un Commentateur d'*HOMERE *s'éforce de nous persuader, que ce* Poëte *est* SALOMON;

que son Poëme renferme les Sciences les plus abstraites, & même la Pierre Philosophale; HOMERE *est-il responsable de telles extravagances? Que d'autres aient cru que les vers de l'*Enéïde *pouvoient régler le sort de ceux qui les consultoient au hazard*, VIRGILE *doit-il être garant du ridicule de cette imagination?*

Oui, nous abandonnons à la raillerie, de pareils admirateurs des Anciens; *mais nous ne pouvons assez loüer le bon gout d'*ALEXANDRE, *qui ne trouvoit rien d'assez précieux pour renfermer les* Poësies *d'*HOMERE *par l'estime qu'il faisoit de son esprit. Nous ne blâmons point l'hiperbole de* SCALIGER, *qui auroit plutôt choisi d'être* HORACE *que d'être Roi d'Arragon; en un mot, nous estimons ces sages Interprétes, qui laissant les minuties de Gramaire, s'attachent à nous découvrir le sens & l'esprit des* Anciens.

Mais, dites vous, en examinant si ces Anciens ont pu parvenir sur certaines choses à la derniére perfection, ou n'y pas parvenir, on doit en examinant s'ils y sont parvenus, ne conserver aucun respect pour leurs grands noms, n'avoir aucune indulgence pour leurs fautes, les traiter enfin comme des *Modernes*. Il faut

faut être capable de dire ou d'entendre dire ſans adouciſſement, qu'il y a une impertinence dans Homere ou dans Pindare; il faut avoir la hardieſſe de croire, que des yeux mortels peuvent apercevoir des défauts dans ces grands génies; il faut pouvoir digérer que l'on compare Demoſthene & Ciceron à un homme qui aura un nom François, & peut-être bas; grand & prodigieux éfort de la raiſon!

Vous ne nous aprenez rien de nouveau par tout ce grand raiſonnement, puiſque nous ſommes très-perſuadez, que pour porter un ſolide jugement ſur le prix de deux choſes, il faut ne conſerver aucun préjugé ni pour l'une, ni pour l'autre. Cependant il y a des choſes ſi viſiblement & ſi eſſentielement préférables à d'autres, qu'il ſeroit inutile, & même impoſſible de ſe défaire de l'opinion que l'on a conçue de leur excellence. Tel eſt le prix de l'or ſur les métaux, ou celui du diamant ſur les pierres précieuſes.

Nous n'ignorons pas qu'il ne ſoit très-dificile de trouver de l'or à vingt-quatre carats; nous ſavons qu'il y a des pailles ou des points dans les plus beaux diamans; mais avec tout cela nous n'héſitons pas d'aſſurer, que l'or & les diamans ſont les choſes les plus précieuſes.

Les Rhéteurs *&* *les* Critiques *ont trouvé des défauts dans les Ouvrages des* Anciens *les plus estimez.* HOMERE *dort quelquefois*; DEMOSTHENE *raille froidement*; VIRGILE *a des Vers imparfaits*; CICERON *est souvent difus & afecté*; TITE LIVE *se ressent du territoire de sa naissance*; TACITE *est obscur*, *&c. neanmoins avec toutes ces imperfections ce sont des Originaux qui sont inimitables, ou qui du moins, n'ont pas encore été égalez.*

Vous voiez, Monsieur, que nous ne sommes pas admirateurs outrez, ou aveugles des Anciens; *mais quelques défauts que nous y remarquions, nous nous garderons bien de dire ou d'entendre dire sans adoucissement, qu'il y a des impertinences dans leurs Ouvrages. Outre que ce terme est choquant, il n'est point convenable pour exprimer les fautes, auxquelles les plus grands hommes sont sujets.*

Ne m'accuseriez-vous pas avec justice de la derniére impolitesse, si pour combattre l'opinion de Mr. DE LA MOTTE, *qui vous met au dessus de* LUCIEN, *je lui soutenois qu'il est prévenu en votre faveur, & que pour bien juger de vos Dialogues, il faut qu'il soit capable d'entendre dire, qu'il*

y

y a des sottises & même des impertinences très-grossiéres ?

Quand même j'estimerois moins vos Ouvrages que ceux de LUCIEN, *je serois très-faché d'avoir parlé de la sorte, puisqu'un tel discours ne seroit pas moins contre la politesse que contre la vérité. Soufrez donc, Monsieur, que je vous fasse ressouvenir du* modeste & circumspecte *de* QUINTILIEN. *Ce passage contient une réflexion qui vous auroit du empêcher d'aller si vite, & de prononcer* ex cathedra *qu'il y a des impertinences dans les* Anciens. *Mr.* LE CLERC, *qui a voulu en trouver dans* HORACE, *& dans* VIRGILE, *a été, ce me semble, assez bien réfuté dans la premiére partie de cette* PREFACE.

Mais pour ajouter quelque chose de plus précis sur cette matiére, on peut dire qu'il y a des choses dans les Anciens *qui nous paroissent des impertinences, & qui ne le sont point à l'égard de ceux, en qui elles se trouvent. Y a-t-il rien de plus impertinent que de croire que la Divinité soit non seulement divisée en plusieurs individus; mais encore distinguée par les deux sexes: cependant* HOMERE *nous aiant représenté* VENUS *avec tous les charmes & la beauté d'une Femme, ou* JUPITER *avec la majesté d'un*

d'un Homme parfait, n'a point commis d'impertinence, puisqu'il n'a agi que selon la Théologie vulgairement reçue de son tems. Si RAPHAEL *nous avoit peint un Ange sous les traits d'une belle Fille, dans la croiance qu'il peut y avoir des Anges femelles, comme il y a des Anges mâles; sa Figure seroit parfaitement belle, quoiqu'impertinente aux yeux de ceux qui seroient persuadez par l'Ecriture que les Anges n'ont point de sexe, puisqu'ils n'ont point été produits par voie de génération.*

C'est pourquoi CICERON *ne dit pas que c'est une impertinence à* HOMERE *d'avoir donné les foiblesses des hommes aux Dieux; mais il dit qu'il eut été à souhaiter que ce* Poëte *eut plutôt élévé les hommes aux vertus des Dieux, que d'abaisser les Dieux aux vices des hommes :* Mallem divina ad nos.

Cette régle bien entendue, & apliquée à la Religion, au Gouvernement, aux Climats, & aux Coutumes des Anciens, *peut facilement les justifier sur les impertinences que des jaloux ou des ignorans y trouvent. Mais je ne sai s'il ne seroit pas plus malaisé d'en exemter les* Modernes *eux-mêmes : du moins un habile homme, également versé dans la connoïssance des Auteurs anciens &* *nou-*

nouveaux, s'écria en bonne compagnie, qu'on ne pouvoit pas avancer une plus haute impertinence, que de soutenir que les Poësies *d'*HOMERE ne sont qu'un assemblage bisarre de mots tout défigurez, une étrange confusion de langues, telle que le seroit un discours mélé de Picart, de Gascon, de Normand, de Breton, & de François commun.

Il faut, ajouta-t-il, que celui qui tient ce langage, ignore non seulement les élémens de la langue Greque; mais qu'il n'ait jamais lu aucune Histoire de la Grece. Un tel Ecrivain mériteroit de faire amende honorable devant le Tribunal des Muses, & il est absolument indigne qu'on prenne la peine de le réfuter.

Ce Savant, que je pourrai nommer en tems & lieu, se livrant au transport d'une juste colére à l'imitation de Mr. TEMPLE, *ne pouvoit croire qu'un tel discours eut été proféré par un homme de Lettres. Pour moi, qui suis persuadé du contraire, & qui sai, que l'Auteur d'une telle proposition est un très-habile homme, je dirai que l'amour propre ou l'orgueil ont plus de part à cet égarement, que la méprise, ou l'ignorance.*

Je ferai plus, j'irai jusqu'à tacher de détrom-

tromper ceux qui se laisseroient séduire par ce faux raisonnement, puisque quelque grossier qu'il soit pour les Savans, il pourroit être de quelque poids pour ceux qui n'entendent point les Langues anciennes.

Le plus petit Ecolier sait que les Dialectes Grecs ne diféroient entre eux que dans la prononciation de quelques Lettres, ou tout au plus, dans l'alongement de quelques sillabes. Les moins versez dans l'Histoire Greque savent aussi, que toutes les Villes ou Provinces de cette fameuse République concouroient également à enrichir, & à embellir la langue par d'agréables & de savantes compositions.

Bien loin que le Dialecte Ionique fut diférent de l'Atique, comme le Normand l'est du Gascon, les Athéniens entendoient, & estimoient le langage de Téos comme les Ioniens comprenoient & prisoient celui d'Athénes: ainsi des autres. C'est pourquoi Anacreon, Theocrite, Platon, Theophraste, *quoiqu'Ecrivains en diférens Dialectes, étoient entendus & également estimez par toute la Grece.*

Quelle comparaison y a-t-il donc à faire entre les Dialectes Grecs, & les jargons de nos Provinces? Et après les avoir faussement comparez ensemble, peut-on conclure

que

que les Poësies *d'*HOMERE *étoient* un composé bisarre de mots tout défigurez, *comme le seroit un* Poëme *tissu des phrases de* GOUDOULIS, *de la Muse Normande, ou de* PIERROT DE ST. OUEN.

Si Mr. PERRAULT *a été tourné en ridicule par Mr.* DESPREAUX *pour avoir voulu transformer la personne d'*HOMERE *en cinq ou six misérables gueux; que n'avoit point à craindre Mr.* DE FONTENELLE, *qui métamorphose ses sublimes* Poësies *en un monstre plus hideux que celui qu'*HORACE *nous décrit au commencement de son Art Poëtique:*

Undique collatis membris, ut turpiter atrum
Desinat in piscem, &c.

ou plus horrible que celui de VIRGILE:

Monstrum horrendum ingens, cui lumen ademptum.

Quand les railleries n'ont pour but, que de détruire des choses établies & fondées en raison, c'est manquer de respect pour le Public, que de les emploier sur des sujets qui ont attiré son estime: mais c'est l'insulter que de prétendre lui faire recevoir des railleries pour des raisons sérieuses. Quand SCARRON *se moque de l'*Enéide, *& qu'il fait dire* le Benedicite *à* DIDON, *on le tolére,*

tolére, parce qu'il se donne pour un Auteur burlesque, c'est-à-dire, pour un Turlupin qui veut nous faire rire; encore n'a-t-il pu éviter la censure judicieuse des gens d'esprit.

Apollon travesti. devenu Tabarin,
La *froide raillerie* alors n'eut plus de frein.
On ne vit plus en vers que pointes triviales;
Le Parnasse parla le langage des hales;
Le plus mauvais plaisant eut ses aprobateurs....

Mr. DE FONTENELLE *fait encore pis que* SCARRON; *car l'*Enéide, *Poëme Burlesque, est du moins entendu par ceux qui le lisent; au lieu que l'*Iliade, *ou l'*Odissée, *composée des Jargons Picard, Gascon, Normand, & Breton seroit moins intelligible, & plus méprisable que le langage des Gueux, vulgairement apelé le* Jard *ou l'*Ergot.

Que si HOMERE, *& ses Ouvrages sont tels qu'il lui plaît de les représenter, il faut que les* Modernes *nous croient plus foux que ceux qui logent aux petites maisons; nous, dis-je, qui trouvons dans ce* Poëte *la source des plus grandes beautez de la* Poësie, *tant pour l'élocution, que pour les images.*

C'est

C'est dans ce même esprit, qu'ils nous accusent de ne pouvoir digérer que l'on compare DEMOSTHENE, *ou* CICERON *à un homme qui auroit un nom François, & peut-être bas, & que Mr.* DE FONTENELLE *prétend que notre prévention pour les* Anciens *n'est fondée que sur ce que leurs noms Grecs ou Latins sonnent agréablement à nos oreilles.*

Comme ces Messieurs ont résolu de nous charger à tort & à travers de toutes sortes de ridicules, il ne leur manquoit plus que de nous réduire à la condition de ceux qui n'estiment les livres que par la beauté de la relieure, ou qui ont la fatuité de croire qu'un Prédicateur aura bien prêché, parce qu'il aura crié bien haut. Je ne prendrois pas la peine de relever cette froide plaisanterie, si la réflexion que je vais faire, ne me conduisoit à une importante observation sur la Question présente.

Bien loin, que la douceur des noms des Anciens *soit la cause de l'estime que nous avons pour leurs Ouvrages,* HOMERE, SAPHO, PLATON, MARON, NASON, CICERON *sont des mots non seulement très-durs, mais qui signifient des choses très-basses & très-vulgaires. Nous estimons* BOILEAU, RACAN, COR-

NEIL-

NEILLE, MALHERBE, PELISSON, PATRU, *quoique leurs noms n'aient rien de majestueux; nous allons plus loin, nous les comparons volontiers avec tout ce que l'Antiquité a de plus grand.*

Il est si vrai que ce n'est pas la beauté, ou la douceur des noms qui nous prévient en faveur de ceux qui les portent, que nous mettons une grande diférence entre Pierre, *&* Thomas CORNEILLE, *quoique le nom soit égal entre ces deux Fréres; nous comparons souvent l'ainé à* SOPHOCLE, *ou à* EURIPIDE; *mais nous ne pouvons digérer que vous mettiez le Cadet à sa suite, & que vous lui donniez la seconde Place due à* RACINE, *que bien des gens trouvent digne de la premiére. En éfet quel mérite trouvez-vous en* Thomas CORNEILLE, *pour le mettre en parallêle avec les* Anciens Tragiques? *Outre que son* Ariane *que vous citez, a été composée du vivant de son Frére, ne sait-on pas que cette Piéce doit tout son lustre à la belle Déclamation de Me.* DUCLOS?

Je sai qu'il a succedé à son ainé en qualité d'Académicien; mais qu'a-t-il fait qui ait soutenu l'éclat de cet honneur, qui fut plutot accordé à l'avantage qu'il avoit d'être Frére du Grand CORNEILLE, *qu'au mérite d'être son Rival?*

Loin

Loin de consoler la France de la perte de ce Poëte sublime, *n'a-t-il pas au contraire fait gémir les presses par la dureté de ses nouveaux Ouvrages? Les trois gros volumes des* Métamorphoses *d'*OVIDE *en vers François, sont à peine parvenus à la relieure, & ont entrainé dans leur disgrace les belles figures de* CHAUVEAU, *habile Graveur.*

S'étant associé depuis avec DEVIZE', *Auteur du* Mercure Galant, *Ouvrage très-méprisable dans ce tems-là, n'acheva-t-il pas de le ruiner de réputation & de le rendre le charme des plus froids esprits de la Province?*

Bassement jaloux des Caractéres *de* LA BRUIERE, *ne s'est-il pas mal à-propos compromis avec cet illustre Ecrivain, qui a confondu son ignorance & son audace, par des traits qui le couvriront d'une éternelle ignominie? Enfin ne s'est-il pas justement attiré les railleries de tout le monde, pour s'être voulu méler de faire sur la fin de ses jours un* Dictionaire Géografique *en trois Volumes,* in folio, *& dans lequel il se trompe, & s'égare même en parlant de la Banlieue de* Paris: *c'est ce qui a donné occasion à un* Poëte *de lui faire l'Epitafe suivante:*

Enfin

Enfin, THOMAS CORNEILLE aproche du Tombeau.
Muse, il faut en deux vers faire son Epitafe:
Il vécut fort long-tems fade Poëtereau.
Et mourut mauvais Géografe.

Je sai que Mr. DE FONTENELLE *me répondra, que son Oncle aiant eu besoin de travailler pour subsister, il n'est pas surprenant qu'il ait mis au jour quelques-uns de ces Ouvrages, qui se sentent de la bassesse, où un pauvre Auteur est réduit, quand il compose* Fami potius quàm Famæ; *mais je lui dirai avec* JUVENAL,

Cur eget, te divite, Parens?

Que s'il nous dit que son amour pour ce cher Parent l'a porté à le placer à côté du Grand CORNEILLE, *dont il étoit le Frére bien aimé, tout le Parnasse se révoltera contre ce zéle de consanguinité, puisque les Muses ne reconnoissent que le mérite personnel dans ceux qu'elles admettent sur le Parnasse, & qu'elles couronnent de leurs immortelles fleurs.*

Encore si Mr. DE FONTENELLE, *dans la liste des* Modernes, *qu'il opose aux* Anciens, *n'eut pas oublié* RACINE, *&* DESPREAUX, *on ne se seroit pas si fort choqué*

choqué de ſa prédilection aveugle pour un Auteur médiocre ſon parent ; mais cet oubli groſſiérement afecté decouvrant ſa politique, a révolté tous les gens de bon ſens & de bon gout. C'eſt par un éfet de cette même politique qu'il s'eſt bien gardé d'emploier le ſeul argument capable de convaincre ſes Lecteurs ſur le peu de mérite des Anciens, *qui eſt de les renvoier aux traductions que d'illuſtres Ecrivains en ont faites, & qui, à l'exception d'un petit nombre, ont mal réuſſi. S'il eut touché cette corde, tous les* Traducteurs, *tant Académiciens qu'autres, lui ſéroient tombez ſur les bras. Mr. & Me.* DACIER *ſur tout, ſavans Connoiſſeurs du mérite des* Anciens, *n'euſſent pas manqué de répondre vigoureuſement à ſa Digreſſion ; car quoique ſelon mon gout particulier, ils ſoient de foibles* Traducteurs *des* Poëtes, *ils ſont à redouter, & écrivent très-bien, lorſqu'il s'agit d'un point de Critique, ou de ſoutenir les* Anciens *contre les* Modernes.

Je ne doute pas même qu'ils ne s'en fuſſent mieux aquitez que moi ; auſſi leur en euſſé-je volontiers laiſſé tout l'honneur, ſi j'euſſe pu eſpérer qu'ils l'euſſent entrepris. Mais leur politique reſpective pour le Sr. DE FONTENELLE *laiſſant la vérité en ſoufrance,*

france, j'ai mieux aimé hazarder de passer pour un mauvais Avocat, que de voir périr une bonne cause sans lui donner quelque secours.

Après avoir réfuté les raisonnemens captieux, & repoussé les railleries de notre Adversaire, je vais tacher de montrer que la possession immémoriale, où sont les Anciens *d'être plus habiles que les* Modernes, *est apuiée sur de très-solides fondemens.*

Si nous n'avions pas perdu une infinité de Livres anciens, il seroit facile de remonter à l'origine des Arts & des Sciences; mais comme au delà de trois mille ans nous n'avons aucun Ecrivain qui nous puisse guider, nous sommes contraints de marcher comme à taton dans les ténébres de l'Histoire des premiers tems.

L'Ecriture Sainte nous fournit indirectement quelque lueur sur ce sujet; car outre qu'elle nous aprend que DIEU *créa l'homme accompli, & que l'on soutient communement qu'*ADAM *avoit toutes les Sciences infuses, elle nous présente un Livre Divin en toute maniére, à savoir l'Histoire de* JOB, *par lequel nous voions que les Peuples les plus anciens avoient des lumiéres admirables.*

Ce Livre excellent, que des Savans croient

croient plus ancien que MOISE *même, rend témoignage, qu'il y avoit eu une ſucceſſion de Sages juſques à* JOB; *& l'on voit que les Amis de ce Saint Homme, quelque prévenus qu'ils fuſſent d'une fauſſe opinion, font paroître une ſcience ſi élevée dans leurs diſcours, que nos plus habiles Ecrivains tiendroient à grand honneur de pouvoir atteindre à ce ſublime.*

Quoi qu'on ne puiſſe pas aſſurer poſitivement en quel Païs ce Patriarche a vécu, il y a toute aparence que c'eſt aux environs de la Chaldée, *ou de l'*Egipte, *dont les Peuples ont été les plus anciens, & en même tems les plus grands* Philoſophes, *& cela pour avoir puiſé cette ſcience plus près de la ſource qui découloit de la ſageſſe du premier Homme.*

Ces Peuples étoient en éfet ſi ſavans, que, par une Providence particuliére, Dieu voulut que MOISE *fut inſtruit dans toutes leurs ſciences, pour être plus propre à exercer le miniſtére auquel il le deſtinoit. Auſſi voit-on que les Mages, ou Magiciens du Roi* PHARAON *firent par la force de leur ſavoir pluſieurs prodiges preſque égaux aux miracles que* MOISE *opéroit par la vertu de l'Eſprit Divin.*

Tout ce que la Gréce *eut de* Sages *& de*

Philoſophes *voiagérent exprès dans ces heureux Païs, où la ſageſſe & le ſavoir ſembloient avoir élu leur domicile. Ce fut un* PYTHAGORE, *un* PLATON, *un* DEMOCRITE, *&c. qui, quoique déja très-éclairez par eux-mêmes, allerent encore chercher la perfection de la ſageſſe ſous les grands Maîtres, dont ces Régions abondoient, & qui excelloient en toute ſorte d'Arts & de Connoiſſances.*

Les précieux tréſors de la ſageſſe, que les Grecs *tranſportérent dans leur Païs, les rendirent ſi éclairez que tous leurs voiſins étoient des gens barbares & groſſiers au prix des moindres habitans de la* Gréce. *Enfin la Métaphiſique, la Phiſique, la Morale, la Juriſprudence, & les Belles Lettres y fleurirent ſi fort, qu'elle devint à ſon tour la Maîtreſſe de tous les autres Peuples de l'Univers.*

Les Romains *qui la ſubjuguérent par la force des armes, ſe ſoumirent aux charmes de ſon éloquence;* cepit victorem Græcia ferum. *Ils puiſérent chez elle cette doctrine & cette politeſſe qui les rendit preſque égaux aux originaux qu'ils imitérent.*

Depuis la priſe de Carthage juſqu'à DOMITIEN, *ou* TRAJAN, *Rome ne fut pas moins illuſtre par l'éclat des Lettres,*

que

que par celui des armes. Malgré la perte que nous avons faite de la plupart des Chef-d'œuvres de ses Ecrivains, il nous en est resté encore assez pour attirer notre admiration, & pour servir de fondement & de modéle à tous ceux qui ont écrit après eux.

*Les Nations les plus savantes, & les plus polies conviennent toutes, qu'elles doivent la restauration des Lettres à ces prétieux trésors échapez à la brutalité des Peuples féroces qui avoient envahi l'*Empire Romain, *dont la Majesté diminua à mesure que les Sciences y tombérent dans le mépris.*

La France, *qui de l'aveu de toute l'*Europe, *a produit des Auteurs excellens en tous genres, ne s'est élevée au dégré d'Eloquence, & de Politesse où elle est parvenue depuis* HENRI IV. *jusqu'à* LOUIS XIV. *qu'en imitant les* Anciens. REGNIER, MALHERBE, RACAN, VOITURE, SARASIN, CORNEILLE, RACINE, MOLIERE, BOILEAU, LA FONTAINE, LE MAITRE, D'ABLANCOURT, VAUGELAS, SEGRAIS, PELISSON, PATRU, FLECHIER, BOSSUET, LA BRUIERE, *&c. avouent qu'ils doivent presque tout à ces grands Maîtres, dont ils ont fait gloire d'être les Imitateurs.*

Il est vrai qu'un petit nombre d'Auteurs, dont les Srs. PERRAULT, *& de* FONTENELLE *sont les plus considérables, prétendent que nous avons surpassé les* Anciens; *mais outre que les raisons qu'ils en donnent, ne sont fondées que sur des sophismes, leur Témoignage étant contredit par ceux-mêmes, qui auroient le plus d'interêt à en convenir, il doit passer pour constant que la prééminence des* Anciens *sur les* Modernes *subsistera jusqu'à la fin des siécles.*

Ils ont beau aléguer, que la Puissance de la Nature n'est point afoiblie, & qu'elle se ressouvient bien comme elle a formé la Tête des Homeres, des Demosthenes, des Cicerons, & des Virgiles; *ils ont beau dire, que* l'experience augmentant tous les jours, nous devons être plus habiles que nos prédécesseurs; *tous ces beaux discours ne prévaudront point contre le sentiment universel. Comme tous les hommes ensemble ne se sont jamais accordez pour en tromper un petit nombre, de même un petit nombre ne trompera jamais tous les hommes en fait de gout pour les Arts & les Sciences. Aussi tout l'Univers se moque de la prévention, & de la folie de cette petite poignée de* Modernes, *qui prétendent être les seuls Sages, & les seuls Savans.*

Com-

Comme celui que l'on veut chasser de l'héritage de ses Ancêtres, peut se contenter d'alléguer la possession immémoriale pour toute raison; de même il sufiroit aux Anciens *de soutenir leur prééminence par le droit de la prescription: cependant étant aussi bien fondez qu'ils le sont, ils ne refusent point de raporter leur titre qui est émané de la Nature même; mais qui étant très-ancien, & qui aiant passé par les mains de tant de mauvais Copistes, est fort dificile à déchifrer.*

Tous les bons Ouvrages de l'Antiquité portent ce Titre à chaque page, & presque à chaque parole: c'est ce Titre que PETRONE *oposoit aux faux Esprits de son tems:* GRANDIS, ET UT ITA DICAM, PUDICA ORATIO NON EST MACULOSA, NEQUE TURGIDA, SED NATURALI PULCHRITUDINE EXURGIT.

Oui, c'est la Nature Majestueuse, Sublime, Noble, Simple & Riante, que les Anciens *ont imitée, & que cette Mére a pour cela favorisé en Ainez, au lieu que les* Modernes *la peignant composée, guindée, boufie, & fardée, n'ont été partagez qu'en Cadets.*

Il semble que plus elle a été contrainte de four-

fournir aux passions desordonnées des hommes, & moins elle leur a été libérale des richesses de l'esprit. Nos Ouvrages, en un mot, se sentent de la violence que nous lui faisons, au lieu que ceux des Anciens *ont ce tour aisé qui est le vrai sceau de son aprobation.*

Je ne parlerai point du Poëme Epique, *de l'*Ode, *de la* Tragédie; *car outre que cette Dissertation iroit à l'infini, elle demanderoit un plus habile homme que moi; de plus ce n'est pas tant sur ces sortes d'Ouvrages que les* Modernes *fondent leur droit, que sur ceux qui regardent, ce qu'on apelle la galanterie, & où ils prétendent avoir laissé les* Anciens *bien loin derriere eux.*

Comme pour abréger les disputes, j'aime à prendre les dificultez du côté le plus épineux, je vais tacher de montrer, que sur cet article même, les Anciens *l'emportent encore sur les* Modernes.

Je n'ignore pas que le savant Mr. HUET, *Evêque d'*Avranches, *n'ait donné sur ce sujet gain de cause à notre siécle: mais c'est à tort qu'on se prévaudroit de l'autorité d'un si grand homme, puisque sa dignité, & des occupations plus sérieuses, n'ont pu lui permettre d'examiner à fonds cette matiére.*

Loin

Loin donc que les Modernes *ſoient plus délicats que les* Anciens *dans la maniére de traiter l'Amour, je trouve qu'ils ne ſont vraiment délicats, qu'autant qu'ils ſe conforment aux Ouvrages de l'Antiquité. Outre les preuves, les aparences mêmes ſont du côté des* Anciens. *Je ne parle point de la pente qu'ils avoient à ſe livrer à cette paſſion, qui eſt la Mére de la délicateſſe, & qu'une ſituation bien diférente de la nôtre leur permettoit d'écouter; le ſeul ſiſtême de* Cupidon, *& de* Vénus *fait aſſez voir qu'ils étoient des Maîtres en l'Art d'Aimer. Eſt-il en éfet rien de plus ingénieux? les Graces, les Ris, les Jeux, les Ailes, le Flambeau, les Fléches & le Bandeau de l'Amour; toutes les Fables, en un mot, où ils ont étalé avec tant de pompe les triomphes de ce petit Dieu, ſont autant de preuves qu'ils l'ont parfaitement connu? Hé, pouvoient-ils le méconnoitre, eux qui connoiſſoient ſi bien ſa Mére?*

La Vénus *antique ſera un monument éternel de leur bon gout, & de leur ſcience parfaite des proportions qui compoſent la Beauté. Depuis plus de deux mille ans qu'on travaille à imiter ce Chef-d'œuvre, on n'en a fait encore que des copies très-foibles, quand on les compare à l'original. Que s'il*

nous reſtoit des Tableaux des Anciens, *ils ne ſeroient pas moins admirables que leurs Statues, puiſque leurs beaux Ouvrages en vers, & en proſe ont ſervi de modéle aux plus excélens* Peintres *& aux plus habiles* Sculpteurs.

Des gens ſi délicats & ſi bons connoiſſeurs en fait d'agrémens & de Beauté, pouvoient-ils manquer de belles paroles pour exprimer les juſtes idées qu'ils en avoient? Qu'on liſe attentivement ANACREON, *l'on verra que ſes vers ſont, pour ainſi dire, la ſource des charmes que l'on remarque dans les Antiques? Il eſt vrai que la délicateſſe de ſes ſentimens eſt bien éloignée de celle de nos Faiſeurs de Romans: le naturel, & le ſimple en ſont la principale Beauté, au lieu que les Héros & les Héroïnes des* Cirus, *& des* Clélies *ſont ſi guindez & ſi difus dans leurs complimens amoureux, qu'on s'en eſt moqué avec juſtice. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait quelques Auteurs de notre tems, qui ſans afecter une fauſſe délicateſſe, parlent naturélement de l'Amour; mais ils en ont l'obligation aux Ouvrages des Latins qu'ils ont imitez.*

CATULLE, PROPERCE, TIBULLE, VIRGILE, HORACE, OVIDE *leur ont fourni une infinité de belles penſées: auſſi*

VOI-

VOITURE, SARASIN, SEGRAIS, LA FONTAINE, CORNEILLE, RACINE, *les Dames* VILLE-DIEU, *&* DES-HOULIERES *n'ont jamais osé nier qu'ils n'eussent tiré de leurs Ecrits les Graces qui leur ont acquis tant de réputation.*

*Quelle sera donc l'excellence d'*ANACREON, *si, comme il est vrai, ce* Poëte *est autant au dessus des Latins, que les Latins sont au dessus de nous? Aussi je ne craindrai point de le proposer comme le plus parfait Modéle à suivre pour réussir en fait de sentimens tendres & délicats.*

ELOGE

D'ANACREON.

O vous, qui prétendez par des traits gracieux
Representer VENUS & l'AMOUR à nos yeux;
Voulez-vous éfacer tous les Tableaux d'OVIDE?
Prenez ANACREON pour Modéle & pour Guide.
Loin de vous dégouter de sa simplicité,
Lisez & relisez cet Auteur si vanté;
Imitez, s'il se peut, sa Grace naturelle
A faire en peu de mots le portrait d'une Belle,
A peindre les douceurs d'un tranquile repas;
Où préside VENUS avec tous ses apas:

Où BACCHUS ſecondant cette aimable Déeſſe,
Inſpire les bons mots, reveille la tendreſſe.
Mais ſur tout ce *Poëte* excelle à faire voir,
Quel eſt du Dieu d'Amour le charme, & le pouvoir.
Tantot il nous décrit comment ſes traits de flame
Des yeux d'une Beauté paſſent juſqu'à notre ame ;
Tantot il nous inſtruit, par quel art cet Enfant,
Malgré tous nos éforts, eſt toujours triomphant.
Sage dans ſes projets, ce rare & beau Génie
Donne à tout ce qu'il dit une grace infinie.
Il ſe montre par tout, riche en expreſſions,
Et n'eſt pas moins heureux en belles Fictions.
Jamais homme n'a ſu dans ſi peu d'étendue,
Si bien repréſenter tant d'objets à la vue.
D'un habile Poëte éfet prodigieux,
Quinze ou vint vers pour lui font un champ ſpacieux,
Où, graces au talent de ſa charmante Veine,
Par un chemin de fleurs le Lecteur ſe proméne,
Et ſans jamais ſe perdre en des lieux écartez,
Rencontre à chaque pas de nouvelles Beautez.



C'eſt ce que nos gentils Harpeurs & Meneſtrels joieux du vieux tems euſſent exprimé de cette ſorte :

RON-

RONDEAU.

A la Nature Anacreon devoit
L'heureux talent, duquel il ſe ſervoit:
En traits naïfs ſa Muſe étoit fertile,
Et dans ſes vers comme *Poëte* habile
Sans nul détour il alloit droit au fait.

Amour dictoit tout ce qu'il écrivoit,
Et tant d'apas le beau ſexe y trouvoit,
Qu'il devenoit ſenſible & plus utile
A la Nature.

Lui réſiſter aucune ne pouvoit,
Tant étoient ſurs les moiens qu'il ſuivoit.
Les Jeux, les Ris embéliſſoient ſon ſtile;
Son bel eſprit lui rendoit tout facile,
Et par le cœur toujours il arrivoit
A la Nature.



Ou, pour le dire encore plus naïvement, & en ſtile plus Marotique;

RONDEAU.

Anacreon en jeux d'amour expert
Etoit jadis galant, poli, disert;
Bien savoit l'art d'atirer une Belle
A son vouloir, tant farouche fut elle,
Et quoique vieux il étoit encor vert.

Or en ce siécle un si bel art se perd;
D'autre méthode en amour on se sert,
Et peu d'Amans prenent pour leur Modéle
Anacreon.

Maints grands Clercs même assurent de concert,
Que pour écrire, huy l'on a découvert
Mode plus fine & plus spirituelle;
Mais sur ce point tel fait une querelle
Aux Anciens, qui n'a jamais ouvert
Anacreon.

Mrs. PERRAULT *&* DE FONTENELLE *ne conviendront pas qu'*ANACREON *mérite de pareils éloges, eux qui se sont si fort atachez à décrier les* Anciens. *Mr.* BOILEAU *a déja fait voir au premier, combien il s'écarte du bon sens dans les étranges Dialogues qu'il a publié en faveur dès* Modernes. *Pour ce qui est du second, quelque beau*

beau ſtile qu'il emploie pour défendre une mauvaiſe cauſe, je crois avoir aſſez montré qu'il ne ſe trompe pas moins que ſon Confrére; mais en attendant une plus ample réponſe à tout ce qu'il impoſe de ridicule aux plus grands Ecrivains de l'Antiquité, voici un échantillon, par lequel on verra quel cas on doit faire de ſon jugement. Il eſt vrai, *dit-il*, que Theocrite a fait une Idille de deux Pécheurs; mais elle ne me paroît pas d'une beauté qui ait du tenter perſonne d'en faire de cette eſpece. Deux Pécheurs qui ont mal ſoupé, ſont couchez enſemble dans une méchante petite chaumiére, qui eſt au bord de la mer. L'un reveille l'autre, pour lui dire qu'il vient de rever qu'il prenoit un Poiſſon d'or, & ſon Compagnon lui répond, qu'il ne laiſſeroit pas de mourir de faim avec une ſi belle pêche. Etoit-ce la peine de faire une Idille?

Ceux qui n'ont jamais lu THEOCRITE, *ou qui ne l'ont lu que dans de mauvaiſes Traductions, auroient raiſon de croire ſur la foi d'un tel diſcours, que cette Idille eſt pitoiable; cependant elle eſt excellente. Mr.* DE FONTENELLE *me permettra même de lui dire, qu'en raiſonnant comme lui, je n'aurois pas grand'-peine à tourner*

en ridicule le plus beau Chef-d'œuvre de notre tems. Il est vrai, dirois-je, que CORNEILLE *a fait* Cinna; *mais cette Piéce n'est pas d'une beauté qui ait du tenter personne d'en faire une semblable :* AUGUSTE *las des Conjurations journalieres que l'on faisoit contre lui, s'ennuie de régner: mais sur l'avis que sa femme lui donne d'essaier de réduire par bonté ceux qui lui vouloient du mal, il pardonne enfin à* CINNA, *& à tous ceux de sa cabale : est-ce la peine de faire une* Tragédie?

Si je tenois sérieusement un pareil discours, on auroit droit de dire que je suis un ridicule, qui bien loin de faire une juste Analise de la Piéce de CORNEILLE, *la démembre avec autant d'ignorance que de malignité. Cependant loin d'aprébender qu'on lui fasse le même reproche, Mr.* DE FONTENELLE *prétend qu'il lui est permis de se moquer d'un Ouvrage, qui est aussi bon que* Cinna, *puis qu'il est parfait dans son genre. Cette* Idille *a même des graces qui sont d'autant plus à estimer qu'elles sortent, pour ainsi dire, des mains de la Nature, au lieu que les beautez de la* Tragédie *doivent plus à l'art, & ne se soutiennent le plus souvent que par le brillant, & la magnificence des expressions. On pourra lire*

à

à la page 159. *de ce Volume une Traduction de cette* Idille *de* Theocrite; *quelque foible qu'elle soit, elle en fera concevoir tout une autre idée que celle que* Mr. De Fontenelle *a taché d'en donner. Il seroit même à souhaiter, que cet Auteur, au lieu de s'amuser à vouloir exténüer le mérite des* Anciens, *s'aplicât à les traduire; je ne doute pas que son beau stile ne contribuât beaucoup à leur faire rendre justice; mais il aime mieux être le Chef d'un parti déraisonnable que d'être confondu parmi la foule de ceux qui soutiennent une bonne Cause. Joignez à cela, que le gout particulier de* Mr. De Fontenelle *lui peut faire mépriser de bonne foi des Ouvrages qui n'y sont pas toujours conformes. En éfet il est très-dificile qu'un Auteur qui veut par tout du fleuri, & qui rafine sans cesse, puisse gouter la simplicité délicate de* Theocrite.

L'estime qu'il fait de cette phrase de Mr. De la Rochefoucaut, l'Esprit a été en moi la dupe du cœur, *fait voir qu'il est persuadé que la vraie Eloquence consiste à rafiner jusque dans les expressions. Mais quelque chose qu'il puisse dire, si cet Ecrivain de Maximes eut toujours tenu un pareil langage, je doute qu'il*

eut été à préférer à NERVEZE, *ou à* DE LA SERRE.

Je ne puis m'empêcher de citer à ce sujet la belle réflexion de QUINTILIEN: Nec id quidem inutile, etiam corruptas aliquando & vitiosas orationes, quas tamen plerique judiciorum pravitate mirantur, ostendi in his, quàm multa impropria, obscura, tumida, humilia, lasciva, effeminata sint: quæ non laudantur modò à plerisque, sed, quod pejus est, propter hoc ipsum, quòd sunt prava, laudantur: NAM SERMO RECTUS, ET SECUNDUM NATURAM ENUNCIATUS nihil habere ex ingenio videtur; illa verò, quæ utcumque deflexa sunt, tamquam exquisitiora miramur: non aliter quàm distortis, & quocunque modo prodigiosis corporibus apud quosdam majus est pretium, quàm iis quæ nihil ex communis habitus bonis perdiderunt, *&c.* *Ce que* QUINTILIEN *dit du stile, se peut parfaitement bien apliquer aux pensées guindées & peu naturelles de nos beaux Esprits d'à-present.*

Ce n'est donc point par ces endroits si recherchez, par ces termes figurez & detournez, que Mr. DE LA ROCHEFOUCAUT *est estimable. Mr.* LA BRUIERE

l'a repris avec raiſon de s'être rendu ſouvent inintelligible à force de vouloir rafiner. Telle eſt cette maxime, la Gravité eſt un miſtére du corps, inventé pour cacher les défauts de l'eſprit, *& quantité d'autres.*

On me dira peut-être que les Eglogues *de Mr.* DE FONTENELLE *ont des endroits fort eſtimables du côté même de cette ſimplicité charmante, que je vante tant dans les* Anciens. *Je n'en diſconviens pas, & j'oſe dire que s'il n'étoit pas ſorti pluſieurs fois de cette ſimplicité ſi convenable à l'*Eglogue, *les ſiennes ſeroient infiniment meilleures qu'elles ne le ſont. Mais outre les penſées trop fines, & les expreſſions embaraſſées qui reviennent trop ſouvent, il y a des caractéres plus convenables aux Héroïnes de* RABUTIN, *qu'à des Bergéres. Telle eſt la* Floriſe *de ſa* VII. Eglogue, *qui s'exprime en ces termes :*

Je conſens qu'avec ſoin un Amant m'examine,
Mais il eſt plus piqué d'un amour qu'il devine,
Qu'il ne l'eſt de celui qu'il voit.

Silvie *qui eſt l'opoſé de* Floriſe, *& qui par conſéquent devroit être de la derniére ſimplicité, dit cependant des choſes que les*

SCU-

SCUDERIS *&* *les* PELISSONS *se seroient fait honneur d'avoir imaginées :*

Si l'on cache le feu, dont on se sent éprise,
Ce n'est pas à l'Amant du moins qu'on le déguise,
Qui le cause, s'en aperçoit.

N'est-ce pas là une réflexion bien digne d'une Bergére qui s'est donnée un peu plus haut ce caractére :

Je suis simple, & naïve, & de feindre incapable,
Et je croi ma franchise encore plus aimable
Que l'éclat qu'on trouve à mes yeux.

N'est-il pas ridicule qu'une jeune, simple, & naïve Bergére connoisse ainsi tous les avantages que sa franchise a sur la dissimulation & sur la beauté même ? Mr. DE FONTENELLE *a beau dire pour s'excuser que ses Bergers sont de la nature de ceux qui paroissent sur nos Théatres, qu'on habille plus proprement que ceux de la Campagne, & ausquels même on peut donner quelque dorure. On ne trouve pas mauvais qu'il les représente moins grossiers que ceux de* RONSARD; *mais on ne peut soufrir qu'il les confonde avec les plus fins Courtisans.*

QUINTILIEN, *que je ne saurois me*

lasser

lasser de citer, apelle cela, confondre les mœurs, & faire une bigarrure desagréable de personnages & de caractéres; vice que THEOCRITE *a soigneusement évité:* Admirabilis in suo genere THEOCRITUS, sed Musa illa rustica & pastoralis non forum modò, verùm ipsam etiam Urbem reformidat.

„ THEOCRITE *est admirable dans le* „ *genre pastoral; mais la Cour & la Ville* „ *même ont l'esprit trop rafiné pour se plai-* „ *re aux agrémens de sa Muse simple &* „ *naturelle.*

Le stile recherché, & ces pensées si fines sont comme ces essences subtiles qui frapent agréablement l'odorat, mais dont les esprits s'évaporent à mesure qu'on en fait usage. On peut encore les comparer à ces Ouvrages de Peinture, dont le mérite consiste plutôt dans la légéreté, ou dans la finesse des traits, que dans la justesse des contours, ou dans la correction du dessein.

Je pourrois trouver beaucoup d'exemples d'un tel rafinement dans les Poësies de Mr. DE FONTENELLE; *mais il faut avoüer qu'ils y sont moins fréquens que dans celles de ses Disciples, desquels on peut dire, avec la Précieuse de* MOLIERE, *Il y a de l'esprit par tout. Mr.* DACIER *a fait*

cette

cette observation avant moi; je ne sai même s'il n'a point eu en vue les Ouvrages de Mr. De la Motte, *lorsqu'il dit, que les strophes de nos* Odes *ont des chutes pareilles à la chute d'une* Epigrame. *Quoiqu'il en soit, il est sûr que c'est le seul défaut de ce* Poëte *d'avoir trop d'esprit, & de songer plutôt à enrichir ses Ouvrages qu'à les embelir. Il est même surprenant qu'un Auteur qui prodigue les diamans & les perles, ait voulu tenter d'imiter* Anacreon, *qui n'a que du mirte, du lierre, ou tout au plus, quelque fleur à nous ofrir. Aussi me paroit-il que ses* Odes Anacreontiques *ressemblent aussi peu à celles d'*Anacreon *que l'*Helene *qu'un Peintre avoit si richement vetue, ressembloit à celle qui étoit si belle par ses charmes naturels.*

Une preuve de ce que j'avance c'est que sa II. Ode, *intitulée* les Souhaits, *& qui n'est composée que de cinq strophes, pourroit fournir de matiére à cinq Poëmes à la maniére d'*Anacreon:

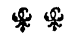
Que ne suis-je la Fleur nouvelle
Qu'au matin Climéne choisit,
Qui sur le sein de cette Belle
Passe le seul jour qu'elle vit!

Cette

*Cette pensée est très-délicate, & devoit finir l'*Ode*, puisqu'il est dificile à un Amant de rien dire de plus fort pour exprimer sa passion, & qu'il est de la nature de ce* Poëme, *d'enchérir toujours jusqu'à la fin. Je ne dis rien de la double équivoque du mot qui termine ce Quatrain; mais je crois que pour imiter* ANACREON, *il en eut fallu faire une* Ode *entiére à-peu-près de cette sorte:*

ODE.

Hélas! trop cruelle Silvie,
Permettez au moins que j'envie
Le sort de ces charmantes Fleurs,
Dont vous vous parez avec grace,
Et dont votre beau teint éface
Toutes les plus vives couleurs.
Oui, je voudrois être la Rose
Que vous placez sur votre sein.
D'une telle métamorphose,
Direz vous, quel est le Dessein?
Le voici: par vos mains cueillie,
Mon destin seroit des plus doux;
Je n'aurois qu'un seul jour de vie;
Mais je ne vivrois que pour vous.



La

La seconde strophe est encore très-délicate par raport à la jalousie de FLORE, *qui se plaint des caresses que* ZEPHIRE *fait à la Maitresse du* Poëte.

Que ne suis-je le doux ZEPHIRE,
Qui flate & rafraichit son teint,
Et qui pour ses charmes soupire,
Aux yeux de FLORE qui s'en plaint!

Ce second Quatrain n'est pas moins propre que le premier à fournir assez de matiére pour un petit Poëme.

ODE.

Au tems de l'aimable saison
Iris révant dans la prairie,
S'endormit sur un mol gazon,
Tapissé d'une herbe fleurie.
Zéphire charmé de son teint,
Qui d'un vif incarnat se peint,
Vint d'abord faire le folâtre
Autour de sa gorge d'albâtre.
Jalouse d'un transport si doux
Flore gronda son Infidelle,
Et lui dit pleine de courroux,
Me préférer une Mortelle!

Zéphi-

Zéphire qui se sentoit fort,
Repartit, voiez cette Belle.
Flore jetta les yeux sur elle,
Et convint qu'il n'avoit pas tort.

La troisiéme strophe est encore de la même nature, & auroit infiniment plus de grace d'être animée par des actions, que d'être exprimée par un récit, quelque bien tourné qu'il puisse être.

Que ne suis-je l'Oiseau si tendre,
Dont Climéne aime tant la voix,
Que même elle oublie à l'entendre,
Le danger d'être tard au bois.

Cette précision est beaucoup plus facile que la juste étendue d'une petite Ode, *où sans être trop dévelopée, une pensée laisse encore assez au Lecteur, de quoi promener agréablement son imagination.*

ODE.

Un Rossignol sous la ramée
Remplissant l'air d'amoureux tons,
Climéne atentive, & charmée
Devient sensible à ses doux sons.
Une heureuse mélancolie
Met sa fierté presqu'aux abois,

Et

Et malgré sa crainte elle oublie
Qu'il est tard, & qu'elle est au bois.
J'arrive, & blamant cette Belle
De redouter si peu les Loups;
Les Loups? hélas, repartit-elle,
Ils sont moins à craindre que vous.
A ce doux aveu je l'embrasse
Dans le dessein de tout oser;
Mais malgré toute mon audace,
Je n'osai prendre qu'un Baiser.

C'est domage que la pensée de la quatriéme strophe soit encore renfermée dans les bornes d'un Quatrain, puisqu'elle étoit si propre à être égaiée par les graces d'une narration variée, & soutenüe de l'image même.

Que ne suis-je cette Onde claire
Qui contre la chaleur du jour,
Dans son sein reçoit ma Bergere,
Qu'elle croit la Mere d'Amour!

C'est un meurtre que de resserrer, & d'étrangler, pour ainsi dire, toutes ces Beautez: c'est sacrifier à une précision séche, & souvent obscure, une élégance fleurie & toujours riante.

ODE.

Un soir caché dans un bocage
Qui régnoit le long d'un ruisseau,
Je vis la Beauté qui m'engage,
Toute prête d'entrer dans l'eau.
Sa chevelure épaisse, blonde,
Bouclée, & descendant par onde
Tomboit jusques sur ses genoux;
Cette charmante chevelure
Eparse, errante à l'avanture,
Fut un voile facheux, jaloux.
Sans ce voile, d'un œil avide,
Que le Désir proméne & guide,
J'eusse contemplé mille apas;
Mais, grace au folâtre Zéphire
Je vis, quoi? je n'ose le dire,
Je n'ose? je ne le puis pas.
Les attraits qui brillent en elle,
Excédent tout humain discours.
Qui pourroit peindre cette Belle,
Peindroit la Mere des Amours.

*A l'égard de la derniére strophe de l'*Ode *de* Mr. De la Motte, *comme elle roule sur une allégorie extrémement forcée, il n'est pas possible d'en tirer un sens raisonnable.*

Dieux, si j'étois cette Fontaine,
Que bien tot mes flots enflamez.....
Pardonnez, je voudrois, Climéne,
Etre tout ce que vous aimez.

Ce mot de pardonnez, *qui est une réticence, loin de faire admettre l'allégorie, oblige le Lecteur de l'aprofondir, & ne trouvant rien qui le contente, il est fâché de l'avoir admiré comme agréable.*

Tels sont souvent les Ouvrages de ces Modernes, *qui negligeant les préceptes des* Anciens, *& particulierement celui d'*HORACE,

Denique sit quod vis simplex dumtaxat & unum,

chargent une même piéce de plusieurs sujets, & par là vont directement contre un point essentiel de l'Art du Poëte *qui de peu sait faire beaucoup, au lieu que par leur méthode de beaucoup ils font souvent très-peu de chose.*

Je me suis d'autant plus attaché à comparer ANACREON *à Mr.* DE LA MOTTE, *que ce* Poëte François *est le plus capable de séduire les Lecteurs par un certain brillant qui frape dans ses* Poësies,

&

& dont il ſort une lumiére ſemblable à ces feux qui égarent ceux qui les ſuivent.

Mr. DACIER *le compare à une* SIRENE *qui par des ſons enchanteurs fait périr ceux qui l'écoutent, & qui ne s'attachent point auſſi fortement à la Raiſon, qu'*ULISSE, *pour n'en pas être ému, ſe fit lier au mats de ſon Navire.*

En éfet on voit déja une infinité de petits Auteurs, qui en s'éforçant de l'imiter, ſe guindent avec RONSARD, *& entortillent ſi fort leurs phraſes Poëtiques, qu'il leur faudroit un Commentateur, de leur vivant même, pour les entendre. Il faut donc bien ſe garder de croire que l'eſprit ſeul puiſſe rendre un Ouvrage parfait : le gout y contribue plus que toute choſe, & chacun ſait que le gout vient plutôt du jugement que de l'eſprit.*

Si Mr. DE FONTENELLE *conſultoit plutôt ce gout général, que ſon gout particulier, il ne raiſonneroit pas comme il fait ſur les Ouvrages des* Anciens, *& même plus ſûr du mérite des ſiens il n'auroit pas changé mal à-propos ſon beau Sonnet ſur* Daphné, *qu'il a rendu ridicule de gracieux qu'il étoit auparavant.*

Je connois la vertu de la moindre racine ;
Je suis par mon savoir Dieu de la Médecine.

Daphné fuioit { encor plus vite que jamais
{ *plus vite après ce mot fatal :*

Mais s'il eut dit : voiez quelle est votre conquête,

Je suis un jeune Dieu, { toujours beau, toujours frais,
{ *beau, galant, liberal,*

Daphné, sur ma parole auroit tourné la tête.

Une Dame fort spirituelle s'est plaint agréablement de cet Auteur, en disant que par ce changement il avoit lavé le beau sexe dans l'ancre, puisqu'après l'avoir fait aimer par interêt, il le faisoit aimer par tempérament. C'est encore par un éfet de ce gout particulier, que Mr. De Fontenelle *afecte de dire, que les* Opéras, *les* Romans, *les* Contes, *les* Chansons, *& les* Lettres galantes *des* Modernes *sont des chef-d'œuvres, auxquels l'Antiquité n'a rien à oposer. Le mépris presque universel, dans lequel sont tombez les* Cirus, *les* Clelies, *& de semblables Ouvrages, est une preuve qu'il y a bien de l'esprit perdu dans ces gros Volumes. A l'égard des* Contes, *outre que celui de la* Matrone d'Ephese *de* Petrone *est plus que sufisant pour faire*

faire voir que les Anciens *ont su conter ; les Fables de* LA FONTAINE *sont bien au dessus de ses* Contes. *Cela est si vrai qu'il y a des* Contes *qui égalent les siens, au lieu que personne n'a encore pu atteindre au fin badinage de ses Fables. Mais quelques belles qu'elles soient, elles ne surpassent point celles de* PHEDRE, *dont il a imité le* molle & facetum, *aussi bien que la maligne raillerie ; car quoiqu'en dise* SCRIVERIUS, *l'*improbi Jocos Phœdri *de* MARTIAL *ne sauroit convenir qu'à ce Fabuliste.*

Je ne dis rien des Opéras ; *Mr.* DESPRE'AUX *en a assez dit pour faire voir que ces* Poëmes *souvent doucereux & toujours irréguliers, ne sont point comparables aux tendres expressions, & aux Jeux badins d'*ANACREON, *ou de* TIBULLE.

Au reste je ne sai ce que Mr. DE FONTENELLE *entend par* Lettres galantes : *si ce sont celles du Chevalier* D'HER * * * *il se trompe fort de les croire belles, parce qu'il y a beaucoup d'esprit. Je l'ai déja dit, & je le répéte, quoique je ne sois pas un Ecrivain de la réputation de cet Auteur, cependant je m'imagine qu'il ne me seroit pas dificile de faire de pareilles Lettres, au lieu que je me sens fort éloigné d'en compo-*

ſer une ſeule de la nature de celle de la Berne *ou du* Brochet. *Tant il eſt vrai, qu'il eſt infiniment plus aiſé d'attraper les beautez de l'Art, que de ſaiſir ces graces qui viennent de la Nature.*

*Cependant depuis quelque tems, & ce mal augmente tous les jours, on quitte le naturel & le ſolide pour s'attacher aux penſées brillantes & aux expreſſions détournées : l'*Ode, *la* Tragédie, *la* Comédie *& la* Proſe *même, ſe ſentent de ce levain. J'en excepte les diſcours de Mr.* De la Motte, *qui ſont éloquents ſans être guindez ; ce qui fait que bien des gens eſtiment qu'il eſt plus grand* Orateur *que* Poëte. *C'eſt auſſi de ſon Eloquence que j'ai dit :*

Quelle pompe, quelle harmonie !
Quel choix de mots intéreſſants !
La langue a trouvé ſon génie ;
Rien n'arrête, ou trouble le ſens:
D'un ſtile également rapide
Il ſuit la Raiſon qui le guide ;
Il plait, il attache, il ſurprend.
De ſa matiére toujours maître,
Du moindre ſujet il fait naître
Tout ce que l'Art a de plus grand.

Je

Je ne doute pas néanmoins que lui-même n'estime beaucoup plus sa Poësie *que sa* Prose; *mais il n'est pas le premier Pére prévenu sur le mérite de ses Enfans. Cet Auteur veut garder un milieu entre les* Anciens *&* *les* Modernes, *qu'il aura de la peine à tenir, pour peu qu'on le presse de la maniére que Mr.* PASCAL *pressoit les* Thomistes. *Mr.* DACIER *dans sa* Préface *sur* HORACE *l'a déja convaincu de raisonner faux sur cette matiére, & je doute qu'il puisse répondre solidement à ce fameux Partisan de l'Antiquité.*

Mais quelques bonnes raisons que nous aions de soutenir le parti de la belle Nature, en défendant la cause des Anciens; *le nombre des beaux Esprits* Modernes *augmente si fort, que cette Mére des Graces, qui nous avoit d'abord favorisé de sa présence, pourroit bien nous abandonner, & se retirer chez les* Anglois, *qui commencent à la rechercher, & à lui tendre les bras.*

*L'*ACADEMIE FRANÇOISE, *dont chaque Membre est très-estimable, au lieu de contribuer à conserver ces graces naturelles, dont notre Langue s'étoit parée, semble donner les mains au renouvellement du régne des* DU BARTAS, *des* COTINS, *des* CHASSAGNES, *des* DE SERRES, *&*

& des DESCUTEAUX; *outre l'esclavage, sous lequel elle assujetit notre diction & nos termes, par son* Dictionnaire *& sa* Gramaire, *elle couronne tous les ans des* Poësies *aussi alambiquées, que le sont celles des Auteurs que je viens de nommer. Les Examinateurs des Livres étant de son Corps, ou aspirant à en être, refusent leur aprobation à quiconque est d'un autre gout que le sien; & sous prétexte que Mgr.* LE CHANCELIER *veut bannir de la Littérature, & avec grande raison, les injures aigres & personelles, ils font passer pour* Libelle *tout Ouvrage critique ou propre à rafermir le bon Sens, qui commence à chanceler.*

Les Auteurs de la Vieille-Roche sont remplacez par des personnes d'un grand mérite, à la vérité; mais peu propres à defendre le bon gout contre les insultes des Pédans, puisque leur rang, leur caractére, & leur devoir même les éloigne des fonctions Académiques.

*Les Cardinaux, les Evêques, les Ambassadeurs, les Géneraux, & les Conseillers d'Etat illustrent l'*Académie; *mais la résidence, les Négociations, & les fonctions militaires ne s'accordent guére avec un Emploi, qui destine celui qui veut s'en aquiter, à pronon-*

prononcer ſur des dificultez de Gramaire, à juger d'une expreſſion Poëtique, à choiſir entre deux tours de phraſe, à déveloper une idée confuſe, ou à proſcrire une penſée baſſe.

*Si tous ces Seigneurs, qui ſont dignes d'être de l'*Academie *par leur mérite perſonnel, mais que des ocupations ſacrées, ou plus néceſſaires à l'Etat, en éloignent, étoient des* Académiciens honoraires; *à la bonne heure. Ils n'ocuperoient point la place d'un Auteur, qui mettant la main à l'œuvre, aideroit à ſoutenir une Compagnie que les Grands honorent; mais dont ils ne peuvent remplir les devoirs, ou dont ils négligent les exercices.*

Auſſi ceux qui ſont exacts aux fonctions Académiques, ſont en ſi petit nombre, que la ſéance ordinaire eſt preſque réduite à cinq ou ſix Académiciens, *dont les uns ſomeillent, pendant que les autres prennent le Café, ou s'entretienent de choſes ſouvent fort opoſées à l'intention du Fondateur.*

*Parmi ce petit nombre d'*Académiciens *aſſidus, pour ne pas me ſervir du terme odieux de* Jettoniers, *Mrs.* DE FONTENELLE & DE LA MOTTE *aquiérent tous les jours une ſupériorité, qui leur attire les ſufrages de ceux qui jugent, ſans ſe don-*

donner la peine d'examiner de quoi il est question. On s'imagine bien que le vent du Bureau n'est pas pour les Imitateurs des Anciens ; *que si quelques-uns de leurs Partisans veulent parler haut, les* Modernes *les renvoient aux fades Traductions de* LONGEPIERRE, *& de ses semblables.*

Enfin la chose est allée si loin, que Mr. DESPREAUX *n'a pas eu plutot les yeux fermez, que non seulement on l'a livré aux Censures des petits Esprits ; mais qu'on l'a encore critiqué en pleine* Académie, *en le faisant passer pour un Misantrope, qui regardoit toute loüange comme un outrage à la vérité, & qui en nommant les mauvais Auteurs, avoit fait des Satires personnelles dont il se repentoit en l'autre Monde.*

Si le célébre Mr. ARNAUD *n'avoit pas fait * l'Apologie de ce fameux Satirique, ce seroit ici le lieu de montrer, que bien loin, qu'en nommant les Auteurs, il ait commis un crime, il a rendu à la* France *un service des plus signalez. La Satire suivante est un homage que je rends à ses Manes outragez, & peut servir de préservatif contre le mauvais gout qui commence à sortir des ténébres, où ce zelé Defenseur du bon sens l'avoit obligé de se cacher.*

SA-

* Dans une Lettre à Mr. PERRAULT.

SATIRE SUR LA MORT DE MR. DESPRÉAUX.

Les fades Prosateurs, & les Poëtereaux
Avec joie ont apris la mort de DESPRÉAUX:
Fléau du mauvais sens, ce terrible Critique
Leur faisoit redouter sa censure énergique,
Et par lui de mépris, & de honte couverts,
Les sots Auteurs trembloient à l'aspect de ses Vers.
Ils craignoient, les lisant, de voir à chaque page
Leur propre & privé nom répondre d'un Ouvrage,
Et cet Ouvrage même, insipide ou grossier,
Envoié de plein saut servir à l'Epicier.
Mais à peine est-il mort, qu'on voit sur le Parnasse
L'Ignorance renaître, & montrer son audace.
Le Valon se remplit de *Versificateurs*,
Le Théatre est en proie à des *Déclamateurs*;
Dancourt veut s'élever à l'honneur du Tragique;
Le Brodequin moisit, faute de sel Atique:
L'Ode même, sujette à ce triste revers,
N'est plus que le joüet d'un Esprit de travers,

Dont *Toulouse*, & *Paris* aprouvant la folie,
Couronnent tous les ans la rempante saillie.
Que, dis-je, l'Ignorance avançant à grands pas,
N'a point pour se produire attendu son trépas.
Même dès son vivant, ce Censeur redoutable
La vit avec chagrin faire un progrès notable,
Lorsque pour notre siécle, à l'aide de *Perrault*
Contre les *Anciens* elle plaida si haut,
Et produisit pour preuve un mauvais *Paralelle*;
Ouvrage, où la Raison à chaque pas chancelle;
Où sur les *Anciens* indignement flétris,
Les *Modernes* vantez *escamotent* le prix.
En vain tout l'Univers rit de l'extravagance
D'un triomphe aussi faux, que rempli d'arrogance.
Le *Poëte* orgueilleux, l'*Avocat* fanfaron
Prétendent surpasser VIRGILE & CICERON:
Le maigre *Historien* l'emporte sur TACITE.
En un mot, DESPRÉAUX errant sur le Cocite,
La docte Antiquité demeure sans apui,
Et le bon gout est prêt d'expirer avec lui.
L'Ignorance déja contre sa *Poësie*
De cent frivoles traits arme la jalousie.
L'un n'aprouve en ses vers que la force du sens,
Et délicat les trouve afectez & pesants.
L'autre au vif craionné, s'éfarouche, & se choque
De lui voir peindre l'homme en tout faux, équivoque,
Et secret partisan du Casuiste berné
Veut qu'un pareil Ouvrage au feu soit condanné.

Son

Son Ode Pindarique, où sa Muse hautaine
S'éléve jusqu'aux cieux avec l'Aigle Thébaine;
Ce Chef-d'œuvre immortel, est pour tout dire en bref,
Insipide au gout plat du * Gazetier V * * * *
Tels n'osant censurer sa pensée ou ses rimes,
Des moindres noms flétris lui font autant de crimes.
Pour comble d'injustice, on voit de bons Auteurs,
Qui loin de s'oposer à ces difamateurs,
Se taisent lachement, ou prétent leur génie
Pour excuser l'excès d'une telle manie.
Mais je vous le déclare, Illustres Ecrivains,
Vous vous repentirez d'avoir donné les mains
A le décréditer, cet homme, à qui la *France*
Doit le retour heureux de la vraie Eloquence.
Vous vous repentirez, & peut-être trop tard,
D'avoir sacrifié ce grand Maître de l'Art.
Vous même, envelopez dans la vaste rüine,
Qui suit le mauvais gout, lorsqu'en Maître il domine;
Vous gémirez un jour sous le joug des Pédans,
Pour n'avoir pas vengé ce Vengeur du bon Sens.

Pour vous, célébre Corps, dont ce grand Personnage
Fera passer l'éclat jusques au dernier âge,
Faites que par un choix juste autant que sensé
Ce Censeur soit chez vous dignement remplacé.
Gardez vous d'écouter la faveur, ou l'intrigue;
Et puisque hautement vous voulez que l'on brigue

* *Auteur d'une Feuille volante intitulée*, le Misantrope, *qui se distribüe tous les Lundis à* la Haie.

Cette place d'honneur, je me mets sur les rangs,
Et brave le crédit de tous mes Concurrents.

A

MESSIEURS

DE L'ACADEMIE.

Messieurs, *puisqu'aujourd'hui* Boileau *quitant la vie*,
Laisse un poste vacant dans votre Académie,
Légitime héritier des traits de ce Censeur,
Je viens vous demander d'être son Successeur.
Je sai, que parmi vous une loi révérée
Aux critiques Auteurs n'en permet point l'entrée,
Surtout, quand par des vers un peu vifs & trop forts
Ils ont osé blesser quelqu'un de votre Corps.
Pour vaincre un tel obstacle on sait que Boileau *même*
Eut besoin d'emploier l'autorité suprême,
Et qu'il falut enfin un ordre exprès du Roi
Pour vous faire passer par dessus cette loi.
Mais pour moi, qui croirois vous faire trop d'outrage,
D'oser en ma faveur gêner vôtre sufrage,
Je viens sans autre apui que celui de mon nom
*Vous ofrir pour Confrère un Enfant d'*Apollon;
Un Enfant, il est vrai, trop hardi, mais sincére;
Enfin un vif Censeur, toujours très-nécessaire;

Car

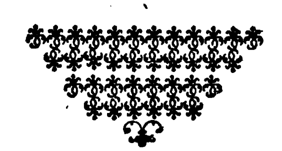
Car vous n'ignorez pas que Maîtres des Humains,
Ces Sages, ces Héros, en un mot, les Romains
Ne pûrent conserver leur République pure,
Qu'en y faisant régner une exacte Censure.
Osez les imiter, & parmi vos Auteurs
Assoupis par l'encens que donnent les Flateurs,
Admettez quelque Esprit, dont la verve critique
Reveille la vigueur du Corps Académique.
Disciple de Boileau, *qui pourroit mieux que moi*
Exercer dignement ce délicat emploi ?
Quoi, seroit-ce Lansec, *ce Moine ridicule,*
Qui brule de quitter son Ordre & sa célule ?
Qui par des traits lascifs peignant son Molinos
A fourni contre nous des traits aux Hugenots ?
Je craindrois plus Rousseau, *si sa rime cinique*
N'aimoit à se placer dans un conte impudique,
Et si sans respecter Ami, ni Bienfaicteur,
Il ne versoit son fiel en noir Difamateur.
Pour Delome, *il est fade autant qu'on le peut être;*
Du Jargon précieux, sans doute, il est le Maître;
Mais tous trois, d'un Censeur ignorant le grand Art,
Le céderont toujours au Poëte sans fard.
Oui, ma Muse cent fois plus modeste, & plus sage,
A fait de la Satire un légitime usage.
Soit qu'elle ait badiné sur les mauvais Rimeurs,
Soit qu'elle ait censuré nos trop coupables mœurs;

Jamais

Jamais on ne l'a vue en des sujets si vastes
Offenser les Lecteurs par des rimes peu chastes.
En vain mes Ennemis par un trait scélérat,
Aigrirent contre moi l'esprit de * BOUCHERAT.
Ainsi que le bon or s'afine à la coupelle,
Mon Livre, qu'on traitoit de coupable Libelle,
Fut trouvé plein de sens, de mœurs, de probité;
ROBERT † *en le lisant signa ma liberté.*
Mais c'est bien vainement qu'en ces vers je m'amuse
A vous faire un récit des talens de ma Muse,
De peur d'avoir toujours un Censeur sur les bras,
L'avide Jettonnier *ne me recevra pas.*
L'Auteur de qualité, l'Auteur même à bon titre,
N'aiant depuis long tems plus de voix en Chapitre,
Riront sous cape entre eux de mon plaisant projet,
Et choisiront peut-être un plus mauvais sujet.

* Chancelier de *France.*

† Procureur du ROI.



DIS-

DISCOURS
EN FAVEUR DES TRADUCTIONS EN VERS.

Il y a une trentaine d'années que Me. Dacier *aiant résolu de traduire les* Poëtes *en prose, à l'exemple de* Maroles *&* *de* Martignac, *fit présent au Public de sa Traduction d'*Anacreon. *Le prétexte qu'elle prit, fut que les Traductions en vers étant infidéles, obscures, & trop difuses, on recevroit avec plaisir une Traduction en prose exempte de ces défauts.*

Personne depuis ce tems-là ne s'étant mis en devoir de contredire cette Dame par déférence pour son mérite, ou pour son sexe, elle a poussé la chose si loin, que dans la Préface de son Homere *elle soutient, comme si c'étoit une demonstration, que les* Poëtes *traduits en* vers *cessent d'être* Poëtes.

*En cela on peut dire qu'elle a imité la Lice d'*Esope, *qui aiant emprunté la Loge de sa Voisine pour y faire ses petits, ne voulut pas la restituer, lorsqu'elle se vit en état de la défendre. Ainsi cette Illustre Traductrice fiére de ses Traductions d'*Anacreon, *de*

de TERENCE, *de* PLAUTE, *d'*ARISTOPHANE, *&* *d'*HOMERE, *prétend joüir d'un droit, dont la* Poësie *ne s'est relaché que par un pur motif d'honnêteté, & de bienséance.*

L'Ingratitude prenant la place de la Reconnoissance, elle s'attache à décrier sa Bienfaictrice, jusqu'à publier que c'est à la Prose *que le Patrimoine des* anciens Poëtes *apartient, puisque la* Poësie *moderne s'est renduë incapable de le posséder. Si l'outrage que cette prétention fait aux* Poëtes Modernes, *n'avoit pas des suites dangereuses pour la République des Lettres, je ne prendrois pas la peine de le relever: mais comme je suis persuadé que les Traductions en prose, prenant une fois le dessus sur les Traductions en vers, peuvent abâtardir les Esprits, & contribuer au mépris, où les* Anciens *tombent chaque jour; j'ai cru que je devois faire mes éforts pour montrer que la* Poësie *est plus digne que jamais de prendre le pas sur la* Prose.

La maniére dont je vais m'y prendre, ne sauroit être désaprouvée par M[e]. DACIER *même, puis qu'en substituant le terme de* Poësie *à celui de* Prose, *je me servirai de ses propres raisonnemens. Je conviendrai* [d'a]*bord avec elle, que la Traduction d'un*

Poëte.

Poëte *en prose est semblable à la Mumie d'une belle personne, où l'on ne sauroit voir ces yeux pleins de feu, ce teint animé des couleurs les plus naturelles & les plus vives, cette grace, ce charme qui faisoit naître tant d'amours, & qui se faisoit sentir aux glaces même de la vieillesse.*

Mais je ne saurois convenir que dans cette Mumie on puisse reconnoître encore la justesse & la beauté des traits, qu'on y puisse démêler la grandeur des yeux, la petitesse de la bouche, l'arc des beaux sourcils, & qu'on y découvre une taille noble & majestueuse.

Non, je ne conviendrai jamais, que l'imagination frapée de ces restes précieux, comme il plait à Me. DACIER *de les apeler, puisse concevoir l'idée d'une beauté qui aproche de celle que l'imagination peut s'en former toute seule, & sans être excitée par l'aspect d'un Cadavre, quelque bien embaumé qu'il soit.*

L'expérience est même très-contraire au sentiment de cette Dame, puisque les plus belles Mumies ont quelque chose de si dégoutant, qu'on n'a point envie de les voir une seconde fois. Bien loin que la belle PAULE, *qui est à* Toulouse *en chair & en os, laisse voir quelque trace de beauté, elle est*

est si défigurée, qu'elle fait horreur: & l'on peut assurer que le moindre Sonnet de PE'TRARQUE *donne une idée cent fois plus avantageuse de* LAURE, *cette Belle Provençale, que celle que cette Mumie de* Toulouse *ne nous en donne de la charmante Gasconne.*

Or, puisque des Traductions en Prose *ne sont, de l'aveu de Me.* DACIER, *que le squéléte d'un* Poëte, *& qu'elles en donnent des idées si informes, il y a un moien plus sûr d'aprocher des Originaux, & ce moien est de les traduire en* vers *pour conserver par là tout le feu de la* Poësie. *Si les* Prosateurs *le pouvoient faire avec plus de succès que les* Poëtes, *il n'y auroit assurément rien de mieux; mais de le croire possible, c'est une erreur, & qui, à mon avis, peut être démontrée. Je l'ai osé dire il y a plus de dix ans, & depuis ce tems-là je me suis entiérement confirmé dans mon sentiment par le peu de succès qu'ont eu les Traductions qu'on en a faites en prose. Le malheur de ces Traductions ne peut venir du défaut de génie de leurs Auteurs, puisqu'il y en a parmi eux, qui ont beaucoup de réputation, & qui doivent cette réputation à la* Prose. *Il vient donc de la chose même, ou il est impossible de réussir, & on en peut donner des raisons sensibles.*

Un

Un Traducteur peut dire en vers *tout ce qu'*HOMERE *a dit de beau : c'est ce qu'il ne peut jamais faire en* prose, *sur tout en notre langue, où il faut nécessairement qu'il change, qu'il retranche, qu'il ajoute. Or ce qu'*HOMERE *a pensé & dit, quoique rendu moins poëtiquement qu'il ne l'a dit, vaut certainement mieux que tout ce qu'on est forcé de lui prêter en le traduisant en prose.*

Voilà une premiére raison. Il y en a une autre que j'ai déja expliquée. Notre Prose *n'est pas capable de rendre toutes les beautez d'*HOMERE, *& d'ateindre à son élévation : elle pourra le suivre en quelques endroits choisis ; elle attrapera heureusement deux vers, quatre vers, six vers comme* MAROLE, MARTIGNAC, *le Pére* TARTERON, *Mr. & Me.* DACIER *l'ont pu faire dans quelques-unes de leurs Traductions ; mais à la longue le tissu sera si foible, qu'il n'y aura rien de plus languissant, & que peut-on imaginer au dessous d'une* Prose *languissante & froide, puisqu'elle rend insuportable le meilleur* Poëte *qu'elle traduit ? Je pourrois rendre cela très-sensible par des exemples. Mais ces exemples sont publics, & chacun peut se convaincre soi-même de cette vérité. Oui,*

je

je ne crains point de le dire, & je pourrois le prouver, les Poëtes *traduits en* prose *cessent d'être* Poëtes.

VIRGILE *disoit qu'il auroit été plus aisé d'arracher à* HERCULE *sa massue, que de dérober un vers à* HOMERE *par l'imitation. Si* VIRGILE *trouvoit cela si dificile en sa langue, nous devons le trouver impossible dans la notre. Je souhaite de me tromper. Quand on me fera voir une bonne* Traduction *d'un* Poëte *en* prose, *je la verrai avec grand plaisir, & je serai le premier à aplaudir à cette merveille. Mais je doute qu'un* Prosateur, *qui aura bien lû l'original d'un grand* Poëte, *& bien senti toute sa beauté & toute sa force, ose la hazarder.*

Il n'en est pas ainsi de la Poësie; *elle peut suivre toutes les idées du* Poëte, *conserver la beauté de ses images, dire tout ce qu'il a dit, & si quelquefois elle est obligée de lui préter ce qu'elle ne doit faire que très-rarement, car cela est dangereux; c'est de lui-même qu'elle emprunte ce qu'elle lui préte: & dans sa simplicité, & dans sa médiocrité même elle ne laisse pas de se soutenir. Je ne dis pas que la mienne ait fait tout cela; mais je dis seulement ce que la* Poësie *peut faire.* ARISTOTE, *il est vrai,*

vrai, *a reconnu que la* Prose *n'est pas ennemie du* Poëme Epique, *puisqu'il a écrit que l'*Epopée *se sert de la* Prose *comme des* vers. PLATON *même dans le troisiéme Livre de sa* République *a mis en* prose *une trentaine de vers du commencement de l'*Iliade : *& quoiqu'il ait changé l'action en simple narration, cela ne laisse pas d'interesser & de plaire. Mais que ne seroit-ce point, s'il avoit conservé l'action, c'est-à-dire, si au lieu de dire en Historien, Un tel & un tel disent cela, il avoit à l'exemple des* Poëtes *introduit les personnages parlant eux-mêmes?*

Il faut donc nous contenter de la Poësie *pour traduire les* Poëtes, *& ne pas imiter ces Traducteurs qui ne sachant point l'art de composer des vers, ont voulu faire de leur* Prose *une sorte de* Poësie *par un langage plus orné, plus vif, & plus figuré; mais ils y ont si mal réussi qu'ils ne présentent point à l'esprit ces images vives dont les* Poëtes *Sacrez & Profanes sont remplis.*

Il est certain qu'une Poësie *soutenue & composée avec Art aprochera plus de la* Poësie *qu'une Traduction en* prose. *Je sai que* STRABON *a écrit que la* Prose *bien travaillée est l'imitation de la* Poësie, *& qu'il fait voir comment les premiers ont imi-*

té

té la Poësie *dans leurs Ecrits*, *en rompant la mesure*, *& en conservant toutes les autres beautez Poëtiques. Je n'ignore pas que* DENIS *d'*Halicarnasse *enseigne*, *comment la composition en* prose *peut être rendue semblable au stile des plus beaux* Poëmes: *mais malgré ces autoritez*, *je ne me contente pas de dire*, *que la* Prose *ne peut aprocher de la* Poësie, *je vais plus loin*, *& je dis qu'en fait de Traduction dont il s'agit ici*, *il y a souvent dans la* Poësie *une précision*, *une beauté*, *& une force dont la* Prose *ne peut aprocher. Les Livres des* Proféetes, *& des* Pseaumes, *dans la Vulgate même*, *sont pleins de passages que le plus grand Prosateur du monde ne sauroit rendre en prose sans leur faire perdre de leur Majesté & de leur énergie.*

Quand je parle d'une traduction en vers, *je ne veux point parler d'une traduction servile*; *je parle d'une traduction généreuse & noble*, *qui en s'attachant fortement aux idées de son original*, *cherche la beauté de sa langue*, *& rend les images sans compter les mots. La* Prose *par une fidélité trop scrupuleuse devient très-infidelle*; *car pour conserver la lettre elle ruine l'esprit*, *ce qui est l'ouvrage d'un froid & stérile génie*; *au lieu que la* Poësie, *en ne s'attachant qu'à conserver*

server l'esprit, ne laisse pas dans ses plus grandes libertez de conserver aussi la lettre; & par ses traits hardis, mais toujours vrais, elle devient non seulement la fidelle copie de son Original, mais un second Original même, ce qui ne peut être exécuté que par un génie solide, noble & profond.

Tout ce raisonnement en faveur de la Poësie *est tiré de celui de Me.* DACIER *en faveur de la* Prose: *je n'ai fait que changer d'objet, & je laisse au Lecteur à décider, auxquelles des deux, ou de la* Poësie, *ou de la* Prose, *il convient le mieux. Il ne me reste plus qu'à raporter quelques exemples, par lesquels le Lecteur verra combien la* Prose *alonge, obscurcit, & avilit les plus simples, les plus claires, & les plus belles idées poëtiques: j'oposerai en même tems la Traduction en vers pour montrer que la* Poësie *est seule capable de se copier elle-même.*

Si je voulois user d'artifice, je prendrois la Prose *de* MAROLE *ou de* MARTIGNAC, *que je mettrois en paralelle avec la* Poësie *de* RACINE, *& de* DESPRÉAUX. *Mais comme je veux agir de bonne foi, c'est de Me.* DACIER *même, illustre* Prosatrice, *que je tirerai les exemples de la* Prose, *& c'est dans ma foible Traduction que*

je prendrai les exemples en vers. *Voici comme cette habile Dame traduit l'Ode XXVII. d'*ANACREON.

Lorſque Bacchus, fils de Jupiter; Bacchus, qui délaſſe ſi agréablement nos eſprits, & qui diſſipe nos inquiétudes, s'eſt une fois emparé de mon cœur, il m'enſeigne à danſer, & je prens le plus grand plaiſir du monde à me voir yvre. Le bruit des pots, les chanſons & la belle Vénus me divertiſſent; & je ſuis toujours prêt à danſer. *Voilà une proſe qui, toute charmante qu'elle eſt, ne plait pas à beaucoup près autant que la* Poëſie *ſuivante, qui eſt cependant très-foible comparée à celle de* DESPRÉAUX, *ou de* RACINE:

ODE.

Quand par le doux jus de la Treille
Mon eſprit s'échaufe & s'éveille,
J'aime les bons mots & les vers,
Et près de ma belle Maîtreſſe
J'exprime par d'amoureux airs
Mes ſentimens, pleins de tendreſſe.
Loin de bannir la politeſſe,
Elle régle tous mes déſirs,
Et jamais troublé par l'yvreſſe
Je ne rougis de mes plaiſirs.

*M*e. DACIER *répond à cela, que ceux qui préférent cette fade* Poësie *à une* Prose, *telle que la sienne, ont un mauvais gout, & qu'ils ne savent point se transporter dans les tems auxquels* ANACREON *vivoit, & où ce qui les choque présentement, étoit un éfet de la plus fine galanterie. En éfet quand elle peint ce* Poëte *n'aiant point de plus grand plaisir que de se voir yvre, que le bruit des pots divertit, qui veut toujours danser, & qui en dansant prend un broc de vin, au lieu d'un baton, elle convient que ces idées basses & viles peuvent nous déplaire; mais elle soutient, que ce n'étoit pas la même chose en* Gréce. *Elle justifie même une chose encore plus sale, telle que l'haleine vineuse qu'elle donne à* ANACREON, *& qu'elle exprime par ces paroles,* & sa bouche sentoit un peu le vin.

L'on ne sauroit, *dit-elle*, soufrir en France un homme qui sent le vin, mais en Gréce, cette odeur ne déplaisoit pas. Phedre dit même d'une cruche, où il y avoit eu du vin de Falerne,

Odorem quæ jucundum latè spargeret,

qui répandoit par tout une odeur fort agréable.

Quelque ſavante que ſoit Me. DACIER, *elle me permettra de douter que la raiſon qu'elle donne pour prouver que la politeſſe des* Anciens *étoit opoſée à la nôtre, ſoit bien concluante. Et qui eſt-ce qui pourra jamais ſe perſuader que la Maîtreſſe d'*ANACREON *eut pris plaiſir à ſentir une baleine vineuſe; elle, qui l'avoit ſi douce & ſi agréable?*

D'ailleurs, de ce que les Latins *auroient aimez l'haleine des yvrognes, s'enſuivroit-il que les* Grecs *y duſſent trouver du plaiſir? & ne pourrois-je pas conclure en raiſonnant de la ſorte, que l'ail eſt un ragout pour les gens de Cour, parce qu'il eſt un mets exquis dans le fond du Bearn? Mais quand la concluſion des* Latins *aux* Grecs *ſeroit juſte, le paſſage ne prouveroit rien pour ce qui eſt en queſtion, puiſqu'on peut prendre plaiſir à ſentir l'odeur d'une bouteille où il y a eu d'excellent vin, ſans toutefois aimer celle qui ſort d'un vin corrompu dans l'eſtomac.*

Enfin Me. DACIER *ſeroit bien ſurpriſe, ſi moi, qui ne ſuis qu'un Ecolier au prix d'elle, & ſur tout en fait d'érudition, je lui prouvois que les* Latins *même avoient en horreur cette haleine, dont elle prétend qu'ils faiſoient leurs délices;* MARTIAL *ne*

ne nous aprend-t-il pas qu'un nommé Mirtale, *grand Buveur, mâchoit ſans ceſſe du Laurier pour empécher qu'on ne ſentit l'odeur infectée qui ſortoit de ſa bouche?*

Fætere multo Mirtale ſolet vino;
Sed fallat ut nos, folia devorat lauri,
Merumque cautâ fronde, non aquâ miſcet.
Hunc tu rubentem prominentibus venis
Quoties venire, Paulle, videbis contrà,
Dicas licebit, Mirtale bibit Laurum.

Cette plaiſante raillerie de MARTIAL *fait voir tout le contraire de M^e.* DACIER, *puiſque les plus grands débauchez prenoient ſoin de déguiſer cette infame odeur, qui bien loin de plaire à aucune Nation polie, a toujours été en horreur chez les Peuples les moins civiliſez.*

Aiant communiqué ces réflexions à une Perſonne, zélée admiratrice des Ouvrages de M^e. DACIER, *elle me dit, que* BACCHUS *n'étant pas la Divinité que le beau ſexe chérit le plus, il ſe pouvoit faire que cette Dame ſe fut trompée, & n'eut pas réuſſi dans la peinture d'un Buveur.*

Cette excuſe eſt ſans doute très-recevable, & je ne doute pas qu'une Dame ſi ſpirituelle

n'ait fait ses éforts pour mieux exprimer les mistéres de l'amour, matiére où d'ordinaire les Dames triomfent & l'emportent sur les hommes. Prenons pour cela une des plus galantes Odes de notre Poëte: *c'est la* XX.

La fille de Tantale fut autrefois changée en Rocher sur les montagnes de Phrigie. La fille de Pandion fut métamorphosée en hirondelle. Mais moi, je voudrois devenir Miroir, afin que vous me regardassiez souvent; je voudrois être Habit, afin de vous toucher toujours; Fontaine, afin de servir à laver votre beau corps; Essence, afin de vous parfumer. Que ne suis-je l'Echarpe qui soûtient votre belle gorge; ou Fil de perles, pour être autour de vötre cou; ou enfin l'un de vos Souliers, pour être au moins foulé de vos pieds!

Je sai que je vais révolter bien des gens en osant mettre en balance une Prose *si délicate avec une* Poësie *de ma façon. Mais Mr.* De Fontenelle *m'a apris qu'il faut avoir le courage de s'oposer à des Adversaires, quelque puissant que soit leur Parti.*

ODE.

ODE.

Si nous étions encor dans ces siécles fameux,
Où les Dieux changeoient toutes choses
Par d'étranges Métamorphoses,
Voici, charmante Iris, quels seroient tous mes voeux.
Je voudrois être l'Onde pure,
Où tu viens baigner ton beau Corps,
Et je ferois tous mes efforts
Pour être tes Parfums, tes Rubans, ta Coefure.
Je voudrois être aussi ton Habit, ton Colier,
Tes Gands, ton Mouchoir, ta Jartiére;
Pour te posseder toute entiére
Je voudrois même encor devenir ton Soulier.

*Les mêmes personnes qui avoient trouvé l'*Ode Bachique *en prose moins belle, que celle qui est en vers, ont fait un pareil jugement de l'*Ode Galante, *& ont rendu raison de leur gout en disant, qu'elles ne pouvoient concevoir comment ces façons de parler;* je voudrois être Fontaine, pour laver votre beau corps; & Que ne suis-je l'Echarpe, qui soutient votre belle gorge, *avoient quelque agrément en Grec, puis qu'elles sont très-dégoutantes en François. L'une, ajoutoit-on, renferme une idée de malpropreté, & l'autre, fait une peinture desagréable. C'est en vain que le Traducteur*

joint le terme de belle ou de beau aux choses qu'il a une fois flétries. Ces Epitétes ne peuvent éfacer l'impression que les mots de laver, *&* d'Echarpe *ont fait sur les Lecteurs.*

Pour justifier ANACREON, *je répondis que ce n'étoit pas sa faute, mais celle de la* prose *qui avoit traduit mal-à-propos* laver *pour* baigner, *d'autant que le Verbe* λȣω *est emploié métaphoriquement par cet Auteur; & que d'ailleurs en joignant l'épitéte de* pure *à l'eau où sa Maîtresse se baigne, il avoit pris soin d'écarter de l'imagination, l'idée que le terme de* laver *emporte, quand on parle d'un sujet qui peut être sale ou souillé par quelque ordure.*

A l'égard de la seconde phrase, Que ne suis-je l'Echarpe, qui soutient votre belle gorge. *Je convins qu'il étoit impossible d'y réfléchir tant soit peu, sans se ressouvenir de Me.* BOUVILLON *du* Roman comique, *qui en avoit la valeur de vint livres distribuées à poids égaux sous chaque esselle.*

Il est vrai, ajoutai-je, qu'il y a bien des Femmes qui par négligence à mettre des corps, ou par d'autres raisons ont la gorge faite d'une maniére à avoir besoin de soutien: mais comme ces gorges ne sont pas les plus belles, Me. DACIER *devoit imiter*

les

les Peintres, qui pour rendre leurs portraits plus agréables, supléent à ce défaut, en donnant aux Dames qu'ils peignent, des gorges d'après un plus beau modelle.

Les Auteurs galans n'ont jamais manqué de nous aprendre en quoi consiste la vraie beauté de cette partie, qui fait un des plus grands ornemens des Femmes, & que MAROT *a si bien exprimée dans la naïveté du langage de son tems.*

Tetin, qui jour & nuit criez,
Mariez moi, tôt mariez;
Tetin qui t'enfles & repousses
Ton gorgias de deux bons pouces.

Ce mouvement que MAROT *attribue à un beau sein, & qui cause tant de plaisir aux soupirans, ne sauroit se rencontrer dans une gorge en écharpe. Que si par le mot d'*Echarpe *on prétend ne point entendre celle dont on se sert pour un bras malade ou estropié, l'expression ne laissera pas d'être ridicule, puisque l'*Echarpe *couvre la gorge, & n'est point faite pour la soutenir.*

L'absurdité d'une pareille traduction paroîtra encore mieux par celle du Sr. DE LONGEPIERRE.

Que ne suis-je l'Echarpe, & cet heureux lien
Qui presse votre gorge, & lui sert de soutien!

Par où l'on voit que ce Traducteur prétend aussi, que le strophium *ou corset, dont les Dames se servoient, peut se traduire par le terme d'*Echarpe, *ce qui n'a pas l'ombre du bon sens, à moins qu'on ne veuille nous persuader que les liens des prisoniers servent autant à les soutenir qu'à les enchainer. Le vers de* CATULLE *qu'il raporte pour justifier sa Traduction, y est entiérement oposé.*

Et tereti strophio luctantes vincta papillas.
Et d'un joli ruban soutenant tes Tetons.

*Ce vers, dis-je, qui est très-mal traduit, condanne absolument le sens d'*écharpe *&* *de* soutien: *au reste je ne suis pas surpris que les* Anciens *soient si décriez en voiant, comme les Savans en imposent aux Lecteurs François, qui n'entendent que leur langue, & qui croient bonnement toutes les sotises qu'on fait dire aux* Grecs *ou aux* Latins. *Que si au lieu de,*

Et tereti strophio luctantes vincta papillas,

il y avoit eu,

Et tereti strophio pendentes fulta papillas,

la

la traduction seroit juste ; mais CATULLE *dit positivement tout le contraire, & fait voir que la bande, ou le corset, dont les Femmes se servoient de son tems, n'étoit que pour serrer la gorge, & pour l'empécher de croître : le terme de* luctantes *exprime très-bien le mouvement, dont* MAROT *a parlé.* Luctantes (*id est*) reluctantes.

Mr. LE FEVRE *raporte un vers de* VIRGILE *dans ses observations sur cet endroit de notre* Poëte, *qui devoit empécher Madame sa fille de tomber dans une pareille faute.*

Aurea subnectens exerta cingula mammæ.

Ce vers prouve la même chose que celui de CATULLE; *car le mot* Cingulum, *qui vient de* cingere, *signifie* ceindre, *& non pas* soutenir ; *& le terme* exertæ, *qui vient d'*exerere, *marque une gorge naissante, & qui se soutient d'elle-même.*

Je pourrois faire encore le paralléle de quantité d'autres Odes ; par lequel je prouverois facilement que la Poësie *est beaucoup plus propre que la* Prose, *pour traduire les* anciens Poëtes ; *mais outre que cela me méneroit trop loin, le Lecteur pourra aisément faire lui-même la compa-*

raison de ma Traduction avec celle de M^e. DACIER.

Quelques savantes que soient les Remarques, dont cette illustre Dame a orné la sienne, je ne les crois pourtant pas infaillibles: témoin celle sur le vers de LUCRECE, *pag.* 194.

Quà mollibus undis
Littoris incurvi bibulam pavit æquor arenam.

Où la mer nourrit de ses ondes molles le sable altéré du rivage.

Est-il concevable que LUCRECE, *grand* Philosofe, *ait cru que le sable étant stérile, comme il l'est sur les bords de la mer, eut besoin de nourriture? M^e.* DACIER *n'a donc pas pris garde que* pavit *en cet endroit ne vient pas de* pasco, nourrir, *mais de* pavio, pavire, pavimentum, *qui signifie*, rendre égal, aplanir. *Cela est si vrai, qu'autrement il y auroit une lourde faute dans le vers du* Poëte, *où la premiére sillabe de* pavit *doit être bréve, & qu'elle seroit longue, si* pavit *venoit de* pasco, *& non de* pavio.

A la page 190. *cette Dame blâme injustement* Henri ETIENNE *de ne s'être pas aperçu que ces vers d'*ANACREON *étoient corrompus.*

Πολιαὶ

Πολιὰν ςέφουσι κάρην·
Δὸς ὕδωρ, βάλ' οἶνον, ὦ παῖ, &c.

Mais ce docte Interpréte trouvant qu'ils faisoient un sens raisonnáble, n'a pas cru devoir y rien changer, & les a traduits à la lettre.

Jam cani (scilicet *capilli*) *caput coronant;*
Aquam, puer, dato jam, &c.

C'est-à-dire, les cheveux qui couronnent ma tête sont déja tous blancs, & m'avertissent que je n'ai plus guére à vivre, c'est pourquoi, Garçon, donne moi à boire, *&c. Ce qui est très-conforme au sens de l'*Ode *& au génie de son Auteur.*

Me. DACIER *a donc tort d'avoir dit, qu'il n'y a point de sens dans la Traduction d'*Henri ETIENNE, *qu'elle a très-mal rendue en François.*

Les Vieillards couronnent les cheveux blancs;

puisqu'il y a positivement, que ce sont les cheveux blancs qui couronnent le front des Vieillards.

Tout ce que je viens d'observer tant au sujet de la Traduction de Me. DACIER,

 que

que des remarques qui l'accompagnent, n'a été que dans le dessein de faire voir, qu'il n'est pas étonnant que je sois tombé dans quelques lourdes fautes, puisqu'une Dame si savante n'a pu entiérement les éviter.

De plus, quand l'esprit de critique auroit eu quelque part dans mon dessein, je serois excusable, puisque mon but, en justifiant ANACREON, *est de repousser en même tems l'injure que l'on fait à la* Poësie Françoise, *en soutenant qu'elle est moins propre que la* Prose, *pour traduire les* Poëtes Grecs *ou* Latins. *Chacun sait que l'ancienne maxime de droit permet la réplique, & que* fas est Senatori remaledicere. *Au reste la* Poësie *ne demande pas mieux que de vivre en paix, pourvu que la* Prose *ne la veuille pas déposseder des Terres de son Patrimoine, dans lesquelles elle lui permet quelquefois de venir se promener.*

LA POESIE A LA PROSE.

Vivons sans bruit en bonnes Sœurs ;
N'empiétons point l'une sur l'autre.
J'ai ma part, vous avez la vôtre ;
De concert régnons sur les cœurs.

Qu'une

Qu'une raiſon claire, ſolide
Soutienne vos expreſſions;
Que le bon ſens ſoit votre guide;
Mais laiſſez moi les fictions.

Connoiſſons bien ce que nous ſommes;
Par diférente impreſſion
Frapez l'entendement des hommes,
Et moi l'imagination.

Je puis enrichir vos Ouvrages
De mes phraſes & de mes tours:
Mais quand vous prenez mes images,
Vous aviliſſez mes diſcours.

Parmi les antiques Volumes
Il reſte aſſez de Proſateurs
Pour exercer les belles plumes
De vos célébres Traducteurs.

Bornez là leurs ſoins, & pour cauſe;
Car ſi DACIER ou TARTERON
S'obſtine à mettre HORACE en *proſe*,
Je ferai mettre en *vers* PLUTARQUE ou CICERON.



Après

Après avoir raporté les motifs qui m'ont porté à entreprendre l'Ouvrage que je mets au jour, je crois qu'il est à-propos de faire voir de quelle maniére je m'y suis pris pour tacher de le rendre digne des yeux du Public. Les fautes de ceux qui m'ont précédé dans le même dessein, n'ont pas peu contribué à m'éclairer, m'étant instruit à leurs dépens.

*Les Personnes polies se plaignant qu'*ANACREON *n'avoit rien que de forcé, de bas, ou de froid dans ses Traductions, je me suis étudié à exprimer son vrai caractére, qui est d'être simple, naturel & badin. Je ne me suis pas contenté de chercher ce caractére dans ses propres Ouvrages; j'ai feuilleté tous les endroits des Auteurs anciens, qui ont parlé de son génie, de son humeur, des personnes qui l'ont estimé, & des lieux qu'il a le plus fréquenté.*

Parmi ceux qui ont commenté ou traduit ce Poëte, Henri ETIENNE, *de qui nous le tenons, est celui qui m'a le plus aidé, & que j'ai aussi le plus suivi. Quelque chose que M*e. DACIER *dise de l'obscurité de sa Traduction, elle surpasse infiniment en beauté toutes celles que l'on a faites en la même langue, la sienne étant comparable au langage du siécle d'*AUGUSTE, *au lieu que*

que celles des autres ressemblent au vieux Latin *des* Douze Tables.

En 1660. *Mr.* LE FEVRE, *fameux Professeur de Belles Lettres à* Saumur, *fit imprimer le texte d'*ANACREON *avec la version Latine d'*Henri ETIENNE *&* *d'*Elias ANDREAS, *à laquelle il ajouta des Notes moins utiles que savantes. Outre le savoir, ce Professeur avoit encore beaucoup d'esprit; mais il faut convenir que son érudition se sentoit souvent de la poussiére des Ecoles, & qu'elle ofusquoit la beauté de son génie. C'est ce qui paroit manifestement dans ses observations sur* ANACREON; *elles sont hérissées d'étimologies, de Gramaire, de racines, de Dialectes; & il y a fort peu de choses sur le bon gout, ou le bon sens. Il se contente de faire des exclamations sur les endroits qu'il trouve à son gré:* Ita, *dit-il*, me ingeniosi & molles, pressi tamen & astricti hujus Odarii Versus ceperunt, ut è Grammatico pene Poëta fiam, & repentè attonitus exclamem:

Felix, ah nimium felix, cui carmine tali
Fluxit ab Aoniis, vena beata Jugis!
Quid melius dictaret Amor, Risusque, Jocique,
Et cum germanis Gratia juncta suis?

Les

Les vers de cette Ode me paroissent si délicats, & cependant si serrez, & si concis, que quittant le métier de Grammairien je suis presque devenu Poëte, & me suis écrié :

Heureux Anacreon, dont la charmante veine
A produit ces beaux vers sur les bords d'Hipocréne.
Les Amours & les Jeux, les Graces & les Ris;
Ont animé ta Plume & dicté tes Ecrits.

Ce morceau fait voir que Mr. LE FEVRE *étoit très-capable d'égaier plus qu'il n'a fait ses Remarques sur* ANACREON; *mais ce qui arrive presque toujours, le Savant a prévalu sur l'Homme d'esprit. Le désir d'étaler beaucoup d'érudition, l'a fait passer sur beaucoup de choses, dont le Lecteur lui auroit été plus obligé. Que si parmi les* Odes *de ce* Poëte *il en trouve quelqu'une qui ne soit pas de son gout, il ne donne d'autre raison pour la rejetter si ce n'est que les vers en sont laches; que la quantité n'y est pas observée, & qu'ils ne sont pleins que de fadaises :* Neque Anacreontis est hoc Odarium. Rationes adderem, nisi res ipsa vociferaretur. Omnia sunt dissoluta, neglecta; omnia nume-

numeris carent. Nonnulli sunt versus politici ; & miror fuisse olim, qui crediderint istas nugas, sed quas planè insulsissimas à tanto Scriptore profectas, qualem Anacreontem fuisse accepimus. *Cela est bientôt dit, mais outre que ce qu'il apelle des niaiseries, sont souvent de très-jolies choses, la négligence qu'il trouve dans les* Odes *qu'il rejette, est peut-être un éfet de leur beauté.* HORACE, *aussi bon connoisseur que Mr.* LE FEVRE, *en fait d'Ouvrages d'esprit, & qui étoit de quinze cens ans plus près d'*ANACREON, *n'en a pas jugé ainsi ; puisque le plus grand éloge qu'il lui donne, c'est d'avoir composé des vers aisez, & sans s'assujettir aux régles des pieds, ou de la mesure.*

Qui persæpe cava testudine flevit amorem,
Non elaboratum ad pedem.

Mr. LE FEVRE *n'a eu garde de citer ce passage, qui étoit assez beau pour entrer dans ses Remarques, ce qui montre l'entêtement des Critiques, qui ferment souvent les yeux pour ne pas voir les choses les plus claires, & qui forgent exprès des monstres pour avoir l'honneur de les combattre :* Sunt quâdam prurigine proritati, qui tum

tum demum sibi placent, cùm aliquam in antiquos Autores novitatem induxerunt.

Je voudrois bien savoir de quel air on recevroit le discours d'un Auteur, qui prétendroit que la plupart des Fables de LA FONTAINE *ne sont pas de ce* Poëte, *à cause des rimes libres, ou des vers rompus ou negligez qui s'y rencontrent, comme dans la premiére :*

> La Cigale aiant chanté
> Tout l'Eté,
> Se trouva fort depourvue, &c.

Il n'y a plus que les pédans, ou les gens de mauvais gout, qui ignorent que les Ouvrages où régne ce tour aisé, charment infiniment plus que ceux où l'art & la contrainte se font sentir : telles sont ces femmes, qui par une simple parure éfacent tout l'éclat, que d'autres empruntent de la pompe & de l'artifice. Cependant comme une Belle, dont l'air négligé iroit jusqu'à la malpropreté, ne plairoit pas long tems ; aussi un Ecrivain dégoute bientôt quand il se sert de termes bas ou de phrases triviales ; défaut, où sont tombez les Traducteurs François *d'*ANACREON.

Mais

Mais quelques mauvaiſes que leurs Traductions m'aient paru, je n'ai pas laiſſé de les lire auſſi bien que leurs Remarques, dont j'avoue que j'ai profité quelquefois : Nam ingrati eſt animi, non fateri per quos profeceris. *Je rends donc juſtice à ces Auteurs, & j'oſe dire que s'ils avoient pu ſe défaire de leur ſcience, ou des deux tiers de leur eſprit, ils euſſent mieux réuſſi à traduire un* Poëte, *qui ſait ſi bien cacher l'un & l'autre, pour ne montrer qu'un beau naturel, & qui à l'exemple de la Maitreſſe de* TIBULLE,

Componit furtim ſubſequiturque Decor.

Je m'expliquai plus au long ſur ce ſujet dans une Epitre *à Mr.* RENARD, *Auteur de la Comédie du* Joüeur, *& dans la maiſon duquel je pris le deſſein de traduire* ANACREON. *Comme cette* Epitre *contient le caractére de ce* Poëte, *je crois que le Lecteur ne ſera pas faché de la trouver ici :*

O Toi, ſur qui le Ciel prodigue en ſes largeſſes,
A répandu l'eſprit, le ſavoir, les richeſſes,
Favori des Neuf Sœurs, veux-tu bien, cher RENARD,
Recevoir à *Grillon* le *Poëte ſans fard ?*

Pour

Pour fuir l'air de *Paris*, & plus que toute chose,
Mille fades Auteurs en vers ainsi qu'en prose,
Dans trois jours au plus tard, si tu le trouves bon,
Je me rendrai chez toi sans suite & sans façon.
Mais que dis-je, sans suite? ah! j'ai tort; car Citére,
Les Graces & les Ris, & Bachus le bon Pére
Seront de la partie avec ANACREON.
Dieux! Quel hôte! & qu'il est bien digne de *Grillon*!
Dans lui tu trouveras un Chantre incomparable,
Un Convive charmant, un Buveur agréable,
Un Amant délicat & tendre en ses désirs;
L'Ennemi des Chagrins, & l'Ami des Plaisirs.
Guidé par tes conseils, je veux de ce *Poëte*
Devenir quelque jour le galant Interpréte,
Et donner à la *France* un Auteur si vanté,
Sans qu'il perde en François son Attique Beauté.
Déja maints Traducteurs dépourvus d'élégance
Ont en le traduisant déploié leur science;
Mais n'ont point atrapé ce tour simple & badin,
Si convenable aux jeux de l'Amour & du Vin.
Là *le Fevre*, *Regnier*, *la Fosse* & *Longepierre*
Se guindent jusqu'aux Cieux, ou rampent contre terre;
Loin de parler François, parlent Latin ou Grec,
Abandonnent la Flute, & prennent le Rebec.
Pour moi, plein des leçons de mon *Henri Etienne*,
Je suivrai mieux les chants de la Muse Téjenne.
L'entreprise est hardie, & s'il faut l'avoüer,
Sans un tel Conducteur j'y pourrois échoüer.

C'est

C'est à toi, cher Ami, d'exciter mon courage,
A finir au plutôt ce dificile Ouvrage.
L'air galant & poli, dont je dois le parer,
Quel autre mieux que toi pourroit me l'inspirer?
Oui, tu peux m'enseigner par quel art mon génie
Soutiendra de ses chants la Grace & l'Harmonie;
Et je ne doute pas qu'aidé de tes avis
Sur tous mes Concurrens je n'emporte le prix.

Si la mort ne m'eut enlevé, il y a quelque tems, cet illustre Ami, je ne doute point que ma Traduction ne se fut sentie de la délicatesse de sa critique, puisqu'en nous communiquant nos Ouvrages, nous nous étions fait une loi de ne nous rien pardonner. Que si l'on trouve quelque chose dans les Piéces de cet Auteur qui ne soit pas d'une exacte politesse, on doit s'en prendre au mauvais gout des Comédiens qui l'ont forcé, pour ainsi dire, de donner souvent dans le bas Comique, ou dans le Boufon.

Les Dames que cet agréable Poëte *recevoit dans sa belle maison de campagne, & celles que j'ai vues ailleurs, m'ont aussi beaucoup aidé à rectifier mes expressions, & à dépouiller mes vers de ce fatras d'épitétes inutiles, dont les* Poëtes *commencent à se resaisir, & dont les* Traducteurs *d'*ANACREON *sont tout remplis, quoi-*

qu'il

qu'il n'y en ait presque point dans l'Original.

Me. D. . . . mérite que je lui rende justice en particulier sur les bons avis qu'elle m'a donné, & dont je voudrois avoir pu profiter dans toute leur étendue; mais la Muse est souvent rebelle : cependant j'ai taché de retrancher ou d'éclaircir tout ce qui lui paroissoit obscur ou guindé.

RONDEAU.

Je suis votre homme, aimable D. . . .
Comme vous j'aime & veux que la lumiére
Dans un écrit régne jusqu'à la fin,
J'aime *Marot*, *Voiture*, *Sarasin*,
Jean *La Fontaine* & Dame *Des-Houilliere*.

Vous, dont la Muse est si gente Ouvriére,
Si vous voulez que sur cette matiére
Aions ensemble un commerce badin,
Je suis votre homme.

ANACREON, qu'en rime familiére
J'ai translaté d'assez bonne maniére,
Est un Auteur délicat, d'un gout fin;
Mais si lisant ses vers, le Dieu blondin
Vous dit de prendre Amant tendre & sincére,
Je suis votre homme.

Quand

Quand j'ai dit que j'aurois souhaité d'avoir mis à profit tous les bons avis de cette aimable Muse, c'est afin qu'on ne me crut pas assez vain pour m'être flaté de mériter l'éloge qu'elle me donne dans l'Epigramme suivante :

Il n'apartient qu'à toi, G. . .
De nous traduire ANACREON :
De sa Muse noble & si pure
Imitateur ingénieux,
Tu joins au langage des Dieux,
Le langage de la Nature.

Ce langage de la Nature, que les anciens Poëtes *ont si bien parlé, est fort négligé de nos jours. On lui préfére un stile dur, enflé, auquel on donne le nom de langage des Dieux, & qui, comme dit fort bien Mr.* DE FONTENELLE, *n'est assurément pas celui des hommes. Pour un Auteur qui s'attache à ce premier langage, il y en a vingt qui donnent dans le second; tellement que l'on peut dire avec* PETRONE : Facilius est Deum invenire quàm hominem.

L'enflure dont je parle, se rencontre encore plus dans nos Poëtes Traducteurs, *que dans ceux qui composent d'imagination : & de là il arrive que leurs propres Ouvrages*

 sont

sont souvent meilleurs que les Traductions qu'ils font des Anciens, *& qu'ils nous vantent comme des chef-d'œuvres inimitables. C'est aparamment de ces sortes de Traductions que Me.* DACIER *entend parler, lorsqu'elle met la* Poësie *si fort au dessous de la* Prose.

Je conviens que de tels Poëtes *sont ordinairement guindez, difus, obscurs, & que mêlant mal-à-propos, & sans choix, le tendre avec le grand, le badin avec le comique, le fleuri avec le simple, ils font des* Poësies *plus bigarrées qu'un habit d'*Arlequin; *habit ridicule, dont ils revêtent les* Anciens; *ce qui les déguise si fort, qu'ils ne sont plus reconnoissables.*

En voici un exemple qui est d'autant plus considérable, qu'il est tiré d'un Académicien, *& d'un Ouvrage dont le titre promettoit beaucoup, mais où les* Poësies *de* CATULLE *paroissent plus médiocres que celles de son Traducteur.*

Pleurez, Graces & Jeux; pleurez, tendres Amours.
C'en est fait. la Parque ennemie
Vient de trancher le cours
D'une innocente vie.
Cet oiseau si charmant, dont j'envois le sort,
Le Moineau de LESBIE est mort.

Il est mort, ce Moineau si cher à sa Maitresse,
Et si digne de sa tendresse.
Docile & soumis à ses Loix,
Il étoit instruit à lui plaire:
Il venoit à sa voix
Comme un enfant à celle de sa Mére.
Toujours sur ses genoux,
Jamais libertin & volage,
Il fit ses plaisirs les plus doux,
D'aller rendre souvent en son petit ramage
A sa Maitresse une espéce d'homage.
Faloit-il qu'avec tant d'atraits,
Pour n'en revenir jamais
Il prit un triste vol vers l'infernal rivage?
Afreuse nuit du trépas!
Où les cruels destins font tot ou tard descendre,
Tout ce qui respire ici bas;
Noir cahos, qui détruis les plus charmans apas!
Lieu d'horreur, où nos vœux ne se font point entendre!
Puisque vous nous otez notre innocent Moineau,
Puissiez-vous confondus dans vos propres abîmes,
Et privez de victimes,
Ne voir plus ériger ni bucher, ni tombeau!
Et toi, trop malheureux & trop aimable Oiseau,
Dont mes vers feront vivre à jamais la mémoire,
Ton sort est encor plein de gloire.
LESBIE abandonnée à d'améres douleurs,
A depuis ton trépas les yeux baignez de pleurs.

Ceux qui connoissent l'excellent Original que Mr. DE LA CHAPELLE a voulu copier, voient du premier coup d'œil l'extrême diférence qu'il y a de l'un à l'autre; mais comme ceux qui n'entendent pas la langue Latine, ne peuvent connoître le mérite de ces vers de CATULLE, que par une Traduction plus fidelle & plus agréable; en voici une que je donne pour telle, quoique j'avoue qu'on en peut faire une qui sera plus parfaite que la mienne:

Pleurez, Amours, versez des larmes,
Le Moineau de LESBIE est mort,
Ce Moineau si rempli de charmes,
Pleurez, Amours, pleurez son sort.
Le ramage & les doux caprices
De cet oiseau tout gracieux,
Faisoient ses plus chéres délices,
Elle l'aimoit plus que ses yeux.
On le voioit voler sans cesse,
Ou sur son sein, ou sur ses doigts:
Il revenoit à sa Maitresse,
Sitot qu'il entendoit sa voix.
Hélas! sa vie est terminée.
Il est dans le sombre sejour;
D'où l'on sait que la Destinée
Empêche à jamais le retour.

O mort mille fois trop cruelle !
Funeste source de malheurs !
Vous étes cause que ma Belle
A les yeux tous baignez de pleurs.

Si l'on se donne la peine d'examiner ces deux Traductions, on reconnoîtra aisément que l'une aproche beaucoup plus de l'original : qu'elle est simple, courte, suivie, naturelle, badine ; au lieu que l'autre est ampoulée, longue, fardée & sérieuse. J'avoue avec le Journaliste de Paris, grand Préconiseur des Traductions Prosaiques, qu'une Traduction de cette derniére espéce est d'un grand poids pour donner gain de cause à Me. DACIER*: mais il est bon qu'il sache que la* Poësie *abandonne de pareils Rimeurs, & qu'elle soufrira volontiers qu'on en fasse peu d'estime, pourvu que l'on rende justice à ceux qui en traduisant en vers les* Poëtes, *font des Ouvrages infiniment préférables aux Traductions en* Prose.

Le Journaliste a beau dire après Me. DACIER, *que les* Poëtes Traducteurs *aiant beaucoup de réputation en* Poësie, *& réussissant si mal dans la Traduction des* Poëtes, *il est à croire que le peu de succès de leur entreprise, vient plutot de l'impossibilité de la chose, que d'aucune faute*

de leur part. Les Poëmes *François de* LUCAIN *&* *de* VIRGILE, *ont déja fait voir de quoi notre* Poësie *est capable, quand ceux qui se mélent de traduire, savent exciter en eux le même esprit, qui animoit les* Poëtes, *qu'ils entreprennent de faire parler en notre langue.*

Quand d'habiles Peintres *veulent copier d'excellens originaux, ils consultent souvent la Nature, d'après laquelle leur sujet a été tiré: si les* Poëtes Traducteurs *en usoient de même, ils ne demeureroient pas si fort au dessous de ceux qu'ils traduisent.*

Les Poëtes Anciens *étant de parfaits Imitateurs de la Nature, on ne peut les bien copier qu'en considérant attentivement le grand Modelle qu'ils ont eu devant les yeux. Si cette régle est nécessaire pour tous les* Poëtes Traducteurs, *elle l'est particuliérement pour ceux qui veulent traduire des Auteurs galans ou badins.*

Persuadé d'une telle vérité, j'ai taché de traduire ANACREON, *plutot en imitant la Nature, qu'en l'imitant lui-même: très-souvent l'occasion, le lieu, la compagnie, m'ont plus excité à faire des Odes à sa maniére, que le Dessein de mettre les siennes en vers François.*

La mort de Mr. RENARD *m'aiant privé*

privé du plaisir d'aller quelquefois rêver dans son agréable séjour de Grillon, *un autre Ami me procura celui de* Chantilli, *où je trouvai tant de charmes & de facilité pour achever ma Traduction, que je résolus d'y fixer ma demeure, du moins pendant la belle saison. Dans ce dessein je jettai les yeux sur le Chateau de la* Versine, *qui est tout auprès, & qui est comme abandonné à un Concierge, qui le laisse déperir. J'osai le demander à M*e. la Princesse, *en ofrant même d'en entretenir les Jardins à mes depens. L'*Ode *que je fis sur ce sujet, ne sera pas inutile dans ce Discours, puisqu'elle parle de notre* Poëte:

ODE.

PRINCESSE, dont le beau génie
Va de pair avec le haut rang,
Et qui par les dons d'*Uranie*
Rehausse l'éclat de ton sang;
Je m'enhardi, nouvel HORACE,
A te demander une grace;
D'un heureux augure pour moi,
Sûr, que jamais tu ne refuses
D'accorder ta faveur aux Muses,
Lorsqu'elles ont recours à toi.

Dans ton Chateau de la *Verſine*,
Aimable & tranquile ſéjour ;
Un Manant habite & domine ;
Il en fait une baſſe-cour.
Occupé d'un vil labourage
Jamais aux Dieux de ce Bocage
Le Ruſtre n'a ſacrifié ;
Les *Nimphes* en ont pris la fuite,
Trainant les *Faunes* à leur ſuite,
Ainſi que le Dieu Chevre-pié.

Pour rapeller en leur retraite
Ces charmantes Divinitez,
Donne leur pour Hôte un *Poëte*,
Par qui ces beaux lieux ſoient vantez.
La *Nimphe* de l'Oiſe ſaiſie
Des doux ſons de la *Poëſie*
Suſpendra le cours de ſes flots ;
Et *Philoméle* ranimée
Chantant ſous la verte ramée
Fera revivre les échos.

Ma Muſe aiſée & naturelle,
Fiére de l'apui de ton nom,
Y fera le portrait fidelle
Du délicat ANACREON.
Le Dieu *Bacchus*, *Pomone*, *Flore*,
Céres, les *Zéphirs*, & l'*Aurore*

En

En fourniront les traits heureux;
Et dans le dessein de te plaire
L'Amour aménera sa Mére,
Les Graces, les Ris & les Jeux.

Quelquefois pour changer de stile
Oubliant *Bacchus* & *Cipris*,
Du ton d'HOMERE ou de VIRGILE
J'oserai célébrer ton Fils.
Fiers Ennemis de cet Empire,
C'est en vain que pour nous détruire
Sur nos malheurs vous vous fondez!
Craignez cet Enfant de *Bellonne*;
Il réunit en sa personne
Et les BOURBONS & les CONDEZ.

Je ne sai à quoi il a tenu que mes vœux n'aient été exaucez. Peut-être qu'enfin là, ou ailleurs, je trouverai comme HORACE *une tranquile retraite, dans laquelle éloigné du bruit & du tumulte, je pourrai cultiver l'heureux talent de la* Poësie.

Le Printems, cette charmante Saison, dans laquelle la Nature semble renaitre; l'Eté, qui produit une verdure si belle & si agréable par la fraicheur de son ombre; l'Autonne enfin, si abondante & si riche par les dons de Céres *& de* Bacchus, *dont* ANACREON *a fait des peintures si natu-*

relles, excitent la verve & l'imagination. Ajoutez à cela un petit nombre d'Amis de bon gout de l'un & de l'autre sexe. Voilà tout ce qu'il faut à un Poëte *pour faire des vers pleins de sentimens naturels.*

Quant à ceux qui ne consultent que les Livres, qui ne voient la Nature que par la fenêtre de leur Cabinet, ou qui ne fréquentent que des gens plus rafinez que délicats, il n'est pas surprenant qu'ils échouent dans des Ouvrages entiérement oposez à ce caractére. C'est à ce genre de Poëtes *que les Muses peuvent apliquer ces vers de Mr.* DE LA MOTTE.

Cesse dans tes faux badinages
De faire briller nos apas;
Tes chants sont pour nous des outrages,
Dès que ton cœur ne les sent pas.

Après un tel reproche, un Poëte de Cabinet, *quoique plein d'esprit & de science, doit renoncer à la* Poësie; *& dire avec le même Auteur:*

Adieu, Luth; c'est trop long tems feindre:
Mes chants ne sont point assez doux.
Qui ne peut rien sentir, doit craindre
De badiner même avec vous.

Rien

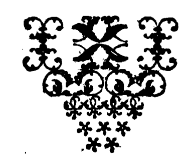
Rien n'est en éfet si dangereux pour la réputation d'un Auteur, que de vouloir badiner en vers, sans en avoir le talent : il a le chagrin de se voir traiter de froid Poëte, *malgré tout l'esprit & le mérite qu'il peut avoir. La connoissance des langues, les sciences, les dignitez ne peuvent le mettre à couvert du ridicule ataché à la manie de publier des vers composez en dépit de* Minerve.

*Pour ne point tomber dans cet inconvenient, j'ai souvent négligé le Grec pour rendre la pensée d'*ANACREON *par un équivalent en notre langue ; & contre l'opinion de Me.* DACIER, *j'ai cru que je devois plutot avoir égard aux termes François, qu'aux termes Grecs. En cela j'ai été précédé par* REMI BELLEAU, *dont la traduction, toute Gauloise qu'elle est, me paroit plus galante en bien des endroits, que celles de nos Modernes : temoin le* strophium tuis papillis, *qu'il a traduit par* le voile de ton Tetin ; *expression cent fois plus noble que les* Tetons en écharpe *de* LONGEPIERRE.

Au reste, quoique j'aie toujours préféré le petit mérite d'être simple & intelligible, à l'honneur d'être subtil ou profond ; & que j'aie souvent consulté des personnes de l'un & de l'autre sexe, qui ne se piquent point

*de science, je n'ai pas négligé de m'instruire du sens d'*ANACREON *par le moien des Savans. J'ai conversé sur ce sujet avec Mr.* BOIVIN, *frére du Sous-Bibliothecaire du Roi; avec Mr. l'Abbé* DE SOLANET, *& avec Mr. l'Abbé* DE MASSIEUX, *Professeur Roial en Langue Greque.*

Plusieurs habiles gens de la Ville de Rotterdam, *où je fais imprimer ce Livre, m'ont aussi communiqué leurs lumiéres de la meilleure grace du monde. J'ai même trouvé tant d'honnêteté parmi les Savans de ce Païs, que j'ai osé consulter par Lettres ceux que je ne pouvois consulter de vive voix. Les Réponses qu'ils ont daigné me faire, pouvant être utiles à ceux qui aiment l'érudition, j'ai cru n'en devoir pas priver le Public.*



DO-

DOMINO KUSTERO

S. P. D.

FRANCISCUS G....

PAratus emittere in publicum Versionem ANACREONTIS, *Poëtæ* suavissimi, ad te recurro, mi KUSTERE, ut habeam enodationem dificultatis; utrùm scilicet ex Dialogo PLATONIS, *Charmides* inscripto, colligere liceat, Teium illum Liricum ex genere *Dropidarum* ortum traxisse, ut volunt BARNESIUS, BAXTERUS, & præcipuè FABRI *Filia*. Dominus BAYLE, mihi, dum viveret, amicissimus, juxta mentem *Marcilii* FICINI deridet istam genealogiam, quæ si vera esset, SOCRATES, CRITIÆ, DROPIDÆ, SOLONI & ANACREONTI, alios celeberrimos *Poëtas* non adjunxisset, & particulam in eadem phrasi non mutasset. Quid de hoc textu sentias, eruditissime Domine, scire velim, ut autoritatis tuæ patrocinio fretus certius eorum opinionem impugnem. Multas haberem alias dificultates tuâ eruditione elucidandas; sed ne te morando publicis laboribus oficiam, finem facio.

Roterodami, &c.



D.

D. G. . . . . .

S. D.

LUDOLPHUS KUSTERUS.

FAlluntur utique Viri docti, qui loco PLATONIS in *Charmide* freti, genus ANACREONTIS ad *Dropidam* referunt: nam nisi PLATONI vim facere velimus, talis sententia ex verbis ejus elici non potest. Quare rectè dissentis ab illis, quibus tam violenta interpretatio placet. Locus autem PLATONIS sic verti debet: *Nam paterna domus, vel familia vestra, quæ eadem est ac* CRITIÆ, *filii* DROPIDÆ, *& ab* ANACREONTE, & *à* SOLONE, *& ab aliis multis* Poëtis *celebrata est*. Habes breviter de loco PLATONIS. Si quæ alia in re vel operam; vel consilium meum desiderabis, paratum me semper invenies. Vale.

Amstelodami, &c.



DO-

DOMINO BENTLEIJO.

ERUDITISSIME DOMINE,

SUscepto consilio de vertendis in metro-gallicum ANACREONTIS *Odariis*, ad tuam eruditionem confugio: ut duorum præcipuè locorum istius dulcissimi *Poëtæ* habeam interpretationem genuinam.

In principio *Odæ XIII.* quam sic vertit D. DACIER, *On dit que l'éfeminé Atis devint furieux de l'Amour qu'il eut pour la bonne Cibelle*, scire cuperem, utrùm textus aliquid innuat de amore *Attidis* erga *Cibelem*; nam versio *Henrici* STEPHANI omnibus Mythologistis mirè consonans, ne minimum quidem amorem istum attingit.

Nonne potius dicendum esset, *Attidem* fuisse in furorem actum à *Cibele*, quòd fidem de cœlibatu servando violasset; aut quòd superbus juvenis veternosam istam Deorum Matrem aspernatus fuerit?

Alius locus, cujus Enodationem ex te desidero, mi BENTLEIJE, spectat finem *Odæ XLV.* in qua Amor indignatus, quòd Mars telorum suorum levitatem elevasset, ei unùm ex his telis manu tractandum tradit; aut quod verisimilius est, eum ipso telo vulnerat. Primus sensus quasi atticitatem redolens, ab omnibus ferè Interpretibus pro vero recipitur: secundus tamen magis mihi arridet, utpote qui melius Naturæ & Fabulæ congruat. Quid super hisce dificultatibus sentias, scire velim, ut rationibus tuis fretus audacius Adversariorum opiniones destruam. Quis enim, te duce, in rebus Græcis errare periclitaretur, cùm nihil tum de Historia, tum de eorum lingua te fugiat! Vale.

Roterodami, &c.

D.

D. FRANCISCO G. . . .

S. P. D.

RICHARDUS BENTLEIJUS.

Literas tuas IX. Novembris datas nudius tertius accepi, quibus significas, te ANACREONTI in metra Gallica vertendo dare operam, & de duobus locis sententiam meam scire cupere. De priore illo num. XIII. quæris, utrùmne Attis *Cybeles amore* in furorem agi dicendus sit, an potius *irâ Cybeles*, quòd is aliò amorem verterat. Neutrum ex his verum: quippe locus iste mendo laborat, & in hunc modum corrigendus:

Οἱ μὲν καλὴν Κυβήβην
Τὸν ἡμίθηλυν Ἄττιν
Ἐν οὔρεσιν βοῶσαν *
Λέγουσιν ἐκμανῆναι·
Οἱ δὲ, Κλάρου παρ᾽ ὄχθαις
Δαφνηφόροιο Φοίβου
Λάλον πιόντας † ὕδωρ
Μεμηνότας βοᾶσαι ‡.

Quæ sic accipienda sunt, *Sunt qui dicunt, formosam Cybeben insaniisse, inclamantem in montibus pulcherri-*

* Vulgò βοῶντα. † Vulgò πιόντες.
‡ μεμηνότες βοῶσι.

cherrimum Attin. Ipsa, vides, *Cybebe*, sive *Cybele*, amore *Attidis* percussa insanit; ut ex Phrygum Historia rem diserte narrat DIODORUS SICULUS, lib. III. *Cybebe* ergo hîc *puella* est, nondum scilicet inter Deos relata: neque καλη est *alma*; sed, ut passim, *formosa*: neque ἡμίθηλυς est *gallus*, *spado*; sed mollibus femineisque ferè membris præ pulchritudine: ut in illo AUSONII,

Dum dubitat Natura, marem faceretne puellam,
Factus es, ô pulcher, penè puella, *puer!*

Penè puella est ipsum illud ἡμίθηλυς. Hanc nostram emendationem & verborum series constructioque, & DIODORI, quem consulas, locus planè efflagitat. Jam illa quæ sequuntur, vide modo Antithesin, οἱ μὲν λέγουσιν, *sunt qui dicunt*. Οἱ δὲ *Alii verò*. subaudiendum *dicunt*; unde necessariò, ut vides, Nominativos illos πιόντες & μεμηνότες in Accusativos immutari oportet. Tu igitur in Versione tua, si ad ANACREONTIS elegantiam adspiras, sic locum adumbrabis:

„ *Alii dicunt, Formosam Cybeben in montibus pul-*
„ *chrum Attin invocantem, insaniisse.*
„ Alii *dicunt, eos qui Clari aquam bibunt, furen-*
„ *tes clamare.*

Nisi hoc modo oppositionem expresseris, perit magna pars vetustatis.

Ceterùm in loco altero, num. XLV. ubi quæris de istis verbis,

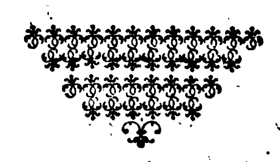
Ἔλαβεν βέλεμνον Ἄρης·
Ὑπεμειδίασε Κύπρις.
Ὁ δ᾽ Ἄρης ἀναστενάξας,
Βαρύ, φησίν· ἆρον αὐτό.
Ὁ δ᾽ Ἔρως, ἔχ᾽ αὐτό, φησί.

Utrùm-

Utrùmne id velint, *Amorem* suum jaculum *in manus modo Marti* dedisse, an in *Martem* contorsisse & eum vulnerasse. Neutra ex his sententia, sed alia inter utramque media vera est. Quippe *Cupido* non contorsit jaculum, sed manu tantùm capiendum tradidit. At repentè jaculum, ex vivo scilicet igne & æthereo fulgure constans, in *Martis* corpus se spontè insinuavit, & reconditum latuit. Inde est illud ἀναστενάξας, *gemitum & suspirium ducens*, ob vulnus scilicet: & ἆρον αὐτό; *tolle*, *quæro*: quippe in intima corporis penetraverat: ἔχε verò αὐτὸ; *tecum serva*, ait *Cupido* irridens, qui solus potuit extrahere, sed noluit.

Hæc αὐτοσχεδιαστὶ & ex tempore tibi exaravi, quibus utere tuo arbitratu. Multa quidem in aliis ANACREONTIS locis emendatione indigent; non pauca etiam sunt spuria, quæ à genuinis dignoscere paucorum erit hominum, *&c.*

Cantabrigiæ, *die XX. Nov.*
MDCCXI.



MON-

MONSIEUR,

JE me trouvai par hazard avec Mr. le Docteur BENTLEY, quand il reçût vôtre Lettre. Quoi qu'il fut occupé, cependant comme cette occasion fit rouler notre Discours sur le sens de ces deux passages, il se fit un plaisir de vous écrire ce mot de Lettre, qu'il me pria de vous envoyer. Je ne doute pas que vous ne trouviez ses conjectures fort justes. L'explication du second passage parle de soi-même: pour les corrections, qu'il fait au premier, vous les trouverez plus que vraisemblables, aussi-tôt que vous aurez consulté le passage de DIODORE DE SICILE. Comme l'Histoire qu'il raconte de *Cybele* & d'*Atis*, paroît être plus ancienne que les Fables des autres Mythologistes, il est vraisemblable qu'ANACREON, *Poëte* si ancien, ait suivi cette tradition preferablement aux autres; & s'il l'a suivi, il est certain qu'il ait écrit *βοῶσαν*, & non pas *βοῶντα*. Au reste vous me ferez plaisir, Monsieur, de me faire savoir que vous ayez reçû cette Lettre. Je suis, *&c.*

HENRY SIKE.

A Cambridge ce 25. *de*
Novemb. 1711.



LISTE

Liste des Auteurs, d'où l'on a tiré les faits principaux de l'Histoire d'Anacreon.

Herodote.
Platon.
Stobée.
Ælien.
Athénée.
Aulugelle.
Pausanias.
Suidas.
Strabon.
Plutarque.
Séneque Phil.
Horace.
Henri Etienne.
Remi Belleau.
Ronsard.
Armand de Rancé, Abbé de la Trape.
Le Fevre de Saumur.
Nicole le Président.
Me. Dacier.
Longepierre.
L'Abbé Régnier.
La Fosse.
Orsini, Italien.
Barnes. } Anglois.
Baxter. } Anglois.

Corrections.

Page x. de la Preface, ligne 19. *In ipso movemur & sumus*, lisez *Ipsius enim & genus sumus.*
Pag. xi. lig. 7. *multiplier*, lis. *conserver.*
Pag. 207. du Livre, lig. 25. *porte le au Temple*, lis. *mets le sur l'Autel.* Pag. 265. lig. 5. *Et j'aime à boire du Vin*, lis. *Et j'aime l'excellent Vin.*

Fautes d'impression.

Page iii. de la Preface, ligne 25. *étalé*, lisez *étalée.* Pag. cxiv. lig. 19. l'*Ergot*, lis. l'*Argot.* Pag. 16. du Livre, lig. 25. *pressa*, lis. *pressât.* Pag. 57. lig. 7. *fait*, lis. *faite.* Pag. 149. lig. 19. *après de son depart*, lis. *après son depart.* Pag. 162. lig. 2. *un Aloze*, lis. *une Aloze.* Il s'est glissé quelques fautes semblables, que le Lecteur pourra corriger facilement.



HIS-

HISTOIRE DE LA VIE ET DES ODES D'ANACREON, PENDANT SON SEJOUR A LA COUR DE POLYCRATE.



On Pere étoit un riche Marchand de Samos, Capitale de l'Ile du même nom. La mort l'aiant enlevé dans le tems que j'étois encore fort jeune, je me degoûtai bientôt du commerce, auquel il m'avoit destiné, & je m'en allai à Athenes écouter les Philosophes qui y fleurissoient pour lors.

Après avoir emploié plus de dix années à passer successivement de la Morale

à la Physique, & de la Physique à la Metaphysique, je me trouvai au bout de ce tems si peu satisfait des differens systêmes de mes Maîtres, que je resolus de m'attacher aux Mathematiques. Mais cette science n'aiant servi qu'à me convaincre du peu de certitude de mes autres lumieres, & l'aiant d'ailleurs trouvé trop sêche, je me mis à lire les Poësies d'Orphée, d'Homere & d'Hesiode. Cette lecture me fit tant de plaisir, & m'échaufa si fort l'imagination, que malgré le mepris que les Philosophes avoient voulu m'inspirer pour les Poëtes, j'en fis ma seule étude. Quelques Ouvrages d'Anacreon m'étant pour lors tombez entre les mains, je fus si charmé de l'élegance dont ils étoient remplis, qu'ils ne contribuerent pas peu à me faire chercher sur le Parnasse la satisfaction que je n'avois pu trouver dans les Ecoles : mais comme il me falloit un Guide pour marcher dans une carriere qui m'étoit encore inconnuë, je pensai que je ne pouvois mieux faire que de m'adresser à Anacreon même. Quoique ce grand Poëte fut alors âgé de plus de soixante ans, il ne laissoit pas d'aimer encore vivement les plaisirs, & de rechercher avec ardeur la compagnie de

ceux

ceux qui pouvoient lui en procurer. Il ne me fut pas difficile de le joindre : sa conversation charmante, ses manieres polies, & son amour pour l'agreable debauche me firent autant blâmer l'austerité de mes premiers Maîtres, que ses Poësies m'avoient fait mepriser leurs preceptes.

Je ne tardai guere à lui faire connoître mes intentions, & j'y fus d'autant plus excité, que mangeant un jour avec lui, je remarquai qu'il avoit fort goûté quelques traits de raillerie que j'avois lancé contre l'ostentation des Philosophes. Je le suivis donc au sortir de table, comme il alloit prendre le frais. Je ne lui eus pas plutôt temoigné ma resolution, qui étoit d'abandonner les Philosophes, qu'il s'écria en m'embrassant, „ Ah! mon cher „ Criton, que vous étes heureux d'avoir „ si-tôt reconnu la vanité des Sophistes „ pour vous jetter entre les bras des Mu- „ ses! Je deplore encore moi-même le „ tems que j'ai perdu à vouloir compren- „ dre quelque chose à leur pretenduë sa- „ gesse. Gardez vous bien, ajoûta-t-il, „ de resister à l'inspiration que le Ciel „ vous envoie, & livrez vous tout entier „ à ce feu divin, dont Apollon embraze

„ ſes Favoris. A l'égard d'un Conduc-
„ teur, il ne vous en faut point d'autre
„ que ce Dieu même: ſi neanmoins vous
„ croiez que mes avis vous puiſſent être
„ de quelque utilité, je ne vous les re-
„ fuſerai pas dans l'occaſion.

Après ces paroles il me fit voïr les avantages que la Poëſie avoit ſur toutes les autres Sciences. „ Il eſt vrai, conti-
„ nua-t-il, que la fiction en eſt le prin-
„ cipal fondement; mais cette fiction eſt
„ plus utile aux hommes que les preten-
„ duës veritez, dont les Philoſophes font
„ tant de cas. Ils ſe contrediſent perpe-
„ tuellement les uns les autres, & met-
„ tent l'eſprit de leurs auditeurs dans une
„ ſituation à ne ſavoir que croire, & à
„ douter de toute choſe.

„ Les Poëtes tendant tous au même
„ but, qui eſt de mêler l'utile à l'agrea-
„ ble, ſavent mettre à profit l'incerti-
„ tude & les erreurs, dont les Philo-
„ ſophes ſont pleins. Combien Home-
„ re eſt-il plus propre qu'eux à nous
„ imprimer de la veneration pour les
„ Dieux! Voiez comme il fait trembler
„ la terre au ſeul clin d'œil de Jupiter!
„ Remarquez la punition des Geans, &
„ la recompenſe des Heros! Toutes ces
„ ima-

„ images nous font connoître, qu'il y a „ un Être Souverain, Createur du Monde, Remunerateur des Vertus, & „ Vangeur des Crimes.

„ Les Philoſophes au contraire à force „ de raiſonner & de diſputer ſur le nombre, ſur la nature, & ſur l'emploi des „ Dieux, étouffent dans l'homme le penchant qu'il a à croire une Divinité. Il „ en eſt de même de la Phyſique : leurs „ opinions bizarres & contradictoires „ font qu'on ne ſçait quel parti prendre, „ & qu'on eſt auſſi ſavant après vingt années d'étude que le premier jour.

„ Les Legiſlateurs tombent dans le „ même inconvenient ; car leur Morale „ eſt differente ſelon leur entêtement ou „ leur caprice. Les uns aprouvent le „ larcin ; les autres le defendent : les uns „ veulent de l'égalité parmi les hommes, „ & les autres admettent la ſubordination. Ceux-ci établiſſent le mariage, „ & ceux-là pretendent que les femmes „ ſoient communes. Que ſi des Philoſophes & des Legiſlateurs nous venons „ aux Hiſtoriens, combien les Poëtes „ ſont-ils plus à eſtimer ? Car ſi un Ecrivain eſt né dans le païs, dont il entreprend d'écrire l'Hiſtoire, l'amour de

„ la Patrie ne manquera pas de l'emporter sur la verité ; & s'il est d'une autre „ Nation, il suivra immanquablement des „ mouvemens de haine ou de vengeance ; desorte que l'on ne peut prendre „ aucune confiance dans ce qu'ils écrivent.

„ Il n'en est pas de même des Poëtes : „ ils peuvent écrire ou composer une „ Histoire selon leur fantaisie, sans que „ personne y puisse trouver à redire. Ils „ sont maîtres de leur sujet, ou pour „ mieux parler, ils le tiennent des Dieux „ mêmes. Ce sont les Muses, Apollon „ ou Minerve qui s'expliquent par leur „ bouche. *Commencez, puissante Déesse, à raconter la Colere du Valeureux Achille.* „ C'est ainsi qu'Homere commence son „ Poëme de l'Iliade. Qui oseroit ne pas „ ajoûter foi à tout ce qu'il y raconte, „ s'étant muni d'une telle autorité ? Je „ ne crains donc pas d'assûrer que les fables ingenieuses ne soient efficaces pour „ regler les mœurs des hommes, & pour „ les reduire à ce grand Principe qui est „ de ne faire à autrui, que ce qu'on voudroit qui nous fût fait.

J'écoutois attentivement Anacreon, lors que quelques-uns des Conviez nous vinrent

vinrent railler sur ce que nous avions si-tôt quitté la table, & nous obligerent d'y retourner en nous disant, que celui qui nous regaloit, venoit de recevoir du vin de Chio, capable de ressusciter un mort. Cette delicieuse Boisson augmenta la joie des Conviez, & Anacreon aiant demandé de nouvelles couronnes, d'autres coupes, & une hûre de sanglier qu'on avoit desservie toute entiere,

A ce charmant propos on se remit à table.
Le Vin delicieux & la Chere agreable
Amusa le Convive avec un tel apas,
Que l'Aurore en naissant vit encor le repas.

En effet le soleil commençoit à montrer ses premiers raions, lors que chacun parla de se retirer. Anacreon, que j'accompagnai jusque chez lui, me promit obligeamment de se trouver l'aprés-midi sur le Pirée pour me continuër l'éloge de la Poësie, qu'il n'avoit encore qu'ébauché, quand on nous étoit venu interrompre.

La joie que je sentis de voir, qu'un si grand homme vouloit me favoriser jusqu'au point de m'aprendre les plus beaux

secrets de son art, m'empêcha de dormir, & l'empressement que j'eus d'aller au rendez-vous, fit que j'y arrivai deux heures plutôt qu'il ne falloit.

A peine avois-je traversé la moitié de la Place, qu'un Matelot me rendit une Lettre, par laquelle un de mes amis m'écrivoit que mon frere aîné continuoit ses amours avec la Courtisane Laïs; que ses depenses excessives auroient bientôt ruïné ma mere, & qu'il me conseilloit de venir promptement aporter quelque remede à cette dissipation, si je voulois conserver mon patrimoine. Sa Lettre finissoit par la fable, où le sage Esope introduit un Corbeau, qui pour montrer sa belle voix, lâche sa proie, dont le Renard fait son profit. Ce Matelot me dit aussi, qu'il étoit venu sur une Galere de Samos. Je courus aussi-tôt vers le port, où j'apris que cette même Galere étoit destinée pour emmener Anacreon, & qu'elle s'en retourneroit aussi-tôt que ce Poëte voudroit partir. A ces mots retournant sur mes pas, je rencontrai un des Esclaves d'Anacreon, qui me dit que son Maître ne pouvoit se rendre au Pirée, à cause d'une affaire d'importance qui lui étoit survenuë, & que si je voulois

lois l'aller voir, je lui ferois plaisir. Je n'y manquai pas, & je fus à peine entré chez lui, qu'il me demanda, si je voulois partir pour Samos. Et moi, repliquai-je, je venois vous suplier de me prendre pour vôtre compagnon de voiage ; car je sçai que vous devez y aller. Quoi, reprit-il, est-ce que le bruit de mon depart est dejà repandu dans Athenes ? Alors je lui apris la maniere dont j'en savois quelque chose. Je lui fis même confidence de l'avis qu'on m'avoit donné touchant ma famille, & je le priai de me dire, si c'étoit serieusement qu'il parloit d'aller à Samos. Il faut bien que j'y aille, reprit-il : voilà l'ordre ; vous n'avez qu'à le lire : en même tems il me presenta la Lettre suivante.

POLYCRATE DE SAMOS
AU POETE ANACREON.

Je m'étois toûjours flaté de l'esperance de vous voir quelque jour dans mon Ile ; mais puis que les delices & la politesse de la Cour d'Athenes ont tant de charmes pour vous, qu'il est impossible de vous en arracher que par violence : j'envoie une Galere de cinquante rames, à dessein de vous enlever ;

& afin que vous ne croiez pas m'échaper, je vous dirai que c'est du consentement même de Pisistrate. C'est à vous presentement de voir, si vous voulez faire la chose de bonne grace: je ne vous demande que six mois de sejour, après lesquels, si vous n'êtes pas content des marques d'estime & d'amitié que vous y recevrez, il vous sera permis de nous quitter.

POLYCRATE.

Après avoir lu cette Lettre: Je ne vous conseille pas, lui dis-je, de refuser à Polycrate ce qu'il vous demande: vous n'y trouveriez pas vôtre compte; c'est un Prince, à qui la fortune, toute-puissante & volage qu'elle est, s'est assujettie. Aussi n'est-ce pas mon dessein, interrompit Anacreon; ce qui m'inquiete, ce sont les Adieux qu'il faut faire à tous mes amis; il s'en trouvera peut-être quelqu'un qui aura le cœur assez tendre pour verser des pleurs à mon depart: je ne pourrai retenir mes larmes, & vous savez que j'aime cent fois mieux rire que pleurer. Vous voilà bien embarrassé, repris-je; il n'y a qu'à partir de nuit, & sans rien dire à personne: l'infidelité de Cleonise vôtre derniere Maîtresse vient même

même fort à-propos ; car j'aurois plus craint cet Adieu que tous les autres. Eh bien ! me dit-il alors, partons donc secretement ; allez mettre ordre à vos affaires, afin que nous puissions nous embarquer cette nuit même.

Ces dernieres paroles m'aiant entierement assûré de la resolution d'Anacreon, je benis le Ciel, qui me procuroit le bonheur de retourner dans ma Patrie avec un si galant homme. Je me rendis pour cet effet au port un peu avant minuit, où je le vis bientôt arriver accompagné seulement de deux Esclaves.

Il faisoit un beau clair de Lune, & à peine eûmes-nous monté sur la Galere, que les Rameurs aidez d'un petit vent frais nous mirent hors de la vuë d'Athenes. La Chambre, où l'un des Officiers de Polycrate conduisit ce Poëte, étoit aussi magnifique que si elle eut été destinée pour un Prince. L'or & l'azur y brilloient de toute part. C'est maintenant, dis-je à Anacreon, que je comprends que la Poësie est la plus excellente de toutes les Sciences : le seul temoignage d'estime qu'un Monarque des plus éclairez vous donne en cette rencontre, me feroit preferer les Poëtes aux Philosophes, aux

Legiſlateurs, & aux Hiſtoriens : quand même vous n'acheveriez pas de me perſuader par vos diſcours, que c'eſt à juſte titre qu'ils meritent cette preference.

„Je vois bien, reprit Anacreon, en „ſoûriant, que cette raiſon qui vous en„gage, ou plutôt qui vous ſeduit, n'eſt „qu'un compliment dont vous voulez „me flater, & que vous attendez des „preuves plus convainquantes de l'excel„lence de la Poëſie.

„Je vous dirai donc, que cet Art „n'eſt pas ſeulement recommandable par „l'eſtime que les Rois & les Princes en „font ; mais par ſa ſublimité qu'il tire „des Dieux mêmes. Tout le monde con„vient que l'homme n'a point reçu du „Ciel de plus excellente faculté que cel„le de raiſonner ; or puis que la Poëſie „eſt la maniere de raiſonner la plus par„faite, il s'enſuit de là, qu'elle eſt ce „qu'il y a de plus excellent dans l'hom„me. Auſſi nous naiſſons tous avec des „diſpoſitions à la Poëſie, & nous ſerions „effectivement tous Poëtes, ſi nous cul„tivions ce talent que la Nature nous a „donné. Tels étoient les premiers hu„mains, lors qu'ils vivoient dans l'âge „d'or, & qu'ils converſoient encore

„avec

„ avec les Dieux. Remontez vers l'An-
„ tiquité la plus reculée, & vous verrez
„ toutes les Sciences renfermées dans la
„ Poësie. Un Poëte étoit en même tems
„ Philosophe, Legislateur, Historien.
„ Je n'en veux pour garants qu'Orfée,
„ Musée, Hesiode, Homere, qui étoient
„ les vrais & les seuls Sages de leurs
„ siecles.

„ Que si quittant les Grecs nous cher-
„ chons la Poësie parmi des peuples que
„ nous apellons Barbares, mais de qui
„ peut-être nous tenons tout ce que nous
„ avons de belles connoissances ; nous
„ verrons que les Egyptiens ont cultivé
„ chez eux cette Reine des Sciences.
„ Leurs Hieroglyfes la renferment émi-
„ nemment, puis que par des symboles
„ corporels ils trouvoient le moien de
„ donner à l'ame une idée des choses
„ purement spirituelles.

„ Veulent-ils figurer la Vigilance ?
„ C'est par un Lion qui dort les yeux
„ ouverts. Ils representent le grand
„ espace de l'Eternité sous la figure d'un
„ Serpent qui forme un cercle en se mor-
„ dant la queuë : & pour designer l'In-
„ gratitude d'un Enfant envers son Pe-
„ re, ils peignent une Vipere, à qui ses

 „ petits

„ petits dechirent les entrailles : & ainsi „ des autres, où l'on voit des fictions „ si belles & si ingenieuses, que je ne „ sai si nous avons rien de plus parfait en „ ce genre.

„ Que si des bords du Nil vous allez „ sur les rives du Jourdain, vous y trou- „ verez les Hebreux ; peuple qui se van- „ te d'être encore plus ancien que celui „ d'Egypte, & qui raporte son origine „ à la creation du monde, dont Moïse, „ leur Legislateur, a écrit l'Histoire...

„ Ce que je vais vous en raconter, „ mon cher Criton, doit être tenu se- „ cret entre nous, de peur de donner „ matiere de railler à ces hommes gros- „ siers & charnels, qui n'admettent rien „ que ce qui peut favoriser leur bruta- „ lité. Ce Moïse donc, homme vraie- „ ment divin, comme il est aisé de le „ voir par les sages Loix, dont il a orné „ la Republique des Hebreux, après avoir „ raconté, de quelle maniere Dieu crea „ toutes choses par sa seule Parole, ajoû- „ te, que le Fils ainé du premier homme „ aiant tué son frere, Dieu lui remontra „ l'énormité de son crime, en lui di- „ sant : La voix du sang de vôtre frere „ s'est élevé jusqu'à moi ; & la terre,

„ qui

„ qui a reçu le ſang que vôtre main a
„ verſé, vangera ce meurtre en refuſant
„ des fruits à vôtre travail.

„ Vous voiez, mon cher Criton,
„ combien ce diſcours renferme d'images
„ poëtiques; car ce Dieu donne d'abord
„ une voix à ce ſang repandu, & une
„ voix même aſſez forte pour aller de la
„ terre juſqu'au Ciel. Enſuite, il dit,
„ que la terre vangera ce crime, com-
„ me ſi elle étoit capable de ſenſibilité.
„ Auſſi ce grave Hiſtorien, ou plutôt
„ ce Poëte nous fait entendre que ce diſ-
„ cours, qui devoit porter le criminel à
„ ſe repentir, l'effraia de telle ſorte qu'il
„ en tomba dans une eſpece de deſeſpoir,
„ & qu'il repondit à Dieu, que ſa faute
„ étoit trop grande pour oſer en atten-
„ dre le pardon.

„ Il y a quantité d'autres Expreſſions
„ Poëtiques dans cette Hiſtoire que nos
„ anciens Poëtes ont imitées. Je n'en ai
„ vû que quelques fragmens; car ces
„ Peuples en ſont très-jaloux, & la com-
„ muniquent très-rarement aux étran-
„ gers. Mais en voilà aſſez pour faire
„ voir que de tout tems & parmi toutes
„ les Nations la Poëſie a été regardée
„ comme *le langage des Dieux*.

„ Il

„ Il eſt vrai qu'on pourroit m'objecter
„ que des gens, qui paſſent pour Sages,
„ condamnent tous les jours la Poëſie
„ comme tendant à la corruption des
„ mœurs; mais ces Sages ne mettent
„ pas aſſez de difference entre la Poëſie
„ & les Poëtes; car s'il ſe trouve des
„ hommes qui ſe ſervent de cet art pour
„ mettre au jour des Ouvrages capables
„ de corrompre les mœurs de ceux qui
„ les liſent, il ne s'enſuit pas que la Poë-
„ ſie ſoit blamable en elle-même; il lui
„ ſuffit pour être eſtimable, que lorſqu'el-
„ le ſuit ſes regles fondamentales, qui
„ ſont de mêler l'utile à l'agreable, elle
„ inſpire aux hommes des ſentimens ver-
„ tueux; & qu'elle les porte à la con-
„ noiſſance d'un premier Etre. Une au-
„ tre fois, mon cher Criton, je vous
„ parlerai des qualitez neceſſaires à un
„ bon Poëte; car outre que ce diſcours
„ nous meneroit trop loin, je m'aperçoi
„ que vous avez beſoin de repos.

Quoi qu'effectivement le ſommeil me preſſa de telle ſorte qu'Anacreon s'aperçut de la violence que je me faiſois, je l'écoutois avec tant de plaiſir, que j'aurois ſouhaité qu'il eut continué encore long tems. Enfin nous étant couchez, la

la grande attention que j'avois euë, me plongea dans un si profond sommeil, que je ne me reveillai le lendemain qu'à une heure après-midi. Ne trouvant plus Anacreon dans la chambre, je montai sur la prouë de la Galere, où je le vis assis sous un pavillon de pourpre, qu'on avoit tendu pour le garentir du soleil.

„ Vous étes un paresseux, me dit-il „ aussi-tôt, & vôtre paresse est cause que „ vous avez été privé du plus beau de „ tous les spectacles; car si vous eussiez „ été ici dans le tems que l'Aurore com„ mençoit à naître, vous eussez vû sortir „ du sein de Neptune une infinité d'Iles „ en forme d'Amphitheatre. Jamais la „ mer ne fut plus belle, non pas même le „ jour que la Déesse Venus en sortit pour „ porter le feu de l'Amour par tout l'U„ nivers. „ Je n'y ai rien perdu, lui repondis-je; car la description que vous m'en faites, est si magnifique & si naturelle en même tems, que je m'imagine y avoir été present.

A peine finissions-nous ce discours, qu'on nous servit un grand repas dans l'endroit même où nous étions. Nous eûmes tout sujet de nous louër de l'abondance & de la delicatesse des mets, outre

outre que plusieurs joüeurs d'instrumens firent, pendant que nous mangions, un concert très-agreable. La santé de Polycrate ne fut point oubliée, & la conversation étant tombée sur ce Prince, nous eûmes beaucoup de plaisir d'entendre les choses admirables que le Capitaine de la Galere nous en aprit. Il nous dit, que jamais Monarque, non pas même parmi les Grecs, n'avoit fait voir tant de magnificence & de grandeur; qu'il étoit le Protecteur des Arts & des Sciences. Que l'Architecture, la Peinture, & la Sculpture éclatoient dans ses Palais & dans les Temples; qu'il donnoit des pensions aux Sçavans & aux beaux Esprits, & qu'il aimoit particulierement à faire fleurir la Langue Grecque, tant pour la prose que pour les vers. Je ne finirois point, ajoûta cet Officier, si je voulois vous dire combien Samos lui est redevable des soins qu'il a pris pour l'embellir & pour l'enrichir en même tems. Vous en serez bientôt les temoins, & vous avouërez que les Peuples sont heureux de vivre sous le gouvernement d'un Prince, qui met sa felicité à leur procurer tout ce que la vie a de plus charmant.

Quant

Quant au dehors, il ſe fait craindre de ceux qui ne l'aiment pas, ou qui lui portent envie : il n'y a plus perſonne qui oſe lui conteſter l'empire de la Mer Egée : les Lieutenans du Grand Roi de Perſe ſe font honneur d'entretenir la Paix avec lui. Amaſis, ce puiſſant Monarque de l'Egypte, ſe pique d'être ſon plus parfait ami ; en un mot, la Renommée qui en publie de ſi grandes merveilles, eſt encore au deſſous de tout ce que l'on voit, quand on a le bonheur de l'aprocher. Il a un air majeſtueux ſans être fier ; toutes les graces enſemble repandent ſur ſes actions & ſur ſes paroles un je ne ſçai quoi de ſi noble, qu'on le juge encore au deſſus du rang qu'il s'eſt acquis par ſes vertus.

„ Je ne m'étonne plus, interrompit „ Anacreon, ſi les Samiens aiment ſi fort „ la domination de ce grand Prince ; & „ au portrait que vous en faites, il me „ paroît que la liberté dont jouiſſent les „ autres parties de la Grece, n'aproche „ pas du bonheur qu'il y a de vivre ſous „ ſes Loix. Je trouve même, que Po„ lycrate en ſe faiſant Roi, n'a pas choiſi „ le parti le plus avantageux, puis qu'en „ ſe chargeant des ſoins & des peines du „ gou-

„ gouvernement, il en laiſſe tous les plai-
„ ſirs à ceux qu'il a ſoumis.

Cela eſt très-vrai, repartit l'Officier, & je vous avouë qu'à conſiderer exactement les chagrins & les peines de la Roiauté, il n'apartient qu'à ces grandes Ames nées pour commander, de ſe charger d'un auſſi peſant fardeau. Mais je puis vous aſſurer que quelque peſant qu'il ſoit, nôtre Prince n'en eſt point accablé; il fait regner une telle harmonie entre les parties qui compoſent ſon Etat, qu'à l'exemple de Jupiter, il regle tout ſans paroître ſe mouvoir, & comme dit le Poëte :

Ce grand Roi ſans Miniſtre à l'exemple des
Dieux,
Soutient tout par lui-même, & voit tout
par ſes yeux.

Cet Officier auroit continué, s'il n'eût été obligé de quitter ſon diſcours pour nous faire mettre à terre vis-à-vis une des maiſons de ce Prince, laquelle étoit ſituée ſur le rivage de la mer. Nous y paſſâmes la nuit, & le lendemain nous arrivâmes de bonne heure à Samos.

Ana-

Anacreon s'étant rendu au Palais, Polycrate le reçut avec toutes les marques poſſibles d'amitié & d'eſtime. Pour moi, j'allai d'abord à la maiſon paternelle, où ma mere me fit un aſſez bon accueil. Il n'en fut pas de même de mon frere aîné; car il parut fort decontenancé, lors que je lui apris, que j'avois reſolu de quitter la vie des Phiſoloſophes, & que je venois prendre part à l'heritage de mon Pere pour m'apliquer deſormais à l'étude des Belles Lettres.

Vous ne pouvez mieux faire, me repondit-il, en diſſimulant ſon chagrin; & pour peu que vous y reüſſiſſiez, vous aurez bientôt part aux faveurs que nôtre Prince repand à pleines mains ſur les Favoris des Muſes. Ce me ſera beaucoup d'honneur, lui repliquai-je, ſi cela arrive: mais comme feu nôtre Concitoien, le ſage Eſope, nous a apris, qu'il ne falloit point attendre d'autrui, ce qu'on pouvoit trouver chez ſoi, je ſuis d'avis de voir dès à preſent ce qui me doit revenir de ma legitime. Vous allez bien vîte, reprit-il d'un ton élevé, & vôtre part n'eſt peut-être pas ſi conſiderable que vous vous l'imaginez. N'importe, ajoûtai-je, & comme elle ne groſſit pas entre

entre vos mains, je ſuis bien aiſe d'en jouïr.

Ces dernieres paroles que j'avois prononcées d'un air un peu vif, furent cauſe que nos Parens & Amis communs l'obligerent de me donner environ trente talens, ce qui n'étoit pas la moitié de ce que je devois raiſonnablement eſperer de la ſucceſſion de mon Pere qui étoit mort en reputation d'homme très-riche. Je ne laiſſai pas de me contenter de cette ſomme, parce qu'étant accoutumé à une vie aſſez frugale, je me trouvois encore de quoi vivre honnêtement. Je n'eûs pas plutôt mis ordre à mes petites affaires, que j'allai informer Anacreon de la maniere dont j'avois terminé avec mon frere.

Je ſuis bien aiſe, me dit-il, que vous aiez tiré vôtre patrimoine d'entre ſes mains. En tout cas, vous n'auriez manqué de rien; car de la maniere dont Polycrate en uſe à mon égard, je pourrois faire part de ma fortune à pluſieurs amis, qu'il m'en reſteroit encore aſſez. Je le remerciai de ſes offres obligeantes, & je lui temoignai en même tems la part que je prenois à la ſatisfaction qu'il trouvoit à la Cour.

Com-

Comme l'apartement, où l'on l'avoit logé, repondoit de plein pied au Jardin du Roi, il me proposa de faire un tour d'allée : mais nous étions à peine à deux cents pas, que nous aperçumes un gros de Courtisans : Polycrate étoit au milieu avec Afrodisée, la personne du monde qu'il aimoit le plus. Si-tôt que ce Prince eut reconnu Anacreon ; J'allois vous voir ; lui dit-il, avec Afrodisée dans vôtre apartement. Comme je pars pour mon Palais des fleurs, elle vouloit vous prier de venir manger chez elle, & je m'étois fait fort que vous ne lui refuseriez pas ce plaisir.

Vous me faites trop d'honneur, Sire, reprit Anacreon, en voulant me rendre visite ; mais vous me faites justice en croiant que j'accepterai la grace qu'Afrodisée veut bien me faire, puisque quand même la Déesse de Cythere m'inviteroit à present de manger à sa table, je lui dirois qu'elle chercha un autre convive, & que je suis retenu & convié par une autre Beauté qui ne lui cede en rien. Je reçois cette galanterie, repartit Afrodisée, comme je le dois ; c'est-à-dire, comme une licence poëtique. Je souhaite même, que la Déesse que vôtre dis-

diſcours offenſe, ne vous puniſſe pas comme vous le meritez. Briſez là-deſſus, dit alors Polycrâte, & allez vous divertir; je ſuis fâché d'être obligé de vous quitter; mais je reviendrai le plutôt qu'il me ſera poſſible.

Le Prince s'étant retiré avec quelques-uns de ſes Officiers, Afrodiſée s'apuiant ſur le bras d'Anacreon, prit le chemin du Palais. Un des Courtiſans que j'avois vu à Athenes, m'aiant reconnu, me propoſa de faire encore un tour de Jardin; après quoi nous irions dîner enſemble : ce que j'acceptai volontiers. Sur ces entrefaites une perſonne me vint dire, qu'Anacreon ſouhaitoit fort de me parler, & que je lui ferois plaiſir de me rendre dans la Sale des Banquets. Je vois bien, me dit alors celui avec lequel j'étois, que vous allez être auſſi de la fête; vous y aurez du plaiſir, & nous nous verrons une autre fois. Adieu. Je me rendis enſuite dans cette Sale, où il y avoit une grande table, toute dreſſée. Auſſi-tôt qu'Afrodiſée m'aperçût, elle me dit d'un ton obligeant; Criton, je vous prie de me pardonner, ſi je ne vous avois pas mis de nôtre partie; je ne connoiſſois pas encore vôtre merite : il ne peut

peut être que solide, puis qu'il vous a aquis l'estime & l'amitié d'Anacreon. Je ne repondis à ce discours que par une humble reverence; car outre que j'ignorois l'art des complimens, on servit aussitôt. Tout ce qu'on presenta fut très-delicat, & la magnificence étoit si grande, que j'avois peine à croire qu'il n'y eût de l'enchantement.

Vers la fin du repas, je remarquai qu'Afrodisée fit tomber adroitement la conversation sur les vers, & cela au sujet d'un remerciment, qu'un Prêtre nommé Rignomare, avoit presenté le même jour à Polycrate, pour la sacrificature du Temple de Bacchus, dont ce Prince l'avoit pourvu à la recommandation d'un grand Seigneur. Il étoit conçu en ces termes :

Je pourrois te louër en la langue du Gange,
Et j'oserois être garant,
Que le Bramin croira que c'est une loüange
Que l'Indien même te rend.
Je puis aux Afriquains aprendre ton courage
Avec des termes assez pûrs,
Pour leur faire douter si peut-être Carthage
Ne m'a point vû naître en ses mûrs.

Que si des Circoncis le langage sublime
Est plus propre à te bien louër,
Je puis faire des vers que l'Antique Solime
Auroit peine à desavouër.

Que pensez-vous de ces vers, dit Afrodisée à Anacreon? Pour moi, je vous avouë, qu'ils ne me plaisent point; cependant j'aurois peine à rendre raison du peu de goût que j'ai pour cette piece. Il me sieroit mal, reprit ce Poëte, de la trouver bonne, puis qu'elle n'a pas le don de vous plaire: j'ose neantmoins dire qu'en ces sortes d'occasions il faudroit plutôt faire attention au zêle de l'Auteur qu'à son esprit.

Sans mentir, m'écriai-je, vous étes un homme admirable, cher Anacreon, lors qu'il s'agit d'excuser les defauts d'autrui; & sur tout, ceux des mauvais Poëtes: mais j'ose vous dire, si Afrodisée veut bien me le permettre, que ce remerciment paroîtra ridicule à bien des gens qui ne manqueront pas de dire, que ce Sacrificateur

Y mêle, en se vantant soi-même à tout propos,
Les louanges d'un Fat à celles d'un Heros.

Vous

Vous me faites un vrai plaisir, Criton, dit Afrodisée, de parler sincerement; & vôtre discours acheve de m'ouvrir les yeux sur les defauts de ces vers. Qu'étoit-il besoin en effet de toutes les louanges, que le Prêtre s'y donne avec profusion? Aimeriez-vous mieux, ajoûta-t-elle, ceux d'Hullerie, qui dediant son livre au Roi parle ainsi :

Du tems qui detruit tout, je crain peu les
outrages;
Le nom de Polycrate, en mes vers si vanté,
Les conduira sans doute à l'immortalité.

J'y trouve une espece de fausse modestie qui ne me plaît pas. Vous avez raison, Afrodisée, repris-je; car bien loin que cette pensée soit juste, elle contient une flaterie indigne du Heros, à qui elle s'adresse; sur ce pied-là il faudroit que le nom du Prince fut un azile pour toutes les mauvaises productions, où il seroit inseré, & qu'il donnât le droit d'immortalité à toutes les sotises des Poëtes; ce qui est visiblement faux, puis qu'il y a une infinité d'Auteurs qui se mêlent de chanter ses louanges, dont on ne par-

 le

le point, dont vraisemblablement on ne parlera jamais, &

Qui du pompeux recit de sa gloire immortelle
Iront chez l'Epicier habiller la canelle.

Il seroit même à souhaiter que de tels Ouvrages ne passassent point à la posterité,

Afin que l'avenir ne nous reproche pas,
Ses hauts faits profanez par des Esprits
si bas.

J'admire la justesse de vôtre Critique, me dit Afrodisée, & je m'aperçois de plus en plus que mes degoûts n'étoient pas mal fondez. Je crois qu'Anacreon est du même sentiment. J'en suis très-persuadé, repondis-je, & s'il vouloit s'en donner la peine, il nous feroit bientôt voir, comment il faut louër les Princes avec delicatesse : à son air reveur je gagerois que nos reflexions ont mis sa Muse en humeur. Alors je le priai de nous faire part de ses pensées. Afrodisée joignit ses prieres aux miennes ; mais Anacreon nous aiant repondu, que les vers demandoient plus de tems, & que d'ailleurs il ne

ne croioit pas les ſiens aſſez beaux pour meriter l'attention d'une Aſſemblée, dont les oreilles étoient ſi delicates, je fis aporter une lyre, eſperant que la vuë de cet inſtrument acheveroit de le determiner : je ne me trompai pas ; car dès qu'il parut, Anacreon, ſans ſe faire prier d'avantage, le prit, & d'une voix melodieuſe chanta ces paroles :

ΩΔ. I.

ΕΙΣ ΛΥΡΑΝ.

Θέλω λέγειν Ἀτρείδας·
Θέλω δὲ Κάδμον ᾄδειν·
Ἁ βάρβιτος δὲ χορδαῖς
Ἔρωτα μοῦνον ἠχεῖ.
Ἤμειψα νεῦρα πρώην,
Καὶ τὴν λύρην ἅπασαν.
Κἀγὼ μὲν ᾖδον ἄθλους
Ἡρακλέους· λύρη δὲ
Ἔρωτας ἀντεφώνει,
Χαίροιτε λοιπὸν ἡμῖν
Ἥρωες, ἡ λύρη γὰρ
Μόνους Ἔρωτας ᾄδει.

ODE I.

LA LYRE.

Je celebrerois volontiers
Les Rois & les Princes guerriers,
Dignes d'une gloire immortelle ;
Mais dès que je chante leurs noms,
Ma Lyre, sous mes doigts rebelle,
Ne me rend que d'amoureux sons.
En vain de cordes je la change,
Au lieu de guerre & de combats,
Elle raisonne à la louange
De Venus & de ses apas.
Adieu Heros, que je revere :
Pour vous je fais de vains efforts ;
A l'aimable fils de Cythere
Je consacre tous mes accords.

Cette petite piece eut tout l'aplaudissement, qu'elle meritoit. Afrodisée l'aiant fait repeter jusqu'à trois fois à Anacreon, l'écrivit sur ses tablettes, & l'envoia sur le champ, par un Courrier à Polycrate. Ce Prince en fut si charmé, qu'il recrivit à Afrodisée dès le même soir, que cette louange, qu'Anacreon ·r donnoit à tous deux, quoi qu'indirecte-

rectement, valoit infiniment plus que tous les biens qu'il pourroit jamais lui faire: aussi eut-il été bien dificile de rien dire de plus juste en faveur d'un grand Prince & de sa Maîtresse. Afrodisée le comprit si bien, qu'après avoir jetté sur Anacreon un regard plein d'une joie extraordinaire, elle lui envoia le lendemain un present magnifique, savoir deux corbeilles de filigrane d'or, remplies de toutes sortes de fruits. Mais si la Cour rendit justice à Anacreon sur ces vers, les Auteurs de Samos en porterent un jugement bien different. Ceux qui ne cherchoient que les grands mots, y trouvoient trop de simplicité; & ceux qui aimoient les louanges outrées, l'accusoient de n'avoir pas prodigué l'encens à pleines mains; on ne parloit d'autres choses dans toutes les compagnies, & particulierement chez la femme du Senateur Lambda, à qui la plupart des Poëtes venoient lire leurs Ouvrages.

Polycrate étant de retour, Piguenelle, Deputé du Corps des beaux Esprits, que ce Prince avoit établi, lui vint dire, que la fête de la Venus de Dexicreon aprochant, l'Assemblée le suplioit de vouloir determiner le sujet du

prix de la Poëſie. Polycrate ſe tournant alors vers Anacreon, le pria de le choiſir : à quoi Anacreon repartit : Sire, puis que Vôtre Majeſté me fait l'honneur de s'en raporter à moi, je crois qu'il faudroit faire l'éloge de la Beauté, dont Venus eſt la Déeſſe. Vous ne pouviez mieux rencontrer, dit Afrodiſée, qui ſe trouva preſente; il y a plus, ajoûta-t-elle, en tirant Anacreon à l'écart; je vous prie de m'accorder une grace. Je ſuis ſi perſuadé, repondit ce Poëte, que vous ne me demanderez rien qui ne ſoit très poſſible ou très-juſte, que je n'heſite pas de vous promettre tout ce qui dependra de moi. Je ſouhaite, lui dit elle, que vous compoſiez quelque choſe ſur le ſujet que vous venez de choiſir ſi à-propos. Anacreon lui repondit, qu'il ne manqueroit pas de lui obeïr, quelque repugnance qu'il eut à ſe compromettre dans une occaſion, où la cabale empêchoit ſouvent qu'on ne rendît juſtice au merite. Afrodiſée le remercia de ce qu'il vouloit bien hazarder ſa reputation pour lui faire plaiſir, ajoûtant que s'il arrivoit qu'il n'eut pas toutes les voix des Juges, il auroit du moins tous les ſuffrages des gens de bon

bon goût. Le lendemain Anacreon pour degager ſa parole, lui envoia l'Ode ſuivante.

ΩΔ. II.

ΕΙΣ ΓΥΝΑΙΚΑΣ.

Φύσις κέρατα ταύροις,
Ὁπλὰς δ' ἔδωκεν ἵπποις,
Ποδωκίην λαγωοῖς,
Λέουσι χάσμ' ὀδόντων,
Τοῖς ἰχθύσι τὸ νηκτὸν,
Τοῖς ὀρνέοις πέτασθαι·
Τοῖς ἀνδράσι φρόνημα.
Γυναιξὶν οὐκ ἔτ' εἶχεν,
Τί οὖν δίδωσι; κάλλος,
Ἀντ' ἀσπίδων ἁπασῶν,
Ἀντ' ἐγχέων ἁπάντων·
Νικᾷ δὲ καὶ σίδηρον,
Καὶ πῦρ καλή τις οὖσα.

ODE II.

LA BEAUTÉ.

La Nature puissante & sage
Donna la course au lievre, & le vol aux oiseaux ;
Elle arma le front des taureaux,
Et remplit le lion de force & de courage.
Elle aprit aux poissons l'art de fendre les eaux ;
L'homme eut la prudence en partage ;
Et la femme, où l'on voit tant de timidité,
Que reçut-elle ? un don, qui, foible en aparence,
Surmonte toute autre puissance.
Quel fut-il ce don ! la Beauté.

Afrodisée charmée de ce petit Ouvrage, le fit copier, & l'envoia sans se faire connoître à celui qui recevoit ces sortes de compositions. Ce qu'Anacreon avoit prevu, ne manqua pas d'arriver ; car quelque inégalité qu'il y eut entre sa Piece & celle d'un nommé Fossinonte, les amis de celui-ci firent ensorte qu'il remporta le premier prix, & qu'Anacreon n'eut que le second. Le jour de la fête les deux Ouvrages furent exposez dans le Temple ; l'un écrit en lettre d'or, & l'autre en lettre d'argent : mais tous les connoisseurs furent surpris de voir

voir que l'Ode couronnée étoit remplie de Barbarismes, d'épithetes inutiles, & qu'elle contenoit de plus un Blasphême contre l'Auteur de la Nature ; car voici comme elle finissoit.

Et la femme fragile, où fut sa sûreté ?
Elle reçut un don, à qui tout rend hommage ;
Un don, qui fait un fou de l'homme le plus sage ;
Qui triomphe de tout ; le don de la Beauté.

Afrodisée aiant apris ce jugement, fut aussi-tôt dans l'apartement de Polycrate pour l'en informer. Sur ces entrefaites, Piguenelle y étant entré, le remercia au nom de l'Assemblée des beaux Esprits, de la protection dont il honoroit les Arts. Le Prince lui repondit, que de son côté il n'oublieroit rien pour les faire fleurir ; mais qu'il s'étonnoit que ceux qui étoient les plus obligez à les maintenir par toutes sortes d'endroits, eussent couronné un Ouvrage dont l'Auteur auroit plutôt merité une censure qu'une recompense.

Si Vôtre Majesté, reprit Piguenelle, avoit la bonté de considerer que dans un grand Corps comme le nôtre, on compte plutôt les voix qu'on ne les pese, elle nous excuseroit de n'avoir pas jugé avec toute l'équité possible. Eh bien! reprit le Roi, je veux que ceux qui desormais donneront leurs voix ou pour ou contre, soient tenus de souscrire leur jugement: en attendant je vous conseille de faire ôter du Temple une Piece injurieuse à la Divinité qu'on y revere.

Je laisse à penser, quelle fut la surprise de l'Assemblée, lors que le Deputé lui fit part du discours de Polycrate. Les plus sensez accuserent les Cabaleurs d'avoir été cause que le mauvais sens avoit prevalu. Enfin après bien des discours, il fut resolu d'une commune voix qu'on suprimeroit la Piece de Fossinonte; & qu'on ne laisseroit que celle d'Anacreon; car le bruit couroit déjà qu'elle étoit de lui.

Fossinonte mortifié au dernier point de l'affront qu'il venoit de recevoir, fut contraint de le digerer par le conseil de ses Amis, de crainte de faire éclater davantage une affaire qui ne pouvoit jamais tourner à son honneur. Pour moi, je

je fus bien aise de voir sa cabale punie, & je ne pouvois concevoir, que des gens destinez à être les Arbitres du bon goût & de la politesse, eussent couronné un Auteur qui veut, que la Nature ait donné la beauté aux femmes pour rendre fous les plus sages: n'est-ce pas comme si l'on disoit, que Bacchus n'a donné le vin aux hommes que pour leur faire perdre la raison? Fossinonte soutiendra peut-être qu'il n'a point eu dessein d'avancer une pareille extravagance; je le veux croire: mais il suffit que ses paroles l'expriment, pour que l'on puisse le critiquer avec justice. Ce qui m'a toûjours infiniment plu dans les Ouvrages d'Homere, d'Hesiode & de Sapho, c'est une admirable simplicité qui fixe toûjours l'imagination du Lecteur à l'idée qu'ils ont voulu representer. En un mot, je soutiens qu'un Auteur qui pense avec quelque justesse, ne tombera jamais dans ces expressions embarassées.

Comme je ne manquois point d'aller faire ma cour à Anacreon, il arriva qu'étant entré un peu matin dans sa chambre, (car j'avois le secret de sa porte) je le trouvai endormi. M'étant aproché de son lit, je pris ses tablettes, sur lesquel-

les j'aperçus une assez grande quantité de vers fort raturez, & qu'il avoit aparemment composez pendant la nuit. Quelque peu lisibles qu'ils fussent, je ne laissai pas de les dechiffrer, tant je m'étois familiarisé avec son stile. Je les copiai, & m'étant retiré doucement, je fus les relire plusieurs fois dans le Jardin. Cette lecture me transporta si fort qu'elle me conduisit insensiblement jusqu'au devant de l'apartement d'Afrodisée. Comme elle étoit à la fenêtre, elle m'envoia dire, qu'elle vouloit me parler. Je ne fus pas plutôt en sa presence qu'elle me demanda à voir les vers que je lisois. Ce sont des vers, il est vrai, lui dis-je; mais je ne puis les communiquer à personne sans me rendre coupable d'une infidelité; & pour ne pas vous tenir plus long tems en suspens, vous saurez, charmante Afrodisée, que je les ai derobez à Anacreon sans qu'il s'en soit aperçu. J'aprouve fort vôtre discretion, me repartit-elle: mais me jugez-vous incapable de garder un secret, où croiez-vous que je sois indigne de faire le tiers dans l'amitié qui vous unit avec ce galant Poëte? Ah, c'en est trop, belle Afrodisée, repondis-je; & je ferois

rois tort à Anacreon, si je m'obstinois plus long tems à ne vous pas montrer ce petit Poëme.

ΩΔ. III.

ΕΙΣ ΕΡΩΤΑ.

Μεσονυκτίοις ποθ' ὥραις,
Στρέφεται ὅτ' Ἄρκτος ἤδη,
Κατὰ χεῖρα τὴν Βοώτου·
Μερόπων δὲ φῦλα πάντα
Κέαται, κόπῳ δαμέντα·
Τότ' Ἔρως ἐπισταθείς μου
Θυρέων ἔκοπτ' ὀχῆας.
Τίς, ἔφην, θύρας ἀράσσει;
Κατά μου σχίσεις ὀνείρους;
Ὁ δ' Ἔρως ἄνοιγε φησί·
Βρέφος εἰμὶ, μὴ φόβησαι.
Βρέχομαι δὲ, κἀσέληνον
Κατὰ νύκτα πεπλάνημαι·
Ἐλέησα ταῦτ' ἀκούσας,
Ἀνὰ δ' εὐθὺ λύχνον ἅψας
Ἀνέῳξα, καὶ βρέφος μὲν
Ἐσορῶ, φέροντα τόξον

Πτέρυ-

Πτέρυγάς τε, καὶ φαρέτρην.
Παρὰ δ' ἱστίην καθίξας
Παλάμαισι χεῖρας αὐτοῦ
Ἀνέθαλπον, ἐκ δὲ χαίτης
Ἀπέθλιβον, ὑγρὸν ὕδωρ·
Ὁ δ', ἐπεὶ κρύος μεθῆκε·
Φέρε, φησὶ, πειράσωμεν
Τόδε τόξον, ἔς τί μοι νῦν
Βλάβεται βραχεῖσα νευρή.
Τανύει δὲ καί με τύπτει
Μέσον ἧπαρ, ὥσπερ οἶστρος.
Ἀνὰ δ' ἅλλεται καχάζων.
Ξένε, δ' εἶπε, συγχάρηθι·
Κέρας ἀβλαβὲς μέν ἐστι·
Σὺ δὲ καρδίην πονήσεις.

ODE III.

L'AMOUR MOUILLÉ.

Pendant que la paupiere close,
Lassé du travail & du bruit,
L'homme tranquillement repose
Dans le silence de la nuit;
L'Amour vint fraper à ma porte.
Qui heurte si tard de la sorte,

Criai-je,

Criai-je, en surſaut reveillé?
Helas! c'eſt un enfant mouillé,
Reprit-il; ouvrez, je vous prie:
Il pleut; mes pas ſont égarez:
Ne craignez rien: de grace, ouvrez.
A ce diſcours l'ame attendrie,
Une lampe en main à l'inſtant,
Je cours ouvrir à cet enfant.
Ses aîles, ſon arc, & ſa trouſſe
Me donnerent quelque ſoupçon:
Mais il avoit la mine douce
Et l'air d'un aimable garçon.
Je le fais entrer, je l'eſſuie,
Je prends ſes mains, & peu-à-peu
Je les rechauffe auprès du feu;
En un mot, je lui rends la vie.
Si-tôt que le froid l'eut quitté,
Voions, me dit-il, ſi la pluie
A mon arc n'auroit rien gâté:
Après ces mots il ſe retire,
Trois pas en arriere, & ſoudain
Me decoche un trait dans le ſein;
Le coup fait, il ſe mit à rire,
Et me dit, d'un air ſcelerat,
Felicite moi, Camarade!
Mon arc eſt en fort bon état!
Mais, je croi, ton cœur bien malade.

Je n'eus pas plutôt achevé la lecture de ce Poëme, qu'Afrodisée s'écria, que les Graces & l'Amour même avoient inspiré ces vers à leur Auteur : elle me pria de consentir qu'elle les fit voir à Polycrate : ce que je lui accordai ; me doutant bien que cela ne pourroit faire qu'honneur à Anacreon. Je retournai ensuite voir ce grand homme que je trouvai levé, mais beaucoup plus reveur qu'à l'ordinaire. Qu'avez-vous, lui dis-je ? Et qu'est-ce qui vous rend moins gai que de coutume ? Seriez-vous pris ? L'Amour vous auroit-il joüé quelque tour ? Cependant le mal qu'il vous a causé, ne peut être bien grand, puis qu'il vous a laissé assez de liberté d'esprit pour faire un Poëme, dont les Muses même deviendroient jalouses, si elles ne vous l'avoient inspiré. Non seulement je sçai vôtre petit Amour mouillé ; mais Polycrate & Afrodisée l'ont entre leurs mains, & l'admirent comme un chef-d'œuvre.

„ Vous avez été un peu vîte, reprit-
„ il, en produisant un Ouvrage qui pou-
„ voit n'avoir pas encore reçu la dernie-
„ re main ; mais je vous le pardonne, à
„ condition que vous m'aiderez de vos
„ avis dans une avanture qui m'est arri-
„ vée,

„ vée, & que je vai vous raconter. Vous
„ ne manquerez pas d'être surpris, lors
„ que je vous dirai que tout ce que con-
„ tiennent ces vers, est veritable. Vous
„ riez : cependant, je ne raille point.
„ J'étois à peine endormi, qu'au fort de
„ l'orage qu'il a fait cette nuit, j'ai en-
„ tendu fraper à ma porte, & ensuite la
„ voix d'une petite personne, qui me
„ prioit de lui ouvrir. Je suis descendu
„ aussi-tôt, & j'ai vu un Amour tel que
„ je l'ai depeint, avec cette difference,
„ que c'étoit une jeune fille qui s'étoit
„ deguisée sous cet équipage pour aller
„ dans une assemblée de masques. Après
„ quelques excuses, elle m'a prié de lui
„ donner le couvert jusqu'à ce que la
„ pluie fut passée. Je me suis mis alors
„ en devoir de lui rendre tous les servi-
„ ces que meritoit cette aimable fille,
„ qui me parut encore plus charmante,
„ lors qu'elle fut un peu revenuë du de-
„ rangement que lui avoit causé le mau-
„ vais tems. Je lui ai demandé son nom;
„ mais en me repondant qu'elle s'apelloit
„ Olympe, j'ai bien connu qu'elle tâ-
„ choit à me donner le change & à trom-
„ per ma curiosité. Je n'ai pas laissé de
„ pousser la galanterie aussi loin que j'ai

„ pu,

„ pu, & me ressouvenant fort à-propos
„ des presens qu'Afrodisée m'avoit faits,
„ je lui ai presenté quelques confitures,
„ en l'assurant que je la ferois reconduire
„ par mes Esclaves : mais soit que l'envie
„ de se trouver à son rendez-vous l'in-
„ quietât, ou qu'elle ne voulut point que
„ je penetrasse dans ce mystere; comme
„ j'allois prendre dans le fond de ma
„ chambre une corbeille pleine de fruits
„ pour la lui presenter, j'ai été tout sur-
„ pris de voir que cette Belle saisissant
„ son arc, s'en est enfuï, en me disant
„ qu'elle me remercioit, & que j'avois
„ plus besoin qu'elle de prendre quelque
„ chose pour me fortifier le cœur. Les
„ graces de cette Belle, jointes à son esprit
„ fin & railleur, m'ont charmé. Je suis
„ amoureux, & j'ai le malheur de ne
„ sçavoir où trouver l'objet de ma flâme;
„ car elle s'est échapé si promptement,
„ que je n'ai pas eu seulement le tems de
„ voir, de quel côté elle a tourné. „ Eh
bien, lui dis-je, cher Anacreon, vous voudriez que je vous donnasse un moien pour sçavoir, qui est cette charmante petite personne. Vous l'avez deviné, reprit-il; mais, ajoûtai-je, si elle est amoureuse de quelque beau jeune hom-

me,

me, comme il y a toute aparence, ne vaudroit-il pas mieux ne la point chercher? Je l'avouë, mon cher Criton; cependant vous me ferez un sensible plaisir de vouloir m'indiquer, par quel endroit je pourrai revoir cette Beauté, deussé-je être reduit en cendres en m'aprochant de l'éclat de ses raions.

Je n'ai pas plus d'habitude dans Samos que vous-même; cependant, lui dis-je, je prierai une de mes parentes de travailler à la decouvrir. Elle est de tous les divertissemens de la ville; elle pourra nous en donner quelque nouvelle. Après ces mots, j'allai promptement chercher cette parente que je ne trouvai pas chez elle, & que l'on me dit être allée rendre visite à la Senatrice Lambda; comme je savois déjà que cette maison étoit le rendez-vous de tous les Auteurs, j'eus la curiosité d'y aller, & je pris pour pretexte d'avoir une affaire de grande importance à communiquer à Climene, qui étoit le nom de ma parente. Aiant été introduit, je reconnus dans l'Assemblée le Sacrificateur Rignomare, Litomacros, Fossinonte, Eufrosine, fille du Grammairien Eufron, & femme de Dacos, grand Conservateur de la Bibliotheque Roiale

Roiale de Samos ; tous Auteurs fiers de leur érudition, & très-renommez parmi leurs partiſans. Lors que j'entrai, ils diſoient leur ſentiment ſur le dernier Ouvrage d'Anacreon, qu'un de leurs Emiſſaires avoit aporté de la Cour. L'Aſſemblée étoit nombreuſe, & les aiant prié de continuër, Foſſinonte prenant la parole, loua beaucoup ce petit Poëme; mais il dit qu'il n'aprouvoit pas les termes ſimples, dont le Poëte s'étoit ſervi, & que pour lui, il l'auroit voulu commencer de cette ſorte :

Au milieu de la pluie, & d'une obſcure nuit,
Quand tout dort dans les airs, ſur la terre, & ſur l'onde.

Quelqu'un de la Compagnie lui repondit, qu'outre qu'on ne concevoit pas trop bien, où étoit le milieu de la pluie, ni ce qui pouvoit dormir dans l'air, ces deux vers avoient trop d'emphaſe, & par conſequent étoient plus propres pour un Poëme heroïque, que pour un Ouvrage badin & delicat. Litomacros fut pourtant de l'avis de Foſſinonte, & pretendit

tendit qu'Anacreon auroit mieux reüssi dans la peinture de l'Amour, s'il se fût expliqué en ces termes :

J'ouvre ma porte, & j'aperçois
Un enfant chargé d'arc, d'aîles & de carquois.

Comment, m'écriai-je ! Est-ce que l'on dit en parlant d'un Soldat armé, que c'est un homme chargé d'épées & de boucliers ? Il me semble qu'on parleroit ainsi d'un portefaix. Il est vrai, reprit Eufrosine, que le terme n'est pas tout-à-fait juste ; mais il se peut souffrir. Ce que je trouve le plus à reprendre dans cette Ode, c'est la fin, qui me paroît trop tenir de la pointe, & que j'aurois beaucoup mieux aimé tourner ainsi.

Après cela l'Amour se mit à sauter, en riant de toute sa force, & me dit, Mon Hôte, rejouï toi avec moi ; mon arc n'a point de mal ; mais ton cœur en tient.

Cela est aussi trop rampant & tient trop du comique, repartit Fossinonte, & je croi avoir attrapé la vraie maniere de conclure ce Poëme, en disant de l'Amour :

Il

Il s'aplaudit du coup, & de joie il en saute,
Et me dit en partant avec un ris moqueur,
Mon arc n'est point gâté ; mais prend garde à ton cœur.
Adieu. Je paie ainsi mon hôte.

Quelque demangeaison que j'eusse de relever vivement ce discours, je me contentai de dire que chacun avoit ses idées ; qu'Anacreon s'étoit contenté de peindre l'Amour un peu malin ; au lieu que Fossinonte en faisoit un vrai brutal. Après ces mots, je me levai pour sortir avec Climene ; la Dame de la maison me remercia de l'honneur que je lui avois fait, en me priant de venir quelquefois chez elle, où je trouverois toujours des esprits fins & connoisseurs. Je ne fus pas plutôt sorti que je demandai à ma parente, comment cette Dame, qui paroissoit être d'assez bon goût, souffroit tous les travers d'esprit de ces Auteurs ? Elle me repondit, qu'elle ne vouloit point les effaroucher, en s'en moquant trop ouvertement, & qu'elle prenoit plaisir à s'en divertir, ne doutant point qu'elle ne preferât Anacreon à toute leur Cabale.

A-propos

A-propos de ce Poëte, ſachez, dis-je, que je lui ai promis de lui rendre un ſervice, où vous pouvez beaucoup m'aider : enſuite racontant ſon avanture, je la priai de s'informer de quelques-unes de ſes Amies, qui pourroit être la petite perſonne deguiſée en Amour qui l'étoit venu reveiller. Climene m'aiant offert d'emploier tous ſes ſoins pour faire cette decouverte, je fus le lendemain voir Anacreon, à qui je dis que ma parente s'étoit chargée obligeamment de lui faire ſavoir, ce qu'il ſouhaitoit avec tant d'ardeur. Je lui apris auſſi la ſcêne qui s'étoit paſſée chez la Senatrice Lambda ; alors il me dit en ſoûriant : Je vois bien que j'ai déja inſpiré quelque jalouſie aux Auteurs de Samos ; mais je m'en conſole, puis que ſelon le proverbe, c'eſt particulierement en fait d'Ouvrages d'eſprit qu'il vaut mieux faire envie que pitié ; d'ailleurs pourvu que je plaiſe aux gens de bon goût, cela me ſuffit. Polycrate ſur tout paroît fort content de mes vers ; j'ai eu depuis peu une longue conference avec lui, & il m'a mis d'une fête qu'il doit bientôt donner dans ſon Palais des fleurs, où tout ce qu'il y a de gens choiſis dans ſa Cour, ſe trouveront ; Afro-

disée m'a prié de vous mener avec moi, & j'en suis fort aise, d'autant plus que vous serez temoin de la magnificence du Prince, & que j'aurai le plaisir de vous entretenir dans les momens qui nous resteront entre les spectacles. Mais à-propos de fêtes & de divertissemens, ne vous ennuiez-vous point de ce nouveau genre de vie? Et ne regrettez-vous point le silence & les legumes de Pythagore? Non, repris-je, cher Anacreon; la seule chose qui me fait quelque peine, c'est de voir que bien des sots participent à des plaisirs qui ne devroient être destinez que pour les gens d'esprit. Et croiez-vous, repartit Anacreon, que ces sots, dont vous parlez, goûtent les delices comme les gens delicats, & de bon goût? Ne vous y trompez pas: ils sont, à la verité, assis aux mêmes tables; ils entendent la même Musique; ils se promenent dans de beaux Jardins; ils regardent des Beautez parfaites: mais ils n'en sont point touchez; ou, s'ils le sont, ce n'est que très-grossierement. On peut les comparer à ces gourmands, qui engloutissent des mets exquis sans les savourer. Je soutiens même, que si les Philosophes connoissoient bien l'art de goû-
ter

ter les plaisirs, ils ne s'emporteroient pas si fort contre eux, & je ne desespere pas, qu'il ne s'en trouve enfin quelqu'un qui mettra la felicité de l'homme dans la volupté. Il aura bien des Sectateurs, m'écriai-je. „ Peut-être pas tant que vous „ pensez, reprit Anacreon; car il est „ beaucoup plus facile d'aneantir les pas- „ sions que de savoir les moderer: mais „ reservons cette matiere pour une autre „ fois. Souvenez vous sur tout de ne „ point vous engager ailleurs, afin d'ê- „ tre en liberté de venir au Palais des „ Fleurs, lors qu'on nous avertira.

Le jour que la fête devoit se donner, je partis avec Anacreon pour ce Palais charmant: il n'est éloigné de Samos que d'environ deux heures de chemin: une de ses faces regarde la mer, & l'autre le fleuve Imbrese.

Le Bâtiment pompeux & vaste en son pourpris,
Renfermoit au dedans des meubles de grand prix,
Et montroit au dehors une superbe face,
Qui s'étendoit au long d'une triple terrasse,

 Dont

Dont l'immenſe fardeau par des arcs ſoutenu,
Coûte ſeul tous les ans un ample revenu.
L'art avoit diſpoſé ſur ces maſſes de pierres
Mille brillantes fleurs, ornemens des parterres,
Et nombre d'orangers tous d'égale grandeur,
Y parfumoient les airs d'une agreable odeur.
Un bocage arroſé d'une onde pure & vive
Temperoit du midi la chaleur exceſſive,
Et ſervoit de retraitte à des milliers d'oiſeaux,
Qui mêloient leur ramage au murmure des eaux.

Vis à vis la principale façade de ce Palais, un long canal plein d'une eau claire & paiſible s'étendoit à perte de vuë, & ſe terminoit agreablement par une infinité de caſcades, qui retomboient dedans avec grand bruit.

Là Neptune lui-même
Prodigue les effets de ſon pouvoir ſuprême,
Et d'un coup de trident du fond d'un antre creux
Fait ſortir à longs flots des fleuves écumeux.

On

On y voit à l'envi les charmantes Naïades
Aplaudir à leur Roi par bonds & par cascades,
Et prendre en se montrant un coloris pareil
A celui que l'Iris emprunte du Soleil.
L'une tombe en torrent, l'autre rampe sur l'herbe :
L'une s'écoule en nape, & l'autre sort en gerbe :
L'une forme un Cypres chargé de Diamans,
Et l'autre fait jouër ses perles par les vents.

Une infinité de Bosquets, ou petits Temples de verdure regnent des deux côtez de ce Canal ; rien n'est plus delicieux que ces charmans reduïts, particulierement lors que le Prince s'y promene ; car alors ils sont remplis des attributs convenables à la Divinité qu'ils renferment, & dont ils portent le nom. Celui de Pomone est enrichi de toute sorte de fruits : celui de Bacchus renferme d'excellens vins ; & l'on trouve des gâteaux delicats dans celui de Ceres ; & ainsi des autres. C'est ordinairement là que Polycrate fait donner la colation entre les repas.

Trop aimables Bosquets, retraittes plus prisées
Que celles que l'on feint dans les Champs Elysées,
Quelle savante main a construit vos berceaux ?
Les uns artistement se courbent en cerceaux;
Les autres en platfonds s'étendent sur la tête :
A suivre vos contours la branche est toûjours prête :
Et de son verd feuillage entourant vos reduits,
Fait dans les plus beaux jours les plus charmantes nuits.

Ce fut le lendemain de nôtre arrivée dans cet agreable sejour que toute la Cour s'étant dispersée par petites troupes, chacun entra dans les Bosquets pour s'y reposer à l'ombre. Anacreon & moi tombâmes justement dans celui de Bacchus, un des Pages du Roi, nommé Bathylle, nous y attendoit sous la figure de l'Amour. Il commença d'abord par nous donner des couronnes ; ensuite nous étant

étant assis sur de petits lits de fleurs, il nous presenta d'un vin exquis. Anacreon charmé de tant de delicatesse, entra en verve, & un moment après composa les vers suivans.

ΩΔ. IV.

ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ.

Ἐπὶ μυρσίναις τερείναις,
Ἐπὶ λωτίναις τε ποίαις,
Στορέσας θέλω προπίνειν·
Ὁ δ' Ἔρως, χιτῶνα δήσας
Ὑπὲρ αὐχένος παπύρῳ,
Μέθυ μοι διακονείτω.
Τρόχος ἅρματος γὰρ οἷα
Βίοτος τρέχει κυλισθείς.
Ὀλίγη τε κεισόμεσθα
Κόνις, ὀστέων λυθέντων.
Τί σε δεῖ λίθον μυρίζειν;
Τί δὲ γῇ χέειν μάταια;
Ἐμὲ μᾶλλον, ὡς ἔτι ζῶ
Μύρισον, ῥόδοις τε κρᾶτα
Πύκασον, κάλει δ' ἑταίρην,

Πρὶν, ἐρῶ σε, δεῖ μ' ἀπελθεῖν
Ὑπὸ νερτέρων χορείας
Σκεδάσαι θέλω μερίμνας.

ODE IV.

SUR LES PLAISIRS.

Couronné de myrte & de lierre,
Et couché ſur le verd gazon,
Du Nectar, dont Bacchus fit preſent à la Terre,
Je pretens enyvrer mes ſens & ma raiſon.
Bien loin de m'en faire la guerre;
Amour! releve ton bandeau;
Quitte ton arc & ton flambeau,
Et pren ſoin de remplir mon verre.
Vien me verſer ce divin jus,
Unique remede à ma peine.
Vien vite: chaque inſtant vers la mort nous entraine.
Le tems fuit, & ne revient plus.
Je ne ſerai bientôt que pouſſiere & que cendre.
Eh! que m'importe alors, que de ſa belle main,
Au pied de mon tombeau Cloris vienne repandre
Des fleurs, des parfums & du vin?
Va moi plutôt chercher cette charmante Blonde;
Rend la ſenſible à mes deſirs,
Avant que de jouïr des biens d'un autre monde,
Je veux de celui-ci goûter tous les plaiſirs.

Ana-

Anacreon envoia ces vers par Bathylle à Polycrate, qui étoit avec Afrodisée dans le Bosquet de Venus; Eh bien! mon cher Criton, me dit-il ensuite, que pensez-vous de cette Ode ? Elle est très-delicate, repris-je, & je gagerois bien que la comparaison que nous avons fait de ces beaux Lieux avec les Champs Elysées; vous a inspiré la pensée qui la termine si heureusement : cependant je crains fort qu'en faisant voir tant d'attachement pour cette vie, & si peu de foi pour l'autre, on ne vous accuse d'impieté. „ On ne me rendroit pas justice, „ repartit-il; car je ne pretends point „ donner atteinte au sentiment presque „ universel que l'on a d'un autre monde; „ mais je soutiens, que le bon sens veut „ que nous aimions celui-ci, puis que la „ Nature nous y attache avec des nœuds „ si doux, que ceux qui sont le plus per„ suadez de l'immortalité de l'ame, ne les „ voient rompre qu'avec horreur.

Comme nous discourions sur ces matieres, Bathylle revint, amenant avec soi la plus belle Asiatique que j'eusse jamais vuë. Elle étoit vêtuë en Bachante, & avoit sous cet habillement des graces inexprimables. Voilà, dit-il, en

 s'adres-

s'adressant à Anacreon, une aimable personne de la taille & du teint dont vous la souhaitez. Si j'avois pu faire brêche à son cœur, vous auriez tout sujet d'être content d'elle ; mais je n'ai fait encore que l'effleurer : c'est à vous d'achever par les traits de vôtre éloquence ce que mes flêches ont commencé.

Anacreon aiant donné un baiser à ce bel Enfant, prit civilement la Bachante par la main, & la fit asseoir entre nous deux. Je ne finirois point, si je voulois raporter tout ce que ce Poëte dit de tendre & de spirituel à cette Belle, qui de son côté me parut avoir beaucoup d'esprit.

La nuit s'aprochant, nous prîmes tous quatre la route du Palais, où Polycrate & Afrodisée complimenterent fort Anacreon sur son Ode. Les Courtisans lui dirent aussi, qu'ils trouvoient beaucoup plus de sel & de graces dans ses Ouvrages que dans ceux des Auteurs de Samos. Après qu'on eut soûpé, le Roi aiant demandé, ce qu'on feroit le lendemain, Afrodisée l'invita à dîner dans le Pavillon des Roses, qu'il lui avoit fait construire auprès des cascades. Ce Prince y consentit, & donna les ordres pour que tout fut

fût prêt. Nous nous couchâmes de bonne heure, Anacreon & moi, afin qu'en nous levant matin, nous puſſions prendre le plaiſir de la promenade à la fraîcheur. Le lendemain, comme nous ſortions, je reçus la Lettre ſuivante de la part de Climene.

*Je vous dirai, mon cher Parent, que la petite Ode qu'Anacreon a fait dans les Boſquets du Palais des Fleurs, fut hier bien critiquée chez la Sanatrice. Foſſinonte pretendit qu'*être couché ſur le Vert Gazon, *&* enyvrer ſa raiſon du Nectar de Bacchus *n'étoit pas aſſez élegant, & qu'il eut été mieux de s'énoncer ainſi :*

Couché ſur un tendre feuillage
De myrtes amoureux, de trêfles verdoians,
Je veux faire en mes ſens couler ce doux breuvage.

Quelqu'un eut beau dire, que faire couler un breuvage dans les ſens *étoit un vrai galimatias : il n'en demordit point. Litomacros ſoutint auſſi que ce vers :*

Je ne ſerai bientôt que pouſſiere & que cendre,

étoit trop trivial; & qu'il falloit s'exprimer plus noblement, & dire :

La vie inceſſamment roule & ſe precipite,
Et nous ne ſerons plus qu'un peu de poudre après ;
De nos corps conſumez reſtes trop imparfaits !

Enfin Eufroſine ſe voulant diſtinguer ſur tous les autres, eut la hardieſſe d'avancer, que la fin de l'Ode auroit été plus belle en cette maniere : Amour, fai venir ma Maîtreſſe, & ſache qu'avant que d'aller à la noire danſe des morts, je veux me divertir ici. *Il fut dit quantité d'autres choſes encore plus ridicules, que je paſſe ſous ſilence : cependant, ſi vous le ſouhaitez, je vous informerai deſormais de tout ce qui ſe dira ſur les Ouvrages d'Anacreon. Comme je ne ſuis pas ſuſpecte à ſes adverſaires, ils ne ſe cacheront point de moi.*

A l'égard du Petit Amour, qui vint le reveiller, je crois l'avoir decouvert, & je ſuis bien trompée, ſi ce n'eſt la jeune Cleïs nôtre Voiſine : du moins elle m'a paru fort interdite, lors que je lui ai raconté l'avanture. Elle ne m'a pourtant rien voulu avouër ;

avouër; mais Anacreon la reconnoîtra aisément, lors que je la lui ferai voir. Le beau Cleobule lui en conte: ils s'aiment tous deux fort tendrement, & je crois que si vôtre Ami a fondé quelque esperance sur son cœur, il n'a qu'à cesser d'y pretendre: ce n'est encore qu'un Enfant. Adieu; car il est tard, & le Courrier va partir.

CLIMENE.

Anacreon, qui avoit entendu les deux tiers de cette Lettre en soûriant, changea un peu de visage sur la fin. Je vois bien, lui dis-je alors, que le peu d'aparence de vous faire aimer de Cleïs vous inquiete plus que toute la Critique des beaux Esprits de Samos; mais je vous l'avois predit, & vous deviez vous y attendre.

Si j'avois vint ans de moins, reprit Anacreon, je vous proteste que je n'abandonnerois pas si facilement une proie que l'Amour même sembloit avoir fait tomber dans mes filets. Que faire! c'est un mal sans remede. Encore me tiens-je fort heureux de ce que ma vieillesse n'est ni pesante, ni chagrine, & que si je n'ai pas tout-à-fait autant de vivacité qu'en ma jeunesse, j'ai du moins le même goût

pour les plaisirs. Cet agreable Vieillard me dit encore une infinité de choses sur son âge & sur sa vie passée qu'il seroit inutile de raporter.

Nous aprochions insensiblement du Pavillon, où étoit le rendez-vous, & nous jugeâmes par les dehors de ce bâtiment que les dedans devoient être magnifiques. Nous les trouvâmes tels en effet : c'étoit un grand salon flanqué de quatre autres plus petits, dont les portes repondant directement les unes aux autres, formoient des Enfilades à perte de vuë. Le marbre de Paros, dont on avoit revetu les murs, étoit si clair & si transparent, qu'on s'y voioit de tous côtez comme dans des miroirs. Les platfonds étoient de la main des plus habiles Maîtres : les ornemens, tant plats qu'en relief, representoient des Cupidons tenans des guirlandes de rose de toutes les especes : le pavé même étant historié avec du marbre de plusieurs couleurs, faisoit naître ces charmantes fleurs sous les pas. Nous ne pouvions nous lasser d'admirer tant de belles productions de l'Art : lors que le Prince arriva avec Afrodisée & toute la Cour. Après qu'il nous eut salué gratieusement ; Comment trou-

trouvez-vous, dit-il à Anacreon, ce nouvel édifice ? Il est entierement de mon invention, & j'en ai donné toutes les idées. Sire, reprit Anacreon, il n'apartient qu'à un Prince aussi puissant & d'aussi bon goût que vous l'étes, d'allier la magnificence & la delicatesse. Je suis bien aise, ajoûta le Roi, que vous le trouviez bien ; on peut s'en raporter à vous : cependant pour ne point ravir la gloire à qui elle est duë, c'est Afrodisée qui entêtée des roses, en a fait semer presque par tout, & n'étant pas contente des artificielles, tous ces vases qui en contiennent de naturelles, sont encore un effet de son inclination pour cette Reine des Fleurs. Ne pensez pas vous railler, repartit Afrodisée ; c'est veritablement par mes ordres qu'on les y a mis : ils font un fort bel effet ; j'en fais juge Anacreon. Puisque vous voulez bien vous en raporter à moi, dit alors ce Poëte, je vous avouërai, charmante Afrodisée, que je suis si fort en cela de vôtre goût, que quand il n'y auroit de fleurs que celle-là, je me passerois aisément de toutes les autres. En même tems il en prit trois ou quatre, dont il nuança la couronne de lierre qu'il devoit mettre sur sa tête pendant le repas.

repas. Afrodisée en fit autant, & toute la Cour suivit son exemple. La chose fut d'autant plus extraordinaire qu'avant ce tems, par je ne sai quelle raison personne n'auroit osé bigarrer une couronne, & que dans toute l'Ile de Samos on ne les portoit simplement que de saule, de myrte, ou de laurier. Anacreon ne se contenta pas d'être le premier auteur de ce changement; il fit à cette occasion une Ode tout-à-fait galante, & qui fut generalement aprouvée. Ce fut sur la fin du repas, où la conversation commençoit à languir, que ce Poëte reveilla, pour ainsi dire, toute l'Assemblée, en chantant ces paroles avec sa grace ordinaire.

ΩΔ. V.

ΕΙΣ ΡΟΔΟΝ.

Τὸ ῥόδον τὸ τῶν Ἐρώτων,
Ἀναμίξωμεν Διονύσῳ·
Τὸ ῥόδον τὸ καλλίφυλλον
Κροτάφοισιν ἁρμόσαντες,
Πίνωμεν ἁβρὰ γελῶντες.
Ῥόδον, ὦ φέριστον ἄνθος.
Ῥόδον, Ἔιαρος μέλημα·

Ῥόδα

Ῥόδα καὶ θεοῖσι τερπνά.
Ῥόδα παῖς ὁ τῆς Κυθήρης
Στέφεται καλοῖς ἰούλοις,
Χαρίτεσσι συγχορεύων.
Στέψον οὖν με, καὶ λυρίζω,
Παρὰ σοῖς Διόνυσε σηκοῖς,
Μετὰ κούρης βαθυκόλπου,
Ῥοδίνοισι στεφανίσκοις
Πεπυκασμένος χορεύσω.

ODE V.

SUR LA ROSE.

Que le front couronné chacun s'arme d'un verre !
Rions, bûvons, chantons, & dans ce beau feſtin
Mêlons la roſe avec le lierre,
Et le Dieu de l'Amour avec le Dieu du Vin !
La roſe entre les fleurs brille pleine de gloire ;
Elle fait tout le ſoin de Flore & des Zephyrs.
Veut-on ſe mettre au lit, veut-on manger ou boire ?
Elle accompagne les Plaiſirs.
Quand des Dieux l'immortelle Bande
Prend au Ciel ſes plus doux ébats,
Les Graces & l'Amour en font une guirlande,
Qui les tient tous unis dans un même repas.

Couron-

Couronnons nous de rose, Iris, à leur exemple;
Mettons de nos plaisirs cette Reine des Fleurs;
Et contens de Bacchus, nous irons dans son temple
Chanter la lyre en main ses charmantes douceurs.

Ces vers causerent tant de joie à Afrodisée, qu'elle s'écriât en s'adressant à Polycrate; Eh bien! me blâmerez-vous à present d'aimer la Rose? Vous même, Sire, pourriez-vous ne la pas aimer après le bel éloge qu'Anacreon en vient de faire? Il seroit difficile, reprit Polycrate, de lui refuser mon amitié: je pretends même qu'avant qu'il soit peu, j'aurai un tableau, où tous les Dieux assis dans un banquet seront comme enchainez les uns avec les autres par des guirlandes de roses, dont les Graces & les Amours tiendront les extremitez, pendant que de petits Cupidons Aîlez en repandront à pleines mains sur la table. Qu'en dites-vous, Anacreon? Suis-je entré dans vôtre idée? Vous avez bien plus fait, repartit ce Poëte; vous l'avez encore enrichie par ces Petits Amours, qui repandront ces fleurs de tous côtez; ce qui fera un très-bel effet.

Le repas fini, nous allâmes sous le Bosquet consacré à Bacchus, où après avoir

avoir dansé en rond, l'on passa une partie de la soirée à chanter des Hymnes à sa louange. La petite Princesse de Samos aiant temoigné au Roi, qu'elle auroit fort souhaité de faire une mascarade avec les jeunes gens de la Cour, Polycrate y consentit volontiers, & pria Afrodisée de se charger de la conduite de ce divertissement.

La Princesse le pria encore de permettre que la fête se passât dans les petits apartemens construits près du Labyrinthe; ce qu'elle n'eut point de peine à obtenir. Ce Prince reçut alors un Courrier de son principal Ministre, dont il lut les Lettres en se retirant au Palais sur un char tiré par deux Biches plus blanches que la neige même. Comme plusieurs des Courtisans avoient retenu par cœur l'Ode d'Anacreon, ils la firent tenir à leurs Amis de Samos par le même Courrier que Polycrate y renvoia, ce qui fut cause que le lendemain je reçus une autre Lettre de Climene conçuë en ces termes.

Nous reçûmes hier, mon cher Parent; l'Ode de vôtre Ami sur la Rose. On ne peut s'exprimer plus delicatement. Aussi malgré la cabale, plusieurs personnes de l'As-

l'Assemblée lui ont rendu la justice qu'elle merite. Litomacros a pourtant soûtenu, qu'il étoit échapé à Anacreon un beau trait en faveur de la Rose, & que s'il avoit été en sa place, il auroit emploié ces deux vers:

La Rose, Honneur des Fleurs, en est
la plus charmante;
Elle fait tous les soins du Printems Curieux.

Cette curiosité du Printems fit bien rire quelques-uns de la compagnie. Fossinonte ajoûta que ces deux vers auroient encore été plus beaux de cette maniere:

La Rose est le charme des yeux;
C'est la Reine des Fleurs dans le Printems écloses:

ôtant à la Rose, comme vous voiez, les deux tiers de son Empire, puisque d'un commun consentement elle a toûjours étendu sa Roiauté sur les fleurs de l'Eté & de l'Autonne aussi bien que sur celles du Printems. Mais comme ces Auteurs ne font des vers qu'à force d'épithetes inutiles & souvent ridicules, il ne faut pas s'étonner s'ils donnent dans le galimatias.

La

La savante Eufrosine s'est aussi mise sur les rangs, & nous a voulu persuader que la fin de cette Ode auroit été plus galante en ces termes : Couronnez m'en donc, ô Bacchus, & avec ces Couronnes sur ma tête je jouerai de ma lyre dans vos temples, & à vôtre honneur je danserai avec de belles filles. *Jugez par ce beau discours de la politesse d'une Dame, qui pretend être un des plus beaux Esprits de la Grece. Adieu, mon cher Parent; on nous fait esperer que vous reviendrez après-demain en cette ville. Le tems me dure de ne vous point voir.*

Sans mentir, me dit Anacreon, (après la lecture de cette Lettre) je ne comprends pas comment avec tant d'érudition vos Auteurs de Samos peuvent faire de si mauvaises critiques. Je le conçois bien, repris-je, & en voici la raison; c'est que tous ces Ecrivains s'attachent plutôt à savoir beaucoup qu'à aprendre ce qui est necessaire pour être poli & agreable. D'ailleurs, à ce qu'il me paroît, ils se piquent de bien entendre les langues étrangeres, pendant qu'ils sont barbares dans la leur. Cela peut être, repartit ce Poëte: mais laissons les en proie à leur vaine science, & allons

au

des Festins, aiant à sa suite un grand nombre d'Officiers, portant des flambeaux de cire blanche. Il invita toute l'Assemblée à un repas dressé dans le petit Palais de la Princesse. Comme les viandes étoient servies, l'on n'eut qu'à se mettre à table. Polycrate voulut que la Princesse presidât au festin, & qu'elle y tînt le haut bout. Anacreon tout rempli des idées charmantes de cette galanterie, aiant deja ébauché quelques vers sous la sale d'ormes, & ne voulant pas que la fête finit sans temoigner à la Princesse, combien il en étoit charmé, se mit à chanter sur le ton Dorique :

ΩΔ. VI.

ΚΩΜΟΣ.

Στεφάνους μὲν κροτάφοισι
Ῥοδίνους συναρμόσαντες,
Μεθύομεν ἁβρὰ γελῶντες.
Ὑπὸ βαρβίτῳ δὲ κούρη,
Κατὰ κισσοῖσι βρέμοντας
Πλοκάμοις φέρουσα θύρσους,
Χλιδανόσφυρος χορεύει.
Ἁβροχαίτης δ' ἅμα κοῦρος,

Στομάτων

Στομάτων ἀδὺ πνεόντων,
Κατὰ πηκτίδων ἀθύρων,
Προχέει λίγειαν ὀμφάν.
Ο δ' Ἔρως ὁ χρυσοχαίτας,
Μετὰ τῦ καλῦ Λυαίου,
Μετὰ τῆς καλῆς Κυθήρης,
Τὸν ἐπήρατον γηραιοῖς
Κῶμον μέτεισι χαίρων.

ODE VI.

LA MASCARADE.

Que j'aime à voir les jeunes gens
Fouler la naiſſante verdure,
Dans un de ces beaux jours, où l'aimable printems
Semble rajeunir la Nature.
Que j'aime à voir leurs mouvemens,
Lorſque le tyrſe en main, & des fleurs ſur la tête,
Les filles, honneur de la fête,
Danſent d'un pied leger au ſon des inſtrumens.
Là de jeunes garçons une troupe charmante
Se divertit à mille jeux,
Pendant que d'une voix touchante
D'autres frapent les airs de leurs chants amoureux.
Le vieillard d'une humeur riante,
Se livre à d'impuiſſans deſirs,

Leur aplaudit, & se contente
De rappeler en soi l'image des plaisirs.
Enfin accompagnez de Bacchus, de Cythere,
Et de Cupidon qui les suit,
Chez le Dieu de la Bonne Chere
Ils s'en vont tous passer la nuit.

Il eut à peine fini, que toute la Sale retentit des aplaudissemens qu'on lui donna. La Princesse même lui dit fort spirituellement, que sa Muse peignoit si bien qu'il seroit difficile de discerner si son Ode avoit été faite d'après la fête, ou si la fête avoit été ordonnée d'après son Ode. Voilà comme nous passâmes le tems dans le Palais des Fleurs, d'où toute la Cour revint le troisiéme jour. On ne parloit d'autre chose dans Samos que des divertissemens que le Prince y avoit donné : les Poëtes sur tout étoient dans la derniere jalousie de ce qu'Anacreon y avoit si fort brillé, & Litomacros voulant montrer qu'il pouvoit aprocher de la delicatesse de ce grand homme, composa une Ode à l'imitation de cette derniere ; mais il ne fit que s'attirer la risée d'un chacun par ses expressions guindées & par son stile plein de galimatias ; car voici

voici comme il depeignoit une Bacchante :

Une fille, de qui le pied blanc & charmant
Arrête la vuë étonnée,
Aiant un tyrse en main, qui de lierre orné
Sous ses bouquets bruians fremit emprisonné,
Dance au son d'une lyre avec art gouvernée.

A quelque tems de là Anacreon fit encore des vers qui charmerent d'autant plus Afrodisée que Polycrate lui-même en donna le sujet, & q'uelle reconnut par là combien ce Prince étoit satisfait de ses bonnes manieres. Or pour comprendre le fin de cet Ouvrage, il faut sçavoir qu'Afrodisée aima long tems Polycrate sans qu'il y fit aucune attention. Elle avoit beau protester à tous ceux à qui elle en parloit, que ce n'étoit point à son rang, ni à sa Couronne qu'elle en vouloit, & qu'elle ne l'aimeroit pas moins, quand il ne seroit qu'un simple particulier. Le Roi, comme je l'ai déja dit, parut insensible à tous ces temoignages d'un amour desinteressé : il s'attacha même à beaucoup d'autres avant que de se rendre aux charmes d'Afrodisée, dont

les graces & l'esprit l'ont enfin captivé pour toûjours. Voilà le sujet de cette Ode, qui pour être toute allegorique, n'en est pas moins naturelle dans le sens qu'elle offre à la premiere lecture. Aussi fut-elle si bien reçuë, qu'Afrodisée fit present à son Auteur d'une Colombe aprivoisée qu'elle lui envoia parfumée & ornée d'un petit collier de Diamans.

ΩΔ. VII.

ΕΙΣ ΕΡΩΤΑ.

Ὑακινθίνῳ με ῥάβδῳ,
Χαλεπῶς Ἔρως βαδίζων,
Ἐκέλευσε συντροχάζειν.
Διὰ δ' ὀξέων μ' ἀναύρων,
Ξυλόχων τε, καὶ φαράγγων
Τροχάοντα τεῖρεν ὕδρος.
Κραδίη δὲ ῥινὸς ἄχρις
Ἀνέβαινε, κἂν ἀπέσβην.
Ὁ δ' Ἔρως μέτωπα σείων
Ἁπαλοῖς πτεροῖσιν, εἶπε,
Σὺ γὰρ οὐ δύνῃ φιλῆσαι.

ODE

ODE VII.

L'AMOUR VAINQUEUR.

Cupidon pour vanger Aminte,
De ma froideur pour ses appas,
Prit une tige d'hyacinthe,
Et me dit de suivre ses pas.
Je les suivois non sans murmure
Par divers sentiers hauts & bas;
Lorsqu'un serpent par sa morsure
Me mit à deux doigts du trepas.
Je tombai; mais touché de ma langueur mortelle,
Ce Dieu la dissipa du seul vent de son aîle,
Et dit, en me levant doucement par le bras,
Aussi pourquoi n'aime-tu pas?

De tous les Auteurs je ne connois qu'Anacreon qui ait l'art de renfermer tant de choses en si peu de paroles. Cette Ode qui n'a que quatorze vers, nous fait voir comme l'Amour commande à baguette. Elle nous montre aussi le danger qu'il y a de resister à ses ordres, puis qu'aprés les avoir meprisez assez long tems, on est enfin obligé de s'y soumettre. De plus l'Amour, qui guerit celui qu'un serpent avoit piqué à sa suite, nous signifie

que lui ſeul a le pouvoir de nous tirer des fers d'une Maîtreſſe dont la jalouſie & les caprices nous tiranniſent, pour nous mettre ſous l'empire d'une Belle, dont la douceur ſera toute nôtre felicité.

Malgré la delicateſſe infinie qui regne dans ce petit Ouvrage, l'orgueilleuſe & ſavante Eufroſine oſa bien avancer chez la Senatrice Lambda, qu'Anacreon ſe ſeroit expliqué plus galamment, ſi au lieu de dire, que l'Amour le guerit du ſeul vent de ſes aîles, il eut dit, *que ce Dieu lui batit le front avec ſes aîles*; ajoûtant *que c'eſt d'ordinaire ce qu'on fait aux perſonnes qui tombent en defaillance.* M'étant trouvé preſent à ce diſcours, je ne pus m'empêcher d'en faire voir le ridicule. Je ſçai bien, ſavante Eufroſine, lui dis-je, que l'on donne des ſouflets, & que l'on fait même quelque choſe de pis à ceux qu'on veut faire revenir d'une defaillance apoplectique: mais j'ignorois qu'on ſe ſervit d'un ſi violent remede pour une ſimple pamoiſon d'amour. Je croiois au contraire, que le ſeul ſecours d'un évantail, ou de quelques goûtes d'eſſence, auroient ſuffi; mais ſelon vôtre diſcours, le beau ſexe

ſexe doit craindre d'être rudement ſouf-
fleté à la moindre vapeur : ce ſeroit peut-
être le vrai moien de guerir bien des fem-
mes ſujettes à cette maladie. Quoi qu'il
en ſoit, Anacreon, qui n'a pas cru qu'on
pût battre le front avec des plumes, a
eu raiſon de dire, que l'Amour le guerit
du ſeul vent de ſes aîles.

Cette diſpute finie, Climene m'aiant
tiré en particulier, me dit que pluſieurs
perſonnes me ſavoient bon gré de ce que
je rabattois un peu l'orgueil d'Eufroſine,
parce qu'avant que je fuſſe venu dans Sa-
mos, cette Savante tenoit ſi fort le haut
bout dans toutes les Aſſemblées, qu'elle
pretendoit qu'on dût recevoir toutes ſes
paroles comme autant d'oracles. Elle me
dit de plus, que pour me faire plaiſir auſſi
bien qu'à Anacreon, elle nous avoit me-
nagé pour le lendemain une partie de plai-
ſir chez le pere de Cleïs, qu'elle en ſeroit,
& que par honnêteté il ſeroit bon que je
lui rendiſſe une viſite auparavant. J'y
allai auſſi-tôt. Il me parut homme d'e-
ſprit & de bon commerce : il me remer-
cia fort de l'honneur que mon ami &
moi lui ferions de prendre un repas chez
lui, & qu'il feroit tout ſon poſſible pour
nous bien recevoir.

Anacreon, à qui j'allai conter le succès de l'entremise de Climene, charmé de revoir son Petit Amour, me remercia beaucoup pour elle, & me pria de ne point manquer de le venir prendre pour aller chez Cleon. Le lendemain ce bon homme nous reçut de la maniere du monde la plus gracieuse : mais comme la meilleure piece du festin manquoit, je veux dire, la jeune Cleïs, Anacreon ne montroit point un air tout-à-fait content. Climene, qui s'en aperçut, ne manqua pas de demander aussitôt à la Femme de Cleon, pourquoi la Compagnie étoit privée du plaisir de voir son aimable fille ? Vous lui faites trop d'honneur, repartit la Mere ; mais soit par caprice, ou parce qu'elle ne s'est pas trouvée assez bien coëffée, je ne l'ai jamais pu obliger de venir souper. Si ce n'est que çela, reprit Climene, en se levant de table, je vais la chercher moi-même, & je suis bien sûre que je l'amenerai. En effet nous la vîmes revenir un moment après, tenant Cleïs par la main, & la conduisant comme malgré elle. Cette petite violence augmentant l'éclat du teint de cette Jeune Beauté, nous fûmes tous saisis d'admiration.

ration. Auſſi le viſage d'une belle Perſonne, où l'on voit éclater une charmante pudeur, eſt à mon gré, le plus beau de tous les ſpectacles. Sa Mere l'aiant un peu grondée, comme elle n'oſoit rien repondre, Anacreon l'excuſa très-galamment, & fit paroître tant de joie qu'il n'étoit pas dificile de voir que la ſeule abſence de cette Belle l'avoit empêché de s'y livrer tout entier. Je n'aurois jamais fáit, ſi je voulois rapporter tous les diſcours où ce Poëte fit paroître ſa delicateſſe, ſoit en louant les attraits de Cleïs, ſoit en lui temoignant finement, combien il en fut épris dès la premiere fois qu'il la vit. La jeune Perſonne ſoutint auſſi toutes ſes galanteries fort ſpirituellement: elle penſa même une fois le deconcerter; car ce Poëte lui aiant dit pour la cajoler qu'elle reſſembloit à l'Amour, qu'il en pouvoit parler ſavamment, puis qu'il n'y avoit pas long tems qu'il avoit reçu ce Petit Dieu chez lui; c'eſt ce que vous aurez bien de la peine à nous faire croire, reprit-elle; car le Fils de Venus ne ſe plaít guere à loger chez les Vieillards. L'éclat de rire que toute l'Aſſemblée fit alors, dura ſi long tems, qu'Anacreon

eut le loiſir de ſe remettre de la petite confuſion que lui cauſa cette raillerie, à laquelle il ne s'attendoit pas: mais ſi-tôt que l'on eut ceſſé, il repartit que l'Amour avoit contracté tant d'habitude avec lui pendant qu'il étoit jeune, qu'il ne pouvoit l'abandonner dans ſa vieilleſſe, & qu'il lui venoit encore rendre viſite quelquefois. Sur ces entrefaites Cleon nous aiant fait ſervir d'un excellent vin de Lesbos, nous pria de l'excuſer s'il n'en avoit pas donné dès le commencement du repas; mais qu'il étoit ſi rare qu'on n'en pouvoit pas avoir pour de l'argent, tant ceux de cette Ile ſavoient s'en prevaloir. On ne l'achetera pas encore long tems ſi cher, reprit Anacreon; Polycrate y mettra bon ordre. En attendant, ne laiſſons pas de boire de cette charmante liqueur. J'en ai chez moi encore cent bouteilles, dont il m'a fait preſent; je vous en ferai part. Cleon l'aiant remercié, nous allâmes nous promener dans le Jardin de la Maiſon. On y dança; après quoi l'on paſſa le reſte de la ſoirée à mille petits divertiſſemens. Climene aiant pour lors ordonné à Cleïs par les loix d'un certain jeu, de baiſer Anacreon, ce Poëte voulant

lant par galanterie la prevenir, cette Belle s'enfuit, & le fit long tems courir après elle. Enfin l'aiant attrapée, il la jetta sur l'herbe, & lui donna un baiser. Elle fit alors un si grand cri, que toute la Compagnie vint à son secours, & rit bien de la colere où elle étoit d'avoir été vaincuë par un Vieillard; car elle lui donnoit toûjours ce nom. Chacun aiant pris congé de nos hôtes, (car il étoit fort tard) Anacreon vint avec moi reconduire Climene jusque chez elle, & la remercia du plaisir qu'elle lui avoit fait en lui procurant la connoissance de Cleon. Comme elle lui eut repondu, Dites plutôt de Cleïs; Vous avez raison, reprit-il; car je ne veux rien vous cacher. J'aime cette jeune Personne; j'ai même derobé subtilement sa Colombe en passant devant sa cage: la voilà dans mon sein; & j'espere la lui renvoier demain avec des vers sur le baiser que je lui ai ravi. Je suis bien aise, repliqua Climene, d'avoir contribué à allumer une si belle flâme; car je ne doute point qu'elle n'échauffe vôtre veine. La seule grace que je vous demande, c'est que vous vouliez bien me communiquer les Ouvrages que

vous composerez sur ce sujet. Anacreon le lui promit, & s'étant retiré tout rempli du projet qu'il avoit formé, il passa une partie de la nuit à composer l'Ode que voici.

ΩΔ. VIII.

ΕΙΣ ΤΟΝ ΕΑΥΤΟΥ ΟΝΕΙΡΟΝ.

Διὰ νυκτὸς ἐγκαθεύδων
Ἀλιπορφύροις τάπησι,
Γεγανυμένος Λυαίῳ,
Ἐδόκουν ἄκροισι ταρσοῖς
Δρόμον ὠκὺν ἐκτανύειν,
Μετὰ παρθένων ἀθύρων.
Ἐπεκερτόμουν δὲ παῖδες
Ἀπαλώτεροι Λυαίου,
Δακέθυμά μοι λέγοντες,
Διὰ τὰς καλὰς ἐκείνας.
Ἐθέλοντα δὲ φιλῆσαι
Φύγον ἐξ ὕπνου με πάντες.
Μεμονωμένος δ' ὁ τλήμων
Πάλιν ἤθελον καθεύδειν.

ODE

ODE VIII.

LE SONGE.

Une nuit que Bacchus par ſon Nectar vermeil
Faiſoit ſur tous mes ſens regner un doux ſommeil,
Je ſongeois qu'en un pré courant après des Belles,
J'avois atteint l'une d'entr'elles.
C'étoit la jeune Flore, à qui mes cheveux gris
Donnoient pour moi quelque mepris.
Elle eut beau vouloir ſe deffendre,
Rempli des ardeurs de Cypris
Je la jettai ſur l'herbe tendre
Malgré ſes efforts & ſes cris.
Déja ſur ſa bouche vermeille
Je cueillois des baiſers au gré de mes deſirs,
Quand tout à coup je me reveille
Comme j'allois toucher au comble des plaiſirs.
Malheureux que je ſuis, dis-je alors en colere.
C'eſt un ſonge qui te ſeduit,
Chaſſons de mon cerveau cette folle chimere
Et donnons au repos le reſte de la nuit.

Le lendemain Anacreon aïant mis le collier de Diamant de la Colombe que lui avoit donné Afrodiſée, à celle de Cleïs, il y attacha ces vers, après quoi il ouvrit la fenêtre, à deſſein qu'elle s'en retourna

à son premier gîte. La Colombe ne manqua pas de s'envoler ; mais soit qu'elle fut encore étourdie, ou qu'elle fût attirée par une autre Colombe, qui étoit sur la fenêtre d'Afrodisée, elle s'y alla reposer. Afrodisée surprise de la voir, & s'imaginant que c'étoit la même qu'elle avoit donnée à Anacreon, voulut la prendre ; mais alors l'oiseau reprenant son vol s'en alla à tire d'aîles dans la maison de Cleïs. Cet incident fut cause qu'Afrodisée envoia chercher Anacreon : elle lui demanda ce que vouloit dire ce billet qu'il avoit attaché au col de sa Colombe, & à qui il s'adressoit. C'est, repondit Anacreon, un petit mot de lettre que j'écrivois à une personne de mes amies. Je vous entends, reprit Afrodisée ; vous avez dejà fait une Maîtresse : j'en suis ravie. Ce qui m'étonne, c'est que vous aiez pu instruire la Colombe que je vous ai donnée à porter vos Lettres amoureuses. Le secret est des plus beaux ; & il faut que vous aiez plus de talent qu'Orfée, puis que non content de charmer les animaux par vôtre chant, vous les rendez encore raisonnables. Je ne puis vous dire comment cela s'est fait, repartit Anacreon ; mais il y a bien de l'apa-

l'aparence que cette Colombe ne fait voir tant d'esprit que parce qu'elle a eu le bonheur de vous appartenir. Au reste, il n'est rien de plus vrai qu'elle me sert de Courrier, & si vous le souhaitez, vous en verrez l'experience dès demain. Vous me ferez un sensible plaisir, dit alors Afrodisée, & je meurs d'impatience de savoir comment vous vous y prendrez.

Anacreon l'aiant quitté revint chez lui, & m'aiant raconté ce qui lui venoit d'arriver, comme je suis bien aise, me dit-il, d'entretenir Afrodisée dans l'erreur que la Colombe qu'elle a vu, est la même qu'elle m'a donnée. Je vous prie de m'aller promtement faire faire un petit collier d'or par un Orfevre, autour duquel ces mots seront gravez : *J'étois à Venus, & j'apartiens à Anacreon* : demain vous me l'aporterez, & alors je vous developerai tout le mystere.

Je ne manquai pas d'aller sur le champ au plus habile Ouvrier, qui me promit de me donner ce collier le même jour. En attendant ne sachant que faire, je me transportai chez la Senatrice Lambda, où je trouvai l'Assemblée ordinaire des soi-disant beaux Esprits de Samos. Climene

mene qui y étoit, m'aiant demandé à l'oreille si je n'avois point quelque nouvel Ouvrage d'Anacreon, je lui donnai le Songe dont j'avois retenu une copie. La Senatrice s'en étant aperçu, l'obligea d'en faire part à la Compagnie. Il fut generalement aplaudi. La seule Eufrosine soutint, que ce Poëte auroit donné plus d'agrement & de delicatesse à son Ode, *s'il y avoit mis de jeunes garçons plus beaux que Bacchus même, qui se seroient moqué de lui, & qui lui auroient dit des injures parce qu'il jouoit avec des Belles.* Litomacros, grand Partisan de cette Savante, ajoûta *qu'Anacreon auroit pu remonter encore plus haut, & nous renvoier à la mort d'Orfée & à la cause de la haine que les femmes de Thrace conçurent contre lui : mais que ceux qui connoissent à peine ces noms-là, sont privez de ces grandes beautez.*

Je suis d'un sentiment bien contraire au vôtre, leur dis-je, & je crois que l'ignorance de ces sortes de choses est preferable au savoir, dont vous faites un si grand cas. Il y a tant d'autres beaux endroits dans la Fable, qu'il faut avoir, ce me semble, le goût bien depravé pour vanter si fort ceux que l'honnêteté & la Reli-

Religion condamnent. A l'égard des beaux garçons, dont Eufrosine a voulu embellir le Poëme d'Anacreon, je les trouve très-mal instruits de s'amuser à dire des injures. La jalousie peut inspirer des plaintes & des reproches; mais il n'y a que les gens de la lie du peuple qui disent des injures. D'ailleurs Eufrosine est d'un sexe à ne point prendre le parti de ce honteux rafinement d'amour, bien loin d'y trouver de l'agrement & de la beauté.

Je n'eus pas plutôt dit ces mots que je quittai l'Assemblée, de peur de replique sur une semblable matiere. De là je m'en allai chez l'Ouvrier au petit collier, qui avoit tellement avancé l'ouvrage qu'il me le livra dès le soir même. Je le portai aussi-tôt à Anacreon que je trouvai mettant au net l'Ode suivante.

ΩΔ. IX.

ΕΙΣ ΠΕΡΙΣΤΕΡΑΝ.

Ἐρασμίη πέλεια,
Πόθεν, πόθεν πέτασαι;
Πόθεν μύρων τοσούτων,
Ἐπ' ἠέρος θέουσα,

Πνέεις

Πνέεις τε καὶ ψεκάζεις;
Τίς ἐστι σοὶ μεληδών;
Ἀνακρέων μ' ἔπεμψε
Πρὸς παῖδα, πρὸς Βάθυλλον,
Τὸν ἄρτι τῶν ἁπάντων
Κρατοῦντα, καὶ τύραννον.
Πέπρακέ μ' ἡ Κυθήρη,
Λαβοῦσα μικρὸν ὕμνον.
Ἐγὼ δ' Ἀνακρέοντι
Διακονῶ τοσαῦτα·
Καὶ νῦν, ὁρᾷς, ἐκείνου
Ἐπιστολὰς κομίζω.
Καὶ φησὶν εὐθέως με
Ἐλευθέραν ποιήσειν.
Ἐγὼ δὲ, κἢν ἀφῇ με,
Δούλη μενῶ παρ' αὐτῷ.
Τί γάρ με δεῖ πέτασθαι
Ὄρη τε, καὶ κατ' ἀγροὺς,
Καὶ δένδρεσιν καθίζειν,
Φαγοῦσαν ἄγριόν τι;
Τανῦν ἔδω μὲν ἄρτον
Ἀφαρπάσασα χειρῶν
Ἀνακρέοντος αὐτοῦ.

Πιεῖν

Πιεῖν δέ μοι δίδωσι
Τὸν οἶνον ὃν προπίνει.
Πιοῦσα δ' ἂν χορεύσω,
Καὶ δεσπότην ἐμοῖσι
Πτεροῖσι συγκαλύψω.
Κοιμωμένη δ' ἐπ' αὐτῷ
Τῷ βαρβίτῳ καθεύδω.
Ἔχεις ἅπαντ' ἄπελθε·
Λαλιστέραν μ' ἔθηκας,
Ἄνθρωπε, τῆς κορώνης.

ODE IX.

LA COLOMBE.

Di moi, Colombe bien aimée,
D'où viens-tu si bien parfumée?
Où vas-tu? de grace, aprend moi;
Quel est ton sort & ton emploi?
Cette Lettre que tu vas rendre,
Et l'odeur que ton vol repend,
Me donnent un desir d'aprendre,
De qui ta fortune depend.
En deux mots, je vais satisfaire,
Charmant Ramier, à tes desirs.
Je sers un Maître debonnaire,
Qui me met de tous ses plaisirs.

Par

Par Venus je lui fûs donnée
Pour un hymne qu'il a chanté
Sur ſes appas & ſa beauté.
De lui depend ma deſtinée ;
Et ſi tu veux ſavoir ſon nom,
C'eſt le galant Anacreon.
De ſa part je porte une Lettre
A Cleïs, dont les traits vainqueurs
Peuvent facilement ſoumettre
Tous les eſprits & tous les cœurs.
Pour recompenſer mes ſervices,
Il me promet la liberté :
Mais je fais toutes mes delices
D'une telle captivité.
Et ne ſerois-je pas bien folle,
D'aller aux champs chercher du grain,
Expoſée aux fureurs d'Eôle,
En danger de mourir de faim ?
Pendant que ſans ſoins & ſans peine
Je mange chez lui de ſon pain,
Et dans ſa coupe à gorge pleine
Je m'énywre d'un jus divin.
Quand j'ai bû, pour lui faire fête,
Je voltige autour de ſa tête :
De là pour prendre un doux repos,
Je viens me placer ſur ſon dos,

Ou

Ou sur l'un des bouts de sa lyre.
Ami, voilà bien du caquet.
Il est tems que je me retire.
J'ai plus jasé qu'un perroquet.

Anacreon ne m'eut pas plutôt recité ces vers que transporté d'admiration je me jettai à ses genoux, le regardant comme la Divinité du Parnasse. Si vous n'étiez pas si fort prevenu en ma faveur, me dit-il, en me relevant, je vous prierois de me donner vôtre avis sur cet Ouvrage; mais je craindrois que l'amitié n'ôtât la liberté à vôtre jugement. Dites plutôt, repris-je, que les beautez, dont il est plein, fermeroient la bouche à la Critique la plus audacieuse. Rien n'est plus spirituellement imaginé, & tout y est exprimé très-naturellement. Qu'Afrodisée va être charmée, & que vos Rivaux vont être confus; car je vois bien que ces vers sont faits pour cette aimable Personne, & que vous les lui voulez faire porter par la Colombe qu'elle vous a donnée. Vous l'avez deviné, me dit-il, mon cher Criton; & j'aurai encore besoin de vôtre secours en cette occasion; car il faudra, s'il vous plaît, que vous alliez voir, quand il sera jour, chez Afro-

Afrodisée, & que ses fenêtres seront ouvertes, afin que lâchant la Colombe à propos elle s'aille rendre tout droit chez elle. Je n'y manquerai pas, lui repondis-je : il y a trop d'honneur à vous être utile dans une entreprise aussi galante que celle-là.

Le lendemain l'étant venu avertir que j'avois vu Afrodisée badiner à sa fenêtre avec son autre Colombe, & que c'étoit le vrai moment de lâcher la sienne, il me pria de m'aller cacher tout auprès pour voir si la messagere ne s'écarteroit point. J'y fus, & peu de tems après je la vis entrer : je m'en revins aussi-tôt lui raconter le succès. Le Ciel en soit loué, me dit-il ; allons nous divertir à present ; car je me sens la tête un peu chargée, je crois que cela vient de trop d'aplication. Après nous être un peu promené, je le menai dîner chez moi. Comme nous étions tête à tête, je lui fis mille questions, sur lesquelles il me repondit de maniere que j'eus tout sujet d'être content. Il me confia même alors le secret de la guerre que Polycrate devoit entreprendre contre les Lesbiens, tant pour les châtier de ce qu'ils avoient autrefois donné du secours à ses ennemis, que pour

pour ſe rendre maître d'une Ile qui produiſoit de ſi bon vin. Le diſcours étant enſuite tombé ſur l'exil de Pythagore, il me dit que c'étoit la faute de ce Philoſophe, & non celle de Polycrate, parce que bien loin que Pythagore dût s'exiler volontairement de ſa Patrie, la voiant ſous la domination d'un Prince, il devoit au contraire remercier les Dieux de ce qu'ils avoient plutôt mis le gouvernement de la Republique entre les mains d'un homme ſage, que de l'avoir laiſſé à la diſpoſition du Peuple, qui eſt une bête feroce. Il auroit pu tenir ſon Ecole ſous l'autorité d'un Monarque qui a tant de panchant à pratiquer la vertu, & dont l'exemple auroit beaucoup contribué à la faire ſuivre; mais il ſemble que Pythagore ait cru que la Roiauté étoit un obſtacle à la propagation de la ſageſſe, ou qu'il ait voulu dominer lui-même; ce qui eſt une ambition indigne d'un Philoſophe.

Nous en étions ſur ces matieres, lors que Climene m'envoia dire, que j'euſſe à l'attendre, & qu'elle avoit quelque choſe à me communiquer. En effet, elle vint un moment après, & apercevant Anacreon, elle lui dit, qu'elle lui alloit

alloit annoncer la plus agreable nouvelle qu'il pût jamais souhaiter. Quoi, interrompit Anacreon, seroit-il possible que Cleïs fut touchée de l'Amour, que je sens pour elle. C'est encore quelque chose de plus, reprit Climene. C'est une affaire qui vous fait autant d'honneur, que l'autre vous causeroit de plaisir. Si cela est, repliqua-t-il, ne me faites pas languir davantage, & dites moi promptement quel est cet honneur, que la fortune m'a procuré, en attendant les douceurs que je dois esperer de l'Amour.

Vous saurez donc, continua Climene, que je viens de chez la Senatrice Lambda, où se tenoit l'Assemblée ordinaire des beaux Esprits. Un Courtisan y est arrivé, qui voiant qu'on étoit sur vôtre chapitre, (car on n'y parle presque plus que de vous) nous a recité des vers sur une Colombe qui sont parfaits, & qu'il a dit avoir été si bien goutez d'Afrodisée, qu'elle avoit osé dire publiquement en presence du Roi même, que si elle n'étoit pas la Maîtresse de Polycrate, elle voudroit être celle d'Anacreon. A quoi le Prince avoit repondu, qu'il la remercioit de la preference qu'elle lui donnoit sur un homme d'un tel merite, puis qu'il

qu'il ne connoissoit que ce Poëte au monde, contre lequel il voulut changer de condition.

Polycrate & Afrodisée me font trop d'honneur, reprit Anacreon ; & je regarde tout ce qu'ils ont pu dire en ma faveur, comme une marque de leur bonté, plutôt que comme un effet de mon merite : mais une chose qui est vraie, & que vous n'aurez pas de peine à croire, c'est que si je n'étois pas aussi content de mon sort que je le suis, je voudrois être Afrodisée ou Polycrate. Voilà, dis-je des souhaits, qui honorent reciproquement ceux qui les font ; mais apprenez moi, chere Climene, ce que les beaux Esprits ont dit de l'Ode sur la Colombe. Ils n'ont pas osé la mepriser en presence du Courtisan qui l'avoit apportée ; ils ont seulement pretendu qu'il y avoit des endroits qui pouvoient être exprimez plus noblement. Eufrosine vouloit que le Ramier eut dit à la Colombe, *Où as-tu pris l'essence qui coule de tes aîles?* A quoi le Courtisan a repondu qu'une Colombe qu'on auroit arrosée avec de l'huile de senteur, auroit eu peine à voler, au lieu que le parfum d'Anacreon étoit plus conforme à la verité & au bon sens.

Le Sacrificateur Rignomare a dit, qu'il auroit voulu enrichir ce Poëme de ces deux vers :

Quand j'ai bû, tout du plus excellent,
A voltiger, à danser je fais rage.

On ne lui a rien repondu ; mais l'on s'est contenté de hausser les épaules. Fossinonte qui pretend avoir plus d'esprit qu'Anacreon, a avancé que la fin de cette Ode étoit trop simple & trop badine, & qu'il auroit mieux valu la finir par des vers nobles & pompeux, tels que ceux-ci :

Lors que je m'endors à l'instant,
Je vais me placer sur sa lyre.
Adieu. J'en ai plus dit, que je n'en voulois dire.

Je ne suis pas de ce sentiment, a repliqué Litomacros, & je tiens que le plus joli de cette Ode est l'heureuse allusion d'oiseau à oiseau ; mais les termes n'en sont ni assez clairs, ni assez bien rangez, & je l'aurois voulu finir ainsi :

Adieu ;

Adieu ; que rien ne te retarde.
La corneille est moins babillarde,
Que tu ne m'ás renduë, Ami, dans ce moment.

Le Courtisan s'est alors retiré assez brusquement très-peu convaincu, comme je crois, de la clarté & du bel arrangement des termes de Litomacros. Je suis sortie aussi incontinent pour n'être pas temoin de cent autres pareilles reflexions, dans lesquelles ces Messieurs s'étoient embarquez; mais, dis-je à Climene, vôtre Senatrice ne craint-elle pas de passer elle-même pour ridicule, en souffrant de tels discours en sa presence, & en donnant azile à des gens de si mauvais gout? Vous n'étes pas vous-même trop sage, reprit Anacreon, de vous mettre serieusement en colere contre les Sots. Laissez les parler ou composer à leur fantaisie; riez plutôt de leurs sottises, & que vous importe que tels & tels manquent de bon sens, pourvu que vous en aiez. Quoi repliquai-je? Je pourrois voir tranquillement ces Sots dominer dans les Assemblées, posseder les charges de Litterature, &

jouïr des recompenses duës aux vrais beaux Esprits? „Oui, mon cher Criton,
„ il le faut souffrir, ajoûta-t-il, puis
„ que tous ces Emplois & ces honneurs
„ ne valent pas l'estime qu'un homme
„ de bon goût aura pour vous. Il est
„ vrai qu'il seroit à-propos que les plus
„ habiles fussent preferez à ceux qui le
„ sont moins ; mais comme il est impos-
„ sible que dans un Etat il n'y ait des me-
„ chans qui prosperent au prejudice des
„ bons, aussi ne peut-on empêcher que
„ des Sots ne s'y élevent aux depens des
„ gens d'esprit, & comme il est plus utile
„ que le soleil luise sur les mechans, que
„ de cesser entierement de nous éclairer,
„ de même il vaut mieux que le Prince
„ recompense en general tous ceux qui
„ travaillent à cultiver les sciences, dut-
„ il favoriser quelques gens indignes, que
„ de ne recompenser personne. De plus,
„ ceux qui ont été oubliez dans la distri-
„ bution des graces, ont l'avantage de
„ faire dire d'eux, qu'ils meritoient ce
„ que les autres n'ont eu que par brigue
„ ou par cabale. En effet, n'est-il pas
„ plus glorieux d'être cru digne d'un
„ rang qu'on ne possede pas, que d'être
„ reputé indigne de celui que l'on occu-
„ pe?

„ pe? Je vous dirai même que j'ai été au-
„ trefois de vôtre ſentiment, & que je
„ croiois qu'il étoit neceſſaire de ſatiriſer
„ & de faire voir le ridicule des faux
„ Eſprits ; mais j'ai compris que cela ne
„ ſervoit preſque de rien ; car la plupart
„ de ces gens ne conoiſſent pas quand on
„ les raille ; ou s'ils viennent à le recon-
„ noître, loin de ſe corriger, ils haïſ-
„ ſent à mort ceux qui les ont raillé. Ils
„ font tout ce qu'ils peuvent pour leur
„ nuire, & de Sots qu'ils étoient, ils
„ deviennent Mechants ; ce qui eſt le
„ comble de la folie.

Profitez, mon cher Parent, de ces maximes, me dit alors Climene ; car je crains fort que vôtre trop grande ſincerité ne vous attire un jour quelque affaire fâcheuſe. Laiſſons donc en paix le mauvais ſens, repliquai-je, puis que c'eſt un animal ſi dangereux : cependant je vous avoüe que tout mon plaiſir ſeroit de voir un autre Hercule triompher de cette Hydre toûjours renaiſſante. Je vois bien, dit alors Anacreon, que Criton ſera toûjours ennemi irreconciliable des Sots & des Pedants : ne lui en parlons pas davantage, de peur de l'irriter encore plus vivement contre eux.

Dites moi plutôt officieuse Climene, si vous avez vu l'aimable Cleïs, & comment elle a reçu les vers que je lui ai envoié par sa Colombe. Si cette Belle, repondit Climene, avoit pour vous toute l'estime que vous meritez, elle n'auroit pas manqué de repondre à vôtre galanterie : c'est du moins ce que j'aurois crû devoir faire en pareille occasion : mais j'aprehende que vôtre âge ne l'empêche de voir tout ce que vôtre esprit a de charmes & de delicatesse. N'importe, repliqua Anacreon, je veux avoir le plaisir de tenter une telle avanture. Prenez garde, ajoûta Climene, que ce ne soit l'avanture du pot de terre & du pot de fer de nôtre bon Esope. Vôtre comparaison, dis-je, peut être juste : mais ignorez-vous, chere Climene, que les Amans n'aiment point les remontrances ? De l'air interessé dont vous les faites à nôtre Ami, je vous croirois un peu jalouse. Eh bien, reprit-elle, trouveriez-vous que j'aurois tort de l'être ? Le sujet n'en vaut-il pas la peine ? En tout cas, je suis une Jalouse fort commode ; car je souhaiterois que toutes les femmes de Samos aimassent Anacreon. Voilà, repondis-je, ce qui s'apelle,

pelle, se cacher adroitement parmi la foule; mais s'il n'est pas possible que toutes les Belles de Samos aiment Anacreon, je lui connois un si grand fond de tendresse qu'il pourra bien les aimer toutes; & alors vous aurez vôtre tour. Ces paroles firent un peu rougir Climene. Anacreon même, tout prevenu qu'il étoit pour sa jeune Cleïs, s'aperçut de son trouble, & je ne sçai comment les choses auroient tourné, si le bon homme Cleon ne fut entré pour nous dire, qu'aiant appris que nous étions ensemble, il nous venoit prier de lui faire l'honneur de manger chez lui le lendemain, & qu'il venoit de chez Anacreon pour le remercier de son vin de Lesbos, dont il lui avoit fait present. Nous sortîmes tous quatre ensemble, & nous promenant dans la Place publique, il arriva qu'Anacreon aiant jetté les yeux sur de petites statuës de cire qu'un jeune homme étaloit, il lui demanda combien il vouloit vendre un petit Cupidon. C'est une marchandise bien dangereuse, repondit le Marchand; je ne vous conseille pas de vous en charger. A mon égard, je voudrois déja en être defait; car ce petit Dieu est si mutin qu'il derange tout dans ma boutique.

Anacreon prenant plaisir au discours de ce jeune homme, après plusieurs reparties acheta effectivement le petit Amour, & l'emporta chez lui, où je l'allai reconduire pendant que Cleon ramena Climene chez elle. Nous fûmes le lendemain au dîner, où nous étions prié : nous y trouvâmes nombreuse compagnie, parmi laquelle étoit le Sacrificateur Rignomare, à qui par respect pour son caractere, on donna le haut de la table. Comme on en étoit au second mets, le hasard aiant fait tomber la conversation sur les propos d'amour, Anacreon raconta à la compagnie les plaisantes reparties du Marchand, de qui il avoit acheté la veille un petit Amour de cire, & recita une Ode qu'il avoit composée sur ce sujet.

ΩΔ. X.

ΕΙΣ ΕΡΩΤΑ ΚΗΡΙΝΟΝ.

Ἔρωτα κηρινόν τις
Νεηνίης ἐπώλει·
Ἐγὼ δέ οἱ παραστὰς
Πόσου θέλεις, ἔφην, σοὶ
Τὸ τυχθὲν ἐκπρίωμαι;

Ὁ

Ο' δ' εἶπε Δωρίζων,
Λάβ' αὐτὸν, ὁπόσου λῇς.
Ο῎μως δ' ἂν ἐκμάθῃς πᾶν·
Ο'υκ εἰμὶ κηροτέχνης·
Α'λλ' ȣ̓ θέλω ξυνοικεῖν
Ε῎ρωτι παντορέκτα.
Δὸς ȣ̓̃ν, δὸς αὐτὸν ἡμῖν
Δραχμῆς καλὸν σύνευνον.
Ε῎ρως, σὺ δ' εὐθέως με
Πύρωσον· εἰ δὲ μὴ σὺ
Κατὰ φλογὸς τακήσῃ.

ODE X.

L'AMOUR DE CIRE.

Un jour rencontrant par hasard
Un petit Amour fait de cire,
Où brilloit la beauté de l'art,
Je m'en aproche & je l'admire.
Ami, dis-je, ensuite au Marchand,
Combien voulez-vous me le vendre ?
Helas reprit-il à l'instant !
Monsieur, vous n'avez qu'à le prendre,
Pour une dragme il est à vous.
Tout est joli dans cet ouvrage :
Mais c'est un Amour qui fait rage,
Et qui rend les plus sages foux.

Quel qu'il ſoit, repris-je, il n'importe :
Je l'achete ; en voilà le prix.
Mais toi, petit Dieu, fais enſorte
Que je ſois aimé de Cloris.
Depuis long tems je meurs pour elle.
Compte que ce n'eſt point un jeu.
Si tu n'enflâmes cette Belle,
Je te fais fondre à petit feu.

Ce petit Poëme fut aplaudi par tous les Conviez. Rignomare fut le ſeul qui pretendit, que la fin en pouvoit être mieux tournée, & qu'il y auroit eu plus de delicateſſe à menacer l'Amour en cette maniere :

Si tu ne m'échauffes dans peu,
Je te chauferai dans mon feu.

Voiant qu'Anacreon ne diſoit mot ; Et depuis quand, m'écriai-je, venerable Prêtre, *chaufer* ſignifie-t-il *fondre ?* Quelle grace peut avoir un fade jeu de mots, lors qu'il n'y a point de penſée ? Et n'eſt-ce pas l'ôter entierement de cette Ode, que de n'y point parler de la cire, dont cet Amour étoit composé ? Le Sacrificateur, ſurpris de mon raiſonnement ; Au moins, Criton, repartit-il, vous

vous ne sauriez nier, que ces vers ne blessent le respect dû aux Immortels, puis qu'ils contiennent une menace contre un des plus puissants d'entre les Dieux. Vous auriez raison, repris-je, si le Poëte avoit parlé serieusement: mais il a été permis de tout tems à la Poësie de badiner sans qu'on ait pris ses expressions au pied de la lettre; & de quel droit ôteroit-on cette liberté aux Poëtes, puis qu'on l'accorde bien à d'autres? N'a-t-on pas vu le sage Esope introduire dans ses Fables un homme qui ne se contente pas de menacer son Idole peu bienfaisante; mais qui lui casse la tête avec un levier. La difference est bien grande, interrompit Rignomare; Esope vivoit du tems que Samos étoit Republique: les choses sont bien changées depuis ce tems-là. Oui, repris-je en colere: car nous vivons à present sous un Prince judicieux & équitable. Je m'étonne même qu'après en avoir reçu de si grands biens, vous osiez parler de la sorte. Climene, qui vit que la conversation s'aigrissoit de plus en plus, la detourna habilement, en me disant que j'avois tort moi-même de ne pas voir que Rignomare ne parloit pas serieusement.

Pour moi, je trouve, ajoûta-t-elle qu'Anacreon n'a pas raiſon de menacer ſon petit Amour de cire de le faire fondre, s'il n'enflâme Cloris : car il peut bien être que Cloris ſoit enflâmée ; mais de ſavoir pour qui, c'eſt la queſtion. De plus Anacreon eſt-il enflâmé lui-même ? du moins Cleïs me vient de dire tout bas, qu'elle ne pouvoit pas ſe perſuader que ſous la neige de ſes cheveux blancs le feu de l'Amour pût avoir encore quelque chaleur. Je ſuis de vôtre avis, dit Rignomare, & je tiens qu'il y a un âge, où l'homme doit faire trêve avec les Plaiſirs, & mettre, comme on dit, quelque eſpace entre la vie & la mort. Comme je me preparois à repondre à Rignomare, qui tout vieux qu'il eſt, ne laiſſe pas d'aimer la debauche, Anacreon plus piqué de la reflexion de Cleïs que de celle du Sacrificateur, demanda ſa Lyre, & chanta ces paroles.

ΩΔ. XI.

ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ.

Λέγουσιν αἱ γυναῖκες,
Ἀνακρέων, γέρων εἶ·
Λαβὼν ἔσοπτρον ἄθρει
Κόμας μὲν οὐκέτ' οὔσας,
Ψιλὸν δέ σου μέτωπον.
Ἐγὼ δὲ τὰς κόμας μὲν
Εἴτ' εἰσὶν, εἴτ' ἀπῆλθον.
Οὐκ οἶδα, τοῦτο δ' οἶδα,
Ὡς τῷ γέροντι μᾶλλον
Πρέπει τὸ τερπνὰ παίζειν,
Ὅσῳ πέλας τὰ μοίρης.

ODE XI.

VAIN REPROCHE.

En vain le beau ſexe me crie,
Vous étes vieux, Anacreon:
Il eſt tems de quitter les douceurs de la vie.
Moi, ſans trop reflêchir, ſi je ſuis vieux ou non,
Sans ceſſe au plaiſir je me livre:
Et ſur mes cheveux blancs on a beau diſcourir;
Je ſonge d'autant plus à vivre,
Que je ſuis plus prêt de mourir.

Anacreon se voiant generalement aplaudi d'un si galant impromtu, dit en s'adressant à Climene & à Cleïs, Eh bien, trouvez-vous qu'il n'y ait aucun feu dans ces vers ? Nous ne nions pas, lui dirent-elles, que vous n'aiez l'esprit rempli du feu d'Apollon ; mais nous doutons avec justice que vôtre cœur ressente encore celui de l'Amour. L'un ne va point sans l'autre, repondit Anacreon. Si cela étoit, repartit brusquement Cleïs, tous les Amans feroient des vers, & tous ceux qui font des vers seroient amoureux ; ce que vous n'oseriez soutenir.

Toute la compagnie admira le raisonnement de Cleïs ; & Climene l'embrassa tendrement en la remerciant d'avoir si bien soutenu leur opinion.

Le repas fini, Climene que je reconduisis jusque chez elle, me fit une vive reprimande de ce que j'avois si fortement relevé le discours de Rignomare. Vous ne savez pas, me dit-elle, que les gens de son caractere sont jaloux & vindicatifs au dernier point, & vous l'avez blessé par l'endroit le plus sensible ; car il se pique d'entendre la langue Greque mieux que personne ; c'est ce que vous remarquerez dans le Commentaire qu'il a fait

fait ſur un ancien Poëte que je veux vous envoier. Je le mets au pis, lui repondis-je en riant, & quoiqu'il puiſſe arriver, je ne ſouffrirai jamais qu'on outrage le bon ſens en ma preſence, ſans que j'en prenne le parti. Adieu. Après l'avoir quittée, je me promenai encore fort long tems tout ſeul dans la Place publique, en reflêchiſſant agreablement ſur les charmantes idées qu'Anacreon m'avoit inſpirées par ſes derniers vers. Quel beau naturel, diſois-je en moi-même; quelle delicateſſe, & ſur tout, quel heureux talent à renfermer tant de choſes en ſi peu de paroles! Ce Marchand qui veut ſe defaire de ſon petit Amour, à quelque prix que ce ſoit, nous montre le danger que l'on court en gardant un tel hôte: Anacreon qui l'achete malgré tous les avis qu'on lui donne, eſt un exemple qui fait voir combien ce petit Dieu a d'empire ſur ceux qu'il tient dans ſes pieges. On a beau leur repreſenter les chagrins & les inquietudes qui ſont inſeparables d'une paſſion amoureuſe, rien n'eſt capable de les detourner du peril où ils ſe vont jetter. En un mot, ils voient le bon chemin, & ne ſauroient le ſuivre. Enfin j'étois charmé de la maniere

niere dont ce Poëte avoit refuté la Morale hors de saison du Sacrificateur, & repoussé la raillerie de Climene & de Cleïs, en faisant voir ingenieusement que la vieillesse a plus d'interêt à emploier le tems à se divertir que la jeunesse même.

Ces reflexions me conduisirent si avant dans la nuit, qu'au lieu que j'avois coutume d'aller voir Anacreon tous les matins, ce fut lui-même qui me prevint. Vous dormez tranquillement, me dit-il, & vous ne savez pas le danger que j'ai couru, & dont vous étes peut-être la seule cause quoiqu'innocente? Qu'y a-t-il donc m'écriai-je? C'est, reprit-il, que Polycrate me vient de dire, que le grand Prêtre de Junon (à l'instigation aparemment du Sacrificateur Rignomare) s'est venu plaindre de ce que j'avois perdu le respect envers les Dieux, & lui a remontré que la Religion étant le plus ferme lien des Etats, Sa Majesté ne devoit pas souffrir qu'elle fut violée par des Ouvrages scandaleux, tels que mon petit Amour de Cire. Vous avez pris l'alarme mal-à-propos, lui a reparti ce Prince: outre qu'Anacreon n'est point ennemi des Immortels, son Ode ne donne au-

aucune atteinte à leur Divinité. Il faut pardonner quelque chose aux Poëtes. Allez : j'en fais mon affaire. Voilà de quelle maniere Polycrate l'a renvoié. O les grands hypocrites m'écriai-je ! Prenez garde qu'on ne vous entende, me dit alors Anacreon. Je me soucierois fort peu qu'on m'entendît, ajoûtai-je ; car j'ai en main de quoi les convaincre eux-mêmes du crime qu'ils imputent faussement aux autres. Alors je lui montrai le livre de Rignomare, que ma Parente m'avoit envoié, & où ce Sacrificateur pour égaier ses Lecteurs, racontoit assez hors de propos, qu'*étant simple Prêtre dans un village aux environs de Samos, les vignes aiant été grêlées vers le tems des Bacchanales, les Païsans arracherent Bacchus de son Temple, lui attacherent une corde au col, le trainerent autour du vignoble, en lui disant*, Ah, Malheureux, voi la belle besogne que tu as faite ! *Après quoi ils le jetterent dans la riviere.* Ce discours étonna si fort Anacreon, qu'il me demanda s'il étoit possible que Rignomare fut Auteur de ce livre. Il est si vrai, repris-je, que son nom est à la tête ; & si vous voulez m'en croire, vous le porterez de ce pas

à

à Afrodisée, qui ne manquera pas de le faire voir à Polycrate.

Anacreon suivant mon conseil fut sur le champ chez Afrodisée, qui savoit déja l'affaire ; & qui étoit fort en colere contre ces Prêtres. Elle fut même si charmée d'avoir une occasion de les mortifier, qu'à l'instant elle alla montrer à Polycrate le beau conte de Rignomare. Le Prince l'aiant lû, commanda qu'on les fit venir promptement tout deux. Il étoit l'heure du dîner, & ce fut en presence d'une grande foule de Courtisans qu'étant admis à l'audience de Sa Majesté, elle leur dit, qu'aiant fait une serieuse reflexion sur l'atteinte que l'Amour de Cire d'Anacreon donnoit au culte des Dieux, elle vouloit savoir d'eux de quelle maniere ce Poëte devoit reparer la faute qu'il avoit commise.

Les Prêtres se tenant fort honorez d'une telle demande, lui repondirent, qu'il étoit judicieux, équitable, & qu'il savoit mieux que personne ce qui étoit convenable dans une telle occasion. Eh bien, reprit Polycrate, comme je ne pretens point souffrir qu'on viole impunement le respect qu'on doit aux Dieux, j'entens aussi que ceux qui sont char-

chargez par leur ministere du soin de les faire honorer, ne manquent pas à leur devoir. Ainsi commençant par Rignomare, je le prive de sa dignité pour avoir plaisanté ridiculement sur le Dieu Bacchus, & je vous ordonne de convoquer le Conseil des Prêtres pour lui faire faire son procès; car si c'est une grande faute dans un particulier de tourner la Religion en ridicule, c'est un crime énorme dans un de ses Ministres. Ces paroles furent un coup de foudre pour ces deux Prêtres. La confusion étoit peinte sur leur visage. Rignomare sur tout parut le plus consterné, & de rubicon, qu'il étoit, il devint plus pâle que la mort. Cependant comme la perte de sa dignité lui tenoit plus au cœur que tout le reste, il fut suplier les principaux de la ville d'interceder pour lui. Cleon même en parla à Anacreon, & ce Poëte, qui ne crut pas devoir rien refuser au Pere d'une Personne qu'il aimoit si tendrement, se rendit à ses sollicitations, & fut lui-même prier Afrodisée de faire en sorte, que Polycrate remit ce Prêtre dans la Sacrificature, dont il l'avoit privé. Afrodisée eut bien de la peine à y consentir, & ne lui accorda cette faveur que

que lors qu'il lui fit entendre que son amour étoit interessé dans cette affaire. Rignomare aiant été retabli, m'en voulut toûjours depuis, croiant que j'étois l'auteur de sa disgrace. Il ne se trompoit pas ; car je hai à mort les gens doubles & les hypocrites. J'écrivis même son avanture à mes Amis d'Athenes, si bien qu'en fort peu de tems toute la Grece en fut informée. Je composai aussi une Epigramme sur la grossiereté & sur la bassesse de son stile, ce qui le chagrina beaucoup, parce qu'il se donnoit pour un Ecrivain des plus polis.

Jadis ce Prêtre peu renté
Se plaignant de sa pauvreté,
Polycrate dora sa crosse.
Mais le public s'est recrié
Sur ce qu'aiant un bon carosse,
Il fait aller sa Muse à pié.

On le voioit en effet rouler par la ville d'un air insolent, & comme s'il eut merité d'être distingué des autres par un superbe équipage.

Outre que cette Epigramme rabatit un peu de sa vanité, elle fit ouvrir les

yeux

yeux à bien des gens qui croioient effectivement qu'il fut le Phenix des Auteurs, & qui trouverent dans la suite plus de graces & d'Atticité dans les Ouvrages d'Anacreon. Ils goûterent fort entre autres une petite Ode que ce Poëte composa contre une Hirondelle, qui étant enfermée dans sa chambre, l'avoit reveillé par ses cris.

ΩΔ. XII.

ΕΙΣ ΧΕΛΙΔΟΝΑ.

Τί σοι θέλεις ποιήσω;
Τί σοι, λάλη χελιδών,
Τὰ ταρσά σου τὰ κοῦφα.
Θέλεις λαβὼν ψαλίξω,
Ἢ μᾶλλον ἔνδοθέν σου
Τὴν γλῶσσαν, ὡς ὁ Τηρεὺς
Ἐκεῖνος, ἐκθερίξω;
Τί μου καλῶν ὀνείρων
Ὑπορθρίαισι φωναῖς
Ἀφήρπασας Βάθυλλον;

ODE

ODE XII.

L'HIRONDELLE.

Ah si je te tenois, malheureuse Hirondelle !
Tu n'en serois pas quitte aujourd'hui pour une aîle :
Mais comme Terée autrefois
Traita la triste Philomele,
Oui, je t'arracherois ta langue criminelle.
Aussi pourquoi viens-tu d'un aigre son de voix
M'éveiller si matin, Crieuse insuportable ?
Je ne te le pardonne pas.
Tu m'as tiré d'un songe aimable,
Où je croiois tenir Cloris entre mes bras.

Ce depit d'Anacreon fut trouvé heureusement exprimé : mais l'avanture qui arriva quelque tems après, acheva de lui aquerir tous les suffrages des gens de bon goût par les beaux vers qu'elle lui donna occasion de composer.

Deux jeunes & beaux Garçons des premieres Maisons de Samos étant disparus tout à coup, leurs Parens n'en purent avoir aucune nouvelle, quelque perquisition qu'ils en fissent faire. Deux mois après on fut fort étonné de les revoir dans un état bien different ; car l'un bien

bien & dûment mutilé parut à la suite des Prêtres de Cybele, & l'autre ne beuvant que de l'eau, & rempli d'enthousiasme ne cessoit de profetiser parmi les Prêtres d'Apollon. Les Peres de ces deux Enfans étant venus demander justice à Polycrate contre la seduction & la violence de leurs ravisseurs, ce Prince ordonna qu'à l'égard de celui qui étoit dans la Confrairie des Prêtres d'Apollon, il permettoit à ses Parens de le ramener chez eux, si le jeune homme y consentoit; mais qu'à l'égard de l'autre, il vouloit que le Senat connût & informât de la violence qui pouvoit lui avoir été faite. Cette affaire fit d'autant plus de bruit, que ni l'un, ni l'autre de ces deux jeunes Garçons ne temoigna aucun repentir, & qu'au contraire ils soutinrent toûjours que ce qu'ils avoient fait, venoit de leur propre mouvement. Celui même, qui paroissoit avoir plus sujet de se plaindre, disoit que si la chose étoit à refaire, il y donneroit encore les mains. Pour moi, je crois, que l'opion que ces Prêtres firent prendre à ce jeune homme, l'empêcha de sentir la douleur d'une operation si violente. On dit pourtant que quand elle est faite avec un test de

de pot cassé de la terre de Samos, elle est moins dangereuse. Peut-être aussi qu'à force de caresses ils le persuaderent de ne pas se plaindre. Quoi qu'il en soit, la fermeté de ces deux jeunes hommes les fit passer parmi le peuple pour de vrais petits Saints. On ne parloit d'autre chose, & ce fut à qui les louëroit davantage d'une si genereuse resolution. Les Orateurs & les Poëtes leur jettoient de l'encens à pleines mains. Mais Anacreon, qui voioit que la Vanité avoit plus d'empire sur leur esprit qu'une Pieté solide, fit l'Ode suivante, qui est une Satire d'autant plus ingenieuse, qu'elle est fine, & qu'on ne sauroit la condamner sans offenser le culte d'Apollon & de Bacchus.

ΩΔ. XIII.

ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ.

Οἱ μὲν καλὴν Κυβήβην
Τὸν ἡμίθηλυν Ἄττιν
Ἐν οὔρεσι βοῶντα
Λέγουσιν ἐκμανῆναι·
Οἱ δὲ Κλάρου παρ' ὄχθαις

Δαφνη-

Δαφνηφόροιο Φοίβου
Λάλον πίνοντες ὕδωρ
Μεμηνότες βοῶσιν.
Ἐγὼ δὲ τοῦ Λυαίου,
Καὶ τοῦ μύρου κορεσθεὶς,
Καὶ τῆς ἐμῆς ἑταίρης,
Θέλω, θέλω μανῆναι.

ODE XIII.

L'Inclination.

Tel plein d'une fureur nouvelle,
Comme Atys au ſon du tambour
Pour ſe rendre utile à Cybele
Se rend inutile à l'Amour :
Ceux, qui boivent des Eaux du Clare,
Sentent par un tranſport nouveau,
Qu'à l'inſtant Apollon s'empare
De leur profetique cerveau.
A quelque haut prix que l'on mette
Le rang d'un Prêtre, ou d'un Profete,
J'aime cent fois mieux mon deſtin ;
J'honore Apollon & Cybele,
Mais je conſacre tout mon zêle
Aux Dieux de l'Amour & du Vin.

Cette Ode eut un ſuccés ſi general, qu'elle ne fit pas moins de bruit que l'a-

vanture, ſur laquelle elle avoit été composée en avoit fait. La ſavante Eufroſine jalouſe de la reputation qu'Anacreon s'étoit aquis par cet Ouvrage, en fit un ſur le même ſujet, & pretendit que le ſien, quoiqu'en proſe, ne le cedoit en rien à celui de ce Poëte. Le voici :

On dit, que l'effeminé Atys devint furieux de l'Amour qu'il eut pour la bonne Cybele; qu'il couroit les bois & les montagnes, & les faiſoit retentir de ſes hurlemens. On dit, qu'il y en a auſſi qui entrent en fureur après avoir bû de l'eau de la Fontaine de Claros, qui eſt conſacrée à Apollon. Pour moi, plein de Bacchus, parfumé d'eſſences & comblé des faveurs de ma Maîtreſſe, je conſens de devenir furieux.

Quelque groſſiere que ſoit cette proſe en comparaiſon de la Poëſie delicate d'Anacreon, les partiſans d'Eufroſine & de ſon Epoux ne laiſſoient pas de la louer comme un Chef-d'œuvre. M'étant trouvé dans une Compagnie, où l'on vantoit extraordinairement les graces de ſon ſtile, j'en fis ſi bien voir la dureté, qu'on n'eut rien à me repondre. Je prouvai même, que ſon Mari n'étoit ni plus delicat, ni meilleur Ecrivain qu'elle; que ſon Commentaire ſur les Poëſies d'Alcée étoit

étoit si diffus, que la glose accabloit le texte; ce qui lui avoit justement attiré le sobriquet de long Commentateur. J'ajoûtai que ses reflexions sur la Poëtique étoient si confuses & si durement exprimées, qu'elles étoient plus capables d'embrouiller les regles de ce bel Art, qu'elles n'étoient propres à les éclaircir. Les fades Poëmes, continuai-je, de ceux qui ont voulu les suivre, sont une preuve de ce que j'avance. Perachide, qui étoit present, & qui faisoit gloire d'être son disciple, se croiant personnellement offensé par mon discours, publia un libelle contre moi. Tout fier d'une pension que Polycrate venoit de lui accorder, il m'accusoit dans cet écrit de manquer de respect pour ce Prince par ma hardiesse à mepriser un Poëte que Sa Majesté avoit honoré d'une recompense. Mais loin de me dedire, je lui repondis par les vers suivans :

Quand je dis que tu n'as ni raison, ni bon
sens,
Je touche, reprens tu deux talens tous les ans
De la part de nôtre Monarque;
Et par là tu pretens me donner une marque

Que je me trompe lourdement.
Mais comme tous les Rois tiennent des foux à gage,
L'argent que tu reçois d'un Monarque si sage,
Ne detruit point mon jugement.

Cette Epigramme fut trouvée plaisante, & tous les Auteurs pensionnaires furent très-fâché de ce que Perachide se l'étoit attirée. Ils avouërent même, qu'au lieu de fonder le merite d'un Ouvrage sur les faveurs du Prince, comme faisoit ce Poëte, il falloit plutôt prouver par de bons Ouvrages qu'on étoit digne de ses faveurs.

Peu de tems après, Dacos, qui entrenoit un commerce de Lettres avec Pythagore, en publia une de ce Philosophe. Elle rouloit sur la maniere dont l'homme doit extirper les passions, & particulierement celle de l'amour, comme la plus dangereuse. Le meilleur remede, disoit-il, est de combattre de toute sa force. Que si l'on ne se sent pas assez de vigueur pour lui resister, il faut fuir si long tems & si loin que l'on soit hors de la portée de l'arc, dont les Poëtes

Poëtes ont armé ce petit Dieu. Il donnoit encore quantité d'autres preceptes sur la brieveté de la vie, sur la temperance, & tâchoit de rassurer le cœur humain contre les horreurs de la mort.

Cette Lettre étant parvenuë jusqu'à la Cour, un jour, qu'Anacreon étoit au Dîner de Polycrate, ce Prince lui demanda ce qu'il en pensoit. Il me semble, lui dit ce Poëte „ que Pythagore „ donne dans l'écueil general de tous les „ Philosophes, qui est de vouloir aneantir „ les passions plutôt que de travailler à les „ moderer. D'ailleurs si Pythagore con„ noissoit veritablement l'Amour, il en „ parleroit tout autrement; car loin que „ la resistance ou la fuite soit le seul re„ mede contre cette passion, je soutiens „ tout le contraire. Il est vrai que la plu„ part des autres passions peuvent perdre „ leur violence par la privation des ob„ jets qui les entretiennent; mais com„ me l'Amour est aussi bien dans le cœur „ que dans l'imagination, on aura beau „ fuir; on n'évitera pas ses pieges, à „ moins qu'on ne se fuie soi-même; ce „ qui n'est pas possible. Je croirois plu„ tôt que le vrai remede contre l'Amour „ seroit de nous familiariser avec lui;

„ tout ainſi que pour ſe garentir de la „ faim ou de la ſoif il vaut mieux cher„ cher à boire ou à manger, que de ſe re„ duire à une abſtinence contraire à la na„ ture. „ Anacreon alloit pourſuivre, lors que Afrodiſée charmée de ſon raiſonnement, le pria de faire des vers; pour prouver que la reſiſtance & la fuite ne ſervent de rien contre les traits de l'Amour: ajoûtant, que cela lui paroiſſoit ſi vrai qu'elle ne croioit pas qu'une perſonne, pour peu qu'elle eût encore de ſang dans les veines, ou que ſon cœur ne fût pas de bronze, put penſer autrement. Auſſi les Philoſophes n'accordent gueres leurs actions avec leurs paroles; temoin Pythagore lui-même, qui n'a point été inſenſible aux charmes de la belle Theano. Vous me ferez donc un grand plaiſir de me confirmer dans mon opinion. Vous n'y aurez pas beaucoup de peine, puis qu'elle eſt ſi conforme à la vôtre. Je ſuis ſûr que Polycrate ne nous dementira point.

Vous avez raiſon, dit alors ce Prince; j'ai trop d'obligation à l'Amour, pour ne pas prendre ſon parti contre ſes Ennemis. Je m'attends bien qu'Anacreon fera ſon devoir en cette rencontre; & ſi je ne joins pas mes prieres aux vôtres pour

pour l'exciter à faire l'apologie de ce petit Dieu, c'eſt que je crois qu'il faut laiſſer une entiere liberté aux Poëtes. Anacreon ſe tenant fort honoré d'un tel diſcours, ſe retira quelques momens après ſous un Berceau de Laurier pour mediter tranquillement & à loiſir ce qu'il avoit à dire ſur ce ſujet. Comme je ſavois le lieu de ſa retraite, j'y allai ſur le ſoir, je le trouvai ſur le point qu'il venoit d'achever une petite Ode, qu'il me recita d'une maniere & d'un air à me faire croire qu'il en étoit fort content. Auſſi avoit-il grande raiſon, puis qu'on ne peut rien imaginer de plus galant. Elle étoit conçuë en ces termes.

ΩΔ. XIV.

ΕΙΣ ΕΡΩΤΑ.

Θέλω, θέλω φιλῆσαι,
Ἔπειθ' Ἔρως φιλεῖν με·
Ἐγὼ δ' ἔχων νόημα
Ἄβουλον οὐκ ἐπείσθην,
Ὁ δ' εὐθὺ τόξον ἄρας,
Καὶ χρυσέην φαρέτρην,
Μάχῃ με προυκαλεῖτο.

Κἀγὼ λαβὼν ἐπ' ὤμων
Θώρηχ' ὅπως Ἀχιλλεὺς,
Καὶ δοῦρα, καὶ βοείην,
Ἐμαρνάμην Ἔρωτι.
Ἔβαλλ', ἐγὼ δ' ἔφευγον·
Ὡς δ' οὐκ ἔτ' εἶχ' ὀϊστοὺς,
Ἤσχαλλεν, εἶθ' ἑαυτὸν.
Ἀφῆκεν εἰς βέλεμνον.
Μέσος δὲ καρδίης μευ
Ἔδυνε, καί μ' ἔλυσε.
Μάτην δ' ἔχω βοείην.
Τί γὰρ βαλώμεθ' ἔξω,
Μάχης ἔσω μ' ἐχούσης.

ODE XIV.

LE COMBAT DE L'AMOUR.

Trop insensible Anacreon,
Me disoit un jour Cupidon,
Il est tems que ton cœur rebelle
Se soumette aux loix d'une Belle.
Mais moi, qui connoissois l'Amour,
A tous ses conseils j'étois sourd.
Choqué de mon indifference
Ce Petit Dieu s'arme soudain

Pour

Pour surmonter par sa puissance
Celui qu'il conseilloit en vain.
A ce defi je prends ma lance,
Et me couvrant d'un bouclier,
Je fais quelque tems resistance;
Mais il falut bientôt plier.
Je mets mon salut dans la fuite,
Et l'Amour me suivant de près
Dans la chaleur de la poursuite
En vain épuise tous ses traits.
J'étois dans une joie extrême
De me voir ainsi delivré;
Quand ce Dieu de colere outré
Dans mon sein s'élance lui-même:
Alors quittant mon bouclier,
Vaincu, je demande quartier.
Aussi seroit ce trop d'audace
De ne pas ceder au Vainqueur,
Les foibles dehors d'une place,
Lors qu'il en a gagné le cœur.

J'eus tant de plaisir à entendre cette Ode, que je m'écriai, Je veux mourir, si je n'aime autant ce petit Poëme qu'un des vingt quatre Livres de l'Iliade. Gardez vous bien d'avoir cette pensée, me dit Anacreon; ce seroit perdre le jugement, & perdre en même tems le respect

dû au Pere de la Poëſie. Raillerie à-part, repris-je ; je ne voi pas en quoi un des chants d'Homere devroit l'emporter ſur cet Ouvrage, puis que toutes les parties qui doivent compoſer un Poëme, s'y rencontrent. Qu'Afrodiſée & Polycrate vont être ſatisfaits ! je brûle d'impatience de ſavoir ce qu'ils en diront. Ce ſera pour demain, me repartit-il ; emploions le reſte du jour à la promenade.

Le lendemain Afrodiſée aiant trouvé ſur ſa toilette le joli Combat d'Anacreon & de l'Amour, l'envoia promptement à Polycrate, qui le fit voir à toute la Cour. On en tira un ſi grand nombre de copies, que toute la ville en fut bientôt pleine. Il n'y fut pas moins aplaudi qu'il l'avoit été à la Cour ; car les habitans de Samos commençoient à goûter cette admirable ſimplicité d'Anacreon, & à ſe degoûter de l'emphaſe & du galimatias des autres Poëtes. Climene, qui en fut charmée, courut promptement chez la Senatrice pour ſavoir le ſentiment des Auteurs qui s'y aſſembloient. La Compagnie étoit nombreuſe, & jamais Ouvrage ne fut tant examiné ſans qu'une juſte critique y pût trouver à redire.

Com-

Comme Anacreon & moi devions souper ce soir-là même chez ma Parente, elle nous raconta de point en point tout ce qui s'étoit passé à ce sujet. Elle nous assûra, que les Cabaleurs n'avoient pas eu tout l'aplaudissement du Bureau, & que leur credit commençoit à diminuer; qu'Eufrosine avoit été fort relancée par un Inconnu, & cela au sujet du commencement de cette Ode, qu'elle vouloit tourner de cette maniere : *Amour me conseilloit l'autre jour d'aimer; mais imprudent que je fus, je ne pus pas suivre son avis.* Voilà, dit l'Inconnu, une maniere nouvelle de s'exprimer, de confondre l'imprudence avec l'impuissance. Et quel est l'aprentif Ecrivain, qui ne sache la difference qu'il y a entre ces deux termes? Ce discours prononcé d'un ton d'autorité empêcha Eufrosine de repliquer; mais Litomacros se mit sur les rangs, & voulut reformer la fin de cette Ode avec son galimatias ordinaire, en disant :

En vain donc ai-je pris un bouclier énorme;
Contre un tel Ennemi sa force est sans effet.

A quoi sert au dehors de se defendre en forme,
Lors que c'est au dedans que le combat se fait ?

Toute l'Assemblée se mit si fort à rire d'un pareil jargon, qu'on n'auroit point cessé, si le Sacrificateur Rignomare n'eut fourni une autre scene, en produisant quatre autres vers de sa Composition, qui, selon lui, convenoient beaucoup mieux au sujet que ceux de Litomacros.

Mon bouclier me couvre en vain le corps;
D'aucun secours il ne me peut plus être.
De l'ennemi qu'ai-je à craindre au dehors,
Quand du dedans il est déja le maître?

Il s'en faut bien, dit tout haut le même Censeur d'Eufrosine, que cette pensée vaille celle d'Anacreon. En effet, un homme ne seroit-il pas ridicule, s'il disoit qu'il ne craint point le feu qui environne sa maison, parce que la flame a déja gagné les dedans? Au contraire, il parleroit juste, s'il disoit qu'il est inutile de s'amuser à éteindre le feu qui est

est au dehors dès que l'embrasement est au dedans.

Je vous avouë, ajoûta Climene en s'adressant à Anacreon, que le tour simple, badin & naturel de tous vos Ouvrages m'a enfin degoûté du stile bas, comique & guindé de nos Auteurs. Je tiens à grand honneur, lui repartit ce Poëte, de vous avoir dans mon parti, & je ne vous changerois pas contre tous ces pretendus beaux Esprits, tant je fais cas des suffrages d'une personne, à qui la science n'a point gâté le goût.

Vous voilà, leur dis-je alors, en bon chemin, & puis que vous vous estimez déja si fort l'un & l'autre, vous passerez bientôt de l'estime à l'amour. Je croi même que toute la Morale de Pythagore ne vous en empêchera pas. Vous étes un Badin, mon Parent, reprit Climene, & vous vous moquez de tout ce qui s'apelle belle passion: mais vôtre tems viendra; il n'est pas possible que parmi tant de Samienes il ne s'en trouve quelqu'une à vôtre gré, & alors nous verrons, si vous ne deviendrez pas plus serieux.

Mais à-propos de la Morale de Pythagore, que dites-vous de ses Symboles & des longs Commentaires dont Dacos pretend

tend les avoir enrichi ? Cette purgation de l'ame, qui nous doit rendre pareils aux Dieux, ne vous obligera-t-elle pas au silence de cinq ans & à l'abstinence de tout ce qui a été animé ? „ En verité,
„ reprit Anacreon, si tout ce que Py-
„ thagore avance, étoit fondé sur des
„ argumens convaincants, je n'aurois pas
„ grand' peine à suivre ses preceptes.
„ Mais outre qu'il ne demontre point
„ clairement l'immortalité de l'ame, sur
„ quoi toute sa Philosophie est fondée,
„ cette austerité de vie est si contraire à
„ l'ordre que la Nature semble avoir éta-
„ bli de tout tems, que cela seul me fait
„ voir qu'il y a plus de faste que de ne-
„ cessité dans toutes ces abstinences qu'il
„ ordonne si severement. Si les fruits &
„ les animaux sont à l'usage de l'hom-
„ me, pourquoi n'en jouira-t-il pas ?
„ Pourquoi ne se livrera-t-il pas à la
„ Joie, qui est la Fille de la Volupté ?
„ Cette Volupté, qui a tant d'attraits,
„ & pour laquelle son cœur a un si grand
„ penchant. Mais dira-t-on, elle cor-
„ rompt les mœurs. Et moi, je sou-
„ tiens au contraire, que ce sont nos
„ mœurs qui corrompent la Volupté.
„ C'est dans elle que consiste la vraie sa-
„ gesse :

„gesse : elle seule peut éloigner de nous
„ la crainte, la superstition, l'avarice :
„ c'est elle qui en nous tirant de l'ex-
„ cès nous maintient dans l'ordre, nous
„ fait cherir le calme, la temperance,
„ la liberalité ; & elle seule enfin nous
„ conduit sûrement à la beatitude ; car
„ dès que nous vivons dans l'ordre, nous
„ sommes ce que l'Etre Souverain qui
„ nous a créé, veut que nous soions,
„ & nous reposant entierement sur lui
„ de nôtre destinée, nous allons à la
„ mort avec gaieté, au lieu que tous
„ les Philosophes à force de vouloir pe-
„ netrer les secrets de Dieu, passent cette
„ vie avec inquietude, & ne vont dans
„ l'autre qu'avec crainte.

Anacreon s'étant tû, je me jettai à son cou, en lui disant, Que vôtre systême est consolant, mon cher Ami ! Et que ceux-là sont malheureux, qui au lieu de suivre une route si aisée, se donnent tant de peine pour marcher sur les traces des Philosophes, dont la Morale est souvent outrée, & presque toûjours ridicule !

Climene qui nous avoit écouté avec beaucoup d'attention, nous dit qu'elle avoit toûjours été du même sentiment, & que si elle ne s'étoit jamais declarée, c'est

c'eſt que la Volupté & la Debauche paſſoient pour des termes ſynonymes parmi le vulgaire : mais qu'elle concevoit bien à preſent, que la Volupté telle qu'Anacreon l'avoit repreſentée, étoit la vraie ſageſſe. Elle ajoûta qu'elle eſperoit qu'Anacreon n'en demeureroit pas là ; & qu'après l'avoir ſi bien decrit en proſe, il en feroit la peinture en vers. Il eſt trop tard preſentement, repartit ce Poëte : mais ſi je fais quelque choſe ſur cette matiere, je ne manquerai pas de vous en faire part.

Le lendemain Anacreon me fit voir une petite Ode qui contenoit en abregé le beau diſcours qu'il nous avoit tenu la veille au ſujet de la Volupté. Il en envoia deux copies ; l'une à Afrodiſée, & l'autre à Climene.

ΩΔ. XV.

ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ.

Οὔ μοι μέλει Γύγαο,
Τοῦ Σαρδέων ἄνακτος·
Οὐθ' αἱρέει με χρυσός,
Οὐδὲ φθονῶ τυράννοις.
Ἐμοὶ μέλει μύροισι,

Κατα-

Καταβρέχειν ὑπήνην·
Ἐμοὶ μέλει ῥόδοισι
Καταστέφειν κάρηνα.
Τὸ σήμερον μέλει μοι·
Τὸ δ' αὔριον τίς οἶδεν;
Ὡς οὖν ἔτ' εὔδι' ἐστὶ,
Καὶ, πῖνε, καὶ κύβευε,
Καὶ σπένδε τῷ Λυαίῳ,
Μὴ Νοῦσος, ἤν τις ἔλθῃ,
Λέγῃ μὴ δεῖ σε πίνειν.

ODE XV.

LA VOLUPTÉ.

L'or & le rang d'un Souverain
N'ont rien qui flatte mon envie:
Mon seul desir en cette vie
Est de vivre exemt de chagrin.
Loin que l'avenir m'épouvante,
Je l'attens, & d'un front serain,
Je jouïs de l'heure presente
Comme prêt à mourir demain.
Des ans que la Parque nous laisse,
Passons tranquillement le cours.
Folâtrons & joüons sans cesse
Avec Bacchus & les Amours.

Hâtons nous de boire & de rire ;
De crainte qu'un mal imprevû
Tout à coup ne nous vienne dire,
Hola ! vous avez assez bû.

Climene aiant porté ce petit Ouvrage à l'Assemblée ordinaire, il y fut generalement aplaudi, comme renfermant les vrais preceptes pour mener une vie heureuse. Cependant un Poëte, qui briguoit depuis long tems une place parmi les beaux Esprits de Samos, soutint que le systême de Pythagore auroit été mieux refuté par ces quatre vers :

A l'envi laissons-nous saisir
Au transport d'une douce yvresse.
Qu'importe que ce soit, ou folie, ou sagesse,
Pourvû que ce soit un plaisir.

Climene, qui étoit bien instruite des sentimens d'Anacreon, lui repartit qu'en voulant trop rafiner il tomboit dans un galimatias, dont elle ne voioit pas qu'il se put tirer que par une absurdité manifeste. En effet, lui dit-elle, vôtre discours renferme une alternative capable d'ouvrir la porte à tous les desordres imaginables ; puis

puis que, ſelon ces vers, tout homme pourroit commettre quel crime il voudroit, dès que cela lui feroit plaiſir. La ſageſſe & la folie, le vice & la vertu, tout lui ſera égal. Son caprice ſera la ſeule regle de ſes actions, & l'Avare aura droit de dire à l'exemple du Bûveur :

A l'envi laiſſons-nous ſaiſir
A l'aimable tranſport d'aquerir la richeſſe.
Qu'importe que ce ſoit, ou folie, ou ſageſſe,
Pourvû que ce ſoit un plaiſir.

Anacreon n'a eu garde de tomber dans un pareil excés, & bien loin de confondre ainſi la ſageſſe avec la folie, il dit au contraire, que l'une conſiſte à vivre ſans ambition & ſans chagrin, & à mourir avec joie; au lieu que l'autre eſt directement opoſée à ce genre de vie, puis qu'elle nous rend ambitieux, inquiets & tremblans ſur l'avenir. Ce Poëte étonné d'entendre parler ainſi une Femme, & voiant que toute l'Aſſemblée paroiſſoit être du même ſentiment, ne ſut que repondre, & lui donna gain de cauſe par ſon ſilence, quoi qu'il fut naturellement aſſez beau Parleur.

Com-

Comme Climene me faisoit ce recit, Anacreon entrant fort brusquement nous dit: Il y a bien des nouvelles. Polycrate vient d'aprendre qu'une grosse Flotte de Lacedemoniens & de Corinthiens faisoit voile pour venir assieger Samos sous le specieux pretexte de remettre cette Ville en sa premiere liberté. Vous me surprenez, lui repondis-je, & il faut que le Roi de Sparte soit bien temeraire pour entreprendre une pareille guerre. Cependant rien n'est plus certain, reprit Anacreon: il y a même long tems que le Roi sçait qu'une telle Ligue se forme contre lui. Et comment, dis-je, si cela est, Polycrate a-t-il pris si peu de precaution? car son Armée de terre n'a jamais été moins forte, & celle de mer est allé du côté de l'Egypte. Je vois bien, poursuivit Anacreon, que vous ne connoissez pas la sagesse & la prudence de ce Prince: bien loin qu'il soit surpris, comme vous le croiez, il a pris de si bonnes mesures pour faire échouër l'entreprise de ses Ennemis, qu'avec le bonheur, qui d'ordinaire l'accompagne, je ne doute pas qu'il ne les fasse repentir de l'être venu attaquer. N'avez-vous pas remarqué, comment sous pretexte d'orner

ner

ner la ville d'agreables promenades, il l'a fait environner de bons ramparts, en obligeant les prisonniers qu'il fit dans la guerre de Lesbos, d'en creuser les fossez? Son Armée de terre, qui vous paroît si foible, n'a jamais été en si bon état. Elle est dispersée, à la verité; mais il sçaura bien la rassembler quand il en sera tems. A l'égard de sa Flotte, elle doit bientôt revenir chargée de troupes auxiliaires, lesquelles jointes aux siennes seroient capables de conquerir toute la Grece: & je crois, entre vous & moi, que les Lacedemoniens & les Corinthiens n'ont d'autre vuë en cette guerre que d'empêcher que Polycrate n'acheve de s'en rendre maître, & qu'ils ne tombent eux-mêmes sous sa domination.

Ces paroles m'aiant un peu rassuré, j'attendis avec plus de tranquillité cette Armée formidable, qui vint mouiller le lendemain autour de l'Ile. Comme on ne fit aucune resistance, il fut facile aux Ennemis de debarquer un grand nombre de troupes. Deux jours après ils vinrent investir la ville de Samos, & s'emparerent des fauxbourgs que Polycrate avoit jugé à-propos d'abandonner. Ce Prince aiant donné tous les ordres necessaires pour

repous-

rage par ses soins, par ses exhortations & par ses promesses. Il est vrai que le jour que le premier combat se donna, elle parut un peu plus inquiete qu'à l'ordinaire. Elle connoissoit la valeur du Roi, & craignant qu'il ne s'exposa trop, elle lui fit tenir un billet, dans lequel après l'avoir exhorté à se menager, elle finissoit ainsi: *Oui, Grands Dieux, je vous abandonne l'Armée & tout l'Etat; mais conservez mon cher Polycrate.* Anacreon, de qui j'apris cette particularité, me dit que si Venus eut tremblé pour la vie de Mars, elle n'auroit pas mieux exprimé sa crainte & son amour; ajoûtant que ces quatre paroles valoient un Poëme entier. Il m'aprit aussi comment Afrodisée avoit reçu le Sacrificateur Rignomare, qui croiant lui faire plaisir, lui étoit venu presenter un Poëme intitulé, *Les Faits & Dits du Grand Roi Anáxandrillot*, où il tâchoit de tourner en ridicule Anaxandrides, le Roi des Spartiates & des Lacedemoniens. Entre mille fades plaisanteries, il fait retirer ce Prince sur le Mont Pagnot pendant la bataille; mais il n'a pas eu sujet d'être content de l'accueil qu'on a fait à son impertinent Ouvrage; car Afrodisée lui a dit tout haut

haut qu'il auroit beaucoup mieux fait de prier les Dieux pour la prosperité des armes de Polycrate, que de perdre le tems à composer des satyres aussi ridicules contre un Roi qu'il devoit respecter. Ce même jour nous allâmes souper chez Cleon, où plusieurs personnes de distinction se trouverent. Comme il ne fut presque parlé d'autre chose que du siege, & qu'Anacreon sans faire beaucoup d'attention à ce qu'on en disoit, avoit toûjours les yeux sur la jeune Cleïs, un des Conviez s'avisa de lui dire qu'il paroissoit bien tranquille dans un tems, où tout le monde étoit en agitation touchant l'état des affaires. Ce Poëte lui repondit, qu'outre qu'il s'en reposoit entierement sur la valeur & sur la fortune du Prince, la guerre presente n'étoit pas celle qu'il craignoit le plus, & prenant sa Lyre, il chanta ces paroles.

ΩΔ. XVI.

ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ.

Σὺ μὲν λέγεις τὰ Θήβης,
Ο' δ' αὖ Φρυγῶν ἀϋτάς.
Ε'γὼ δ' ἐμὰς ἁλώσεις,

 O'υχ

Οὐχ ἵππος ὤλεσέν με,
Οὐ πεζὸς, οὐχὶ νῆες·
Στρατὸς δὲ καινὸς ἄλλος,
Ἀπ' ὀμμάτων βαλών με.

ODE XVI.

Le Triomphe de l'Amour.

Qu'un autre vante la victoire
Et les faits des Heros fameux :
Pour moi, je mets toute ma gloire,
A chanter ma peine & mes feux.
Je n'aprehende point la guerre
Qu'on nous fait par mer & par terre,
Je ne crains que les yeux d'Iris :
Pleins de soldats d'une autre espece,
De traits ils m'accablent sans cesse.
Voilà quels sont mes ennemis.

Tous les Conviez admirerent la delicatesse de cette pensée, & la jeune Cleïs, que cette louange regardoit, en fut charmée au fond de l'ame, quoi qu'elle n'en témoignât rien au dehors. Afrodisée fit beaucoup de cas de cet impromptu, & l'envoya à Polycrate comme une Piéce qui lui faisoit honneur, puisqu'Anacreon y fondoit toute sa tranquilité sur la valeur de

de son Prince. Comme malgré le siege l'assemblée ne laissoit pas de continuër chez la Senatrice, ces vers y aiant été portez, on convint qu'ils étoient très-delicats. Eufrosine même avoua, que la pensée en étoit ingenieuse; mais à son ordinaire elle dit qu'Anacreon se seroit exprimé plus heureusement de cette maniere : *Ce n'est ni cavalerie, ni infanterie qui m'a vaincu ; ce n'est pas non plus une Armée navale : c'est une autre espece d'Armée, qui de ses yeux tire continuellement sur moi.*

Frenios, Jardinier de Polycrate, fut le seul qui osa lui dire, que ces paroles renfermoient un vrai galimatias, & que celles d'Anacreon étoient infiniment plus justes : mais il ajoûta, que cette pensée n'étoit pas si dificile à trouver qu'on se l'imaginoit ; & pour le prouver il composa sur le champ les vers suivants en faveur d'une Dame, qui venoit de temoigner son aversion pour les hannetons ; car l'Assemblée se tenoit dans un jardin.

Iris, au lieu de fuir les arbres, les gazons,
Où fourmillent les hannetons :

Voulez vous faire disparoître
Ces petits insectes fâcheux,
Vous n'avez qu'à lacher contre eux
Tous les amours que vos yeux ont fait naître.

Quoi qu'il ne me fut pas dificile de faire voir la disproportion de cette copie avec l'original, je ne dis mot par consideration pour la Dame, dont cette chanson relevoit les charmes. De plus, il y avoit dans la Compagnie cinq ou six personnes jalouses de la gloire d'Anacreon, qui n'auroient pas manqué de donner gain de cause à Frenios. Je ne puis mieux comparer leur cabale qu'aux hannetons même; puis qu'ils se tiennent tous unis, & qu'ils ne sont pas moins à craindre pour les fleurs du Parnasse, que ces insectes le sont pour celles des Parterres.

Il y avoit déja près d'un mois & demi que les Ennemis étoient devant Samos sans beaucoup avancer, lors qu'ils aprirent que Polycrate venoit à eux à la tête de son Armée de terre, & que sa Flotte aprochoit. A cette nouvelle ils leverent le siege pour se rembarquer au plus vîte. Il est constant que si le Roi les eut attaqués

qués dans ce desordre, ils eussent été defaits sans ressource: mais comme ce Prince étoit aussi politique que vaillant, il ne crut pas devoir rien hasarder contre des gens qui quittoient la partie d'eux-mêmes. Il se contenta donc de les poursuivre assez vivement pour les inquieter dans leur retraite; il leur enleva presque tous leurs vaisseaux de charge, en fit échouër un grand nombre d'autres, & coula à fond les plus paresseux.

A son retour il châtia les Iles qui avoient pris le parti des Ennemis; & après avoir fait punir de mort les principaux Auteurs de la Rebellion, & imposé de plus forts tributs aux autres, il contraignit ceux de l'Ile de Chio d'aporter dix mille outres de leur vin à Samos, & cela en faveur d'Anacreon qui en faisoit beaucoup de cas. Enfin le quinziéme jour après de son départ il revint triomphant dans ses Etats; où il fut reçu au bruit des acclamations de tous ses Sujets.

La premiére chose que ce Prince fit après cette Expedition, fut de rétablir dans la ville l'ordre & la police que le siege avoit interrompus: ensuite il récompensa ceux qui s'étoient vaillamment portés à la deffence des murailles.

En un mot, il tâcha par tous ſortes de moiens de faire ſucceder les plaiſirs de la Paix aux maux que la Guerre avoit pu cauſer. Ce fut environ ce tems-là qu'il reçut une Lettre du Roi d'Egypte, par laquelle ce Monarque le felicitoit de la victoire qu'il avoit remportée quelque tems auparavant ſur ceux de Lesbos. Elle étoit conçuë en ces termes :

AMASIS A POLYCRATE.

Quoique je reſſente beaucoup de plaiſir d'aprendre combien la Fortune vous favoriſe : cependant comme je vous aime veritablement, je tremble que cette Déeſſe dont je connois l'inconſtance & la malignité, ne vous faſſe enfin éprouver quelque revers fâcheux. C'eſt pourquoi je vous conſeille en ami d'interrompre le cours de tant de proſpéritez par quelque chagrin conſiderable que vous aurez ſoin de vous procurer vous même.

AMASIS.

Polycrate aiant fait une ſerieuſe réflexion ſur cet avis, invita le lendemain les Principaux de ſa Cour à ſe rendre ſur la plus belle de ſes Galeres, où il ſe trou-

va

va avec Afrodisée, qui étoit ce jour-là d'une magnificence à éblouïr. Au milieu d'un superbe festin le Roi aiant fait tomber la conversation sur la beauté des pierreries de sa Maîtresse, lui demanda laquelle de toutes elle estimoit le plus; elle lui repondit que c'étoit le Diamant qu'elle portoit au doit, puis qu'outre qu'il étoit d'un grand prix, il étoit gravé de la main de Theodore de Samos, le plus habile de tous les Sculpteurs. A ces mots le Roi le lui aiant demandé, comme s'il eut voulu le considerer de plus près, le jetta dans la Mer en presence de toute la Cour: ensuite s'adressant à Afrodisée il lui dit: Je vous demande pardon de la peine que cette perte vous doit causer; mais comme il n'y a que vos chagrins ausquels je puisse être sensible, j'ai voulu suivre le conseil d'Amasis. Vous vous trompez fort, reprit alors cette Belle, si vous croiez m'avoir causé quelque déplaisir en me privant de ce joiau, puis que je me jetterois moi-même dans la Mer, si ma mort pouvoit vous être de quelque utilité.

Polycrate charmé du bon cœur & de la complaisance d'Afrodisée, fut encor plus vivement touché de l'avoir privé

d'une pierre si pretieuse. Il l'auroit voulu racheter au prix de cent mille talents : il vouloit même qu'on travaillât à la repêcher, si on ne lui eut remontré qu'il étoit impossible de la retrouver à une si grande hauteur; car elle avoit été jettée à plus de deux cents stades de la Terre.

Cinq ou six jours s'étant écoulez sans que le Roi eut pu se consoler de la perte de ce bijou, un Officier de cuisine vint l'aporter à sa Majesté, qui en fut extremement surprise; mais elle le fut encore bien davantage quand cet Officier lui dit qu'il l'avoit trouvé dans le ventre d'un poisson que deux Pêcheurs lui avoient apporté pour sa table. Ce Prince admirant les effets du hazard, commenda qu'on lui fit venir les Pêcheurs qui avoient vendu ce poisson. Le plus âgé s'étant presenté, il lui demenda comment & en quel lieu ce poisson avoit été pris? A quoi ce bon Vieillard repartit en tremblant, Sire, dès que nous l'eûmes pêché, il nous parut si beau à mon camarade, & à moi, que nous le destinâmes pour vôtre table, & puis que Vôtre Majesté veut savoir tout ce qui le concerne, je lui dirai que la veille

veille que nous le prîmes, je songeai que je pêchois un poisson d'or : aiant communiqué ce songe à mon compagnon, il s'en moqua : ensuitte nous étant levé pour la pêche, le premier poisson que je pris, fut celui-là.

Vôtre songe, reprit le Roi, s'est trouvé veritable, & pour vous en donner des preuves, c'est que vous n'avez qu'à me demander tout ce que vous voudrés, je vous l'accorderai. Le Pêcheur confus se jetta aux pieds du Prince, le supliant pour toute grace qu'il eut la bonté de faire renouveler leur Cabane, ainsi que leur Barque & leurs filets. Le Roi tout surpris de la simplicité de ce bon homme, ordonna sur le champ qu'on eut à le satisfaire, après quoi le Pêcheur se retira aussi content que s'il eut obtenu les plus grands trésors.

Polycrate composa lui même une exacte relation de cette avanture qu'il envoia au Roi d'Egypte, en lui faisant part de la maniere glorieuse dont il avoit chassé les Lacedemoniens & les Corinthiens, qui l'étoient venus assiéger dans son Ile. Amasis à ces nouvelles s'écria, „ *Qu'il étoit impossible à personne de fuir sa* „ *destinée*, & que Polycrate après tant

 „ de

„ de prosperités ne manqueroit pas de fi-
„ nir malheureusement. C'est pourquoi
„ il lui envoia un Exprès pour lui signi-
„ fier qu'il renonçoit desormais à son al-
„ liance, de crainte de participer lui-
„ même aux malheurs qu'il prévoioit lui
„ devoir nécessairement arriver.

Avant cette reponse du Roi d'Egypte, Polycrate ne songeoit qu'à se livrer tout entier à la joie & aux plaisirs à la vuë des biens que la Fortune lui prodiguoit chaque jour. Pour ce qui est d'Anacreon, comme il ne laissoit guere échaper les occasions d'exercer sa Muse, il composa sur cet évenement un très-beau Poëme: c'est un Dialogue entre deux Pêcheurs qui est admirable, tant pour le beau naturel, que pour la simplicité charmante qu'on y voit regner; mais par la lecture de cet Ouvrage on en connoitra beaucoup mieux le merite que par tout ce que je pourrois dire en sa faveur.

ΕΙΔΥΛΛΙΟΝ.

ΑΛΙΕΙΣ.

Ἁ πενία Διόφαντε μόνα τὰς τέχνας ἐγείρει·
Αὕτα τῶ μόχθοιο διδάσκαλος· οὐδὲ γὰρ εὕδειν
Ἄνδρεσσιν ἐργατίναισι κακαὶ παρέχοντι μέριμναι.
Κἂν ὀλίγον νυκτός τις ἐπιψαύσῃσι τὸν ὕπνον,
Αἰφνίδιον θορυβεῦσιν ἐφιστάμεναι μελεδῶναι.
Ἰχθύος ἀγρευτῆρες ὁμῶς δύο κεῖντο γέροντες,
Στρωσάμενοι βρύον αὖον ὑπὸ πλεκταῖς καλύβαισι,
Κεκλιμένοι τοίχῳ τῷ φυλλίνῳ. ἐγγύθι δ' αὐτοῖν
Κεῖτο τὰ ταῖν χειροῖν ἀθλήματα, τοὶ καλαθίσκοι,
Τοὶ κάλαμοι, τἄγκιστρα, τὰ φυκιόεντά τε λῆδα,
Ὁρμειαί, κύρτοι, καὶ ἐκ σχοίνων λαβύρινθοι,
Μήρινθοι, κῶάς τι, γέρων δ' ἐπ' ἐρείσμασι λέμβος.
Νέρθεν τᾶς κεφαλᾶς φορμὸς βραχύς, εἵματα, πῖλοι.
Οὗτος τοῖς ἁλιεῦσιν ὁ πᾶς πόνος, οὗτος ὁ πλοῦτος.
Οὐδεὶς δ' οὐ χύτραν εἶχ', οὐ κύνα· πάντα περισσά
Πάντ' ἐδόκει τήνοις ἄγρας· πενία σφὶν ἑταίρα.

Οὐδεὶς δ' ἐν μέσσῳ γείτων, παντᾷ δὲ παρ' αὐτὴν
Θλιβομέναν καλύβαν τρυφερὸν προσέναχε θάλασσα.
Οὔπω τὸ μέσατον δρόμον ἄνυεν ἅρμα σελάνας,
Τὼς δ' ἁλιεῖς ἤγειρε φίλος πόνος· ἐκ βλεφάρων δὲ
Ὕπνον ἀπωσάμενοι σφετέραις φρεσὶν ἤρεθον ᾠδάν.

ΑΣΦΑΛΙΩΝ.

Ψεύδονται φίλε πάντες ὅσοι τὰς νύκτας ἔφασκον
Τῶ θέρεος μινύθειν, ὅτε τάματα μακρὰ φέρει Ζεύς·
Ἤδη μυρί' ἐσεῖδον ὀνείρατα, κοὐδέπω ἀώς.
Μὴ λαθόμαν; τί τὸ χρῆμα; χρόνον δ' αἱ νύκτες ἔχοντι.

ΝΑΥΚΡΑΤΗΣ.

Ἀσφαλίων, μέμφῃ τὸ καλὸν θέρος· οὐ γὰρ ὁ καιρὸς
Αὐτομάτως παρέβα τὸν ἑὸν δρόμον· ἀλλὰ τὸν ὕπνον
Ἁ φροντὶς κόπτοισα, μακρὰν τὰν νύκτα ποιεῖ τιν.

ΑΣΦΗΑΛΙΩΝ.

Ἆρ' ἔμαθες κρίνειν ποκ' ἐνύπνια; χρηστὰ γὰρ εἶδον.
Οὔ σε θέλω τώμῶ φαντάσματος ἦμεν ἄμοιρον·

Ὡς

Ὡς καὶ τὰν ἄγραν, τὠνείρατα πάντα μερίζεν.
Οὐ γὰρ νικαξῇ κατὰ τὸν νόαν. οὗτος ἄριστος
Ἐστὶν ὀνειροκρίτας, ὁ διδάσκαλός ἐστι παρ᾽ ᾧ νοῦς.
Ἄλλως καὶ σχολή ἐστι. τί γὰρ ποιεῖν ἂν ἔχοι τὶς
Κείμενος ἐν φύλλοις ποτὶ κύματι, μηδὲ καθεύδων
Ἄσμενος ἐν ῥάμνῳ; τὸ δὲ λύχνιον ἐν πρυτανείῳ·
Φαντὶ γὰρ αἰὲν ἄγραν τόδ᾽ ἔχειν.

ΝΑΥΚΡΑΤΗΣ.

Λέγε μοι ποτὲ νυκτὸς
Ὄψιν, πάντα τεῷ δὲ λέγων μίνυσον ἑταίρῳ.

ΑΣΦΑΛΙΩΝ.

Δειλινὸν ὡς κατέδαρθον ἐν εἰναλίοισι πόνοισιν,
(Οὐκ ἦν μὰν πολύσιτος· ἐπεὶ δειπνεῦντες ἐν ὥρᾳ
Εἰ μέμνῃ, τᾶς γαστρὸς ἐφειδόμεθα) εἶδον ἐμαυτὸν
Ἐν πέτρᾳ μεμαῶτα· καθεζόμενος δὲ δόκευον
Ἰχθύας, ἐκ καλάμων δὲ πλάνον κατέσειον ἐδωδάν.
Καί τις τῶν τραφερῶν ὠρέξατο. καὶ γὰρ ἐν ὕπνοις
Πᾶσα κύων ἄρτως μαντεύεται· ἰχθύα κἠγών.
Χὠ μὲν τὰγκίστρῳ ποτεφύετο, καὶ ῥέεν αἷμα·
Τὸν κάλαμον δ᾽ ὑπὸ τῶ κινήματος ἀγκύλον εἶχον·
Τὼ χέρε τεινόμενος, περὶ κνώδαλον εὗρον ἀγῶνα,

Πῶς μὲν ἕλω μέγαν ἰχθὺν ἀφαυροτέροισι σιδάροις.
Εἶθ' ὑπομιμνάσκων τῶ τραύματος, ἄρ' ἐμὲ νύξεις;
Καὶ νύξῃ χαλεπῶς· καὶ οὐ φεύγοντος ἔτεινα.
Ἤνυσ' ἰδὼν τὸν ἄεθλον· ἀνήλκυσα χρύσεον ἰχθὺν,
Παντᾷ τῷ χρυσῷ πεπυκασμένον. εἶχε δὲ δεῖμα
Μή τι Ποσειδάωνι πέλοι πεφιλαμένος ἰχθὺς,
Ἢ τάχα τᾶς γλαυκᾶς κειμήλιον Ἀμφιτρίτης.
Ἠρέμα δ' αὐτὸν ἐγὼ ἐκ τὠγκίστρω ἀπέλυσα,
Μή ποτε τῶ στόματος τἀγκίστρια χρυσὸν ἔχοιεν.
Καὶ τὸν μὲν πεισῆρσι κατῆγον ἐπ' ἠπείροιο·
Ὤμοσα δ' οὐκέτι λοιπὸν ὑπὲρ πελάγευς πόδα θεῖναι,
Ἀλλὰ μένειν ἐπὶ γᾶς, καὶ τῶ χρυσῶ βασιλεύειν.
Ταῦτά με κἀξήγειρε· τὺ δ' ὦ ξένε λοιπὸν ἔρειδε
Τὰν γνώμαν· ὅρκον γὰρ ἐγὼ τὸν ἐπώμοσα ταρβῶ.

ΝΑΥΚΡΑΤΗΣ.

Καὶ σύ γε μὴ τρέσσῃς· οὐκ ὤμοσας· οὐδὲ γὰρ ἰχθὺν
Χρύσεον εἶδες ἢ εὗρες· ἴσα δὲ ψεύδεσιν ὄψεις.
Εἰ δ' ὕπαρ, οὐ κνώσσων τὺ τὰ χωρία ταῦτα
ματεύσεις,
Ἐλπὶς τῶν ὕπνων· ζατεῖ τὸν σάρκινον ἰχθύν·
Μὴ σὺ θάνῃς λιμῷ, καίτοι χρυσοῖσιν ὀνείροις.

IDYL-

IDYLLE.

LES PECHEURS.

La Pauvreté, Damon, Inventrice des Arts,
Pousse l'homme au travail, aiguise son genie,
Et lui fait de ses jours passer plus des trois quarts
Pour fournir aux besoins que demande la vie.
Deux Vieillards, bons amis, Pêcheurs de leur métier,
Logeoient près de la Mer sous un toit de feuillage:
Une Barque, des Rets, du Crin, & de l'Osier,
Quelques habits de peau, faisoient tout leur bagage;
L'Herbe leur tenoit lieu de plume & de duvet;
L'algue & le jonc marin composoient leur chevet;
Sans marmite, ni croc, du pain bis, de l'eau pure
Et quelque poisson sec faisoit leur nourriture;
Amoureux du travail, très-souvent leur réveil
Devançoit en Eté les raions du Soleil,
Et dans les nuits d'hiver ils ouvroient la paupiere
Même avant que la Lune eut fourni sa carriere.
En un mot ils vivoient satisfaits du Destin,
Loin du bruit des cités, sans femmes, sans voisin,
Lors qu'un d'eux éveillé plutôt qu'à l'ordinaire
Dit à son camarade,

ASPHALION.

On pretend faussement
Que les nuits de l'Eté ne durent qu'un moment,
Je viens dans celle-ci d'éprouver le contraire;

A

A grand' peine eſt-il jour, & cependant, Ami,
Je ne puis t'exprimer le tems que j'ai dormi ;
Peut-être eſt-ce l'éfet d'un agreable ſonge.

NAUCRATES.

Helas, mon cher Ami, reprit ſon Compagnon,
Le tems roule toujours ; mais le ſoin qui nous ronge
Troublant notre repos, nous le fait voir plus long.

ASPHALION.

Eh bien, en attendant le moment de la pêche,
Je vais te raconter le ſonge que j'ai fait,
L'idée en ma memoire en eſt encor ſi fraîche
Que j'en puis raconter juſques au moindre trait.
Je connois ton eſprit judicieux & ſage,
Il pourra là-deſſus me faire des leçons,
D'ailleurs il eſt bien juſte, Ami, que je partage
Mon ſonge entre nous deux, ainſi que mes poiſſons.

NAUCRATES.

Tu peux, cher Camarade, en toute confiance
Me faire de ton ſonge un fidelle récit,
Non pas que je me croie aſſez d'experience
Pour tirer quelque jour des ombres de la nuit;
Mais je t'écouterai cependant avec joie,
Commence.

ASPHALION.

Je ſongeois qu'à deſſein de pêcher,
J'étois allé grimper ſur le haut d'un rocher:
Là,

Là, pendant quelque tems atentif à la proie
Je sentis tout à coup un monstrueux Poisson,
Qui conduit par l'appât vint mordre à l'hameçon;
Mon plus grand embaras fut, comme tu le penses,
A trouver le moien de tirer hors de l'eau
Avec ma foible ligne un si pesant fardeau.
De plus, je me sentois dans de mortelles transes:
Je craignois que le Monstre en arrivant à bord,
Par quelque coup de dent ne me donna la mort.
Enfin m'étant armé d'adresse & de courage,
Après quelques éforts je le mis au rivage:
Quelle fut ma surprise! O ciel! J'y pense encor!
Quand je vis à mes pieds un gros poisson tout d'Or;
Dans les premiers transports de ma bonne fortune,
Je n'osois pas toucher ce tresor de Neptune;
Mais bannissant bientôt le scrupule & la peur,
Je jurai de quiter le métier de Pêcheur,
D'abandonner la Mer, mes Filets, & ma Barque
Pour vivre sur la Terre, & regner en Monarque:
Alors je m'éveillai: di moi presentement,
Ne dois-je pas garder la foi de mon serment?
Car enfin j'ai juré.

NAUCRATES.

Sache, Ami, que les songes
Ne sont pour la plupart qu'erreurs & que mensonges:
Ton serment, ton poisson, n'est qu'un fantôme vain,
Et si bien éveillé tu consultes la chose,

Tu

Tu verras qu'il nous faut prendre une ligne en main,
Pour pêcher au plutôt un Saumon, un Aloze,
Enfin, un vrai poiſſon qui nous donne du pain,
De peur qu'avec ton or nous ne mourions de faim.

Ce Poëme parfait dans ſon genre, donna beaucoup de jalouſie aux beaux Eſprits de Samos. Piguenelle entre autres, oſa ſoutenir publiquement, qu'il ne meritoit pas qu'on en fit tant d'eſtime; mais ſi Anacreon eut des Jaloux, il eut peu d'imitateurs. Piguenelle lui-même étoit ſouvent ſi guindé dans ſes vers qu'on ne l'entendoit point : il eut beau vouloir compoſer en ce genre, il ne put jamais trouver l'art de faire des images auſſi naturelles & auſſi agréables que celles dont Anacreon rempliſſoit tous ſes Ouvrages.

Malgré la Cabale de ſes envieux, ce Dialogue ne laiſſa pas d'augmenter ſa reputation, & on ne ceſſa d'en parler que pour admirer deux Odes qu'il compoſa à l'occaſion de la fête de Bacchus.

Polycrate aiant propoſé deux prix pour ceux qui reüſſiroient le mieux à faire des vers ſur une Coupe, Anacreon traita ce ſujet en deux manieres, & pour faire plaiſir à Afrodiſée, il envoia ces Ouvra-

ges

ges pour concourir avec ceux des autres Poëtes.

Les Juges craignant de tomber dans la même faute qui leur avoit attiré une reprimende de la part du Prince, examinerent si bien cette fois les Piéces destinées pour les prix, qu'ils trouverent les deux Odes d'Anacreon les plus belles de toutes. Ne sachant même laquelle des deux devoit l'emporter, ils en informerent Polycrate, qui leur repondit que puis qu'ils trouvoient ces deux Ouvrages également bons, il falloit que le sort decidât de la preference.

ΩΔ. XVII.

ΕΙΣ ΠΟΤΗΡΙΟΝ ΑΡΓΥΡΟΥΝ.

Τὸν ἄργυρον τορεύσας,
Ἥφαιστέ μοι ποίησον,
Πανοπλίας μὲν οὐχί·
Τί γὰρ μάχαισι κἀμοί;
Ποτήριον ἢ κοῖλον,
Ὅσον δυνῇ βαθύνον.
Ποίει δέ μοι κατ' αὐτὸ,
Μήτ' ἄστρα, μήθ' ἁμάξας,

Μὴ

Μὴ συγνὸν Ὠρίωνα·
Τί Πλειάδεσσι κἀμοί;
Τὶ δ' ἀστέρσιν Βοώτεω;
Ποίησον ἀμπέλους μοι,
Καὶ βότρυας κατ' αὐτὸ,
Καὶ χρυσέους πατοῦντας
Ὁμοῦ καλοῦ Λυαίου,
Ἔρωτα καὶ Βάθυλλον.

ODE XVII.

SUR UNE COUPE.

Forge, Vulcain, pour un Guerrier
Des armes d'un ſolide acier.
Comme dans les combats je ne mets point ma gloire,
Prend de l'or, & pour moi forges un vaſe à boire.
Au lieu de tous ces feux qui brillent dans la nuit,
Graves-y tout autour un ſcep chargé de fruit.
Je n'ai que faire des Pleïades,
D'Orion, ni du Verſeur d'eau;
J'aime bien mieux y voir les Graces, les Ménades,
Qui foulent des raiſins d'où coule un Jus nouveau.
Pour finir à mon gré cette charmante Coupe,
Fais-y voir mon Iris plus belle que le jour,
Et qu'elle préſide à la troupe
Entre le Dieu du Vin, & le Dieu de l'Amour.

ΩΔ. XVIII.

ΕΙΣ ΤΟ ΑΥΤΟ.

Καλὴ τέχνα τόρευσον
Ἔαρος κύπελλον ἡδύ.
Τὰ πρῶτα τερπνὰ ἡμῖν
Ῥόδα, φέρουσαν Ὥρην.
Ἀργύρεον δ' ἁπλώσας
Πότον ποίει μοι τερπνόν.
Τῶν Τελετῶν παραινῶ·
Μή μοι ξένον τορεύσῃς,
Μὴ φευκτὸν ἱςόρημα.
Μᾶλλον ποίει Διός τε
Γονῆα Εὔϊον ἡμῖν·
Μυηςιπόθ', ἅμα τε Κύπριν,
Ὑμεναίοις κροτοῦσαν·
Καὶ Ἔρωτας ἀνόπλους,
Καὶ χάριτας γελώσας,
Κ' ἄμπελον εὐπέταλον,
Εὐβότρυον, κομῶσαν,
Καὶ κούρους εὐπρεπεῖς, μοὶ
Ἂν μὴ Φοῖβος ἀθύρῃ.

ODE

ODE XVIII.

SUR UNE COUPE.

Ouvrier intelligent,
Fai moi vite, je te prie,
Une ample Coupe d'argent:
Qu'à mes regards tout y rie;
Fais-y voir le doux Printems,
Couronné de fleurs nouvelles;
Choisi toutes les plus belles,
Les Roses charment mes sens.
Mais souvien toi que j'abhorre
Ce Banquet dont la fureur
Du Lapithe, & du Centaure
Fit un Theatre d'horreur.
J'aime bien mieux qu'on y voie
Dans un tranquile repas,
Bacchus, Pere de la Joie,
Et Venus aux doux apas.
Que cette aimable Déesse
Versant de sa belle main
La liqueur enchanteresse,
Fasse l'honneur du festin.
Grave encor sous une treille
D'où pend la grape vermeille,

Les

Les Graces, & les Amours;
Que les Amours ſoient ſans armes,
Et ne donne pour atours
A ces trois Sœurs que leurs charmes.
Tu peux joindre, ſi tu veux,
A tant d'objets agreables,
De jeunes Garçons aimables,
Suivis des Ris & des Jeux.
Mais pour m'ôter toute crainte
De voir finir leurs ébats
Par le malheur d'Hyacinthe,
Fai qu'Apollon n'y ſoit pas.

La fête de Bacchus étant arrivée, ces deux Odes expoſées dans le Temple furent admirées par tous les Connoiſſeurs, & le bruit s'étant repandu qu'elles étoient d'Anacreon, il reçut des complimens d'une infinité de perſonnes qui le louërent particuliérement d'avoir trouvé le ſecret d'exprimer ſi differemment une même choſe. En éfet il ſeroit bien dificile d'écrire ſur ce ſujet avec plus d'agrement, & ces deux Odes, quoi que très-courtes, renferment plus de beautés qu'on n'en trouve dans tous les longs Poëmes des autres Auteurs.

Le plus plaiſant fut de voir le chagrin que les Poëtes conçurent de ce qu'Anacreon

creon avoit remporté lui ſeul les deux prix. Ils prétendirent qu'on leur avoit fait injuſtice, & publierent leurs Ouvrages avec des reflections & des parallêles. Le Prêtre Rignomare ſoutenoit que perſonne n'avoit mieux commencé que lui.

Graveur fameux! Graveur incomparable,
De tout votre art emploié les talents,
A me graver une Coupe admirable.
Repreſentes-y le Printems.

Litomacros de ſon côté vantoit auſſi fort ſon commencement:

Fai moi, grand Ouvrier, une Coupe charmante,
Et plus belle que le Printems;
Grave deſſus cette Saiſon touchante,
Qui de roſes, de fleurs peint embellit les champs.

Ce fut en voiant ces Exclamations froides & pueriles, qu'un Railleur ne rencontra pas mal, en diſant que ces deux Auteurs faiſoient comme ceux qui ouvrent

vrent une grande bouche pour soufler dans une petite flûte. D'ailleurs que veut dire *une coupe plus belle que le printems*, & une *saison qui de roses, de fleurs embellit les champs?* Comme si les roses n'étoient pas comprises parmi les fleurs.

Fossinonte ne parut pas moins irrité contre les Juges : il citoit sur tout ces quatre vers de sa façon comme un chef-d'œuvre d'esprit & d'éloquence.

Que la Déesse des Apas
Fasse les honneurs du repas,
Et la Coupe à la main presse chacun de boire,
Montrant la blancheur de ses bras.

Mais il arriva qu'aiant recité ces vers dans une Compagnie, quelqu'un s'avisa de lui dire, que selon cette maxime il faudroit desormais que les Dames montrassent à table ce qu'elles auroient de plus blanc pour exciter la soif des Conviez. Tout le monde s'étant mis à rire, le seul Goutaros soutint le parti de Fossinonte. C'étoit un autre Poëte, fecond en idées extravagantes. S'étant aperçu qu'un Buste de porfire qui representoit

Polycrate, brilloit parmi ceux des premiers Heros qui étoient de marbre blanc, il s'avisa d'écrire qu'ils pâlissoient à l'aspect de ce Prince. Que si le Buste de Polycrate eut été de marbre blanc, & que ceux des Heros eussent été de porfire, il n'eut pas manqué de dire alors qu'ils rougissoient, ou de honte, ou de colere. Ce fut le même qui dit que les guitares jouërent toutes seules à la naissance de la Princesse de Samos. Et parmi les merveilles du Palais du Roi, dont il avoit entrepris la description, il vantoit par dessus toutes choses un Vase,

Où le petit Enfant, qui badine & qui rit,
Regarde avec plaisir la Chevre qui le suit.

Mais ce detail ridicule & ces pensées contraintes n'ont rien que de puëril auprès du beau naturel & de l'heureux choix d'Anacreon, dont le grand âge ne diminuoit rien de la vivacité. C'est ce qui parut lorsque plusieurs personnes voulant le detourner de boire du vin nouveau, parce qu'elles le croioient contraire à sa santé, il se mit à chanter ces paroles.

ΩΔ. XIX.

ΕΙΣ ΤΟ ΔΕΙΝ ΠΙΝΕΙΝ.

Ἡ γῆ μέλαινα πίνει,
Πίνει δὲ Δένδρε' ἀυτὴν.
Πίνει Θάλασσα δ' Αὔρας,
Ὁ δ' Ἥλιος Θάλασσαν,
Τὸν δ' Ἥλιον Σελήνη.
Τί μοι μάχεσθ', ἑταῖροι,
Κ' αὐτῷ θέλοντι πίνειν.

ODE XIX.

SUR LE VIN.

Tout boit dans l'Univers ; la Lune boit la Mer,
La Terre boit la Pluie ; & le Soleil boit l'Air.
L'Arbre pour ſe nourrir boit le ſuc de la Terre ;
On dit même que l'Air boit l'Eau.
Pourquoi donc, chers Amis, me faites vous la guerre,
Quand je bois de ce Vin nouveau.

Quoique cette petite Ode, qui n'eſt qu'un impromptu, ſoit toute badine en aparence, elle ne laiſſe pas d'être pleine d'eſprit, quand on la conſidere par ra-

port au ſyſtême de Thales, d'Anaximénes, & des Philoſophes qui pretendent que toutes choſes entrant les unes dans les autres, entretiennent l'Harmonie de l'Univers.

Foſſinonte, comme je l'ai déja dit, mauvais ſinge d'Anacreon, voulut imiter cette chanſon; mais dès les deux premiers vers, ſa Muſe loin de s'exprimer noblement, tombe dans l'incongruité & & dans le barbariſme.

La Terre boit la Pluie, & les Arbres la
Terre,
La Lune du Soleil boit auſſi le flambeau.

Par où l'on peut voir quelle difference il y a entre un Auteur qui ſçait ſa langue, & celui qui ne la ſçait pas. Qui a jamais oui dire que les Arbres boivent la Terre, & que la Lune boit le flambeau du Soleil? Cette difference parut encore plus ſenſiblement dans l'Ode ſuivante, où Anacreon fait voir la delicateſſe de ſa paſſion pour la jeune Cleis. Un jour que ce Poëte & moi nous promenions ſur le bord de l'Imbreſe, il eut la curioſité d'entrer ſous une tente, où il rencontra

contra justement une des Esclaves de cette Belle, qui lui dit que sa Maîtresse se baignoit avec quelques-unes de ses compagnes. Anacreon jettant alors les yeux sur les habillemens de la jeune Cleïs, se mit à les considerer piéce à piéce : il n'y eut pas même jusqu'à ses souliers qu'il ne trouva bien proportionnés & de bon air. Comme je le raillois d'entrer dans un si grand detail, il me dit que je n'étois pas amoureux. En suite prenant les tablettes de cette Belle, sur lesquelles il trouva quelques-uns de ses vers, il les emporta sans qu'on s'en aperçut. Après nous être promené un quart d'heure ; il y ajoûta ceux-ci, & remit subtilement les tablettes où il les avoit prises.

ὨΔ. XX.

ΕΙΣ ΚΟΡΗΝ.

Ἡ Ταντάλου ποτ' ἔστη
Λίθος Φρυγῶν ἐν ὄχθαις·
Καὶ παῖς ποτ' ὄρνις ἔπτη
Πανδίονος, Χελιδών.
Ἐγὼ δ' ἔσοπτρον εἴην,

Ὅπως ἀεὶ βλέπης με·
Ἐγὼ χιτὼν γενοίμην,
Ὅπως ἀεὶ φορῇς με·
Ὕδωρ θέλω γενέσθαι,
Ὅπως σε χρῶτα λούσω·
Μύρον, γύναι, γενοίμην,
Ὅπως ἐγώ σ' ἀλείφω.
Καὶ ταινίη δὲ μαστῶν,
Καὶ μάργαρον τραχήλῳ,
Καὶ σάνδαλον γενοίμην,
Μόνον ποσὶν πατεῖν με.

ODE XX.

LES SOUHAITS.

Si nous étions encor dans ces ſiecles fameux,
Où les Dieux changeoient toutes choſes
Par d'étranges Métamorphoſes,
Voici, charmante Iris, quels ſeroient tous mes vœux.
Je voudrois être l'Onde pure,
Où tu viens baigner ton beau Corps,
Et je ferois tous mes efforts
Pour être tes Parfums, tes Rubans, ta Coëfure.
Je voudrois être auſſi ton Habit, ton Colier,
Tes Gands, ton Mouchoir, ta Jartiere;
Pour te poſſeder toute entiere
Je voudrois même encor devenir ton Soulier.

Ce

Ce petit Ouvrage ne demeura guere à être divulgué : Afrodisée fur tout le trouva si galant & si passionné, qu'elle temoigna une espece de jalousie de ce qu'il avoit été fait pour une autre que pour elle. A l'égard des beaux Esprits qui composoient l'Assemblée ordinaire de la Senatrice, ils convinrent tous que cette Ode renfermoit une très-grande delicatesse : cependant, selon leur louable coutume, ils ne manquerent pas d'y trouver bien des choses à reformer. Eufrosine commença par dire qu'elle ne goutoit point ces deux vers :

Je voudrois être l'Onde pure,
Où tu viens baigner ton beau Corps.

Et qu'elle auroit mieux aimé dire : *Je voudrois être Fontaine pour laver ton beau Corps.* Litomacros soutint qu'Eufrosine avoit raison, & que ce qu'elle disoit en prose, pouvoit se mettre ainsi en vers :

Ah ! que ne puis-je en Eau me transformer
Pour laver le doux Corps de ma belle Maîtresse.

Fossinonte encherit encor par dessus, en disant que cet endroit meritoit d'être exprimé avec plus d'emphase, & qu'à la place d'Anacreon il auroit dit:

Je ferois l'objet de mes vœux,
D'être l'heureux Ruisseau qui lave tous tes charmes.

Je fus si indigné d'entendre un tel jargon, que je m'écriai : Je vois bien, Messieurs, que vous auriez voulu qu'Anacreon eut envoié les charmes de sa Maîtresse à la riviere, comme on y envoie un paquet de linge sale. Sans mentir, c'est quelque chose de rare que des charmes qui ont besoin d'être lavez. Mais il n'est pas jusqu'aux bateliers de Samos qui ne vous donnassent des leçons de politesse en cette rencontre, puis qu'ils ne disent jamais qu'ils menent les Dames se laver. Bien loin donc qu'Anacreon ait cru pouvoir se servir d'un terme si bas & si degoutant, il prend soin au contraire d'insinuer que l'eau devient plus pure après que sa Maîtresse s'y est baignée, qu'elle ne l'étoit auparavant.

Je

Je me retirai après ces paroles : Climene qui y resta encor quelque tems après moi, me dit qu'en mon absence ils pousserent leurs reflexions à la derniere extravagance ; mais je les passerai sous silence, de peur d'ennuier le Lecteur, qui n'est déja peut-être que trop las de toutes leurs absurditez.

Quelque tems après, Anacreon, Climene & moi fûmes invitez d'aller à la Maison de Campagne de Cleon. Comme il faisoit fort chaud, le bon homme qui avoit fait mettre du vin au frais, & preparer des Couronnes, ordonna à sa fille d'avoir soin de nous faire rafraîchir. Cleïs se montra fort zélée à executer les ordres de son pere. Mais Anacreon s'étant mis à lui en conter un peu plus vivement qu'à l'ordinaire, cette Belle se defendit si bien, que ce Poëte s'en plaignit agréablement par cette Chanson.

ΩΔ. XXI.

ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ.

Δότε μοι, δότ', ὦ γυναῖκες,
Βρομίου πιεῖν ἀμυστί·

Ὑπὸ καύματος γὰρ ἤδη
Προποθεὶς ἀναστενάζω.
Δότε δ' ἀνθέων ἐκείνου
Στεφάνους οἵους πυκάζω·
Τὰ μέτωπά μου πικαίει.
τὸ δὲ καῦμα τῶν Ἐρώτων
Κραδίη τίνι σκεπάζω;

ODE XXI.

SUR L'ETÉ.

Je n'ai jamais ſenti de ſi fortes chaleurs.
Que l'on m'aporte vîte & du vin, & des fleurs.
Flore me rafraîchit; Bacchus me déſaltere;
L'un & l'autre à mes ſens redonnent la vigueur:
Cloris ſeule toûjours ſevere,
Ne veut point que l'Amour ſoulage ma langueur.

Après le repas on nous conduiſit dans un petit Bois tout à fait agreable; car outre le bel ombrage qu'on y trouvoit, on y entendoit encor mille petits oiſeaux, dont le chant ſe mêloit au murmure d'une fontaine, dont les ondes étoient plus claires que le criſtal. Cleïs aiant propoſé à Climene une partie de ſommeil, elles s'éclipſerent toutes deux pour

pour se retirer dans une petite Grotte pratiquée dans un endroit toufu & écarté : mais elles eurent beau se cacher nous les cherchames si bien que nous les trouvâmes. Cleïs se voiant découverte, pria instamment Anacreon qu'il la laissa un peu reposer ; mais elle n'en put rien obtenir, & sous pretexte que le sommeil n'étoit pas sain après le repas, ce Poëte l'empêcha toûjours de dormir, & fit les vers suivants avec une promtitude merveilleuse.

ΩΔ. XXII.

ΕΙΣ ΒΑΘΥΛΛΟΝ.

Παρὰ τὴν σκιὴν, Βάθυλλε,
Κάθισον, καλὸν τὸ δένδρον·
Ἁπαλὰς σείει δὲ χαίτας
Μαλακωτάτῳ κλαδίσκῳ.
Παρὰ δ' αὐτῷ ἐρεθίζει
Πηγὴ ῥέουσα πειθοῦς.
Τίς ἂν οὖν ὁρῶν παρέλθοι
Καταγώγιον τοιοῦτο;

ODE XXII.

DECLARATION D'AMOUR.

L'agreable chant des Oiseaux ;
Le charmant murmure des Eaux ;
Ces ombrages, ces Fleurs qu'agite un doux Zephire ;
Tout forme en ce Valon un aimable séjour,
Et le doux air qu'on y respire,
Cloris, nous convie à l'Amour.
Vos yeux portent ses traits, & pour eux je soupire.
Ah ! puisque nos deux cœurs brûlent d'un feu pareil,
Suivons ses loix, & las des transports qu'il inspire,
Nous nous livrerons au sommeil.

Le reste de la Compagnie attirée par la voix d'Anacreon, nous étant venu joindre, ce Poëte fut prié de repeter l'Ode qu'il venoit de chanter : elle fut trouvée très-jolie, tant par raport à la declaration d'amour qu'elle contenoit, que par raport à la peinture heureuse qu'elle faisoit du petit Bocage, où nous étions. Cleon même en fut si content qu'il proposa à la Compagnie d'y souper : la proposition fut acceptée, & le plaisir qu'on gouta dans ce reduit tout charmant, fit que l'on y passa presque toute la nuit. Le lendemain étant de retour à Samos, Afro-

disée

disée demanda à ce Poëte si sa veine avoit été sterile pendant ces deux jours. Anacreon lui repartit que tant que ses vers auroient le bonheur de lui plaire, sa Muse ne cesseroit d'enfanter, après quoi il lui presenta ces deux dernieres Odes qu'elle trouva très-galantes independamment même des circonstances & de la situation, où Anacreon se trouvoit lors qu'il les composa. Elle ne manqua pas de les montrer à Polycrate, qui après avoir remis l'ordre dans son Etat: commençoit à gouter plus que jamais les plaisirs & les douceurs de la paix: il les trouva très-belles, & pour faire voir combien il en estimoit l'Auteur, il lui envoia dix talents tout à la fois. Anacreon les reçut pour ne pas chagriner ce Prince, mais il me temoigna en particulier que Polycrate se trompoit fort, s'il croioit que de pareils presents pussent augmenter le zele & l'amitié qu'il avoit pour sa personne. Il me dit de plus qu'il étoit très-embarrassé de cette grosse somme; car que voulez-vous que j'en fasse, ajoûta-t-il, à moins que vous ne me fassiez le plaisir de l'accepter. Comme j'étois encor un peu Philosophe, & que je me voiois assez de

bien pour vivre agreablement, je le remerciai. Montrez moi donc, poursuivit-il, l'emploi que j'en dois faire; Gardez-la, lui dis-je alors, pour en faire des presens à vos Maîtresses. Dieu m'en preserve, s'écria-t-il; je n'ai garde de les mettre sur le pied d'aimer par interêt, & de peur que cela n'arrive, j'aime mieux renvoier cet argent à Polycrate avec quelques vers qui lui feront voir qu'il m'est inutile, & même à charge, puis que j'ai de sa liberalité tout ce dont je puis avoir besoin.

Ce Poëte ne tarda guere à executer son dessein, & voici l'Ode qu'il composa pour ce sujet.

ΩΔ. XXIII.

ΕΙΣ ΧΡΥΣΟΝ.

Ὁ πλοῦτος εἴγε χρυσοῦ
τὸ ζῆν παρῆγε θνητοῖς,
Ἐκαρτέρουν φυλάττων,
Ἵν' ἂν θανὼν ἐπέλθῃ,
Λάβῃ τι καὶ παρέλθῃ.
Εἰ δ' οὐδὲ τὸ πρίασθαι
τὸ ζῆν ἔνεστι θνητοῖς,

Τί

Τί καὶ μάτην στενάζω;
Τί καὶ γόους προπέμπω;
Θανεῖν γὰρ εἰ πέπρωται,
Τί χρυσὸς ὠφελεῖ με;
Ε'μοὶ γένοιτο πίνειν·
Πιόντι δ' οἶνον ἡδὺν,
Ε'μοῖς φίλοις συνεῖναι·
Ε'ν δ' ἁπαλαῖσι κοίταις
Τελεῖν τὴν Α'φροδίτην.

ODE XXIII.

L'INUTILITÉ DES RICHESSES.

Si les Tresors & la Richesse
Pouvoient garantir du trepas,
Je loûrois la peine ou l'adresse
De quiconque en fait un amas.
Moi même domptant ma paresse,
De toute part j'en chercherois,
Pour flêchir l'afreuse Déesse,
Dont on redoute tant les traits.
Mais puis que tout l'Or de la Grece
Ne sauroit repousser ses coups,
Avec moi, Grand Prince, confesse
Que les Avares sont bien foux.
Libre du souci qui les presse,

Content

Content de moi-même & du ſort ;
D'un œil qu'éclaire la Sageſſe ,
Tranquilement j'attends la mort.
En l'attendant je ris ſans ceſſe ;
Je cherche à contenter mes ſens ;
Et je partage tout mon tems
Entre le Vin & ma Maîtreſſe.

Polycrate n'admira pas moins cette Ode que le deſintereſſement de ſon Auteur. Il redoubla ſes ordres, afin qu'Anacreon ne manqua de rien ; & tous les honnêtes gens qui lurent cet Ouvrage, avouërent que pour detacher l'homme des richeſſes, il étoit encor plus perſuaſif que les preceptes de Pythagore.

Foſſinonte ne laiſſa pas de ſe vouloir mêler d'en corriger les derniers vers, en y ſubſtituant ceux-ci :

Je veux boire & rire ſans ceſſe ,
Et ne quitter jamais le vin
Que pour careſſer ma Maîtreſſe.

Mais je laiſſe à penſer quel regal c'eſt pour une Belle, qu'un Amant qui ne quitte le Vin que pour la careſſer, & qui vient pouſſer des hoquets, au lieu de

de ſoupirs : car c'eſt ce que ce diſcours donne à entendre ; & c'eſt ce qu'Anacreon a formellement diſtingué, en diſant qu'il partage ſon tems entre Bacchus & l'Amour ; ce qui eſt fort different.

Piguenelle, qui paſſoit pour un eſprit fin & delicat, jaloux de la gloire qu'Anacreon aqueroit tous les jours, fit un Traité ſur la Poëſie, où en comparant les Modernes avec les Anciens, il s'éforçoit de prouver que ces derniers étoient fort au deſſous des autres. Il oſoit preferer Rignomare, Foſſinonte, Eufroſine, à Homere, à Heſiode, & à Sapho. Il inſinuoit auſſi, mais adroitement, qu'il avoit bien lui-même autant d'eſprit qu'Anacreon, qu'il rangeoit déja au nombre des Anciens, à cauſe de ſon grand âge. Pour cet effet il joignit à ſon diſcours quelques-uns de ſes vers, afin que le Public en fit la diference. Il vantoit particulierement cette petite Ode :

Si l'or prolongeoit la vie,
Je n'aurois point d'autre envie
Que d'amaſſer bien de l'or.
La Mort me rendant viſite,

Je

Je la renverrois bien vîte,
En lui donnant mon tresor.
Mais si la Parque severe
Ne le permet pas ainsi,
L'Amour & la bonne Chere
Partageront mon souci.

Quoi que cette Ode ne soit qu'une foible copie de celle d'Anacreon, il faut cependant avouer qu'elle a plus de rondeur & de legereté que n'en ont les Ouvrages des autres Auteurs de Samos. Elle n'est pourtant pas exemte de defauts; car outre les termes vicieux qui s'y rencontrent, c'est un barbarisme que de dire que la bonne Chere partage le souci. Elle peut bien le dissiper ou le faire oublier, mais je ne crois pas qu'elle puisse jamais le partager.

Ce même Piguenelle avoit fait autrefois un Livre, où il pretendoit prouver qu'il n'y avoit rien de surnaturel dans les Oracles, & que les plus fameux n'étoient qu'un effet de l'adresse ou de la fourberie des Prêtres : il osoit même avancer que les premiers hommes qui les avoient eu en veneration, étoient des gens simples & trop credules. Mais il est arrivé depuis

depuis peu qu'un ſavant Prêtre a ſi bien refuté, & a ſi bien fait voir les pernicieuſes conſequences de ſon Livre, que de peur de paſſer pour impie on croit qu'il ſera obligé de faire une retractation. Voici un petit Poëme que je compoſai à cette occaſion :

Un grand Docteur, je croiois Piguenelle,
Lors que j'oüis dire par ſa ſequelle,
Qu'en decouvrant la fourbe des Calchas,
Il avoit mis les Oracles à bas,
Et les traittoit de choſe naturelle.
Même il diſoit que la Grece nouvelle
Sages avoit de credule cervelle.
Or à preſent je lui vois ſur les bras
Un grand Docteur.
Il lui fait voir par raiſon claire & belle
Qu'au ſens commun ſon ſyſtéme eſt rebelle;
Qu'il cite faux, qu'il erre à chaque pas;
Qu'il tient diſcours dignes d'un infidelle;
Qu'il eſt poli; mais qu'enfin il n'eſt pas
Un grand Docteur.

Piguenelle fut très-mortifié de voir ſa reputation obſcurcie par les bons raiſonnemens

nemens de ſon Adverſaire. Anacreon même me dit, qu'il n'y avoit pas un ſeul argument juſte dans tout ſon Livre, & qu'il étoit plus facile de detruire entierement la Religion que de prouver la fauſſeté de ſes Oracles. Ce Poëte, comme je l'ai déja dit, étoit tres-ſavant, mais il n'avoit point cette faſtueuſe érudition, dont tant d'Ecrivans ſe piquent. C'eſt pour cela qu'il eſtimoit fort peu Dacos, & rioit ſouvent des Commentaires longs & embarraſſez, dont il accabloit le texte des Auteurs qu'il pretendoit éclaircir. Ce Commentateur venoit de donner des Reflexions ſur les Symboles de Pythagore, où il n'étoit pas moins obſcur que cè Philoſophe même, quoi que tous ſes grands diſcours ne roulaſſent que ſur la crainte de la mort, & ſur ce qu'on doit devenir en l'autre vie.

Un jour Anacreon ſe trouvant à la Cour, lors que Polycrate & Afrodiſée parloient des livres obſcurs de Pythagore & de ſon Commentateur, il compoſa deux petites Odes, qui ſont autant de fines railleries contre la vaine oſtentation de la Morale des Philoſophes.

ΩΔ. XXIV.

ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ.

Ἐπειδὴ βροτὸς ἐτέχθην,
Βιότου τρίβον ὁδεύειν·
Χρόνον ἔγνων ὃν παρῆλθον,
Ὃν δ' ἔχω δραμεῖν οὐκ οἶδα.
Μέθετέ με αἱ φροντίδες·
Μηδέν μοι καὶ ὑμῖν ἔσω.
Πρὶν ἐμὲ φθάσῃ τὸ τέλος,
Παίξω, γελάσω, χορεύσω
Μετὰ τοῦ καλοῦ Λυαίου.

ODE XXIV.

LE DESTIN.

Je ſuis né pour mourir ; c'eſt un arrêt du ſort
De mes jours écoulez je ſçai quel eſt le nombre :
Et l'avenir cache dans l'ombre
L'heure qui doit marquer ma mort.
Mais ſans ſonder la Deſtinée
Par de trop curieux deſirs,
Avant cette triſte journée
Je ne ſonge qu'à mes plaiſirs.

L'Ode

L'Ode ſuivante montre encore plus preciſément l'inutilité des grands raiſonnemens que font les Philoſophes pour s'étourdir contre la neceſſité de mourir. Anacreon croit que le meilleur moien d'aprendre à ne point craindre la mort, eſt de ſe familiariſer avec elle, & je me ſouviens qu'il avoit coutume de dire que l'homme devoit ſortir de la vie comme d'un feſtin, c'eſt-à-dire, avec joie, & en remerciant ſon hôte; & qu'à l'égard de ce que l'on devenoit après la mort, il falloit s'en raporter entierement à l'Auteur de la Nature.

ΩΔ. XXV.

ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ.

Ὅταν πίνω τὸν οἶνον,
Εὕδουσιν αἱ μέριμναι·
Τί μοι πόνων, τί μόχθων,
Τί μοι μέλει μεριμνῶν;
Θανεῖν με δεῖ κἄκοντα·
Τί δὲ τὸν βίον πλανῶμαι;
Πίωμεν οὖν τὸν οἶνον,
Τὸν τοῦ καλοῦ Λυαίου·
Σὺν τῷ δὲ πίνειν ἡμᾶς
Εὕδουσιν αἱ μέριμναι.

ODE XXV.

Sur la Mort.

Bûvons. est-il un plus doux sort ?
Contre les accidents le vin nous fortifie,
Bien mieux que la Philosophie.
A quoi bon tant de soins pour prevenir la mort ?
Je sçai que tôt ou tard nous deviendrons sa proie ;
Mais puis qu'il nous faut tous finir,
Passons le present avec joie,
Et, ne craignons point l'avenir.

Ces deux petites Odes si simples & si naturelles firent un vrai plaisir à toute la Cour, & elles se repandirent si fort en peu de tems, que les Enfans même les chantoient ; ce qui causoit beaucoup de joie à Anacreon, d'autant qu'il jugeoit de la bonté de ses Ouvrages par la facilité qu'on avoit à les aprendre.

A quelque tems de là, le jeune Megiste, un des plus agreables débauchés de Samos, aiant invité Anacreon à manger chez lui, ce Poëte y trouva tant d'agrement que pour lui complaire il composa des vers à la loüange des Beuveurs qu'il éleva au dessus des Guerriers, parce qu'il savoit que Megiste s'étoit retiré du servi-

service dès la premiere Campagne pour se donner entierement à ses plaisirs.

ΩΔ. XXVI.

ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ.

Ὅταν ὁ Βάκχος ἐσέλθῃ,
Εὕδουσιν αἱ μέριμναι.
Δοκῶν δ' ἔχειν τὰ Κροίσου
Θέλω καλῶς ἀείδειν.
Κισσοστεφὴς δὲ κεῖμαι,
Πατῶ δ' ἅπαντα θυμῷ·
Ὅπλιζ', ἐγὼ δὲ πίνω·
Φέρε μοι κύπελλον, ὦ παῖ.
Μεθύοντα γάρ με κεῖσθαι
Πολὺ κρεῖσσον, ἢ θανόντα.

ODE XXVI.

SUR LES BEUVEURS.

Lors que j'ai le Verre à la main,
Je chante & ne songe qu'à rire,
Je m'imagine avoir l'Empire,
Et les Tresors d'un Souverain;

Qu'un

Qu'un autre aille donc à la Guerre,
Et sur le Champ de Mars qu'il finisse son sort!
Pour moi, je cours au vin; garçon vîte, un grand Verre!
Que si par un aimable éfort
Bacchus me jette aussi par Terre,
Du moins l'on n'en meurt pas, & chacun est d'accord,
Qu'il vaut mieux être Ivre que Mort.

Megiste fut si content de l'Esprit & des belles maniéres de ce Poëte, qu'il ne pouvoit plus s'en passer: aussi ne faisoit-il aucune partie agréable qu'il ne le pria d'en être; mais un des Conviez dans la chaleur de la debauche aiant causé quelque desordre, par des discours & des actions un peu trop libres auprès d'une Dame; Anacreon qui haïssoit les Ivrognes, quoi qu'il aimât le vin, resolut de ne plus aller manger chez Megiste. Il n'y seroit effectivement point retourné, si ce jeune homme ne lui eut promis de choisir mieux ses Convives une autrefois. Anacreon se laissa flêchir; mais pour lui faire voir combien il étoit ennemi de la Crapule & des éfets dangereux qu'elle peut produire, il ouvrit par cette Chanson le premier repas où il fut invité.

ΩΔ. XXVII.

ΕΙΣ ΔΙΟΝΥΣΟΝ.

Τοῦ Διὸς ὁ παῖς ὁ Βάκχος,
Ὁ λυσίφρων Λύαιος,
Ὅταν φρένας ἐς ἁμὰς
Ἐσέλθῃ μεθυδώτας,
Διδάσκει με χορεύειν.
Ἔχω δ' ἐ καί τι τερπνὸν,
Ὁ τᾶς μέθας ἐραστάς·
Μετὰ κρότων, μετ' ᾠδᾶς,
Τέρπει με κ' Ἀφροδίτα,
Καὶ πάλιν θέλω χορεύειν.

ODE XXVII.

SUR LE VIN.

Quand par le doux Jus de la treille
Mon eſprit s'échauffe, & s'éveille;
J'aime les bons mots, & les vers,
Et près de ma belle Maîtreſſe,
J'exprime par d'amoureux airs
Des ſentimens pleins de tendreſſe.
Loin de bannir la politeſſe,
Elle regle tous mes deſirs;
Et jamais troublé par l'ivreſſe,
Je ne rougis de mes plaiſirs.

Il

Il ne ſe contenta pas d'avoir temoigné ſon ſentiment en vers, il s'exprima encore très-fortement en proſe ſur cet article; ſi bien que depuis ce tems-là on entendit rarement dire qu'il ſe fut paſſé quelque deſordre en ſa preſence. Tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens, étoient charmés de la politeſſe & de l'agréable varieté qu'il repandoit dans ſes Chanſons, & il ne ſe faiſoit guere de bon repas où elles ne fuſſent chantées. La ſeule Eufroſine & ſes partiſans jaloux de la beauté de ſes Odes, tachoient de les avilir en les traduiſant dans d'autres dialectes avec des termes bas & des expreſſions les plus triviales; témoin celle-ci où Eufroſine le faiſoit parler de la ſorte.

Lors que Bacchus qui delaſſe agréablement l'eſprit en diſſipant agréablement nos inquietudes, s'eſt une fois emparé de mon cœur, il m'enſeigne à danſer. Je prends le plus grand plaiſir du monde à me voir Ivre, le bruit des pots, les chanſons & la belle Venus me divertiſſent, & je voudrois toujours danſer. Quoi que cet artifice fut groſſier, cependant ceux qui n'aprofondiſſoient pas les choſes, prenoient Anacreon pour un veritable Ivrogne, juſque là même que les Statuaires &

les Peintres le repreſentoient preſque toujours ſous la figure d'un homme Ivre: il en étoit de même au ſujet de l'amour; car ces pretendus beaux Eſprits defiguroient ſi fort ſes Odes galantes, en y mêlant des ſentimens obſcênes, que l'on mettoit en problême, ſavoir, ſi Anacreon étoit plus Ivrogne qu'Impudique. Il eſt vrai que ces diſcours n'étoient qu'en la bouche des Sots; mais comme les Sots ſont en grand nombre, cela ne laiſſa pas de porter coup à la reputation de ce grand Poëte, qui étoit très-moderé, & qui meritoit mieux le nom de Sage que les Philoſophes mêmes: mais il ſera toujours impoſſible de deſabuſer ceux qui ne jugeant d'Anacreon que ſur les ſentimens que ſes Ennemis lui donnent, s'imaginent qu'il étoit un Debauché des plus outrez. Pour continuer l'Hiſtoire des Poëſies qu'il compoſa dans Samos, le Lecteur ſaura que ce Poëte entroit tous les jours plus avant dans les bonnes graces de Polycrate. Ce Prince l'apeloit non ſeulement à tous ſes divertiſſemens, mais même l'admettoit dans tous ſes Conſeils; tant il lui reconnoiſſoit un gout delicat pour les plaiſirs, & un ſage diſcernement dans les afaires. Un jour

Afro-

Afrodisée l'aiant entretenu long tems sur le chapitre de ses Maîtresses, le pria de vouloir faire le portrait de celle qu'il croioit la plus belle, & qu'il avoit le plus aimé.

Anacreon ne pouvant rien lui refuser, fit effectivement ce portrait ; mais par galanterie il le tourna de telle maniere qu'Afrodisée n'eut pas de peine à s'y reconnoître ; aussi lui fit elle present du sien, qui étoit en mignature, & garni d'autant de Diamans qu'il y avoit de vers dans l'Ouvrage d'Anacreon.

ΩΔ. XXVIII.

ΕΙΣ ΤΗΝ ΕΑΥΤΟΥ ΕΤΑΙΡΑΝ.

Ἄγε ζωγράφων ἄριστε,
Γράφε ζωγράφων ἄριστε,
Ῥοδίης κοίρανε τέχνης·
Ἀπεῦσαν, ὡς ἂν εἴπω,
Γράφε τὴν ἐμὴν ἑταίρην.
Γράφε μοι τρίχας τὸ πρῶτον
Ἁπαλάς τε, καὶ μελαίνας·
Ὁ δὲ κηρὸς ἂν δύνηται,
Γράφε καὶ μύρου πνεούσας.

Γράφε δ' ἐξ ὅλης παρειῆς,
Ὑπὸ πορφυρέῃσι χαίταις,
Ἐλεφάντινον μέτωπον.
Τὸ μεσόφρυον δὲ μή μοι
Διακόπτε, μήτε μίσγε·
Ἐχέτω δ', ὅπως ἐκείνη,
Τὸ λεληθότως σύνοφρυν.
Βλεφάρων ἴτυν μελαινήν·
Τὸ δὲ βλέμμα νῦν ἀληθῶς
Ἀπὸ τοῦ πυρὸς ποίησον·
Ἅμα γλαυκὸν, ὡς Ἀθήνης.
Ἅμα δ' ὑγρὸν, ὡς Κυθήρης.
Γράφε ῥῖνα, καὶ παρειὰς,
Ῥόδα τῷ γάλακτι μίξας.
Γράφε χεῖλος οἷα Πειθοῦς,
Προκαλούμενον φίλημα.
Τρυφεροῦ δ' ἔσω γενείου,
Περὶ Λυγδίνῳ τραχήλῳ,
Χάριτες πέτοιντο πᾶσαι.
Στόλισον τὸ λοιπὸν αὐτὴν
Ὑποπορφύροισι πέπλοις.
Διαφαινέτω δὲ σαρκῶν
Ὀλίγον, τὸ σῶμ' ἐλέγχον.

Ἀπέχει·

Ἀπέχει· βλέπω γὰρ αὐτήν.
Τάχα κηρὲ καὶ λαλήσεις.

ODE XXVIII.

PORTRAIT D'UNE BELLE.

Savant Peintre, pren ton pinceau,
Et fai de ma belle Maîtresse,
Un portrait si noble & si beau,
Qu'il enchante toute la Grece.
Que si tu ne te souviens pas
Des attraits qui brillent en elle,
J'en vais faire un recit fidelle,
D'après lequel tu la peindras.
D'abord il faut que tu commences
Par nous faire voir ses cheveux,
Represente les, si tu peux,
Parfumés de douces essences?
Fai que mollement sur son dos
Ils descendent à longue suite,
Et pour les exprimer, imite
La vague ondoiante des flots.
Sous ses cheveux de couleur noire,
Pein son front plus blanc que l'ivoire.
Ainsi que deux freres jumeaux,
Qu'en tout ses sourcils soient égaux:

Laiſſe entre eux un petit eſpace,
Et fai que de brun colorez,
Tous deux ſe courbent avec grace
Ni trop joints, ni trop ſéparez.
Tels que dans Pallas on les vante,
Repreſente nous ſes yeux bleux;
Que pleins d'une flame brillante
Ils ſoient vifs autant qu'amoureux.
Donne à ſon teint l'éclat des roſes
Sous un brillant ſoleil écloſes,
Et pour rendre ſon nez parfait,
Qu'il ſoit fin & d'un blanc de lait.
Sur ſa levre perſuaſive
Répan une couleur ſi vive
Que chacun ſe ſente embraſer
D'un promt deſir de la baiſer.
Pein ſon menton, d'où nait ſans ceſſe
La grace & la delicateſſe,
Et ſon beau col, dont l'agrément
Redouble à chaque mouvement.
Que de pourpre elle ſoit vétuë,
Mais laiſſe à nû certains apas,
Et fai qu'on juge par leur vuë
Des beautez que l'on ne voit pas.
C'eſt aſſez; ma joie eſt extrême,
On ne peut mieux lui reſſembler:
Mais que dis-je! c'eſt elle-même.
Ecoutons! elle va parler.

Ce Portrait, qui eſt veritablement un chef-d'œuvre, excita ſi fort la jalouſie des beaux-Eſprits de Samos, non ſeulement par raport à l'eſtime que toute la Cour en fit, qu'à cauſe du beau preſent que l'Auteur reçut, qu'ils reſolurent de le critiquer ouvertement.

S'étant aſſemblés pour cet effet, ils joignirent leurs reflections, & les publierent ſous le titre de Remarques. Eufroſine commença par le traduire en proſe pour lui faire perdre une partie de ſa beauté. Rignomare pretendit qu'Anacreon en parlant du front de ſa Maîtreſſe auroit dû dire au Peintre :

Accompagnez ſa chevelure noire
D'un front plus blanc, plus poli que l'ivoire.

Ainſi, ſelon ce beau Genie, ce ne ſont plus les cheveux qui accompagnent le front, mais c'eſt le front qui doit accompagner les cheveux, & ſur ce pied-là on pourra dire deſormais que le viſage accompagne un beau nez, ou qu'un tableau acompagne une bordure. Il ſoutenoit de plus que ce Poëte devoit ainſi repreſenter le nez de ſa Belle :

Qu'elle ait le nez d'un blanc de lait épais.

Mais je ne sai si les Dames de bon gout s'accomoderoient d'un tel coloris ; car bien loin que la peau du nez doive être d'un blanc de lait épais, il faut au contraire qu'elle soit d'un blanc de lait très-clair, & cela par une raison anatomique ; car la peau de cette partie ne couvrant que du cartilage, est plus transparente que celle qui couvre des chairs, ce qui est cause que le nez est si sujet à rougir.

Litomacros peu satisfait de la maniére dont Anacreon avoit exprimé les graces du menton & de la gorge de sa Maîtresse, donna les vers suivans comme un modéle d'une plus belle description :

Fai que sous son menton, siége de la mollesse,
Où brille l'agrément & la délicatesse,
Et qu'autour de son col plus blanc & mieux formé
Que ne l'est de Paros le marbre renommé,
Toutes les graces rassemblées
Voltigent de bonheur comblées.

Voici comme il pretendoit que ses yeux fussent dépeints :

Pour

Pour ses yeux, que ce soit vraiment
Un amas consumant de feux & de lumieres,
Qu'ils soient tout à la fois bleux, doux, &
languissants,
Et fins, vifs, humides, & perçants
Tel que dans Venus Mars les aime.

Fossinonte décrivoit ainsi les atraits de sa belle bouche.

Que le feu du corail de ses levres charmantes
Des plus indiferens atirent les souhaits.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ces Corrections ou Remarques, pleines de galimatias: aussi bien les Curieux n'ont qu'à consulter les livres de ces Auteurs; ils y trouveront amplement dequoi se satisfaire. Il est tems de passer au beau Portrait de Batyle, qu'Anacreon composa peu de tems après pour faire plaisir à Polycrate, qui avoit choisi ce beau Garçon pour servir de modéle à une Statuë d'Apollon, qu'il avoit dessein de faire mettre dans le magnifique Temple de la Déesse de Samos.

ΩΔ. XXIX.

ΕΙΣ ΒΑΘΥΛΛΟΝ.

Γράφε μοι Βάθυλλον οὕτω,
Τὸν ἑταῖρον, ὡς διδάσκω.
Λιπαρὰς κόμας ποίησον,
Τὰ μὲν ἔνδοθεν μελαίνας,
Τὰ δ' εἰς ἄκρον ἡλιώσας·
Ἕλικας δ' ἐλευθέρους μοι
Πλοκάμων, ἄτακτα συνθεὶς,
Ἄφες ὡς θέλουσι κεῖσθαι.
Ἁπαλὸν δὲ καὶ δροσῶδες
Στεφέτω μέτωπον ὀφρὺς,
Κυανωτέρη δρακόντων.
Μέλαν ὄμμα γοργὸν ἔστω,
Κεκερασμένον γαλήνῃ.
Τὸ μὲν ἐξ Ἄρηος ἕλκον,
Τὸ δὲ τῆς καλῆς Κυθήρης·
Ἵνα τις τὸ μὲν φοβῆται,
Τὸ δ' ἀπ' ἐλπίδος κρεμᾶται.
Ῥοδίνην δ' ὁποῖα μῆλον.
Χνοΐην ποίει παρειήν.
Ἐρύθημα ὡς ἂν Αἰδοῦς

Δυνάσαι

Δυύασαι βούλει ποίησον.
Τὸ δὲ χεῖλος οὐκ ἔτ' οἶδα
Τίνι μοι τρόπῳ ποιήσεις,
Ἁπαλὸν, γέμον τε Πειθοῦς.
Τὸ δὲ πᾶν, ὁ κηρὸς αὐτὸς
Ἐχέτω λαλῶν σιωπῇ.
Μέγα δὲ πρόσωπον ἔστω.
Τὸ δ' Ἀδώνιδος παρῆλθον,
Ἐλεφάντινος τράχηλος.
Μεταμάζιον δὲ ποίει,
Διδύμας τε χεῖρας Ἑρμοῦ,
Πολυδεύκεος δὲ μηροὺς,
Διονυσίην δὲ νηδύν.
Ἁπαλῶν δ' ὕπερθε μηρῶν,
Μηρῶν τὸ πῦρ ἐχόντων
Ἀφελῆ ποίησον αἰδῶ,
Παφίην θέλουσαν ἤδη·
Φθονερίην ἔχεις δὲ τέχνην,
Ὅτι μὴ τὰ νῶτα δεῖξαι,
Δυύασαι· τὰ δ' ἦν ἀμείνω.
Τί με δεῖ πόδας διδάσκειν;
Λαβὲ μισθὸν ὅσον εἴπῃς.
Τὸν Ἀπόλλωνα δὲ τοῦτον

Καθελὼν ποίει Βάθυλλον.
Ἢν δ' ἐς Σάμον ποτ' ἔλθῃς,
Γράφε Φοῖβον ἐκ Βαθύλλου.

ODE XXIX.

PORTRAIT DE BATYLE.

O toi, qui d'une main habile
Veux faire un portrait de Batyle,
Pour dignement t'en aquiter,
Peintre, tu n'as qu'à m'écouter!
D'abord fai que sa chevelure
Soit d'un noir luisant dans le fond,
Et que flottant à l'avanture,
Le bout tire un peu sur le blond.
Sous ses sourcils d'un noir d'ébene
Pein ses beaux yeux, dont les regards
Nous laissent discerner à peine,
S'ils sont de Venus ou de Mars.
Que sur l'une & sur l'autre jouë
Un petit poil folet se jouë,
Et fai qu'une aimable pudeur
S'y trouve jointe à la candeur.
A l'égard de sa bouche aimable,
Moi même je ne trouve pas
Un terme qui soit convenable,
Pour t'en exprimer les apas.

Comme

Comme de sa noble éloquence
Tu ne peux peindre les douceurs,
Fai que même par son silence
Elle touche & gagne les cœurs.
Pour son col, pein d'après Nature
Le col du Mignon de Venus.
Donne lui les mains de Mercure,
Et l'estomac du beau Bacchus.
Fai qu'à son air on reconnoisse,
Qu'enflamé depuis peu de jours
Un desir inconnu le presse,
Effet des premiéres amours.
Je perdrois le tems en paroles,
Si j'exigeois de ton pinceau
Qu'il representât ses épaules,
Ce n'est pourtant pas le moins beau.
Mais puis qu'il ne t'est pas possible
De rendre leur beauté visible,
Pour finir ce rare portrait,
Donne à ses piés le dernier trait.
C'est assez; un si bel ouvrage
Ne sauroit jamais se paier.
Voilà Batyle tout entier;
Tel est son port & son visage.
Porte le au Temple de Junon;
Car alors ils sera facile
De prendre Apollon pour Batyle,
Ou Batyle pour Apollon.

Nos Critiques ne manquerent pas d'en agir envers ce Portrait comme ils en avoient usé à l'égard de l'autre. Litomacros sur tout se signala par un galimatias des plus étranges; car voici comme il pretendoit qu'Anacreon devoit insinuer que Batyle ne faisoit encore que sentir les premiéres ardeurs de l'amour.

Donne lui l'estomac & les mains de Mercure,
Les cuisses de Pollux, le ventre de Bacchus.
Pein au dessus de ses cuisses charmantes,
De ses cuisses de feu, de ses cuisses brulantes,
Un present de l'Amour, ouvrage des Plaisirs.

Je laisse au Lecteur à debrouiller l'idée obscêne que ces paroles portent à l'imagination, quoi qu'à dire la verité, ces vers soient plutôt un amas confus de termes mal assortis qu'un discours intelligible.

Eufrosine traduisit aussi cette Ode en prose, & la sema de quantité d'étoiles, voulant insinuer par là que ce Portrait contenoit des choses si contraires à la pudeur,

deur, qu'elle n'osoit y toucher; ce qui fut cause que bien des gens crurent que cet Ouvrage étoit une preuve convaincante du feu dont Anacreon bruloit pour Batyle, & publierent que ce Poëte n'étoit jamais si éloquent que lors qu'il composoit sur cette matiere. Ils repandirent si fort cette calomnie, que Polycrate eut quelque soupçon qu'il étoit coupable du crime dont on l'accusoit, jusques là même que par jalousie il fit couper les cheveux à cet aimable garçon. Mais je jure par les Dieux Immortels, qu'Anacreon n'aimoit ce jeune homme que d'un amour très-chaste. Aussi le Prince ne fut pas long tems sans reconnoître qu'il avoit eu tort de croire ses Accusateurs.

Pour ce qui est d'Anacreon, il se moqua de leur Calomnie, & feignant que Batyle par depit ou par paresse s'étoit fait couper les cheveux, il lui adressa les vers suivans :

Ἀπέκειρας δ' ἁπαλῆς
Κόμης ἄμωμον ἄνθος.
Θρηϊκίην σίοντα χαίτην.

. . . .

O trop coupable que vous étes!
Pourquoi, de fureur transporté,
Priver la plus belle des têtes
De tout l'éclat de sa beauté?
Quoi? cette noble chevelure,
Cet ornement si pretieux,
Ce beau present de la Nature;
Ne * &c. . . . .

Après que Batyle eut été mis hors de Page, Smerdias prit la premiere place, & l'on donna celle de Smerdias au jeune Cleobule, qui à peine touchoit à sa dixiéme année; mais qui doüé d'une extréme beauté, avoit outre cela l'esprit bien au dessus de son âge. Afrodisée l'aimoit comme s'il eut été son propre fils, & de son côté cet aimable Enfant ne manquoit pas de repondre à cette amitié par de continuelles caresses. Un jour que pour divertir la Princesse de Samos, on joüoit au Jeu des Prisonniers, il arriva que Cleobule étant pris, il fut consigné entre les mains d'Afrodisée, qui en badinant lui lia les mains avec un tissu de fleurs. Ceux du parti contraire voulant ravoir leur prisonnier, deputerent la Princesse pour le racheter; mais lors qu'après

* *Le Manuscrit est ici fort defectueux.*

près avoir paié ſa rançon elle voulut emmener Cleobule, cet aimable enfant embraſſant Afrodiſée, temoigna qu'il ne vouloit point la quitter. Anacreon qui ſe trouva preſent à ce Jeu, ne voulant pas perdre l'occaſion de vanter la preference que Cleobule avoit temoignée en faveur d'Afrodiſée, fit un petit Poëme, où il montre ingenieuſement que l'eſprit & la beauté joints enſemble ſont des liens plus forts que ceux du ſang même.

ΩΔ. XXX.

ΕΙΣ ΕΡΩΤΑ.

Αἱ Μοῦσαι τὸν Ἔρωτα,
Δήσασαι στεφάνοισι,
Τῷ Κάλλει παρέδωκαν.
Καὶ νῦν ἡ Κυθέρεια
Ζητεῖ λύτρα φέρουσα,
Λύσασθαι τὸν Ἔρωτα.
Κἂν λύσῃ δέ τις αὐτὸν,
Οὐκ ἔξεισι, μενεῖ δὲ,
Δουλεύειν δεδίδακται.

ODE

ODE XXX.

L'AMOUR CAPTIF.

Un jour, les neuf ſavantes Sœurs
Par une aimable tirannie,
Après avoir lié l'Amour avec des fleurs,
Le donnerent en garde à la belle Uranie,
Venus pour racheter ſon fils
De ſa rançon ofre le prix :
Mais s'étant fait une habitude
De ſa douce captivité,
Il prefere la ſervitude
Aux charmes de la liberté.

Afrodiſée gouta ſi bien cette loüange, & trouva ce ſujet ſi agréable, qu'elle le fit peindre dans ſon cabinet. On y voioit les neuf Muſes avec des Graces conformes à leur talent. Les unes cueilloient des fleurs, les autres compoſoient des guirlandes, pendant que pluſieurs d'entr'elles s'éforçoient de lier le petit Amour : Venus paroiſſoit ſur ſon char dans le lointain, & ſe hâtoit pour venir delivrer ſon fils.

Lorſqu'Anacreon me montra ce petit Ouvrage, Je ſuis bien de votre ſentiment, lui dis-je : je ne trouve point de plus forts charmes que ceux de l'eſprit & de

de la beauté joints ensemble. Ce n'est pas que l'une de ces deux choses ne plaise beaucoup separément ; mais la question est de savoir, laquelle des deux l'emporte. Il n'y a pas de doute que ce ne soit l'esprit, me repondit-il ; car il ne se passe point si promtement que la Beauté. Aussi voit-on des femmes laides, mais spirituelles, conserver long tems leurs Amans, au lieu que de belles Idoles degoutent bientôt ceux que leurs charmes avoient seduits. Rien n'est plus vrai, repris-je, & Clerice en est un bel exemple ; car quoique la petite verole l'ait extrêmement defigurée, elle sait si bien se composer & se donner un air doux & modeste, qu'elle a plus d'Amants qu'elle n'en veut. J'ai tâché de mettre son caractere dans une Epigrame :

Clerice d'atraits depourvuë,
Ne pouvant donner dans la vuë,
Chagrine d'être sans Amant,
Contrefait la modeste, & vit austerement.
Elle sait par cet artifice
Se faire rechercher comme un fruit defendu,
Et tâche d'arriver au vice
Par le chemin de la vertu.

La

La penſée eſt plaiſante, me dit Anacreon, mais vous étes trop mordant. Je ne vous conſeille pas de donner ces vers comme étant de votre crû ; autrement ce ſeroit le moien de vous fermer le cœur de toutes les femmes qui ne haïſſent rien tant que ceux, qu'elles croient capables de decouvrir leurs defauts. Si ce n'eſt que cela, repris-je, je ne dois pas être ſi reſervé ; car je ne ſuis pas homme à faire beaucoup d'attachemens. D'ailleurs malgré mes railleries ſur les femmes, il s'en trouvera toujours quelqu'une aſſez ſincere pour en rire & aſſez bonne pour m'aimer. Telle eſt l'agréable Philyre. Vous étes heureux, repartit Anacreon ; car ſi celle-là vous eut manqué, je ne crois pas que vous en euſſiez trouvé une pareille. Nous en étions là-deſſus, lorſqu'un domeſtique de Megiſte le vint prier de la part de ſon Maître à un grand ſouper. Vous m'y accompagnerez, me dit auſſitôt ce Poëte ; je me ſens en humeur de me divertir ; on ne vous preſſera point, & vous ne boirez qu'autant que vous le voudrez. A ce prix-là, repondis-je, j'accepte la propoſition ; mais je crains fort que votre exemple ne m'entraine un peu loin.

Nous

Nous étant rendu chez Megiſte, la Compagnie qui nous attendoit avec impatience, nous reçut avec de grandes démonſtrations de joie. Elle étoit compoſée de tout ce qu'il y avoit de plus agréables Bûveurs de Samos, qui ne pouvoient plus deſormais ſe paſſer d'Anacreon. Ce Poëte les charma à ſon ordinaire, & comme le vin ſe trouva excellent, après avoir preludé par deux ou trois coups, il temoigna en vouloir boire une ſi grande quantité, que ceux qui ne le connoiſſoient pas encore, prierent Megiſte d'empêcher qu'il ne s'ennivra : mais Anacreon voiant qu'ils avoient pris l'alarme, leur chanta l'Ode ſuivante.

ΩΔ. XXXI.

ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ.

Ἄφες με, τοὺς θεοὺς, σοὶ,
Πιεῖν, πιεῖν ἀμυστί·
Θέλω, θέλω μανῆναι.
Ἐμαίνετ' Ἀλκμαίων τε,
Χ' ὁ λευκόπους Ὀρέστης,
Τὰς μητέρας κτανόντες.
Ἐγὼ δὲ μηδένα κτὰς,

Πιὼν

Πιὼν δ᾽ ἐρυθρὸν οἶνον,
Θέλω, θέλω μανῆναι.
Ἐμαίνεθ᾽ Ἡρακλῆς πρὶν,
Δεινὴν κλονῶν φαρέτρην,
Καὶ τόξον Ἰφίτειον.
Ἐμαίνετο πρὶν Αἴας,
Μετ᾽ ἀσπίδος κραδαίνων
Τὴν Ἕκτορος μάχαιραν·
Ἐγὼ δ᾽ ἔχων κύπελλον,
Καὶ στέμμα τοῦτο χαίταις,
Οὐ τόξον, οὐ μάχαιραν,
Θέλω, θέλω μανῆναι.

ODE XXXI.

FUREUR BACHIQUE.

Laissez moi, chers Camarades,
Laissez moi boire à razades;
Versez du vin! n'aiez peur
Que sur les traces d'Oreste,
Par quelque crime funeste
Je signale ma fureur.
Je n'irai point, comme Alcide,
Fougueux & privé de sens,
Percer d'un trait homicide
Ma femme ni mes enfans.

Ne

Ne craignez point qu'en furie
Ainsi qu'Ajax inhumain,
Pour attenter sur ma vie
D'un glaive j'arme ma main.
N'attendez rien de barbare
Du Dieu, qui de moi s'empare :
Le seul danger que je voi,
C'est qu'armé de mon grand Verre,
Je vous mettrai tous par terre,
Si vous buvez comme moi.

Tous les Conviez furent tellement excitez par ce defi, qu'ils se mirent à boire à l'envi les uns des autres, & la chose alla si loin que si Megiste n'eut proposé de se retirer, ce qu'Anacreon avoit dit dans sa Chanson, seroit arrivé infailliblement. Cette espece de fureur Bachique fut trouvée si belle, qu'on la chanta long tems à la Cour & à la Ville. Les beaux Esprits de Samos en voulurent faire de semblables ; mais ils remplirent les leurs d'expressions si peu naturelles & si outrées, qu'on les auroit plutôt pris pour des conjurations magiques que pour des Chansons à boire. On en jugera par celle de Fossinonte, dont voici un fragment :

Je me laisse emporter à ma douce fureur :
Jadis Hercule dans la sienne
Couroit Thebes l'arc à la main :
Jadis sur la Rive Troienne
Ajax, furieux, inhumain,
Erroit, d'Hector tenant l'épée,
Dans le vil sang des bœufs trempée.

Ce fut dans ce Repas, que, tout novice que j'étois en poësie, je ne laissai pas de faire une Chanson qu'Anacreon trouva jolie. Aussi étoit-elle en faveur des Enfans de la Bouteille.

Au seul Bacchus faisant la Cour,
Nous buvons la nuit & le jour.
Pour l'Amour nous sommes de glace.
Si quelquefois nous en goutons,
C'est pour ne point perdre la race
Des veritables Biberons.

Un jour Afrodisée s'étant avisée de demander à Anacreon, combien il avoit eu de Maitresses, ce Poëte lui repondit que le nombre en étoit si grand qu'il ne pouvoit

voit s'en ressouvenir : il composa même là-dessus une Ode qui au jugement des Connoisseurs n'est pas une des moindres qu'il ait faite. Cependant le Gramairien Eufron a bien osé publier que c'étoit l'Ouvrage d'un miserable Poëtereau, & qu'elle ne pouvoit être d'Anacreon, ajoutant qu'elle n'étoit pleine que d'hyperboles extravagantes.

ΩΔ. XXXII.

ΕΙΣ ΤΩΣ ΕΑΥΤΩ ΕΡΩΤΑΣ.

Εἰ φύλλα πάντα δένδρων
Ἐπίσασαι κατειπεῖν,
Εἰ ἡμαθῶδες εὑρεῖν
Τὸ τῆς ὅλης θαλάσσης,
Σὲ τῶν ἐμῶν Ἐρώτων
Μόνον ποιῶ λογιστήν.
Πρῶτον μὲν ἐξ Ἀθηνῶν
Ἔρωτας εἴκοσιν θές.
Καὶ πεντεκαίδεκ' ἄλλους.
Ἔπειτα δ' ἐκ Κορίνθου
Θὲς ὁρμαθὺς Ἐρώτων·
Ἀχαΐης γάρ ἐστιν,

Ὅπου καλαὶ γυναῖκες.
Τίθει δὲ Λεσβίους μοι,
Καὶ μέχρι τῶν Ἰώνων,
Καὶ Καρίης, Ῥόδου τε,
Δισχιλίους Ἔρωτας.
Τί φής; ἀεὶ κηρῷ θές·
Οὔπω Σύρους ἔλεξα,
Οὔπω πόθους Κανώβου,
Οὐ τῆς ἅπαντ' ἐχούσης
Κρήτης, ὅπου πόλεσσιν
Ἔρως ἐποργιάζει.
Τί σοι θέλεις ἀριθμῶ
Τοὺς ἐκτὸς αὖ Γαδείρων,
Τῶν Βακτρίων τε κ' Ἰνδῶν,
Ψυχῆς ἐμῆς Ἔρωτας.

ODE XXXII.

SUR SES AMOURS.

De l'Ocean & des forêts
Compte les feuilles & le sable,
Et tu pourras compter les traits
Dont le Dieu des Amours m'acable.
Dans Athenes, Rhodes, Argos,
Dans Corinthe, Créte, Lesbos

J'ai

J'ai fait triompher ma tendresse ;
Et plein de transports amoureux,
Toutes les Belles de la Grece
Ont été l'objet de mes vœux.
A tant d'amours, vas-tu me dire,
Un seul cœur ne sauroit sufire !
Mais tu ne sais pas tout encor.
J'en veux chercher dans la Syrie,
Et pénetrant dans la Bactrie
Vers l'Inde je prendrai l'essor ;
Et suivant le Dieu qui me guide,
J'irai signaler mon ardeur,
Jusqu'aux lieux où jadis Alcide
Mit des bornes à sa valeur.

Anacreon pouvoit-il mieux exprimer l'étenduë de sa passion amoureuse. Cette hyperbole, quoiqu'un peu forte, ne laisse pas d'avoir quelque fondement ; car de même qu'un grand Guerrier par son ambition demesurée tend à conquerir toute la terre, ainsi un homme d'un temperament amoureux voudroit parcourir tout l'Univers pour y trouver matiere à ses amours. Litomacros ne fut pas de l'avis d'Eufron ; & soutint que tant s'en faut que ce Poëte eut trop poussé l'exageration, il auroit du la porter plus loin, en disant ;

Si vous pouvez compter jusqu'aux moindres parties
Du sable qui borde les mers,
Vous pourrez seul aussi sans peine
Nombrer mes amours & mes feux.

C'est ainsi que ce bel Esprit donnant lui-même dans l'extravagant, propose une operation bien plus dificile, en ne voulant pas qu'on se contente de compter les grains de sable, mais voulant encor qu'on les divise pour en nombrer jusqu'aux moindres parties. Voilà sans doute un rafinement digne d'un tel Auteur, & auquel Anacreon n'auroit jamais pensé: cependant comme ce Poëte paroissoit être sorti de sa simplicité ordinaire dans cette occasion, il resolut de traiter ce sujet d'une maniere plus simple. Ce fut peu de tems après que nous promenant sur le bord de l'Imbrese, & que raisonnant sur la constance des Hirondelles à revenir toutes les années en Grece, il me dit que ce petit oiseau lui venoit d'inspirer une très-jolie pensée, & s'étant mis à réver un peu à l'écart, il recita ces vers:

ΩΔ.

ΩΔ. XXXIII.

ΕΙΣ ΧΕΛΙΔΟΝΑ.

Σὺ μὲν, φίλη Χελιδὼν,
Ἐτησίη μολοῦσα,
Θέρει πλέκεις καλιὴν,
Χειμῶνι δ' εἶς ἄφαντος,
Ἢ Νεῖλον ἢ 'πὶ Μέμφιν.
Ἔρως δ' ἀεὶ πλέκει μου
Πόθος δ' ὁ μὲν πτεροῦται,
Ὁ δ' ὠὸν ἐστὶν ἀκμὴν,
Ὁ δ' ἡμίλεπτος ἤδη.
Βοὴ δὲ γίνετ' αἰεὶ
Κεχηνότων νεοττῶν.
Ἐρωτιδεῖς δὲ μικροὺς
Οἱ μείζονες τρέφουσιν.
Οἱ δὲ τραφέντες εὐθὺς
Πάλιν κύουσιν ἄλλους.
Τί μῆχος οὖν γένηται;
Οὐ γὰρ σθένω τοσούτους
Ἔρωτας ἐκβοῆσαι.

ODE XXXIII.

SUR SES AMOURS.

Chere Hirondelle, tous les ans
Tu reviens d'une aîle légere;
Tu fais ton nid dans le Printems,
Pendant l'Eté tu deviens Mere;
Et lasse de tant de travaux
Tu vas l'Hiver aux Païs chauds.
Ah! que n'ai-je ta destinée!
Mais Cupidon pour mon malheur
Pendant tout le cours de l'année
Fait son nid au fond de mon cœur.
A peine hors de la coquille
Les premiers Amours sont sortis,
Que pour augmenter sa famille
Il songe à de nouveaux petits.
L'un sous le duvet est encore,
Que l'autre est sur le point d'éclore:
Les jeunes, dont j'entens les cris,
Par les plus âgés sont nourris,
Et les plus forts ne tardent guere
A suivre l'exemple du Pere.
En un mot, je sens tous les jours
Renaître en mon cœur tant d'Amours,

Que

Que malgré cette amitié tendre
Que j'ai pour des hôtes si doux,
Je ne sai plus comment m'y prendre,
Pour les pouvoir contenir tous.

Jamais personne n'a si bien entendu qu'Anacreon l'art d'enrichir ses Ouvrages avec les images agreables que la Nature nous met devant les yeux. Cette Ode aussi bien que beaucoup d'autres de cet Auteur, en font foi. Rien n'est plus heureusement imaginé que la comparaison qu'il fait de l'Amour avec une Hirondelle. La diference & les raports qu'il y trouve, enchantent les Lecteurs. Afrodisée & Polycrate furent si charmés du beau naturel qui regne en cette Piece, qu'ils firent une espece de defi à toute l'Assemblée des beaux Esprits d'y trouver rien à reprendre : mais cela ne servit qu'à augmenter l'envie qu'ils avoient de la critiquer. Le Sacrificateur Rignomare pretendit que la fin eut été plus belle en cette maniere :

Que faire? ma peine est extrême :
Leur nombre augmente tous les jours,
Et je ne puis sufire même
A crier après tant d'Amours.

La raiſon qu'il en donnoit, c'eſt, diſoit-il, qu'alors le Poëte eut imité ceux qui crient à pleine tête autour des arbres pour faire fuir les oiſeaux qui en viennent manger les fruits. Poſſinonte vouloit qu'Anacreon ne ſe fut pas contenté de crier; mais il vouloit qu'il ſe fut encor tourmenté vainement pour les chaſſer :

Pour un qui ſort, il en vient trente,
Qui quand ils ſont plus grands, ſont encore leurs nids:
Et tous les jours en vain je crie & me tourmente,
Pour chaſſer de mon cœur tant d'amours reünis.

En quoi certes ces deux Auteurs ſe montrent auſſi denaturez qu'un Pere qui chaſſeroit cruellement ſes Enfans, parce qu'il n'auroit pas de quoi leur donner du pain; ce qui donne une idée très-deſagreable & des plus inhumaines. Auſſi tous les gens de bon gout ſe moquerent ouvertement de leur critique, en diſant que le beau naturel étoit bien plus dificile à atraper qu'un Entouſiaſme dereglé,
&

& qu'il leur convenoit mal de gloſer ſur un Ecrivain qui étoit ſi ſenſé ;

Eux dont tous les Ecrits remplis de faux brillants,
S'exhalent en fumée au creuſet du bon ſens.

Pour moi, j'étois ſi charmé de la belle ſimplicité des vers d'Anacreon que pour tâcher d'y arriver, je perdois le boire & le manger, & demeurois des journées entieres à compoſer des Ouvrages que j'abandonnois au feu en voiant combien ils en étoient éloignez. Comme cette grande aplication m'avoit empêché depuis quelques jours de voir mes Amis, & particulierement Climene, je lui allai rendre viſite, afin de me delaſſer un peu. Je la trouvai tête à tête avec Anacreon ; Je vois bien, leur dis-je à l'inſtant, que vous vous étes enfin aperçu que vous étiez faits l'un pour l'autre. Vous croiez rire, reprit Anacreon, mais la choſe eſt peut-être plus vraie que vous ne penſez. Et que deviendra Cleïs, m'écriai-je ? Je badinerai toujours avec elle, ajouta-t-il ; & Climene m'a promis de n'en être point jalouſe. En ce cas-là, lui dis-je, vous aurez une Mai-

tresse fort commode. Comme ce que j'aime le plus dans Anacreon, est son esprit, dit alors Climene, je ne ferai point fâchée que d'autres l'aiment aussi, & je serois aussi ridicule de vouloir l'empêcher que de pretendre joüir toute seule des raions du soleil. Pour vous donner même une preuve de ma sincerité, c'est que nous devons aller aujourd'hui diner chez Cleon, où vous nous accompagnerez, puis que vous vous trouvez ici : j'y consentis volontiers, & je remarquai que pendant le repas Anacreon s'étudia plus que jamais à en conter à la jeune Cleïs; mais cette Belle l'aiant rebuté avec son refrain accoutumé, en disant qu'elle ne vouloit point d'un amoureux à cheveux blancs, ce Poëte lui repondit agreablement par cette Chanson :

ΩΔ. XXXIV.

ΕΙΣ ΚΟΡΗΝ.

Μή με φύγης ὁρῶσα
Τὰν πολιὰν ἔθειραν,
Μηδ' ὅτι σοι πάρεστιν
Ἄνθος ἀκμαῖον ὥρας,

Τὰμ

Τἀμὰ φίλτερα διώξῃς.
Ὅρα κἀν στεφάνοισι,
Ὅπως πρέπει τὰ λευκὰ
Ῥόδοις κρίνα πλακέντα.

ODE XXXIV.

SUR SES CHEVEUX.

Que la blancheur de mes cheveux
Ne ſoit point cauſe que mes vœux
Près de toi paſſent pour outrage ;
Mais ſonge plutot, belle Iris,
Que les roſes de ton viſage
En éclateront d'avantage,
Etant jointes avec mes Lis.

Cleïs n'aiant rien repondu à cette galanterie, la ſcene ne fut plus ſi agreable qu'elle avoit coutume de l'être entre ces deux aimables perſonnes. Je m'aperçus que cette Belle étoit ou feignoit d'être épriſe d'un homme entre deux âges, qui étoit un des Conviez, & qu'on parloit de lui faire épouſer, à cauſe de ſes grandes richeſſes. A l'égard de Climene, il me fut facile de voir qu'elle étoit veritablement touchée du merite d'Anacreon. Elle me fit même confidence qu'elle lui

auroit souhaité une vingtaine d'années de moins, non point tant à cause de ce que je pouvois m'imaginer, que parce qu'elle auroit alors l'esperance de l'aimer plus long tems. Anacreon de son côté m'avoua que de toutes ses Maitresses il n'en avoit point eu, avec qui il passa le tems plus agreablement qu'avec Climene, & qu'il étoit très-fâché de l'avoir connu si tard : car enfin, mon cher Ami, ajouta-t-il, je sens bien qu'il me faut quitter le monde, & que quelque santé que j'aie, je suis trop vieux pour aller encor bien loin.

Environ ce tems-là Afrodisée aiant conçu le dessein de faire peindre dans son cabinet les Amours des Dieux, elle pria Anacreon de composer des Inscriptions pour chaque tableau. Celui de l'Enlevement d'Europe étant achevé, voici les vers que ce Poëte imagina, & qui sont un chef-d'œuvre dans ce genre.

ΩΔ. XXXV.

ΕΙΣ ΕΥΡΩΠΗΝ.

Ὁ ταῦρος οὗτος, ὦ παῖ,
Ζεύς μοι δοκεῖ τις εἶναι·
Φέρει γὰρ ἀμφὶ νώτοις

Σιδω-

Σιδωνίην γυναῖκα.
Περᾷ δὲ πόντον εὐρὺν,
Τέμνει δὲ κῦμα χηλαῖς·
Οὐκ ἂν δὲ ταῦρος ἄλλος
Ἐξ ἀγέλης ἐλασθεὶς
Ἔπλευσε τὴν θάλασσαν,
Εἰ μὴ μόνος γ' ἐκεῖνος.

ODE XXXV.

JUPITER EN TAUREAU.

A voir ce Taureau qui ſans peine
Emporte ſur ſon large dos
Une Beauté Sidoniene,
Et fend ſi fierement les flots:
Facilement je conjecture
Que le Dieu du Ciel amoureux
Vient de prendre cette figure
Pour ravir l'objet de ſes feux.
C'eſt lui-même, je le parie,
Et quel Taureau hors Jupiter
A jamais quitté la prairie
Pour traverſer ainſi la mer?

Tous les Auteurs de Samos furent très-mortifiez de la preference qu'Afrodiſée donna aux vers d'Anacreon; car ſur le bruit

bruit qu'elle vouloit des Inſcriptions, chacun d'eux s'étoit mis à en faire; mais elles ſe trouverent toutes très-pitoiables. Litomacros commençoit ainſi la ſienne:

Je croi que ce Taureau d'un agrément extrême
Que nous voions, ma Belle, eſt Jupiter lui-même.

Celles des autres étoient à-peu-près de la même force, & comme ils les ont publiées, on n'a qu'à ouvrir leurs Livres pour être convaincu que je n'avance rien que de veritable. Celui qui parut le plus mortifié de tous, fut un certain Prêtre, nommé Talmon, qui pretendoit avoir le droit de compoſer lui ſeul toutes les Inſcriptions. Il eſt vrai que par ſes intrigues & à l'aide de quelques Amis mercenaires qu'il avoit emploiés, il s'étoit fait donner un privilege exclusif de ſeul Fabricateur general d'Inſcriptions & de deviſes; mais celles qu'il faiſoit, étoient ſi mauvaiſes, qu'on étoit obligé de les efacer, quand il les avoit placées.

Comme Anacreon mourut avant que ce Cabinet fut achevé, je continuai ſur ſes

ses mêmes idées le reste des Inscriptions à dessein de les presenter à Afrodisée.

Voici celle pour Jupiter en Pluie d'Or. Elle est un peu satirique ; mais elle n'est pourtant que trop veritable :

De toutes les formes nouvelles
Que Jupiter prenoit pour joüir des mortelles,
Soit qu'il ait paru Flame, Aigle, Cygne,
Taureau,
Il n'en est point qui plaise aux Belles,
Comme celle de l'Or qu'il prend dans ce
Tableau.

Celle pour Jupiter amoureux de la belle Iö est dans le même genre, & n'est pas moins vraie que la precedente :

Que d'un long hymen degouté
Un Mari pour joüir d'une jeune Beauté,
Aux yeux de sa femme se cache :
Et qu'après de folles amours
Une fille devienne Vache,
C'est ce que l'on voit tous les jours.

Pour Jupiter sous la forme d'un Cygne que Leda caresse, & qu'elle defend contre les attaques d'un Aigle :

Ce

Ce Cygne qu'entre tes genoux
Tu flattes avec tant de joie ;
Dans peu, belle Leda, quittant un air si doux,
Va devenir l'Oiseau de proie.

Pour Flore & Zephire badinant sur le gazon d'un pré fleuri :

Par ces tendres plaisirs de Zephire & de Flore,
La fable montre clairement,
Que l'âge qui les fait éclore,
Passe comme une fleur, & fuit comme le vent.

Pour Bacchus sous la forme d'une Grape de Raisin qu'Erigone contemple amoureusement :

Enfin, belle Erigone, un Dieu charme vos yeux
Sous le voile trompeur d'un fruit delicieux.
Il vous plaira bientôt plus au gout qu'à la vuë,
Et vos sens seduits tour à tour
Contraindront vôtre ame vaincuë
D'accorder à Bacchus les faveurs de l'Amour.

Quel-

Quelque juste que fut cette pensée, qui m'avoit été communiquée par Anacreon, Talmon pretendit que celle d'un de ses Amis devoit l'emporter, parce qu'elle étoit bien plus morale :

O maudit Vin! voi les maux que tu causes,
Et les perils à quoi tu nous exposes.
Erigone & ses chastes refus
Menerent mal long tems Bacchus:
Mais quand elle eut bu de son Jus,
La Belle ne se defendit plus.

Il est vrai que cette impertinente Poësie me mit si fort en colere, que je ne pus m'empêcher de faire sentir à son Auteur un trait de ma Muse satirique :

Pour Erigone admirant un raisin,
D'où vient que Furnon nous étale
Une si sauvage Morale
Contre les doux plaisirs de l'Amour & du Vin?
C'est qu'un Pedant sans gout & sans delicatesse
Portant tout à l'extremité,
Dans l'usage du Vin ne connoit que l'Ivresse,
Et dans l'Amour que la Brutalité.

Pour

Pour revenir à Anacreon, ce Poëte s'étant un jour trouvé à table avec le Mari d'Eufrosine, qui voulant faire montre de sa doctrine, s'étendoit sur la Rhetorique en homme capable d'en donner des preceptes, ce Poëte, dis-je, pour rabattre un peu sa vanité se mit à chanter ces paroles.

ΩΔ. XXXVI.

ΕΙΣ ΤΟ ΑΝΕΙΜΕΝΩΣ ΖΗΝ.

Τί με τοὺς νόμους διδάσκεις,
Καὶ ῥητόρων ἀνάγκας;
Τί δέ μοι λόγων τοσούτων,
Τῶν μηδὲν ὠφελούντων;
Μᾶλλον δίδασκε πίνειν
Ἁπαλὸν πῶμα Λυαίου·
Μᾶλλον δίδασκε παίζειν
Μετὰ χρυσῆς Ἀφροδίτης.
Πολιοὶ στέφουσι κάρην.
Δὸς ὕδωρ, βάλ' οἶνον, ὦ παῖ,
Τὴν ψυχὴν μου κάρωσον.
Βραχὺ μὴ ζῶντα καλύπτεις.
Ὁ θανὼν οὐκ ἐπιθυμεῖ.

ODE

ODE XXXVI.

CONTRE LA RHETORIQUE.

Tu veux m'enſeigner l'éloquence,
Cet Art trompeur, dont les détours
Ne tendent qu'à de vains diſcours ;
Je te quitte de ta ſcience.
Montre moi plutot l'Art de vivre ſans chagrin,
Et de fléchir une Cruelle.
Mais pour bannir les ſoins & gagner une Belle,
Le meilleur Maître c'eſt le Vin ;
C'eſt lui ſeul qui me rend ſi gai ; ſi pathetique ;
Vîte, Laquais, un rouge bord.
Voilà toute ma Rhetorique.
On ne boit plus quand on eſt mort.

Il eſt vrai qu'en diſtribuant cette Ode à mes Amis, j'avois la petite malice de changer ainſi la fin :

Voilà toute ma Rhetorique :
La tienne m'ennuie à la mort.

Ce trait ſatirique qu'Anacreon donne comme en paſſant à Dacos, fit plaiſir à tous ceux qui connoiſſoient l'oſtentation du perſonnage. A quelque tems de là, nous

nous étant allé promener dans une Maison de Campagne, ce Poëte charmé de la beauté de la saison, & de ce qu'un Vigneron l'assura, que le vin seroit bon & en abondance, fit une description du Printems, laquelle pour être très-courte, n'est pas moins admirable ; car outre les belles images dont il l'a remplie, il y decouvre ingenieusement son penchant pour la liqueur de Bacchus.

ΩΔ. XXXVII.

ΕΙΣ ΤΟ ΕΑΡ.

Ἴδε πῶς, Ἔαρος φανέντος,
Χάριτες ῥόδα βρύουσιν.
Ἴδε πῶς κῦμα θαλάσσης
Ἁπαλύνεται γαλήνη.
Ἴδε πῶς νῆσσα κολυμβᾷ·
Ἴδε πῶς γέρανος ὁδεύει·
Ἀφελῶς δ' ἔλαμψε Τιτάν·
Νεφελῶν σκιαὶ δονοῦνται·
Τὰ βροτῶν δ' ἔλαμψεν ἔργα.
Καρπὸς ἰτέας προκύπτει,
Καρπὸς ἐλαίας προκύπτει·
Βρομίου στέφεται νᾶμα,

Κατὰ

Κατὰ φύλλον, κατὰ κλῶνα.
Καθελὼν ἤνθισε καρπός.

ODE XXXVII.

LE PRINTEMS.

Voiez comme dans le Printems
Le Ciel ranime toutes choſes:
Voiez comme déja les Roſes
Se parent de feux éclatans.
Le Soleil brille en ſa carriere
D'une plus riante lumiere ;
Le calme regne ſur la Mer ;
Les Oiſeaux ont repeuplé l'Air:
Sur ſa branche l'Olive verte
Commence à naître de ſa fleur,
Et la Terre d'épics couverte,
Flate l'eſpoir du Laboureur.
Mais, ô Bacchus, mon eſperance
C'eſt de voir que ton Fruit divin
Fleurit par tout en abondance,
Et nous promet d'excellent Vin.

Quelque agreable que fut la fin de cette Ode, il ne plut pas aux beaux Eſprits de Samos de la trouver telle, & tous s'accorderent à vouloir qu'Anacreon eut dit ſimplement, *Enfin tout nous aſſure de l'abon-*

l'abondance de cette année. Et voici comme Foſſinonte pretendoit qu'il eut du s'expliquer en vers :

Par bataillons volants en l'air paſſent les
Grües ;
Déjà l'Olivier pouſſe, & la Vigne rampante
Etend contre le chaud ſur ſa grape naiſſante
L'abri de ſes feuillages verts :
Tout rit, tout nous promet une année abondante.

Mais outre que ces vers ſont plus entortillés que la vigne même, où eſt la fineſſe de dire en voiant un beau Printems que l'année ſera abondante ? Le Païſan le plus groſſier n'en pourra-t-il pas dire autant ? Anacreon plus delicat fait comprendre que de tous les biens que le Ciel promet dans cette aimable ſaiſon, celui qu'il priſe le plus, c'eſt le vin. Voilà les reflexions que je fis chez la Senatrice, où j'eus le plaiſir de me rencontrer, lors que cette Ode fut critiquée. J'avançai même que ce Poëte auroit pu ajouter qu'entre les avantages du Printems il comptoit

comptoit aussi pour beaucoup celui d'y voir sa Maîtresse plus sensible à l'amour. Eh ! qui vous a dit, interrompit une Compagne d'Eufrosine, que nôtre sexe est plus sensible dans cette saison que dans toute autre ; c'est du moins ce que je n'ai jamais éprouvé. Climene, qui se trouva presente, lui repartit en plaisantant, pour moi, j'avouë que je suis donc faite autrement que vous ; car de tous les tems de l'année il n'y a que le Printems que je crains. Et je confesse bonnement, que si j'étois alors un peu pressée par un galant qui me parut aimable, ma vertu courroit grand risque : toute la Compagnie aiant pris le parti de Climene, l'Amie d'Eufrosine resta seule de son sentiment, & comme il me parut plein d'affectation & de pruderie, ce fut pour m'en moquer que je fis ces vers :

Le Printems chasse les frimâts,
Et retournant dans nos climâts,
Il fait renaître la verdure.
L'Oiseau reprend son doux murmure,
Et les fleurs naissent sous les pas.

Fillette soupire tout bas,
Et dit au Dieu d'Amour: Helas!
Pren pitié des maux que j'endure
Le Printems.

Certaine Prude sans apas
Voulant nier ce dernier cas,
On lui repondit turelure;
Et quand même vous seriez dure,
Une Hirondelle ne fait pas
Le Printems.

Pour lui faire encore plus sentir son ridicule, je lui oposai le caractere de Climene.

Bien plus sincere étoit cette Beauté,
Qui convenant de sa fragilité,
Disoit, je suis en Avril moins cruelle;
A ma vertu cette Lune est mortelle,
Comme à fleur tendre est le Soleil d'Eté.

Diane alors est la Divinité;
Vers qui mon cœur se sent le moins porté.
J'aime Venus, & mon culte est pour elle
Bien plus sincere.

Je

Je meurs, je n'ai ni force, ni fierté,
Et le Blondin ne seroit maltraité,
Qui lors viendroit m'en conter en ruelle.
Cet aveu coute à toute autre femelle.
Quand est de moi, je suis en vérité
Bien plus sincere.

Anacreon, qui étoit informé de la scêne, me dit que j'avois un peu trop poussé à bout la Compagne d'Eufrosine. Vous n'avez gueres plus menagé son Mari, repondis-je, & vôtre Ode contre le Rhetoricien n'est pas moins piquante que mon Epigrame contre la Prude; mais à propos, avouez moi sincerement qui des deux vous estimez davantage, ou du Mari, ou de la Femme. Ils sont fort savants l'un & l'autre, reprit-il; mais leur science est si embrouillée & leur stile si dur, que je ne sai si leurs Ouvrages seront d'une grande utilité à la Republique des Lettres. Au reste, ajouta-t-il, si dans l'Ode sur le Printems j'ai oublié de mettre l'Amour avec Bacchus, c'est que quand je la composai, nous n'avions, s'il vous en souvient, que des Bûveurs avec nous. Si nous eussions eu quelque Belle en nôtre Compagnie, sa presence n'eut pas manqué

de rapeller à mon imagination ces douces inquietudes, dont le beau ſexe eſt agité dans la ſaiſon nouvelle. Me reſſouvenant alors de ces tranſports amoureux qui en ſont les ſuites, & qui font une partie des charmes que les Amants trouvent avec une Belle; Venus eut eu dans mon Ode le rang qu'elle merite d'y tenir; mais je reparerai ma faute un de ces jours. Je ne doute pas, lui dis-je, que vous ne reüſſiſſiez auſſi bien ſur ce ſujet que vous avez reüſſi ſur l'autre. Je n'eus pas tort de le croire, & par la lecture de l'Ode ſuivante le Lecteur jugera que j'avois bien auguré de la Muſe de ce Poëte.

ΩΔ.

ΕΙΣ ΤΟ ΕΑΡ.

Τί κάλλιόν ἐστι βαδίζειν,
Ὅπου λειμῶνες κομῶσιν,
Ὅπου λεπτὴν ἡδυτάτην
Ἀναπνεῖ Ζέφυρος αὔρην;
Κλῆμα τὸ Βάκχειον ἰδεῖν,
Χ' ὑπὸ τὰ πέταλα δῦναι,
Ἁπαλὴν παῖδα κατέχειν,
Κύπριν ὅλην πνέουσαν;

ODE

SUR LE PRINTEMS.

Heureux qui peut dans le Printems
Frequenter les routes fleuries
De ces agreables prairies
Dont nos regards sont si contens.
Où l'Air pur que l'on y respire,
Est parfumé par les odeurs
Qu'un frais & folâtre Zephire
Derobe aux plus charmantes fleurs.
Heureux qui peut soûs une Treille
Dans ce tems si calme & si doux
Tenir une Beauté vermeille
A l'abri des yeux d'un Jaloux.
Sensible à l'amoureuse flâme
Elle se livre à vos desirs;
Repond aux transports de votre ame.
C'est là le comble des plaisirs.

Lors qu'Anacreon me montra cette Ode; C'est avec justice, m'écriai-je, que l'on peut mettre en doute si vous étes plus habile à peindre les plaisirs de l'Amour qu'à vanter les douceurs de Bacchus. Je vous dois, reprit-il, la pensée qui termine ce petit Ouvrage: elle me paroit encore plus convenable, que celle qui finit mon autre Ode du Printems. Je crois que les Dames en seront bien contentes; du moins celles

qui n'afectent point les manieres de la fausse Prude, Amie d'Eufrosine. S'il y a quelque Belle chez Megiste, où nous devons souper ce soir, je ne manquerai pas de l'en regaler.

Nous étant rendus chez Megiste, ce jeune homme nous dit: Soiez les bien venus: l'Assemblée n'attendoit que vous pour se mettre à table. Anacreon le remercia, en disant qu'il esperoit faire honeur à son repas, & qu'il se sentoit plus que jamais en humeur de bien boire. Un des Conviez qui ne conoissoit pas encore Anacreon, & qui n'en jugeoit que sur les aparences, lui dit, qu'il étoit un peu trop vieux, & qu'il n'apartenoit qu'aux jeunes gens de se vanter sur un tel chapitre. Cette dispute aiant attiré l'attention de la Compagnie, ce Poëte se mit à chanter.

ΩΔ. XXXVIII.

ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ.

Ἐγὼ γέρων μὲν εἰμι,
Νέων πλέον δὲ πίνω.
Κἂν δεήσῃ με χορεύειν,
Σκῆπτρον ἔχω τὸν ἀσκόν.

O'

Ο' νάρθηξ ὐδὲν ἐστιν.
Ο' μὲν θέλων μάχεσθαι,
Παρέστω, καὶ μαχέσθω.
Ε'μοὶ κύπελλον, ὦ παῖ,
Μελιχρὸν οἶνον ἡδὺν
Ε'γκεράσας, φόρησον.
Ε'γὼ γέρων μὲν εἰμι,
Σειλίωὸν ἐν μέσοισι
Μιμέμενος χορεύσω.

ODE XXXVIII.

LE VIEILLARD ENJOUÉ.

Je ſuis vieux, Damon, je l'avouë,
Mais tout vieux que je ſuis, je badine, je jouë,
Je chante, je dance, & je bois;
Dans la debauche j'en vaus trois.
Je vai même gager, que je te mets par terre,
Si tu veux luter contre moi.
Vite, laquais, aporte un Verre.
A tous les Conviez je veux faire la loi,
Tel qu'en la fleur de ma jeuneſſe
Je ſuis ſenſible aux voluptés,
Et j'ai les ans de la vieilleſſe
Sans avoir ſes infirmités.

Ce defi d'un Vieillard à un jeune homme fut trouvé très-plaiſant. On admira la preſence d'eſprit du Poëte, qui trouve le moien d'impoſer ſilence à ſon Adverſaire par la rapidité de ſes expreſſions, & par le change qu'il lui donne agreablement en ſe faiſant ſervir à boire après l'avoir defié à la lute. Cette Chanſon courut tout Samos: mais Eufroſine ſoutint qu'elle ne valoit pas grand' choſe, & en compoſa une à ſa maniere qu'elle diſoit être infiniment plus gratieuſe.

Je ſuis vieux, mais je bois encore mieux que les jeunes. Et lorſqu'il faut que je dance, au lieu de bâton je prends un broc; car je n'ai que faire de bâton pour me ſoutenir. Ceux qui voudront ſe battre, qu'ils ſe battent; pour moi, je veux paſſer le tems à boire. Garçon, aporte la Coupe; donne moi de cet excellent Vin. Je ſuis vieux, à la verité; mais je n'en ſuis que plus propre à dancer au milieu de tous, & à imiter le bon Pere Silene.

Je laiſſe à penſer ſi cette proſe groſſiere eſt comparable à la Poëſie delicate d'Anacreon, & ſi l'on comprendra jamais qu'un homme, parce qu'il eſt vieux, n'en ſoit que plus propre à dancer.

Un des Seigneurs de la Cour de Polycrate

crate s'étant trouvé à ce Repas, invita toute la Compagnie de venir chez lui le lendemain, en nous assurant que son vin ne cedoit en rien à celui de Megiste. Ce Seigneur nous fit efectivement une chere fort delicate : mais comme il n'étoit pas grand Bûveur, il fut fort surpris de ce qu'Anacreon bûvoit encore si bien dans l'âge où il étoit. Il lui demanda même, s'il ne se lassoit point de recommencer si souvent à gouter le Plaisir de Boire. Alors ce Poëte prenant sa Lyre, & se livrant tout entier à l'entousiasme de sa Muse, chanta cette Ode qu'il avoit aparemment meditée ; car elle est trop belle pour être un Ouvrage fait sur le champ.

ΩΔ. XXXIX.

ΕΙΣ ἙΑΥΤΟΝ.

Ὅτ' ἐγὼ πίω τὸν οἶνον,
Τότε μοι ἦτορ ἰανθὲν,
Λίγαινειν ἄρχεται μούσας.
Ὅτ' ἐγὼ πίω τὸν οἶνον,
Ἀπορρίπτονται μέριμναι,
Πολυφροντίδες τε βουλαὶ
Ἐς ἁλικτύπους ἀήτας.

Ὅτ' ἐγὼ πίω τὸν οἶνον,
Ἀυσιπαίγμων τότε Βάκχος
Πολυανθέσιν μ' ἐν ἄυραις
Δονέει μέθῃ γανώσας.
Ὅτ' ἐγὼ πίω τὸν οἶνον,
Στεφάνους ἄνθεσι πλέξας,
Ἐπιθεὶς δὲ τῷ καρήνῳ,
Βιότου μέλπω γαλήνην.
Ὅτ' ἐγὼ πίω τὸν οἶνον,
Μύρῳ εὐώδεϊ τέγξας
Δέμας, ἀγκάλαις δὲ κούρην
Κατέχων, Κύπριν ἀείδω.
Ὅτ' ἐγὼ πίω τὸν οἶνον.
Ὑπὸ κυρτοῖς δὲ κυπέλλοις
Τὸν ἐμὸν νόον ἁπλώσας,
Θιάσῳ τέρπομαι κούρων.
Ὅτ' ἐγὼ πίω τὸν οἶνον,
Τόδε μοι μόνον τὸ κέρδος.
Τόδ' ἐγὼ λαβὼν ἀποίσω,
Τὸ θανεῖν γὰρ μετὰ πάντα.

ODE XXXIX.

LES PLAISIRS DU BÛVEUR.

Quand j'ai bû d'un excellent Vin,
Les Muſes ſont toute ma joie,
Et mon eſprit n'eſt point en proie
Aux traits cuiſans d'un noir chagrin.
Quand j'ai bû d'un excellent Vin,
De douces vapeurs ennivrée
Mon Ame va dans l'Empirée
Gouter un plaiſir ſouverain.
Quand j'ai bû d'un excellent Vin,
Je chante couronné de Lierre,
Qu'il n'eſt perſonne ſur la terre
Plus content que moi du Deſtin.
Quand j'ai bû d'un excellent Vin,
Les cheveux parfumez d'eſſence
Je vante la douce puiſſance
Des yeux d'un objet tout divin.
Quand j'ai bû d'un excellent Vin,
Je me plais à voir la jeuneſſe
Par des tranſports pleins d'alegreſſe
Faire tout l'honneur d'un Feſtin.
Quand j'ai bû d'un excellent Vin,
Je goute un ſomeil agreable;
Enfin rien n'eſt ſi delectable,
Que de boire ſoir & matin.

Sous le poids des ans je ſuccombe;
C'en eſt fait; Amis, j'ai vecu,
Et je n'emporte dans la tombe
Que le ſeul plaiſir d'avoir bû.

Cette eſpece de Rondeau qu'Anacreon nommoit en riant le Teſtament d'un Bûveur, fut tellement gouté qu'on ne chanta preſque autre choſe pendant très-long tems. Auſſi faut-il avouer qu'il inſpire je ne ſai quoi de ſi gai, qu'on ne ſe laſſe point de l'entendre.

Trois jours à peine s'écoulerent que le haſard lui fournit encore le plus joli ſujet du monde pour faire éclater le beau naturel de ſa Muſe. Comme nous nous divertiſſions un ſoir dans le Jardin du bon homme Cleon, & que nous paſſions le tems à de petits jeux qui ſe terminoient par des Baiſers ordonnez ou ſurpris, il arriva que le Roi du Jeu commanda à ce Poëte de baiſer Cleïs. Cette Belle n'eut pas plutot entendu ce commendement qu'elle s'enfuit au plus vîte: Anacreon courut après elle, & l'atteignit dans un endroit écarté, où il y avoit quelques ruches. Cleïs malgré ſa reſiſtance fut baiſée, & revint fort en colere contre ce Poëte, l'accuſant d'être cauſe qu'une

qu'une abeille l'avoit piquée. Elle montra même sa main à Climene, comme si elle eut été efectivement blessée : mais Climene lui dit en riant, qu'elle avoit tort de se plaindre d'un mal si leger, pendant qu'Anacreon en soufroit de si grands de sa part sans en faire tant de bruit. En efet cette petite personne cherchoit souvent l'occasion de lui faire des pieces. Quoi que ce fut dans un autre sens que Climene l'entendit, & qu'elle voulut insinuër par là qu'elle avoit plus dangereusement blessé son cœur ; ce Poëte charmé de la reponse de Climene, l'emploia finement dans l'Ode que l'on va lire.

ΩΔ. XL.

ΕΙΣ ΕΡΩΤΑ.

Ἔρως ποτ' ἐν ῥόδοισι
Κοιμωμένην μέλιτταν
Οὐκ εἶδεν, ἀλλ' ἐτρώθη.
Τὸν δάκτυλον δὲ δαχθεὶς
Τᾶς χειρὸς ὠλόλυξε.
Δραμὼν δὲ καὶ πεταθεὶς
Πρὸς τὴν καλὴν Κυθήρην.

Ὄλωλα, μᾶτερ, εἶπεν,
Ὄλωλα κἀποθνήσκω.
Ὄφις μ' ἔτυψε μικρὸς
Πτερωτὸς, ὃν καλοῦσι
Μέλιτταν οἱ γεωργοί.
Ἀδ' εἶπεν, εἰ τὸ κέντρον
Πονεῖ τὸ τᾶς μελίττας,
Πόσον, δοκεῖς, πονοῦσιν,
Ἔρως, ὅσους σὺ βάλλεις.

ODE XL.

L'AMOUR PIQUÉ.

L'Amour piqué par une Abeille,
Au moment qu'il cueilloit une Rose vermeille,
Courut tout éploré dans les bras de Vénus :
Ah ! ma Mere, dit il, Je meurs ; je n'en puis plus.
Je viens d'être piqué par un Serpent qui vole :
Vénus pour l'apaiser le flate, le console,
Ensuite riant de sa peur,
Elle lui dit d'un ton moqueur :
Si tu ne peux soufrir la legere blessure
Qu'une Mouche fait sur ta main,
Juge par là des maux qu'endure
L'Amant dont tu perces le sein.

Peut-on traiter un sujet si sterile de lui-même par une fable plus riche en toutes

toutes ses parties ? Quelle simplicité & quelle naïveté dans le Petit Amour ! Mais quelle douceur mêlée d'une fine raillerie dans la Mere des Graces ! Climene trouva cette Ode si belle, qu'elle pardonna à Anacreon de ne l'avoir pas faite toute entiere pour elle, à condition qu'une autrefois il ne lui donneroit plus de Compagne dans les louanges qu'il lui adresseroit. Vous n'étes pas si mal partagée que vous le pensez, lui dit alors ce Poëte, & il y a bien des Belles qui prefereroient le personnage de Vénus à celui de l'Amour. Je le veux croire, repartit Climene ; aussi n'est-ce pas de quoi je me plains : je souhaite seulement que lors que vous me ferés l'honneur de penser à moi, l'on puisse dire que j'occupe seule votre attention. Elle ajouta quantité d'autres raisons, qui firent bien voir à Anacreon, qu'elle ne lui tiendroit pas exactement parole sur la promesse qu'elle lui avoit faite de n'être point jalouse. En efet il y a peu de femmes qui ne le soient, sur tout en matiere de loüanges. Afrodisée & Polycrate gouterent si fort cette petite fable, qu'ils la firent peindre dans le plus bel endroit de leur apartement. Les Peintres n'étoient jamais si contens que

lors

lors qu'on leur donnoit des ſujets tirez de ce Poëte. Ils y trouvoient des graces touchantes & des beautez naturelles, qui rendoient leurs tableaux d'un très-grand prix.

Ce Poëte étoit le ſeul qui ſut profiter agreablement des plus petites choſes pour les emploier dans ſes Poëſies. Si l'Ode que nous venons de voir, eſt une preuve de ſon habileté à les mettre en uſage; celle que je vai raporter, achevera de perſuader le Lecteur de cette verité. Il la fit à l'occaſion d'une petite Mouche qui tomba dans ſa Coupe, ſur laquelle en badinant il avoit ſecoué ſa couronne. Quelqu'un lui aiant conſeillé de demander d'autre vin, il n'en voulut rien faire; mais par une fiction toute ingenieuſe, pretendant que l'Amour s'étoit caché ſous la forme de ce Moucheron, il l'avala bruſquement. Cette avanture aiant fourni à la converſation pendant le repas; ſur le ſoir, ce Poëte ſe trouvant aux pieds de Climene, à qui il faiſoit aſſidûment ſa cour, chanta cette petite Ode:

ΩΔ.

Στέφος πλέκων ποθ' εὗρον
Ἐν τοῖς ῥόδοις Ἔρωτα,
Καὶ τῶν πτερῶν κατασχὼν
Ἐβάπτισ' ἐς τὸν οἶνον·
Λαβὼν δ' ἔπινον αὐτόν.
Καὶ νῦν ἔσω μελῶν μου
Πτεροῖσι γαργαλίζει.

ODE.

L'AMOUR MOUCHERON.

Me voiant faire une Couronne,
Digne du Chef d'un Biberon,
L'Amour de colere en frissonne
Et se transforme en Moucheron.
Le trouvant niché sous le Lierre,
Je le prends, le jette en mon verre,
Et je l'avale avec le Vin:
Pour me punir de cet outrage,
Dans mon cœur ce Mechant fait rage,
Et me cause un Amour sans fin.

La Compagnie fut charmée de cette allusion ingenieuse, & je remarquai dans les

les yeux de Climene une joie extraordinaire. Comme en la conduisant dans son logis, je lui en demandai la cause, elle me dit qu'elle n'avoit pu s'empêcher de sentir quelque transport à l'aveu public, qu'Anacreon faisoit de l'aimer. Elle m'aprit aussi que ce Poëte n'avoit composé cette Ode que pour répondre au reproche qu'elle lui avoit fait de ce que se livrant avec trop d'emportement au plaisir de Bacchus, il étoit à craindre qu'il ne negligeât ceux de l'Amour.

Cet éclaircissement me fit encor mieux comprendre le merite de ce petit Ouvrage, & je ne doute point que si l'on avoit de pareils Commentaires sur tous ceux qu'il a composés, on n'en trouva la lecture infiniment plus agreable.

J'ai déja dit que Pythagore, quoi qu'exilé, ne laissoit pas d'envoier de tems en tems quelques traits de sa Morale dans les Lettres qu'il écrivoit à ses Amis. Comme le Mari d'Eufrosine étoit un de ses plus zelez partisans, il ne manquoit pas de les publier avec des Commentaires, qui tendoient à éclaircir les opinions de ce Philosophe : mais outre que la maniere de s'énoncer par simboles le rendoit presqu'inintelligible, son sisteme

me sur l'immortalité de l'Ame n'étoit pas gouté par les gens qui vouloient des arguments plus solides que specieux. Anacreon sur tout disoit un jour à Polycrate:
„ Je sai aussi bien que Pythagore, que
„ tout homme a un desir violent de n'ê-
„ tre point aneanti après sa mort. Je
„ sai que je suis composé de deux par-
„ ties, & que celle que nous apellons
„ Ame, est differente de celle que nous
„ nommons Corps. Je comprends de
„ plus qu'il y a un Etre superieur, d'où
„ procedent toutes les Creatures comme
„ de leur Source; je crois même que cet
„ Etre est juste, tout-puissant; mais
„ s'ensuit-il de là formellement, que
„ nous devons être immortels? N'est-ce
„ pas plutot par vanité que par raison,
„ que nous nous attribuons cette qualité,
„ qui ne convient qu'à Dieu, & que tant
„ de choses semblent dementir en nous?
„ Je veux même que notre Ame soit telle
„ que Pythagore le pretend? à quoi bon
„ se tant tourmenter pour savoir de quelle
„ maniere le Createur en disposera après
„ la destruction du corps? Ne vaudroit-il
„ pas mille fois mieux s'en reposer sur la
„ Providence, que d'abuser le peuple
„ par des fables, dont celui qui les pu-
„ blie,

„ blie, n'eſt pas lui-même fort perſuadé?
„ En effet Pythagore deſavouë à preſent
„ la Metempſychoſe, ou le paſſage de
„ notre ame en d'autres corps; ſyſtême
„ qu'il avoit embraſſé avec tant de cha-
„ leur. C'eſt à preſent par je ne ſai
„ quelle purgation qu'il veut la rendre
„ pareille aux Dieux, & qu'il veut qu'el-
„ le ſubſiſte éternellement; mais toutes
„ ces raiſons ne ſatisfont point entiere-
„ ment les Incredules, & à moins que
„ d'une revelation expreſſe & une aſſu-
„ rance particuliere de la part de Dieu
„ même, l'homme ne demeurera jamais
„ convaincu ſur cet article. Ne nous mê-
„ lons donc point de vouloir penetrer
„ une choſe que la Nature nous a cachée;
„ & ne troublons point la tranquilité de
„ cette vie en voulant ſonder ce que nous
„ deviendrons dans l'autre.

Anacreon confirma ce diſcours par l'Ode ſuivante qu'il avoit composé à ma priere, & par laquelle on voit que l'homme doit ſe raporter de ſon ſort à celui qui l'a créé, & cependant jouïr paiſiblement des biens de cette vie.

ΩΔ. XLI.

ΕΙΣ ΣΥΜΠΟΣΙΟΝ.

Ἱλαροὶ πίωμεν οἶνον,
Ἀναμέλψομεν δὲ Βάκχον,
Τὸν ἐφευρετὰν χορείας,
Τὸν ὅλας ποθοῦντα μολπάς,
Τὸν ὁμότροπον Ἔρωτι,
Τὸν ἐρώμενον Κυθήρης,
Δὶ ὅν ἡ Μέθη λοχεύθη,
Δὶ ὅν ἡ Χάρις ἐτέχθη,
Δὶ ὃν ἀμπαύεται Λύπα,
Δὶ ὃν εὐνάζετ' Ἀνία.
Τὸ μὲν οὖν πόμα κερασθὲν
Ἁπαλοὶ φέρουσι παῖδες.
Τὸ δ' ἄχος πέφευγε μιχθὲν
Ἀνεμοτρόπῳ θυέλλη.
Τὸ μὲν οὖν πόμα λάβωμεν.
Τὰς δὲ φροντίδας μεθῶμεν,
Τί γὰρ ἐστὶ σοι τὸ κέρδος
Ὀδυρωμένῳ μερίμναις;
Πόθεν οἴδαμεν τὸ μέλλον;

Ὁ

Ο' βίος βροτοῖς ἄδηλος.
Μεθύων θέλω χορεύειν,
Μεμυρισμένος τε παίζειν,
Μετὰ τῶν καλῶν γυναικῶν.
Μελέτω τε τοῖς θέλουσιν
Ο'σόν ἐστιν ἐν μερίμναις.
Ι'λαροὶ πίωμεν οἶνον,
Α'ναμέλψομεν τε Βάκχον.

ODE XLI.

CONTRE LA CRAINTE DE L'AVENIR.

D'un air content, mes chers Amis,
Chantons Bacchus & sa puissance;
Bacchus, Inventeur de la Dance,
Et Pere des Jeux & des Ris.
Il plait à la belle Cytere,
Et sans le feu de sa liqueur
L'Amour aussi bien que sa Mere
Seroit toujours dans la langueur.
Au seul aspect de la Bouteille
Je sens dissiper mon Ennui.
Bûvons ce doux Jus de la Treille;
Ennivrons nous tous aujourd'hui.
La vie à peine est commencée
Que tout conspire à la finir:
Mais quittons la triste pensée
De la mort & d'un avenir.

Ces

Ces soins, ces craintes ridicules
Regardent les esprits credules,
L'homme ignore ce qu'il devient;
Et loin qu'un tel souci me ronge,
Amis, ici bas je ne songe
Qu'à prendre le tems comme il vient.
Sur ce qu'on dit d'un autre monde,
Prenne qui voudra du chagrin:
Pour moi, je m'en tiens à ma Blonde,
Et fais souvent ma cour au Vin.

Quoi que cette Ode, à la prendre dans son veritable sens, ne contienne rien que de très-juste & de très-loüable, cependant les partisans de Pythagore l'interpretoient de maniere à faire entendre qu'Anacreon n'avoit aucune Religion; qu'il aimoit le vice, & qu'il ne songeoit à vivre que pour manger, à l'exemple des plus vils Animaux. Il est vrai que tous leurs discours ne faisoient aucune impression sur ceux qui connoissoient la sagesse & le merite de ce grand Poëte, & ce fut pour desabuser quelques gens d'une humeur austere, qui pouvoient ajouter foi à de tels reproches, qu'il composa l'Ode suivante, & qu'il la chantoit souvent.

ΩΔ. XLII.

ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ.

Ποθέω μὲν Διονύσου
Φιλοπαίγμονος χορείας·
Φιλέω δ᾽ ὅταν ἐφήβου
Μετὰ συμπότου λυρίζω.
Στεφανίσκους δ᾽ ὑακίνθων
Κροταφοῖσιν ἀμφιπλέξας,
Μετὰ παρθένων ἀθύρειν
Φιλέω μάλιστα πάντων.
Φθόνον οὐκ οἶδ᾽ ἐμὸν ἦτορ,
Φθόνον οὐκ οἶδα δαϊκτόν.
Φιλολοιδόροιο γλώττης
Φεύγω βέλεμνα κοῦφα.
Στυγέω μάχας παροίνους
Πολυκώμους κατὰ δαῖτας.
Νεοθηλέσ᾽ ἅμα κούραις,
Ὑπὸ βαρβίτῳ χορεύων,
Βίον ἥσυχον φέρωμεν.

ODE XLII.

LES DOUCEURS DE LA VIE.

J'aime à danſer, j'aime à rire,
J'aime à chanter ſur ma Lire,
Et j'aime à boire du Vin.
Couronné de fleurs nouvelles
J'aime à careſſer les Belles;
Je me plais dans un Feſtin:
Mais je hai la Calomnie,
Et ſes traits empoiſonnez.
C'eſt une lache manie,
Indigne des cœurs bien nez.
J'abhorre auſſi les querelles,
Qui naiſſent dans les repas,
Et font des ſcênes cruelles
Des plus innocents ébats.
Je ne connois point l'Envie,
Et ſans en craindre l'effort,
Près de l'aimable Silvie
Je vis content de mon ſort.

Anacreon par cette Ode refute agreablement les impoſtures de ſes ennemis, & montre que bien loin qu'il fut vicieux, il fuioit avec ſoin la calomnie, l'envie, les querelles, & les autres crimes, dont

eux-mêmes étoient très-souvent coupables. Il y loue aussi adroitement Climene qui étoit pour lors sa Maîtresse declarée. C'est en effet une grande loüange pour une femme, lors que son Amant publie qu'il vit en paix avec elle, & qu'elle fait son principal bonheur. Il est rare d'en voir de telles; & rien au contraire n'est plus commun que d'en trouver, qui loin de contribuer à la felicité des hommes, la troublent par leur incontinence, par leur avarice, par leur prodigalité, & qui les font repentir plusieurs fois par jour du choix qu'ils ont fait.

La grande Fête de Junon aprochant, Polycrate voulut qu'elle fut celebrée avec plus de magnificence qu'elle ne l'avoit encore été, il proposa un prix de poësie sur la loüange de la Cigale, à cause de la veneration que toute l'Ile de Samos a pour ce petit Animal, dont la multitude est un sur presage de la fertilité de l'année, & parce que dans la procession des Tonnées les hommes & les femmes sur une vieille tradition en portent d'attachées à leurs cheveux. Tous les beaux Esprits ne manquerent pas de travailler sur ce sujet; mais personne ne reüssit
mieux

mieux qu'Anacreon : aussi remporta-t-il le premier prix.

ΩΔ. XLIII.

ΕΙΣ ΤΕΤΤΙΓΑ.

Μακαρίζομέν σε τέττιξ.
Ὅτι δενδρέων ἐπ' ἄκρων,
Ὀλίγην δρόσον πεπωκὼς,
Βασιλεὺς ὅπως ἀείδεις.
Σὰ γάρ ἐστι κεῖνα πάντα,
Ὁπόσα βλέπεις ἐν ἀγροῖς,
Χ' ὁπόσα φέρουσιν Ὧραι.
Σὺ δὲ φιλία γεωργῶν,
Ἀπὸ μηδενός τι βλάπτων.
Σὺ δὲ τίμιος βροτοῖσι,
Θέρεος γλυκὺς προφήτης·
Φιλέουσι μέν σε Μοῦσαι,
Φιλέει δὲ Φοῖβος αὐτὸς,
Λιγυρίην δ' ἔδωκεν οἴμην.
Τὸ δὲ γῆρας οὔ σε τείρει·
Σοφὲ, γηγενὴς, φίλυμνε,
Ἀπαθὴς, ἀναιμόσαρκε,
Σχεδὸν εἶ θεοῖς ὅμοιος.

ODE XLIII.

SUR LA CIGALE.

O Cigale ſage & bonne,
Qui tiens ta voix des neuf Sœurs,
Et ne fais tort à perſonne,
Que ton ſort a de douceurs !
Tu vis du peu de roſée,
Dont la feuille eſt arroſée.
Le Laboureur par tes chants
Trouve à ſoulager ſa peine,
Et tu diſpoſes en Reine
Des Bois, des Prez, & des Champs.
Par tout on t'aime, on t'honore,
Et les hommes ſont contens,
Quand ta voix douce & ſonore
Leur annonce le Printems.
Au haut d'un arbre ſans ceſſe
Tu rejoüis les paſſans.
Jamais l'afreuſe vieilleſſe
Ne vient engourdir tes ſens ;
Mais de maladie exemte
Ton corps n'a ni chair ni ſang.
O Cigale bienfaiſante,
Juge par là de ton rang.

Favorite

Favorite de l'Aurore,
Dans cet état glorieux,
Que te manque-t-il encore,
Pour être ſemblable aux Dieux ?

Les expreſſions dont Anacreon ſe ſert pour loüer la Cigale, quoique ſublimes, retiennent toujours quelque choſe de la ſimplicité naturelle, & convenable au ſujet. Foſſinonte, qui eut le ſecond prix, n'aprocha nullement de cette delicateſſe; car dès le ſecond vers de ſa Piece, vous diriez qu'il fait la deſcription d'un Elefant qui ſe deſaltere dans un fleuve.

Que ton ſort eſt charmant, trop heureuſe
Cigale !
Tu t'abreuves, & vis de l'eau
Que verſe l'Aube matinale.

Ces mots d'*abreuver* & d'*Aube matinale* ſentent le petit Rhetoricien, qui en voulant s'énoncer avec des termes empoulez, s'écarte du ſujet qu'il traite.

Tu vis du peu de roſée
Dont la feuille eſt arroſée,

eſt cent fois plus beau, quoique plus ſimple: auſſi ceux qui firent la comparaiſon

 des

des deux Ouvrages, trouverent qu'Anacreon peignoit d'après nature, & que Fossinonte n'avoit d'autre modele que son caprice.

Le jour des Tonnées étant arrivé, toute la Ville se rendit sur le bord de la mer, & après qu'on eut mangé les gateaux delicats, que Polycrate prit soin de faire distribuer à tout le Monde, on s'en retourna en procession avec la Statue de Junon. Le Peuple alloit devant; les Dames venoient à la suite d'Afrodisée. Elles portoient de longs manteaux d'étofes precieuses: leurs cheveux tomboient sur leurs épaules par grandes boucles, & étoient relevez sur le front avec des rubans garnis de pailletes d'or & de petites Cigales de même metal. De plus elles portoient aux oreilles, au cou & au bras des bijoux d'un prix inestimable: Climene sur tout y parut avec une grace charmante. Polycrate accompagné de ses principaux Courtisans, s'y fit voir avec beaucoup de majesté & de magnificence: toute la jeunesse de Samos l'environnoit; les Vieillards suivoient à pas lents: enfin les gens de guerre superbement vetus & armez, finissoient cette pompe digne de l'Epouse du grand Jupiter.

Ana-

Anacreon fut très-content d'avoir été le témoin du luxe & de la magnificence que les Samiens firent voir dans cette occasion, & pour temoigner à Climene combien elle lui avoit plu ce jour-là, il lui envoia cette Ode, qui, à mon sens, est un chef-d'œuvre; car je ne pense pas qu'on puisse rien imaginer de plus flateur pour loüer une Maitresse que l'on vient à aimer un peu tard, & après en avoir aimé beaucoup d'autres.

ΩΔ. XLIV.

ΕΙΣ ΤΟΝ ΕΑΥΤΟΥ ΟΝΕΙΡΟΝ.

Ἐδόκουν ὄναρ τροχάζειν,
Πτέρυγας φέρων ἐπ' ὤμων,
Ὁ δ' Ἔρως ἔχων μόλυβδον
Περὶ τοῖς καλοῖς ποδίσκοις
Ἐδίωκε καὶ κίχανε.
Τί θέλει ὄναρ τόδ' εἶναι;
Δοκέω δ' ἔγωγε πολλοῖς
Ἐν Ἔρωσί με πλακέντα,
Διολισθάνειν ἐν ἄλλοις,
Ἑνὶ τῷδε συνδεθῆναι.

ODE XLIV.

L'AMOUR TARDIF.

La derniere nuit je ſongeois,
Que delivré du joug des Belles,
Libre de leurs fers je fuiois,
Comme ſi j'avois eu des ailes.
Mais pourſuivi par Cupidon,
Toute ma viteſſe fut vaine ;
Car ce Dieu m'atteignit ſans peine,
Bien qu'à ſes piés il eut du plomb.
Ce Songe, Philis, ſignifie,
Qu'aiant été toute ma vie
Si volage dans mes amours ;
Ta Beauté, pour qui je ſoupire,
Doit me fixer ſous ſon Empire
Pour tout le reſte de mes jours.

Qu'on examine bien toutes les paroles de ce petit Ouvrage, on n'en trouvera pas une qui n'ait une force merveilleuſe pour relever les apas de celle, à qui il s'adreſſe. Le plomb, dont le Poëte dit que le Petit Amour étoit chargé, montre la lenteur avec laquelle ſa paſſion s'eſt enracinée dans ſon ame, & enfin l'explication du ſonge, où les charmes de ſa Mai-

Maitresse sont si fort exaltez, attribue à sa Beauté le pouvoir de faire changer de nature à l'Amour même, en le rendant fixe & solide ; lui qui n'est que legereté & qu'inconstance.

Je laisse à penser combien Climene se tint honorée de ce qu'Anacreon la preferoit si galamment à toutes ses autres Maitresses ; lui, qui en avoit eu de si belles & en si grand nombre. Mais la chose n'en demeura pas là ; car Afrodisée aiant vu cette Ode, & s'étant informée, à qui elle s'adressoit, pria Climene de la venir voir. Je veux être de vos Amies, lui dit cette aimable personne, & puis que vous avez trouvé le secret de plaire si fort à Anacreon, je suis persuadée qu'il faut que vous aiez beaucoup de merite : ne me refusez donc pas la grace que je vous demande, & faites moi le plaisir d'accepter ce petit present. Alors elle fit porter chez Climene une si grande quantité de bijoux & d'ajustemens pour femmes, qu'Anacreon & moi demeurâmes étonnez d'une telle profusion, lors que Climene nous les montra. En un mot, le present étoit si considerable, qu'Anacreon ne put s'empêcher de dire à ma parente, qu'il souhaitoit qu'un si

riche don ne fut pas cause qu'elle l'en aimât plus fortement. Je vois bien, repondit Climene, que vous eussiez voulu que je l'eusse refusé; mais c'eut été une très-grande malhonêteté que j'eusse fait à Afrodisée. Cependant il y a un moien de vous guerir de votre aprehension : en disant ces paroles, elle mit le feu à ces belles nipes, & quelques promts que nous fûmes à l'éteindre, il y eut des choses d'un grand prix qui s'en ressentirent. Anacreon charmé de l'emportement & de la generosité de sa Maitresse, l'embrassa, & la conjura de garder le reste pour l'amour de lui.

Le frere de Climene, qui étoit un jeune homme de vingt ans, étant arrivé de l'Armée, fut bien aise de trouver sa sœur en liaison avec Afrodisée, esperant que par son moien il s'avanceroit plus promtement. Il faisoit mille caresses à Anacreon, & tâchoit d'être de toutes ses parties. Ce Poëte, qui aimoit les jeunes gens, ne demandoit pas mieux. Un jour que nous étions tous ensemble, Climene aiant taxé son frere d'être trop debauché, & de n'être pas assez galant auprès des Dames, il repondit fierement qu'il n'y avoit que des Amants transis qui pussent

ſent s'amuſer à pouſſer des ſoupirs, & qu'il ne comprenoit pas, comment un homme de cœur pouvoit s'abaiſſer à de pareilles fadaiſes. Climene fut fort choquée d'une telle reponſe : mais elle ne demeura pas long tems ſans être vangée ; car ce Guerrier aiant vu deux ou trois fois la jeune Cleïs, en devint ſi éperdument amoureux, qu'il en perdoit le boire & le manger. Loin de tenir alors le même langage qu'il tenoit auparavant, il conjuroit ſa ſœur les larmes aux yeux d'interceder pour lui auprès de cette Belle, qui de ſon côté paroiſſoit épriſe d'un homme riche qu'elle pretendoit épouſer. Notre Guerrier deſeſperé donnoit dans des extravagances qui faiſoient rire Anacreon, & qui l'exciterent à faire une Ode toute charmante.

ΩΔ. XLV.

ΕΙΣ ΤΑ ΤΟΥ ΕΡΩΤΟΣ ΒΕΛΗ.

Ο' ἀνὴρ ὁ τῆς Κυθήρης,
Παρὰ Λημνίαις καμίνοις,
Τὰ βέλη τὰ τῶν Ε'ρώτων
Ε'ποίει λαβὼν σίδηρον.
Α'κίδας δ' ἔβαπτε Κύπρις,

Μέλι τὸ γλυκὺ λαβοῦσα·
Ὁ δ' Ἔρως χολὴν ἔμισγεν.
Ὁ δ' Ἄρης ποτ' ἐξ ἀυτῆς
Στιβαρὸν δόρυ κραδαίνων,
Βέλος ἠυτέλιζ' Ἔρωτος.
Ὁ δ' Ἔρως, τὸ δ' ἐστιν, εἶπε,
Βαρὺ, πειράσας νοήσεις.
Ἔλαβεν βέλεμνον Ἄρης·
Ὑπεμειδίασε Κύπρις.
Ὁ δ' Ἄρης ἀναστενάξας,
Βαρὺ, φησίν· ἆρον αὐτό.
Ὁ δ' Ἔρως, ἔχ' αὐτὸ, φησί.

ODE XLV.

MARS BLESSÉ.

Comme Vulcain forgeoit de ces flêches cruelles
Qu'Amour envenime de fiel,
Et dont Venus guérit les atteintes mortelles,
En y mêlant un peu de miel.
Mars entra dans la Forge, & fier d'une victoire
Qui l'avoit couronné de gloire:
„ J'admire, lui dit-il, la peine que tu prends,
„ De fabriquer sur ton enclume
„ Des traits plus legers que la plume,
„ Et propres à servir de joüets aux enfants.

L'Amour

L'Amour enflamé de colere,
Pour se vanger du Dieu railleur,
D'un de ces mêmes traits le perce droit au cœur.
Venus sourit du coup que son Fils vient de faire;
Mais pendant que Mars tâche en vain
D'arracher le trait de son sein,
L'Amour charmé de voir les tourmens qu'il endure
Lui dit avec un air hautain:
Tu pourras bien souffrir long tems de ta blessure,
Si ma Mere n'y met la main.

Quelle grace! quelles images! & quelle varieté ne trouve-t-on pas dans cette Ode? Vulcain, Mars, Venus & l'Amour; la patience d'un bon Mari, la bravoure d'un Guerrier, la joie d'une Coquete, & la malice d'un Enfant gaté. En un mot, les chagrins & les douceurs qui se rencontrent dans l'Amour; & tout cela en moins de vingt vers.

Afrodisée, Polycrate & toute la Cour gouterent si fort ce petit Poëme, qu'ils n'hesiterent point de lui donner le prix sur tous les autres d'Anacreon. Les beaux Esprits de Samos en jugerent tout autrement; car ils pretendirent qu'il n'y avoit aucune delicatesse dans la pensée qui le termine. Eufrosine vouloit que l'Amour eut repondu en ces termes au Dieu Mars:

Mais ce petit Dieu lui en presenta un, & lui dit: Celui-ci est plus pesant: prenez le, & vous verrez que je vous dis vrai. Mars le prend; la belle Venus se mit à sourire, & le Dieu de la Guerre en soupirant lui dit: Il est trop pesant; repren le. Ah vraiment, repondit Cupidon, vous l'avez; gardez le!

Tous les gens de bon gout ne purent s'empecher d'être indignez, voiant les pierres pretieuses d'Anacreon si mal mises en œuvre par Eufrosine. En efet, quelle bassesse dans les termes, & quel froid dans la pensée? cependant quelque ridicule que fut cette prose, le Sacrificateur Rignomare l'aprouva fort, & dit qu'on l'auroit pu mettre ainsi en vers:

Venus sourit; Mars le prend & s'écrie,
Ah! qu'il est lourd! tenez le, je vous prie.
Non, dit l'Amour; gardez le; c'est pour
vous.

Fossinonte suivant le parti d'Eufrosine dans la seule vue de se distinguer d'Anacreon, loüoit fort la même pensée, & donnoit les vers suivants comme un vrai modele à suivre:

Mars

Mars le prend; Venus en ſourit,
Et lui ſurpris du poids, en ſoupire, en rougit:
Saiſi d'une douleur peinte ſur ſon viſage,
Repren le, cria-t-il, il n'eſt que trop peſant.
Garde le, dit l'Amour; je t'en fais un preſent.

Litomacros ne fut pas cette fois de l'avis des ſes Confreres, & leur dit franchement, que c'étoit trop rafiner que de pretendre que Mars recevant une flêche dans la main, pria l'Amour de la lui ôter, comme s'il n'avoit pu lui-même s'en defaire, en la jettant par terre, & qu'il étoit bien plus naturel que l'aiant reçu dans le Cœur, il implora le ſecours d'un autre pour ſe la faire arracher. Mais quoique j'aprouve la penſée d'Anacreon, ajouta-t-il, je n'aime pas la maniere dont il s'eſt énoncé, & j'aurois voulu l'exprimer plus delicatement; en diſant:

Mais le fier Dieu de Thrace
Par de profonds ſoupirs ſentant ſon cœur preſſé,
Ah! qu'il eſt lourd! dit-il, ôte le moi, de grace;
Je ne le puis porter; pardonne à mon audace.
Garde le, dit l'Amour; je l'ai trop bien placé.

Ainſi

Ainsi, selon ce bel Esprit, un homme qui aura une épée au travers du corps, doit crier qu'on la lui vienne ôter, parce qu'elle est si lourde qu'il ne la peut porter. Mais laissons là ces grands Écrivains heurter la raison & la grammaire, pour revenir à nôtre Guerrier, qui étoit au desespoir de ce que Cleïs ne vouloit point l'écouter, Climene sensible aux peines de son frere, lui ofrit ses sollicitations auprès d'Afrodisée, afin qu'elle obligea Cleon de lui donner sa fille en mariage. Que je vous serai obligé, lui dit-il, vous me racheterez la vie, & je ne vivrai que pour vous en temoigner ma reconnoissance. Dès que Climene en eut parlé à Afrodisée, cette aimable personne fit promtement venir Cleon, à qui elle proposa cette alliance; mais le bon homme lui representa qu'il n'étoit plus tems; qu'il étoit trop engagé avec Chrysolon pour pouvoir s'en dedire, & que le mariage avoit été consommé la veille. Afrodisée mortifiée de ne pouvoir rendre ce service au frere de Climene, lui fit avoir une nouvelle dignité militaire; mais cet honneur ne put adoucir le chagrin qu'il reçut de ce mariage; car s'abandonnant entierement à

son

ſon deſeſpoir, il mourut bientôt de triſteſſe & de douleur. Anacreon fit tout ſon poſſible pour le conſoler pendant ſa maladie, en lui repreſentant qu'il devoit bannir de ſa penſée une fille qui lui avoit preferé Chryſolon uniquement à cauſe de ſes richeſſes, quoique d'ailleurs il ne fut ni bienfait, ni de bonne famille, & qu'il n'eut aucun merite perſonnel. Ce Poëte compoſa même l'Ode ſuivante pour le detourner de ſa paſſion.

ΩΔ. XLVI.

ΕΙΣ ΕΡΩΤΑ.

Χαλεπὸν τὸ μὴ φιλῆσαι·
Χαλεπὸν δὲ καὶ φιλῆσαι,
Χαλεπώτερον δὲ πάντων
Ἀποτυγχάνειν φιλοῦντα.
Γένος οὐδὲν εἰς Ἔρωτα;
Σοφίη, τρόπος πατεῖται
Μόνον ἄργυρον βλέπουσιν.
Ἀπόλοιτο πρῶτος αὐτὸς,
Ὁ τὸν ἄργυρον φιλήσας.
Διὰ τοῦτον οὐκ ἀδελφός.
Διὰ τοῦτον οὐ τοκῆες·

Πόλε-

Πόλεμοι, φόνοι δι' αὐτόν.
Τὸ δ' χεῖρον ὀλλύμεσθα
Διὰ τοῦτον οἱ φιλοῦντες.

ODE XLVI.

CONTRE L'OR.

C'est un mal d'être insensible.
C'est un mal d'être amoureux.
Mais des maux le plus terrible,
C'est d'aimer sans être heureux.
L'Esprit, ni la politesse;
Ni même la qualité,
Ne peuvent sans la Richesse
Triompher d'une Beauté.
L'Or seul aujourd'hui nous guide
Vers les faveurs de l'Amour.
Que maudit soit l'homme avide
Qui mit ce Metal au jour.
Par lui l'on voit sur la terre
Regner le trouble & la guerre.
On voit le Pere & le Fils
Vivre en mortels Ennemis.
Mais des malheurs qu'il enfante,
Selon moi, l'un des plus grands,
C'est que sans cesse il tourmente
Et perd les pauvres Amans.

De

De même qu'Anacreon au milieu d'une belle Autonne comptoit l'abondance du Vin pour le plus grand bien que le Ciel put donner aux hommes; aussi parmi les maux que l'Or produit, il pretendoit que le desordre que ce metal cause dans les afaires de l'amour, étoit le plus facheux. Ces reflexions sont très-fines, lors qu'elles partent d'un Buveur & d'un Amant. Ces vers furent trouvez très-jolis : Fossinonte seul pretendit qu'Anacreon eut mieux reüssi en decrivant ainsi les mauvais éfets de l'Or :

Le frere au frere fait la guerre,
De son Pere le Fils souhaite le trepas:
Par lui sont nez tant de combats,
Tant de crimes afreux trop dignes du tonerre;
Par lui l'aveugle Amour à d'indignes Rivaux
Donne le prix de nos travaux.

Quels vers! & peut-on être d'assez mauvais gout pour les mettre en parallêle avec ceux d'Anacreon? Le Lecteur me dispensera, s'il lui plait, d'en faire voir la diference : elle saute aux yeux. Cependant Fossinonte ne laissoit pas de publier, que Solisolon, frere de Polycra-

te,

te, à qui il envoioit ſes Ouvrages, en faiſoit pour le moins autant de cas que le Roi en faiſoit de ceux d'Anacreon; mais il avoit beau le dire, on n'en croioit rien; car Soliſolon ne manquoit pas de gout, & s'il égaloit la Muſe de Foſſinonte à celle d'Anacreon, ce n'eſt pas qu'il n'eſtima cent fois plus ce dernier; mais comme c'étoit un bon Prince, il pouvoit bien par maniere de compliment avoir flaté cet Auteur, qui prenant la choſe au pied de la lettre avoit la folie de croire, qu'une telle aprobation étoit due à ſon merite.

Pour revenir à Anacreon, plus il vieilliſſoit, & plus ſon Eſprit ſembloit reprendre vigueur. Il eſt vrai qu'il en avoit l'obligation à Climene qui tachoit de lui procurer tous les divertiſſemens capables de lui donner du plaiſir. Elle attiroit même chez elle un grand nombre de jeunes gens, avec leſquels ce Poëte aimoit à ſe rejouïr, & pour l'empecher de boire autant qu'il avoit acoutumé, de peur que cela ne l'incommodât, elle inventoit mille jeux pour paſſer le tems agreablement. Ce fut à cette occaſion qu'il nous chanta cette petite Chanſon, mais d'un air auſſi gai &

auſſi

aussi content, que s'il n'eut eu qu'une trentaine d'années.

ΩΔ. XLVII.

ΑΛΛΟ ΩΔΑΡΙΟΝ.

Φιλῶ γέροντα τερπνὸν,
Φιλῶ νέον χορευτάν.
Γέρων δ' ὅταν χορεύῃ,
Τρίχας γέρων μὲν ἐστι,
Τὰς δὲ φρένας νεάζει.

ODE XLVII.

LE VIEILLARD ENJOUÉ.

Rien n'est plus doux dans la vie,
Que de voir les jeunes gens
Se plaire en la compagnie
D'un Vieillard à cheveux blancs.
C'est alors qu'un Vieillard sage
Boit le premier, chante & rit,
Et montre malgré son âge
La vigueur de son Esprit.

Anacreon trouvoit tant de douceur chez Climene, qu'il ne se soucioit plus d'aller ailleurs, & sous pretexte d'indisposition, où

ou parce qu'il étoit déja retenu, il refusoit les autres parties de plaisir, auxquelles on l'invitoit. Il ne manquoit pas toute fois de faire sa cour à Polycrate. Ce Prince l'introduisoit souvent dans son Cabinet pour y parler d'afaires d'Etat, & lors qu'il reçut l'Envoié d'Otanes, Gouverneur de Sardes, & Lieutenant du Roi de Perse, il voulut qu'Anacreon fut seul present à l'audience qu'il lui donna. Il est vrai que ce Poëte, qui aimoit veritablement ce Prince, fut très-fasché de le voir écouter des propositions dangereuses & capables de causer sa ruine. Ce Prince reconnut trop tard dans la suite, combien le conseil d'Anacreon étoit judicieux: je croi même que si ce Poëte eut encore été à Samos, lorsqu'Otanes l'invita une seconde fois de l'aller trouver sous l'apas des grands tresors qu'il lui ofroit, Polycrate n'eut pas fait ce voiage qui causa enfin sa perte.

Comme les Vendanges aprochoient, Climene qui avoit herité par la mort de son frere d'une belle Maison de Campagne, resolut de disposer Anacreon à y passer une partie de l'Autonne. Ce Poëte consentit volontiers à la proposition qu'elle lui en fit, & même s'étant mis

de

de bonne humeur sur ce qu'on lui dit que les habitans du lieu, où nous irions, se rejouïssoient par avance de le voir chez eux, parce qu'ils esperoient de sa façon une Hymne à l'honneur de Bacchus, il demanda sa Lyre & chanta cet Avant-Cantique, comme on alloit se mettre à table. La Compagnie étoit nombreuse, & tous les Conviez après avoir écouté attentivement ce Poëte, avouerent que jamais on avoit vu un homme qui eut plus de grace à repandre la joie dans un Repas.

ΩΔ. XLVIII.

A A A O.

Δότε μοι λύρην Ὁμήρου,
Φονίης ἄνευθε χορδῆς·
Φέρε μοι κύπελλα θεσμῶν.
Φέρε μοι, νόμους κεράσω,
Μεθύων ὅπως χορεύσω,
Ὑπὸ σώφρονος δ' λύσσης,
Μετὰ βαρβίτων ἀείδων,
Τὸ παροίνιον βοήσω.

ODE

ODE XLVIII.

CANTIQUE A BACHUS.

Aportez moi, chers Amis,
La noble Lyre d'Homere;
Non pour chanter la colere
Du vaillant fils de Thetis;
Mais je veux d'un ton Bachique
Entonner un doux Cantique
A l'honeur du Dieu du Vin.
Ça, comme Roi du Festin,
Je veux que toute la troupe
De ma main prenne la Coupe;
Et pour vous mettre d'accord,
Je vais les tirer au sort.
Mais sur tout, point de crapule,
Point de debat ridicule;
Vuidons galamment les pots.
Et pleins de ce jus aimable,
Faisons un chœur agreable
De chansons & de bons mots.

La vivacité avec laquelle il chanta ces paroles, & la maniere agreable dont il soutint le Rôle de Roi du Festin, nous charma tous. Cette Ode aiant été portée

tée chez la Senatrice, Eufrosine y trouva encor à redire, & soutint qu'elle auroit eu plus de grace de cette maniere:

Aportez moi la Lyre d'Homere; mais que la corde qui chante les combats, en soit ôtée. Aportez moi les Coupes que je les mêle, afin qu'après avoir fait la debauche, je danse plein de vin, & que d'un emportement moderé par la raison, je dise de bons mots, & que je mêle ma voix au son des luts.

Anacreon rit bien de cette Expression, *afin que je danse plein de vin*; mais il dit qu'il falloit la pardonner à Eufrosine d'autant que Bacchus n'étant pas la Divinité que les femmes cherissent le plus, elle pouvoit sans honte ignorer les termes bachiques. J'ajoutai qu'elle n'entendoit gueres mieux ceux de l'Amour; matiere où son sexe triomphe, & qu'elle n'étoit pas plus delicate sur le chapitre des Amans que sur celui des Buveurs.

Quoi qu'il en soit, Anacreon nous aiant promis une Hymne en l'honeur de Bacchus nous l'attendions avec impatience, lors que Afrodisée voulant avoir un tableau qui representât des Vendanges, lui en demanda le sujet en vers. Ce Poëte se mit aussi tot en devoir de la satisfaire,

& s'étant retiré pendant le reste du jour dans la grotte du Jardin, il nous revint joindre, aiant composé la description suivante qu'il envoia à Afrodisée.

ΩΔ. XLIX.

Α Λ Λ Ο.

Α'γε, ζωγράφων ἄριστε,
Λυρικῆς ἄκουε Μούσης,
Φιλοπαιγμονός δὲ Βάκχου
Ε'τεροπνόους ἐναύλους.
Γράφε τὰς πόλεις τὸ πρῶτον
Ι'λαράς τε, καὶ γελώσας·
Ο῾ δ' ὁ κηρὸς ἂν δύναιτο,
Γράφε καὶ νόμους φιλοῦσας.

ODE XLIX.

LES VENDANGES.

Ecoute moi, Peintre fameux,
Je vais chanter d'un vers lirique
Les Amours, les Ris & les Jeux
Qu'enfante la Liqueur Bachique.
Sur tout, tache avec ton pinceau
De representer à la vuë
Une Campagne toute émuë
Au doux aspect du vin nouveau.

Fai

Fai que dans ce tableau l'on voie
Preparer Pressoirs & Celiers,
Agreables & vrais Ateliers
De Bachus Pere de la Joie.
Exprime encor heureusement
Une troupe de Vendangeuses,
Aussi charmantes qu'amoureuses,
Dansant au son d'un instrument.
Que leurs Amans remplis de flames, * . . . .

Comme Climene se douta bien qu'Anacreon nous tiendroit parole au sujet de l'Hymne qu'il nous avoit promise, elle invita le jour de l'ouverture des Vandanges tous ses Amis & toutes ses Amies à diner. La Compagnie ne fut pas moins satisfaite de la politesse des mœurs d'Anacreon, que des beautez de sa poësie: car outre un grand nombre de ses Chansons, dont il la regala, il ne manqua pas de chanter l'Hymne en question. Mais comme il vit que dans l'Assemblée il y avoit sept ou huit jeunes Convives qui avoient la mine de vouloir porter la debauche à l'excès, il les avertit de moderer leurs emportements, & leur chanta l'Ode suivante, qui contient une reprehension vive contre ces extravagan-

* *Le Manuscrit est ici defectueux.*

tes fureurs, aux quelles, une jeunesse se livre si souvent, dès qu'elle est tant soit peu animée par la liqueur de Bacchus.

Ω Δ.

ΟΤΙ ΠΙΝΕΙΝ ΔΕΙ ΜΕΤΡΙΩΣ.

Α'γε δὴ, φέρ' ἡμῖν, ὦ παι,
Κελέβην, ὄκως ἄμυστιν
Προπίω. Τὰ μὲν δέκ' ἔγχει
Ὑδατος, τὰ πέντε δ' οἴνου
Κυάθους, ὡς ἀνυβριςὶ
Α'ναδεύων βασσαρήσω.
Α'γὲ δῶτε, μηκέθ' οὕτω
Πατάγῳ τε κἀλαλητῷ
Σκυθικὴν πόσιν παρ' οἴνῳ
Μελετῶμεν, ἀλλὰ καλοῖς
Ὑποπίνοντες ἐν ὕμνοις.

ODE.

L'USAGE DU VIN.

Garçon, vîte, aporte un grand Verre;
Aporte; je veux boire plein:
Mais de peur que le Vin ne nous jette par terre,
A sa fureur donnons un frein.

Que

Que l'eau tempere ſon audace.
Laiſſons aux Peuples de la Thrace
Ces hauts cris, ces folles clameurs,
Dignes de leurs barbares mœurs.
Que Bacchus ſoit pour eux un Dieu triſte & funeſte;
Mais pour nous, celebrant un ſi charmant Vainqueur,
Faiſons un uſage modeſte
De ſa precieuſe Liqueur.

Anacreon par ces vers reprima les ſaillies trop impetueuſes de deux ou trois de ces jeunes Étourdis, qui commençoient à nous fatiguer de leurs cris, & dont les tranſports naiſſants pouvoient faire aprehender quelque ſuite facheuſe, ou du moins peu convenable à d'honnêtes gens. Ce ne fut qu'après les avoir un peu calmé, & qu'après la promeſſe qu'ils lui firent d'être plus moderez, que ce Poëte recita l'Hymne qu'il avoit promiſe, & que tous les Conviez chanterent à pluſieurs repriſes.

ΩΔ. L.

ΕΙΣ ΔΙΟΝΥΣΟΝ.

Ὁ τὸν ἐν πότοις ἀτειρῆ
Νέον, ἐν πότοις ἀταρβῆ,

Καλὸν ἐν πότοις χορευτὴν
Τελέων θεὸς κατῆλθεν,
Ἀπαλὸν βροτοῖσι φίλτρον,
Πότον ἄστονον κομίζων,
Γόνον ἀμπέλου τὸν οἶνον,
Πεπηδημένον ὀπώραις.
Ἐπὶ κλημάτων φυλάττων.
Ἵν' ὅταν τάμωσι βότρυν,
Ἄνοσοι μένωσι πάντες,
Ἄνοσοι δέμας θεητὸν,
Ἄνοσοι γλυκύν τε θυμὸν,
Ἐς ἔτους φανέντος ἄλλου.

ODE L.

HIMNE À BACHUS.

Le Dieu qui donne à la jeunesse
L'ardeur de vuider les Flacons,
Bacchus Pere de l'Alegresse,
Nous vient enrichir de ses dons.
Déja l'on dépouille la Treille
De cet incomparable fruit,
Dont la liqueur douce & vermeille
Rejouït le cœur & l'esprit.

Nous

Nous allons par cette Ambroisie
Reprendre une nouvelle vie
Et l'ame exemte de chagrin ;
Nous pourrons attendre sans peine
Qu'une autre Automne nous ramene
L'aimable & puissant Dieu du Vin.

Anacreon composa cette Hymne fort courte, afin qu'elle fut plus aisée à retenir & à chanter. Aussi ne fut-elle pas long tems sans être repanduë dans toute l'Ile. Nous l'entendîmes déja chanter sur le chemin qui conduisoit à la Maison de Campagne où nous allâmes coucher. Ce Poëte temoigna un sensible plaisir de se voir au milieu de l'embarras que causent les Vandanges ; il caressoit les jeunes filles ; il loüoit les beaux garçons, & sembloit en quelque façon rajeunir lui-même. Il y avoit déja quelques jours que nous passions ainsi tranquilement la vie, lors qu'il reçut un Exprès de la part d'Afrodisée. Elle le remercioit de ses derniers vers, & le prioit de lui en vouloir faire d'autres pour un vœu qu'elle devoit rendre à Venus. Il consistoit dans une grande Table de Bronze, où cette Déesse devoit être representée au moment de sa naissance. „Je ferai,

 „ ajou-

„ ajoutoit-elle, travailler les Sculpteurs „ d'après vos vers; car je ne doute pas „ que votre Poësie ne leur éleve l'imagi- „ nation aussi bien qu'aux Peintres. J'at- „ tens aussi de vous un long éloge de la „ Rose. Il y a long tems que vous me „ l'avez promis. Si je suis trop impor- „ tune, ne vous en prenez qu'à vos bel- „ les compositions dont on ne sauroit se „ passer dès qu'on en a une fois connu „ le merite. Envoiez moi tout ce que „ vous ferez à la Campagne, où je vous „ souhaitte mille plaisirs. Adieu.

Ce Poëte charmé de l'empressement qu'Afrodisée temoignoit pour ses Ouvrages, fit attendre le Courrier environ quatre ou cinq heures, après quoi il le renvoia avec l'Ode qu'Afrodisée lui demandoit. Comme il nous la lut avant que de la faire partir, pour en savoir notre sentiment, nous fumes tout surpris, Climene & moi, du peu de tems qu'il avoit emploié à composer un Ouvrage d'un stile si noble & si élevé. „ C'est justement „ par cet endroit même, nous dit-il, „ qu'il m'a couté si peu, d'autant qu'il „ est bien plus facile de s'élever jusqu'au „ pompeux ou à l'heroïque, que d'attra- „ per les graces du stile simple & natu- „ rel:

„ rel: mais j'ai cru que ce sujet demandoit beaucoup d'élevation, puis qu'il s'y agit de la naissance d'une Déesse qui est, pour ainsi dire, l'ame de la Nature par le feu divin qu'elle lui communique.

ΩΔ. LI.

ΕΙΣ ΔΙΣΚΟΝ ΕΧΟΝΤΑ ΑΦΡΟΔΙΤΗΝ.

Ἆρα τις τόρευσε πόντον,
Ἆρα τις μανεῖσα τέχνα,
Ἀνέχευε κῦμα δίσκῳ,
Ἐπὶ νῶτα τῆς θαλάσσης.
Ἆρα τις ὕπερθε λευκὰν
Ἁπαλὰν χάραξε Κύπριν
Νόος ἐς θεοὺς ἀερθεὶς,
Μακάρων φύσιος ἀρχάν.
Ὁ δέ νιν ἔδειξε γυμνὰν,
Χ' ὅσα μὴ θέμις ὁρᾶσθαι·
Μόνον κῦμα συγκαλύπτει.
Ἀλαλημένη δ' ἐπ' ἀκτᾷ,
Βρύον ὡς ὕπερθε λευκὸν,
Ἁπαλόχροος Γαλήνας,

Δέμας εἰς πλόον φέρουσα,
Ῥόθιον πάροιθεν ἕλκει.
Ῥοδέων ὕπερθε μαζῶν,
Ἁπαλῆς ἔνερθε δειρῆς,
Μέγα κῦμα πρῶτα τέμνει·
Μέσον αὔλακος δὲ Κύπρις,
Κρίνον ὣς ἴοις ἑλιχθὲν,
Διαφαίνεται γαλήνας.
Ὑπὲρ ἀργύρῳ δ᾽ ὀχοῦνται,
Ἐπὶ δελφῖσιν χορευταῖς,
Δολερὸν νόον μ᾽ ἐρώντων
Ἔρος, Ἵμερος γελῶντες.
Χορὸς ἰχθύων δὲ κυρτὸς,
Ἐπὶ κυμάτων κυβιστῶν,
Παφίης τὸ σῶμα παίζει,
Ἵνα νήχεται γελῶσα.

ODE LI.

LA NAISSANCE DE VENUS.

Que voi-je! & quelle main habile,
Par l'éfort d'un tranchant Burin
A represénté sur l'airain
La Mer & son Onde mobile!

Jusqu'aux

Jusqu'aux Cieux sans doute est monté
Quiconque dans ce rare ouvrage
Nous donne une si vive image
De la Mere de la Beauté.
Oui, c'est Venus; c'est elle-même;
Les delices de Immortels;
Cette Divinité suprême;
A qui nous devons des Autels.
Cette Déesse est toute nüe,
Et n'a pour reprimer l'ardeur
Qu'elle cause à notre ame émüe,
D'autre voile que la Pudeur.
A travers l'Onde violette
Son corps paroit plus blanc qu'un lis,
Et du brillant Eclat qu'il jette,
Les Tritons mêmes sont surpris.
Voiez avec combien de grace
Elle fend les flots écumeux,
Et comme en cet instant fameux
La Mer conserve sa bonace!
Dans la crainte de la troubler
Les Vents n'osent presque soufler.
Du seul Zephir la douce haleine
Regne sur la liquide Plaine.
A ce spectacle si nouveau
Tous les poissons viennent sur l'eau,
Et pour honorer la Déesse,
Donnent des signes d'alegresse.

Devant elle ils font mille tours.
On y voit auſſi des Amours
Que les Dauphins portent ſur l'Onde.
Leur troupe en malice eſt feconde,
Et tend par de fauſſes douceurs
A ſeduire les jeunes Cœurs.
Tels ils accompagnoient leur Mere,
Lorſqu'au ſortir du ſein des Mers
L'auguſte & charmante Cytere
Vint embraſer tout l'Univers.

Auſſi-tôt que cet Ouvrage parut, le Gramairien Eufron publia par tout que c'étoit l'Ouvrage d'un miſerable Poëtereau, & crioit juſques à s'égoſiller, qu'Anacreon n'en étoit point l'Auteur. Il diſoit entre autres qu'il n'étoit pas poſſible que ce Poëte ſe fut guindé ſi haut. Que les termes Doriques, dont ces vers étoient pleins, faiſoient foi qu'ils n'étoient point du ſtile d'Anacreon, & qu'enfin l'exclamation du commencement de cette Ode étoit ridicule.

On eut beau lui repreſenter qu'il ne raiſonnoit pas juſte, & que quoique ce Poëte eut preſque toûjours donné dans le ſtile ſimple & naturel, cela n'empechoit pas qu'il n'en put ſortir quelquefois pour écrire dans un genre plus éle-
vé,

vé, qu'ainsi quoiqu'il eut emploié le Dialecte Ionique dans les sujets badins, il avoit pu se servir du Dorique dans un sujet grave & serieux. On lui dit encore que l'exclamation qu'il trouvoit impertinente, étoit très-noble, & faisoit un très-bel effet; il demeura toujours obstiné à trouver l'Ouvrage mauvais.

Un de nos Amis qui nous avoit écrit de Samos l'obstination d'Eufron, nous manda aussi que Fossinonte pretendoit que les quatre vers d'Anacreon sur la nudité de Venus n'étoient pas assez delicats, & qu'il leur substituoit ces quatre autres :

Cette Déesse est toute nüe,
Et l'on verroit tout son beau corps,
Si les Ondes à notre vüe
N'en cachoient les rares tresors.

Anacreon à l'occasion de cette critique de Fossinonte nous dit, que cet Auteur à force de vouloir rafiner, donnoit dans le ridicule; que pour lui, lors qu'il avertissoit les Sculpteurs de ne point donner à Venus d'autre voile que celui de la Pudeur, il leur insinüoit par là de tourner

la figure de telle maniere, que quoique nüe, elle ne blessât point les yeux chastes, au lieu que Fossinonte en leur disant d'en cacher les rares tresors, se montroit d'un sentiment bien oposé à ceux qui pensent, qu'un beau bras, une belle gorge, &c. peuvent être apellés de rares tresors, mais qui ne croient pas qu'on puisse donner ce nom à une partie que la pudeur defend même de nommer. Qu'au-reste Fossinonte n'avoit pas compris comment une femme pouvoit être nüe, & ne point blesser les regards pudiques: mais qu'outre que bien des Sculpteurs & des Peintres avoient reüssi dans eette attitude modeste, il y avoit un païs, où les femmes, quoique toutes nües, avoient une adresse naturelle à prendre des attitudes qui ne laissoient rien voir de contraire à la pudeur.

Personne n'ignore, ajouta-t-il, la plaisanterie de cette Dame, qui après que Polycrate eut fait couvrir avec des feuillages les nuditez des Statiies qui sont dans sa Maison des Fleurs, dit qu'on verroit bien des choses à la chute des feuilles. Que si à l'exemple de Fossinonte elle eut dit, qu'elles montreroient bien des trésors, je laisse à penser quelle

quelle consequence on eut tiré de son discours. Sans mentir, dis-je alors, c'est dommage, cher Anacreon, que vous ne vous adonniez à la critique: vous reüssiriez merveilleusement à developer le ridicule des ces Ecrivains qui se piquent d'un rafinement outré.

Comme nous étions à table, nous reçumes une autre Lettre qui contenoit un fait fort avantageux à la gloire d'Anacreon. On nous y mandoit que le Peintre Copil, aïant peint une Venus naissante, l'étoit venu presenter à Afrodisée; que cette Dame après l'avoir examinée, lui avoit demandé d'où il avoit tiré son dessein. Je l'ai pris, repartit le Peintre, d'après un Ouvrage d'Eufrosine & de Litomacros; je n'ai fait que suivre leur idée. Eufrosine dit en prose, qu'*à la naissance de Venus on vit une infinité de poissons qui sautoient & jouoient autour de cette belle Déesse, qui semble rire des tours qu'ils font pour la divertir*. Voici comme Litomacros explique la même chose en vers: mais avec une emphase & une energie dont peu de Poëtes sont capables.

De

De gros poissons joieux une troupe nombreuse
Sur les Eaux qu'elle quitte adroite à voltiger,
Joüe autour de Venus qui paroit en sourire,
Afin qu'avec le plaisir de nager,
Elle ait encor celui de rire.

Après avoir oui ces paroles, Afrodisée s'écria en presence de toute la Cour, que la Venus d'Eufrosine & de Litomacros n'étoit qu'une polissonne, & qu'elle n'en vouloit point. La personne qui nous écrivoit, ajoutoit que cette decision d'Afrodisée, quoique brusque, avoit paru à tous les Connoïsseurs aussi juste que la reflexion la plus étudiée. En efet, est-il rien de plus bas & de plus ridicule que d'oser dire, que Venus, l'Ame du Monde, la Mere des Graces, & les Delices des Immortels, s'amuse à regarder une troupe de soles & de marsoins, & qu'elle *semble rire des tours qu'ils font pour la divertir*. Tous les Conviez devant qui on lut la Lettre, furent bien aise de l'afront qu'Eufrosine & Litomacros reçurent en la personne du Peintre qu'ils avoient si mal instruit.

Après

Après le diner Anacreon s'étant assis à l'entrée du Pressoir, prenoït plaisir à voir les Vandangeurs aller & revenir. Pour moi, j'allai me promener un peu à l'écart, afin de pouvoir rever plus à mon aise. Comme j'étois apliqué à quelques vers que je composois, j'entendis assez près de moi deux personnes qui se quereloient : je prêtai l'oreille, & comprenant que c'étoit un jeune Vandangeur qui vouloit à toute force arracher à sa Maîtresse des faveurs qu'elle s'obstinoit à lui refuser, je courus en avertir Anacreon, croiant que cette avanture lui feroit plaisir. Il ne demanda pas mieux, & suivant à l'instant mes pas, il arriva encore assez tot pour entendre leurs discours. La fille se defendoit vivement contre le galant, qui étant animé par le Vin la pressoit avec toute l'ardeur imaginable.

Comme nous fumes quelque tems sans ouïr des plaintes de la Belle, Anacreon me dit qu'aparemment le jeune homme lui avoit fait enfin perdre la parole. Je me mis alors si fort à rire, que l'éclat que je fis, termina l'afaire; car le Couple amoureux m'aiant entendu, se glissa doucement entre les treilles, & s'alla m'

ler avec la troupe des autres Vandangeurs. Anacreon fut très-mortifié de mon indiſcretion, & dit que je meritois d'être puni pour avoir troublé les miſteres de la puiſſante Venus. Enſuite me prenant par le bras nous allâmes voir ſi nous pourrions reconoître nos Amans, mais nous n'en pûmes jamais venir à bout. Nous eumes beau queſtionner toutes les filles, celle que nous cherchions, parut ſi tranquille qu'il fut impoſſible de la demêler d'avec les autres. A deux jours de là ce Poëte nous regala d'une Ode où cette avanture eſt repreſentée avec des termes ſi naturels, qu'il ſemble qu'on y ſoit preſent.

ΩΔ. LII.

ΕΙΣ ΟΙΝΟΝ.

Τὸν μελανόχρωτα βότρυν
Ταλάροις φέροντες ἄνδρες,
Μετὰ παρθένων ἐπ' ὤμων·
Κατὰ ληνὸν δὲ βαλόντες
Μόνον ἄρσενες πατοῦσι
Σταφυλὴν λύοντες οἶνον,
Μέγα τὸν θεὸν κροτοῦντες·

Ἐπι-

Ἐπιληνίοισιν ὕμνοις,
Ἐρατὸν πίθοις ὁρῶντες,
Νέον ἐς ζέοντα Βάκχον·
Ὃν ὅταν πίῃ γεραιὸς,
Τρομεροῖς ποσὶν χορεύει,
Πολιὰς τρίχας τινάσσων,
Ὁ δὲ παρθένον λοχήσας,
Ἐρατὸς νέος ἐλυθεὶς,
Ἁπαλὸν δέμας χυθεῖσαν,
Σκιερῶν ὕπερθε φύλλων,
Βεβαρημένην εἰς ὕπνον·
Ὁ δ' Ἔρως ἄωρα θέλγων
Προδότιν γάμων γενέσθαι,
Ὁ δὲ μὴ λόγοισι πείθων,
Τότε μὴ θέλουσαν ἄγχει.
Μετὰ γὰρ νέων ὁ Βάκχος,
Μεθύων ἄτακτα παίζει.

ODE LII.

LES VANDANGES.

Cher Ami, quel plaisir de voir
Ces beaux Garçons, ces jeunes Filles,
Le plus doux Espoir des Familles,
Porter des raisins au Pressoir!

Les

Les hommes foulent la Vandange,
Et font un agreable Chœur,
Où chacun chante la louange
Du Dieu qui fait tout leur bonheur.
Déja la liqueur écoulée
Murmure & bout dans le Tonneau.
L'odeur de la grape foulée
Plait, & rejouït le cerveau.
Les Vieillards remplis d'alegresse
En bûvant de ce Jus nouveau,
Malgré le poids de la Vieillesse
Dansent au son du chalumeau.
Mais le plus plaisant de la fête
C'est qu'un jeune homme, à qui le Vin
A déja donné dans la tête,
Minute un amoureux larcin.
Il cherche & rencontrant sa Belle
Couchée à l'écart & dormant,
Sans bruit il se glisse auprès d'elle,
Et la baise amoureusement.
Philis reveillée & surprise
En vain repousse le galant:
Loin de quitter son entreprise,
Le Vin le rend plus petulant.
L'Amour pendant ce badinage
Darde à la Belle un de ses traits.
L'Amant qu'anime un doux presage,
Des paroles vient aux éfets:

Et

Et malgré l'Amante obſtinée,
A lui temoigner ſon courroux ;
Il fait tant qu'avant l'Himenée
Il jouït des droits de l'Epoux.

Cette deſcription des Vandanges eſt toute gratieuſe, & il faut avoir le gout bien depravé pour n'en pas ſentir les charmes : neanmoins elle ne fut pas plutot publiée, que Litomacros voulut ſe mêler de la reformer. N'auroit-il pas été plus beau vint fois, diſoit-il, de s'exprimer ainſi ?

Les Vandangeurs celebrent les loüanges
De l'enjoué Dieu des Vandanges,
Ravis qu'ils ſont de voir dans des Tonneaux
De cet aimable Dieu bouillir les dons nouveaux.

Il ſeroit bien mal aiſé de donner dans un ridicule plus outré, quand même on voudroit le faire exprès. Cependant Foſſinonte porta la choſe encore plus loin ; car il pretendit qu'Anacreon pour un Bûveur n'entendoit rien à decrire les éfets du Vin, & qu'il devoit avoir repreſenté,

Les

Les Vieillards ivres & tremblants
Dansant d'un pied pesant sous la rustique voute,
En secouant leurs cheveux blancs.

Il soutenoit de plus que ce Poëte devoit avoir specifié, que la belle Vandangeuse que le jeune homme surprit, étoit assoupie par le Vin qu'elle avoit bû, par ce qu'en cet état une fille est plus aisée à vaincre:

Un jeune Vandangeur plus loin
Va sur le vert gazon surprendre sa Maitresse,
Par le Vin assoupie à l'ombre & sans temoin.

Mais je laisse à penser au Lecteur de bon sens, si le jargon & l'obscenité de ces deux Auteurs est preferable à la delicatesse & la bienseance d'Anacreon; & ne s'étonnera-t-on pas que de pareils Ecrivains aient eu des partisans assez peu judicieux pour les mettre en parallele avec un des plus galants Auteurs que la Grece ait jamais eu.

Afrodisée à qui Anacreon avoit envoié ce dernier Ouvrage, l'en remercia par un

un Exprès, & le pria de songer à l'éloge de la Rose qu'il lui avoit promis, l'assurant que quelque serieux que fut devenu Polycrate par les grands desseins qu'il projettoit, il ne pouvoit s'empêcher de prendre un plaisir infini dans la lecture de ses vers. Il n'en fallut pas davantage pour exciter la veine de nôtre Poëte, qui quelques jours après lui envoia cette belle Ode à la louange de la Rose.

ΩΔ. LIII.

ΕΙΣ ΡΟΔΟΝ.

Στεφανηφόρου μετ' Ἦρος,
Μέλπομαι ῥόδον θερινόν·
Συνέταιροι αὔξοι μέλπειν.
Τόδε γὰρ θεῶν ἄημα,
Τόδε καὶ βροτῶν τὸ χάρμα.
Χάρισίν τ' ἄγαλμ' ἐν ὥραις
Πολυανθέων Ἐρώτων·
Ἀφροδίσιόν τ' ἄθυρμα
Τόδε καὶ μέλημα μύθοις,
Χαρίεν φυτόν τε Μουσῶν.
Γλυκὺ καὶ ποιοῦντι πεῖραν
Ἐν ἀκανθίναις ἀταρποῖς.

Γλυκὺ

Γλυκὺ δ' αὖ λαβόντι θάλπειν
Μαλακαῖσι χερσὶ, κούφως
Προσάγοντ' Ἔρωτος ἄνθος.
Τῷ σοφῷ τόδ' αὐτὸ τερπνὸν,
Θαλίαις τε, καὶ τραπέζαις,
Διονυσίοισθ' ἑορταῖς.
Τί δ' ἄνευ ῥόδου γένοιτ' ἄν;
Ῥοδοδάκτυλος μὲν Ἠώς,
Ῥοδοπήχεες δὲ Νύμφαι,
Ῥοδόχρους δὲ κ' Ἀφροδίτα
Παρὰ τῶν σοφῶν καλεῖται.
Τόδε καὶ νοσοῦσιν ἀρκεῖ·
Τόδε καὶ νεκροῖς ἀμύνει,
Τόδε καὶ χρόνον βιᾶται.
Χαρίεν ῥόδων δὲ γῆρας
Νεότητος ἔσχεν ὀδμήν.
Φέρε δὴ φυὴν λέγωμεν.
Χαροπῆς ὅτ' ἐκ θαλάττης
Δεδροσωμένην Κυθήρην
Ἐλόχευε Πόντος ἀφρῷ,
Πολεμόκλονόν τ' Ἀθήνην
Κορυφῆς ἐδείκνυε Ζεὺς,
Φοβερὰν θέαν Ὀλύμπῳ,

Τότε

Τότε καὶ ῥόδων ἀγητῶν,
Νέον ἔρνος ἤνθισε χθὼν,
Πολυδαίδαλον λόχευμα.
Μακάρων θέων δ' ὅμιλος,
Ῥόδον ὡς γένοιτο νέκταρ,
Ἐπιτέγξας, ἀνέτειλεν
Ἀγέρωχον ἐξ ἀκάνθης
Φυτὸν ἄμβροτον Λυαίου.

ODE LIII.
LA ROSE.

Chantons, Ami, je te prie,
La Roſe aux vives couleurs.
Du Printems elle eſt cherie
Par deſſus toutes les fleurs.

Son coloris d'écarlate,
Et ſon parfum delicat
Agreablement nous flate,
Et la vüe, & l'odorat.

Elle eſt l'honneur d'un Parterre,
Elle eſt l'amour des Zephirs,
Au Ciel comme ſur la Terre
On l'admet dans les plaiſirs.

On voit aux plus belles choſes
L'éclat dont elle ſe peint.
L'Aurore a les doits de roſe,
Et Venus en a le teint.

Les Muſes, ces Sœurs ſavantes;
Les Graces & les Amours,
Et les Nimphes ſi charmantes,
En compoſent leurs atours.

Des Fêtes que Bacchus donne,
La Roſe fait l'ornement,
Et la Bachique Couronne
Sans elle eſt ſans agrement.

Avec plaiſir on la cueille,
Malgré ſes traits épineux,
Et le bruit que fait ſa feuille *,
Charme les cœurs amoureux.

Sort-elle de ſa jeuneſſe,
Elle conſerve toujours,
Même au fort de ſa vieilleſſe,
L'odeur de ſes premiers jours.

Elle

* *Les Amans la faiſoient claquer dans la main.*

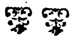
Elle n'est point tributaire
De la puissance du tems;
Et son baume est salutaire
Aux morts ainsi qu'aux vivants.

Mais de cette fleur divine
Rien ne releve le prix,
Comme sa haute Origine,
Que vantent les beaux Esprits.

Ils disent que quand Cytére
Sortit du sein de la Mer,
Et que Pallas eut pour Mere,
Le Cerveau de Jupiter.

Elle prit alors naissance,
Et charma si fort les Dieux,
Qu'elle obtint par preférence
Les dons les plus precieux.

Depuis ce tems ils l'aimerent,
Et de sa gloire jaloux,
Tour à tour ils l'arroserent
De leur Nectar le plus doux.



Cette Ode eſt d'une grande beauté. Jamais Peintre Fleuriſte n'a ſi bien repreſenté la Roſe avec tous ſes charmes. On la voit, on la ſent, on la touche dans ce Tableau. Le Ciel, la Terre, les Déeſſes, les Nimphes, les Hommes, & tous les Dieux concourent à l'envi pour relever l'éclat de cette charmante Fleur. Peut-on mieux loüer ſon coloris qu'en diſant, que toutes les belles choſes en participent? Afrodiſée fut ſi contente de cet Ouvrage, qu'elle fit peindre dans un Salon tous les ſujets qu'il contient. Tout le monde fut du ſentiment d'Afrodiſée. Le ſeul Sacrificateur Rignomare y trouva quelque choſe à redire, & pretendit qu'Anacreon ſe ſeroit énoncé plus noblement en diſant:

Mon Ami, redouble ton chant,
Et ne paſſons point ſous ſilence
D'où, de quelle maniere, & quand
La Roſe prit alors naiſſance?
Eſt-il quelque fête agreable,
Lorſque les Roſes n'en ſont pas?
Sans elles eſt-il quelque choſe?
De Roſe l'Aurore a les doigts.
Les Nimfes des Eaux & des Bois
Ont les bras de couleur de Roſe.

Mais

Mais outre que ce d'où, de quelle maniere & quand, sent l'Ecole, le vers où il est dit, que sans la Rose il n'y auroit rien, est très-ridicule ; car quand cette fleur ne seroit point, le reste du monde ne laisseroit pas d'être. Je passe sous silence toutes les inversions & transpositions, dont ces vers sont remplis, pour ne pas fatiguer davantage le Lecteur, qui commence à s'ennuier de voir avec quelle audace ces pretendus beaux Esprits donnent leurs pensées ridicules pour de belles productions.

A quelque tems de là, un Ami qu'Anacreon avoit fait à Athenes, l'étant venu voir à Samos, & s'étonnant de le rencontrer parmi une troupe de jeunes gens : ce Poëte le pria de dîner avec nous, & chanta une Ode à l'entrée du repas, où il exprime vivement le plaisir qu'il goutoit avec la jeunesse. Il y fait aussi l'éloge d'un Vieillard, qui aime la joie, & qui n'a point cette humeur austere que la Vieillesse affecte, & dont elle a tant de peine à se defaire.

ΩΔ. LIV.

ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ.

Ὅτ' ἐγὼ νέοις ὁμιλῶ,
Ἐσορῶν πάρεστιν Ἥβα·
Τότε δὴ, τότ' ἐς χορείην
Ὁ γέρων ἐγὼ πτεροῦμαι.
Περίμεινόν με, Κυβήβα·
Παραδὸς, θέλω στέφεσθαι·
Παλιὸν δὲ γῆρας ἤκας,
Νέος ἐν νέοις χορεύσω.
Διονυσίης δέ μοι τις
Φερέτω ῥοίαν ὀπώρης,
Ἵν' ἴδῃ γέροντος ἀλκὴν,
Δεδαηκότος μὲν εἰπεῖν,
Δεδαηκότος δὲ πίνειν,
Χαριέντως τε μανῆναι.

ODE LIV.

LE VIEILLARD DE BONNE HUMEUR.

Quand je voi des jeunes gens
Je rentre en Adoleſcence,
Et malgré le poids des ans,
Comme eux je ris & je danſe.

Ami,

Ami, ne condanne pas
Cette innocente manie;
Mais vien plutot, je te prie,
Prendre part à nos Ebats.
Vîte, des Fleurs pour ma tête,
Bacchus, vîte, ta Liqueur,
Je pretends en cette fête
Montrer quelle est ma vigueur.
Loin de moi, triste Vieillesse:
J'aime mieux l'activité
D'une folâtre jeunesse,
Que ta sage gravité.

La fin des Vandanges étant arrivée, Climene donna à dîner aux Vandangeurs & aux Vandangeuses. Anacreon pendant tout le repas, examina si fort leur contenance, qu'il crut avoir trouvé le jeune homme & la Belle, qui nous avoient donné une si jolie scêne. Il leur fit quelques railleries sur leurs amours; mais voiant que l'un & l'autre s'en defendoient, & qu'ils faisoient même semblant de ne se point aimer, ce Poëte nous chanta cette petite Ode, qui fut la derniere qu'il composa dans Samos.

ΩΔ. LV.

ΕΙΣ ΕΡΩΝΤΑΣ ΩΔΑΡΙΟΝ.

Ἐν ἰσχίοις μὲν ἵπποι,
Πυρὸς χάραγμ' ἔχουσι,
Καὶ Παρθίους τις ἄνδρας
Ἐγνώρισεν τιάραις.
Ἐγὼ δὲ τοὺς ἐρῶντας,
Ἰδὼν ἐπίσταμ' εὐθύς·
Ἔχουσι γάρ τι λεπτὸν
Ψυχῆς ἔσω χάραγμα.

ODE LV.

SUR LES AMANTS.

Comme l'on distingue aisément
Un Etranger par son visage,
Par son habit, par son langage;
De même on connoit un Amant.
En vain pour cacher sa flame
Il fait le misterieux;
Je voi ce qu'il a dans l'ame
Dès qu'il se montre à mes yeux.

Les Vendanges finies, nous revinmes tous à la Ville, où Anacreon commença de

de se trouver mal, & perdit tout à coup cette vivacité qui lui étoit si naturelle: je crois que le Vin nouveau qu'il avoit voulu boire, malgré nous, avoit derangé quelque chose dans son temperament, car il n'étoit presque plus reconnoissable. Il sollicita même si fort son congé auprès de Polycrate, que ce Prince ne pouvant le lui refuser, lui donna une de ses Galeres pour le transporter à Tejos. Afrodisée étant tombée malade en même tems, ne sut rien de ce depart qu'elle auroit sans doute empêché. Pour moi, voiant qu'il pretendoit absolument retourner dans sa Patrie, je resolus de l'accompagner. Climene ne voulant point aussi l'abandonner, le pria de soufrir qu'elle fût du voiage, pretextant qu'elle avoit envie depuis long tems de voir une de ses parentes dans la Ville d'Abdere, qui n'étoit pas loin de celle de Tejos. Anacreon y consentit, pourvu que nous descendissions d'abord où Climene disoit avoir afaire. Quoique notre navigation fut fort heureuse, ce Poëte en fut si incommodé que dès que nous fumes à terre, il lui prit une fievre, dont les accès furent si frequents, qu'ils lui causerent souvent des transports, pendant l'un des-

quels il prononça les vers suivants avec beaucoup de force, & que je retins du mieux qu'il me fut possible.

ΩΔ. LVI.

ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ.

Πολιοὶ μὲν ἥμιν ἤδη
Κρόταφοι κάρη τε λευκόν·
Χαρίεσσα δ' οὐκ ἔθ' Ἥβη
Πάρα, γηραλέοι δ' ὀδόντες·
Γλυκεροῦ δ' οὐκ ἔτι πολλὸς
Βιότου χρόνος λέλειπται.
Διὰ ταῦτ' ἀνασταλάζω
Θαμὰ Τάρταρον δεδοικώς.
Ἀΐδεω γάρ ἐστι δεινὸς
Μυχὸς, ἀργαλέη δ' ἐς αὐτὸν
Κάθοδος, καὶ γὰρ ἕτοιμον
Καταβάντι μὴ 'ναβῆναι.

ODE LVI.

LES APROCHES DE LA MORT.

La Vieillesse afoiblit mes sens.
Je n'ai plus ni cheveux, ni dents,

Et

Et je touche à ma derniere heure.
Jour & nuit on m'entend gemir ;
Quoi, dis-je, faut-il que je meure ?
Ce ſeul penſer me fait fremir.
Sous mes piés le Tartare s'ouvre,
Et ſe prepare à m'engloutir ;
La Mort de ſon ombre me couvre,
Rien ne ſauroit m'en garentir.
Adieu, doux Plaiſirs, dont ma Vie
Fut toujours mêlée & ſuivie.
L'avare Acheron me retient ;
Lieu plein d'horreur & de triſteſſe,
Où tous les hommes vont ſans ceſſe,
Mais d'où perſonne ne revient.

Voilà un tableau bien diferent de ceux qu'Anacreon nous a mis juſqu'ici devant les yeux. Il eſt auſſi terrible que les autres ſont agreables : on ne peut même le regarder qu'on ne ſoit ſaiſi de fraieur. La Mort & l'Enfer y ſont ſi vivement repreſentés, qu'on voit bien que le Poëte étoit lui-même penetré de cette horreur qu'il inſpire à ceux qui l'écoutent. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt qu'après avoir tant de fois bravé la mort, Anacreon ſe ſoit montré ſi fort allarmé à ſes aproches.

Mais on peut l'excuſer ſur ce que l'homme n'eſt plus maitre de ſoi dans ce terrible moment. Outre un violent tranſport, ce Poëte avoit encore le goſier ſi enflamé qu'il ne pouvoit prendre aucun aliment. Climene, qui ne l'abandonnoit point, preſſoit de tems en tems des grains de raiſins dans une Coupe pour lui en faire avaler le Jus : mais il arriva qu'un pepin s'étant mêlé avec la liqueur, acheva de le ſufoquer. Ainſi mourut ce grand homme en ſa quatre vingt cinquiéme année. Climene fut inconſolable de ſa perte, & je ne l'aurois pas été moins qu'elle, ſi lui-même ne m'eut apris pendant ſa vie à ſurmonter l'afliction dans les maux incurables. Je tâchai donc de conſoler ma parente le mieux que je pus, & après que nous eumes rendu les derniers devoirs à notre Ami, nous nous rembarquâmes pour Samos. La Renommée y avoit déja repandu la nouvelle de ſa mort avant notre arrivée. Pluſieurs Ecrivains ornerent ſa tombe des plus belles Fleurs du Parnaſſe ; mais entre tous les Ouvrages, qui parurent alors ſur ce ſujet, je n'en trouvai point de plus dignes de lui, ni qui fuſſent plus conformes à ſon genie, que les deux que je vai raporter.

ΩΔ.

ΩΔ. Δ'.

ΕΙΣ ΑΝΑΚΡΕΟΝΤΑ.

Ἀνακρέων ἰδών με,
Ὁ Τήϊος μηλῳδὸς,
Ὄναρ πρὸς οἷ κάλεσσε.
Κἀγὼ δραμὼν πρὸς αὐτὸν,
Περιπλάκην φιλήσας.
Γέρων μὲν ἦν, καλὸς δὲ,
Καλός τε, καὶ γανύφρων.
Τὸ χεῖλος ὦζεν οἴνου·
Τρέμοντα δ' αὐτὸν ἤδη
Ἔρως ἐχειραγώγει.
Ὁ δ' ἐξελὼν καρήνου
Ἐμοὶ στέφος δίδωσι·
Τὸ δ' ὦζ' Ἀνακρέοντος.
Ἐγὼ δ' ἄβουλος ἀϊθὺς
Ἐδησάμην μετώπῳ.
Καὶ δῆθεν ἄχρι καὶ νῦν
Ἔρωτος οὐ πέπαυμαι.

ODE.

Sur le minuit, Anacreon
M'aiant apelé par mon nom,
D'abord hors du lit je me jette;
Je cours l'embrasser tendrement;
Car quoique vieux, ce grand Poëte
Avoit encor l'air tout charmant.
Ses yeux pleins du feu de Cytére
Brilloient d'un éclat plus qu'humain.
Et tel que Bacchus le bon Pere,
L'Amour le menoit par la main.
Alors d'une façon galante
De dessus sa tête il ota
Une Couronne d'amarante,
Qu'en riant il me presenta.
Je la pris; mais je fus peu sage;
Car depuis que sur mes cheveux
J'ai mis un si pretieux gage,
Je n'ai cessé d'être amoureux.

Ce petit Poëme fait un portrait d'Anacreon si naturel & si agreable, qu'il merite bien d'être à la suite de ses Ouvrages. Il est même composé avec des termes si galants & si delicats, qu'il y a peu d'Ouvrages en ce genre, qui lui soient comparables. L'autre Piéce n'est pas moins

moins belle. On ignore pourtant celui qui en eſt l'Auteur.

ΩΔ.

ΕΙΣ ΧΡΥΣΟΝ.

Ὁ δραπέτης ὁ Χρυσὸς
Ὅταν φύγῃ με κραιπνοῖς,
Διηνέμοις τε, ταρσοῖς,
Ἀεὶ δ', ἀεί με φεύγει·
Οὐ μιν δίοιμι· τίς γὰρ
Μισῶν θέλει τι θηρᾶν;
Ἐγὼ δ' ἄφαρ λιασθεὶς
Τοῦ δραπέτεω Χρυσοῦ,
Ἐμῶν φρενῶν μὲν αὔραις
Φέρειν ἔδωκα λύπας·
Λύρην δ' ἑλὼν ἀείδω
Ἐρωτικὰς ἀοιδάς.
Πάλιν δ' ὅταν με θυμὸς
Ὑπερφρονεῖν διδάξῃ,
Προσεῖφ' ὁ δραπέτης με,
Φέρων Μέθην ἄφροντιν,
Ἑλών μιν ὡς μεθήμων
Λύρης γένοιμι δηρόν.

Ἄπις᾽

Ἄπιϛ᾽, ἄπιϛε Χρυσὲ,
Ἔς τ᾽ ἂν δόλοις μὲ θέλγῃς;
Πλέον τὰ νεῦρα χρυσοῦ,
Πόθυς πλέον τ᾽ ἀείδειν.

ODE
SUR L'OR.

Quand l'Or, cet Esclave infidelle,
Fuit loin de moi comme le vent,
(Ce qui m'arrive très-souvent)
N'aiez peur que je le rapelle.
De lui je fais trop peu de cas,
Pour me chagriner de sa fuite,
Et loin d'aller à sa poursuite
Je n'en daignerois faire un pas.
Au contraire je prens ma Lire,
Et libre de soucis cuisants,
J'exprime par d'amoureux chants
Les transports que Venus m'inspire.
Alors il vient me rechercher,
Et par d'éblouissantes ruses
Il s'éforce de m'arracher
De l'agreable sein des Muses.
Mais moi qui sçai combien de maux
Tourmentent un cœur d'or avide,
Je lui dis, jusqu'à quand, perfide,
Viendras-tu troubler mon repos?

Ma

Ma Lire qu'avec raiſon j'aime,
Vaut mieux que les plus grands treſors.
Je t'en fai le Juge toi-même.
Ecoute ſes tendres Accords.

ΩΔ.

ΥΜΝΟΣ ΕΙΣ ΑΠΟΛΛΩΝΑ.

Ἀνὰ βάρβιτον δονήσω·
Ἄεθλος μὲν οὐ πρόκειται,
Μελέτη δ᾽ ἔπεστι παντὶ
Σοφίης λαχόντ᾽ ἄωτον.
Ἐλεφαντίνῳ δὲ πλήκτρῳ
Λιγυρὸν μέλος κροαίνων
Φρυγίῳ ῥυθμῷ θοήσω,
Ἅτε τὶς κύκνος Καΰστρου,
Πολιοῖς πτεροῖσι μέλπων
Ἀνέμου σύναυλον ἠχήν.
Σὺ δὲ, Μοῦσα, συγχόρευε·
Ἱερὸν γάρ ἐστι Φοίβου
Κιθάρη, Δάφνη, Τρίπους τε.
Λαλέω δ᾽ ἔρωτα Φοίβου,
Ἀνεμώλιον τὸν οἶστρον·
Σαόφρων γάρ ἐστι κούρη.

Τὸ

Τὸ μὲν ἐκπέφευγε κέντρον,
Φύσεως δ' ἄμειψε μορφὴν,
Φυτὸν εὐθαλὲς δ' ἐπήχθη.
Ὁ δὲ Φοῖβος, ἦε Φοῖβος,
Κρατέειν κόρην νομίζων·
Χλοερὸν δρέπων δὲ φύλλον
Ἐδόκει τελεῖν Κυθήρην.
Ἄγε, θυμὲ, πῆ μέμηνας,
Μανίην μανεὶς ἀρίστην;
Τὸ βέλος φέρε κρατύνων,
Σκοπὸν ὡς βαλὼν ἀπέλθῃς·
Τὸ δὲ τόξον Ἀφροδίτης
Ἄφες, ᾧ θεοὺς ἐνίκα.
Τὸν Ἀνακρέοντα μιμοῦ,
Τὸν ἀοίδιμον μελιστήν·
Φιάλην πρόπινε παισὶ,
Φιάλην λόγων ἐραννὴν,
Ἵνα Νέκταρος ποτοῖο
Παραμύθιον λαβόντες,
Φλογερὸν φυγόντες ἄστρον,
[Νοερὸν πίωσιν οἶνον.]
Σὺ γὰρ δόλῳ φθόνῳ τε
Ἔρωτ' ἔθης ἄφαυτον,

Λύρην

Αὔρην τε χρυσόπαστον·
Φιλημάτων δὲ κεδνῶν,
Πόθων, κύπελλα κίρνης·
Ὅταν θέλεις δὲ, φεύγεις·
Ξένοισι δ' ἄγχι Μυσῶν
Δολίοις, ἄπιστ', ἀρέσκεις
Ἐμοὶ δὲ τῷ λυρῳδῷ
Μούσας ποιεῖς ἀποίκους.
Αὔρης δ' ἐμῆς ἀοιδὴν
Οὐκ ἂν λίποιμι τυτθόν.
[Ζὺ, Χρυσὲ, γοῦν ἄπελθε]
Ἀχανθέας δ' ὀρείνοις,
Αἴγλην τὲ λαμπυρίζοις.

ODE

SUR APOLLON.

Savantes Filles de Memoire,
Justes arbitres de la gloire,
Qui présidez au Saint Valon:
Prêtez moi votre voix divine
Pour chanter l'illustre Heroïne,
Digne objet des vœux d'Apollon.

Je ſai que pour cette entrepriſe,
Où j'implore votre entremiſe,
On n'a point propoſé de prix.
Auſſi n'ai-je d'autre eſperance
Que d'obtenir pour récompenſe
Un rang parmi les beaux Eſprits.

Tel, qu'au batement de ſon aile
Le Cigne du Caïſtre mêle
L'harmonieux ſon de ſa voix.
Tel, celebrant d'une voix claire
Les Amours d'un Dieu, je vais faire
Parler la Lire ſous mes doigts.



Daphné, cette Nimfe charmante,
Etoit ſi belle, ſi brillante;
Tant d'attraits ſortoient de ſes yeux;
Qu'elle porta le feu dans l'ame
De celui même dont la flame
Echaufe la Terre & les Cieux.



Apol-

Apollon, épris de ses charmes,
Emploia les plus fortes armes
Pour triomfer de sa fierté:
Mais, malgré sa vive poursuite
Daphné par une promte fuite
Conserva sa virginité.

En vain il atteint cette Belle.
Au lieu d'une aimable Mortelle
Il embrasse & baise un laurier:
La feuille tremblante en murmure,
Feuille d'immortelle verdure,
Prix du Poëte & du Guerrier.

Ainsi l'Amour vengea sa Mere. . . .
Mais, ma Muse, un si haut mistere
Demande un plus sublime ton:
Assis à l'ombre d'une Treille,
Celebrons plutot la Bouteille
A l'exemple d'Anacreon.

A L'OR.

Eh bien, Traitre, oserois-tu dire,
Que j'ai tort d'estimer ma Lire ?
Ne vaut-elle pas mieux que toi ?
Toi, dont la fraude & la malice
Enseigne aux hommes l'injustice.
Va, ne parois plus devant moi.
Va, cour, chez ces Mortels avares.
Que l'interêt rend si barbares,
Et qui te dressent un autel :
Pour moi, je mets toute ma gloire
A plaire aux Filles de Memoire,
Et cherche à me rendre immortel.

Ces Vers sont très-justes, & conviennent fort à Anacreon, tant à cause de son desinteressement & de son attachement pour les Muses, que par raport à son penchant pour l'Amour & pour la Bouteille. Climene aiant vû ces deux Ouvrages, me dit, qu'après avoir été si bon Ami de ce Poëte, je devois aussi faire quelque chose pour sa memoire; mais comme je ne me sentois pas encore assez habile, je craignois de le deshonorer par des louanges peu dignes de lui. Toute-fois

fois m'étant aperçu que des gens envieux, ou qui ne comprenoient pas la finesse de ses vers, les publioient avec des remarques fort éloignées de leur sens, je resolus de ramasser dans un Volume toutes les Odes qu'il avoit composées dans Samos, & de faire voir tout d'un tems le ridicule de ceux qui se méloient de les interpreter sans les entendre eux-mêmes. Comme j'avois communiqué ce dessein à mes Amis, & que le Libraire étoit prêt de distribuer mon Livre, il reçut un ordre superieur qui lui faisoit defense d'en vendre aucun Exemplaire, sous peine d'une grosse amende. Je compris d'abord que cette oposition ne venoit que de la part de ces Commentateurs, qui aprehendoient ma Critique. C'est pourquoi m'adressant au Magistrat, à qui Polycrate avoit confié l'Intendance de la Republique des Lettres, je lui presentai plusieurs Requêtes en vers & en prose, par lesquelles je lui faisois voir, que n'y aiant rien dans mon Livre contre la Religion, contre l'Etat & contre les bonnes mœurs, on ne pouvoit raisonnablement m'empêcher de le mettre au jour. J'ajoutois aussi que si mes reflexions étoient justes, elles pourroient être de quel-

quelque utilité au Public, & que si elles n'étoient pas conformes au bon sens, mon Entreprise retourneroit à la gloire de ceux que je pretendois critiquer. Voici la Requête en vers.

Plaise à l'illustre ABIGNILON,
Digne Chancelier d'Apollon,
Et Protecteur de la Science,
Donner favorable audience
Au supliant nommé Criton
Parlant pour Maître Anacreon,
Pere de la Delicatesse:
Mais qu'au deshonneur de la Grece
Maint pedant Auteur fanfaron,
A rendu source du Jargon,
Ainsi que de l'impolitesse.
Remontre donc très-humblement
Ledit Criton, que faussement
Certains Prosateurs & Poëtes
Se disant seuls vrais Interpretes,
Ont pretendu qu'Anacreon
Manquoit d'esprit, de politesse,
En écrivant à sa Maîtresse;
Qu'il étoit sans religion,

N'aiant

N'aiant de plaiſir dans ſa vie
Que celui de l'Ivrognerie;
Aimant ſur tout le bruit du pot;
Aiant une haleine vineuſe,
Et brulant d'une Amour honteuſe
De vingt pas ſentant le fagot.
Cependant j'oſe bien vous dire,
MONSEIGNEUR, *que telle ſatire*
N'a nulle ombre de vérité,
Et que cet Auteur des plus ſages
N'a jamais ſali ſes Ouvrages
De pareille brutalité.
Pour détruire ces impoſtures
Le Supliant deſireroit
Mettre au jour quelques Ecritures
Où la verité ſe verroit:
Mais il aprend que les parties
De défunt Maître Anacreon
Par des chicanes infinies
Y forment opoſition,
Faiſant paſſer pour un Libelle
Une Explication fidelle

P *Des*

Des Vers de cet aimable Auteur,
Si fort difamé par la leur.
Sur ce, MONSEIGNEUR, *il espere*
De vous un moment d'entretien
En faveur du Vieillard Téïen,
Que tout le Parnasse revere;
AINSI FAISANT VOUS FEREZ BIEN.

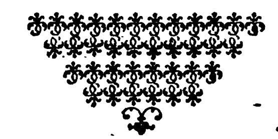
Il est vrai que sur cette remontrance, le Magistrat m'écouta volontiers; mais il me témoigna en même tems, que quoique mes remarques fussent judicieuses, je ne devois pas les publier, puisqu'elles faisoient voir les bevuës de quantité d'Auteurs, qui passoient pour habiles gens. Que d'ailleurs je m'attirerois sur les bras, Eufrosine, Rignomare, Fossinonte & Litomacros, qui n'étoient pas à mépriser, vû le grand nombre de leurs Partisans. Il me pria même de ne donner que le Texte d'Anacreon, sans y joindre ni note, ni reflexion. J'avouë qu'un tel discours me mortifia beaucoup, & voiant, qu'on m'ôtoit la liberté de defendre les Ouvrages de ce Poëte contre ses Adversaires, je fis cette Epigramme,

me, qui marquoit assez vivement mon chagrin.

Si pour revoir le jour, charmant Anacreon,
Tu pouvois revenir des bords de l'Acheron,
De quel œil verrois-tu ces Ecrivains barbares,
Qui nous debitent sous ton nom
Les sentiments les plus bizarres.
Oui, malgré le plaisir que tu ressentirois,
De chanter, de boire à long traits,
De courir les festins, & d'en conter aux Belles;
Tu choisirois plutôt de rentrer aux Enfers,
Que d'être le témoin des tortures cruelles
Que ces Mauvais Auteurs font soufrir à tes vers.

Ne pouvant rien obtenir du Magistrat, je resolus de m'adresser à Afrodisée; mais malheureusement pour moi, elle mourut peu de jours après, & Polycrate s'embarqua pour son Voiage de Lydie. Ainsi desesperant de venir à bout de mon des-

ſein, à cauſe de la nombreuſe cabale de ceux qui craignent qu'on ne faſſe voir, qu'ils ſont indignes de la qualité de beaux Eſprits qu'ils s'attribuent: le ſeul moien qui me reſte, eſt de me retirer à Lacedemone, pour y publier cette Hiſtoire, puiſque, pour condeſcendre à la delicateſſe de quelques mauvais Ecrivains, on ne veut pas la ſoufrir dans ma Patrie.



ODES

DE

SAPHO.



ODES DE SAPHO.



Es deux ſeules Odes qui nous reſtent de tous les Ouvrages de Sapho, ſont ſufiſantes pour nous faire voir, que c'eſt avec juſtice qu'on lui a donné le nom de dixiéme Muſe. Mais quelques beaux que ſoient ſes vers, nous ne devons pas en être idolâtres, juſqu'au point de lui pardonner ſa honteuſe débauche en faveur de leur beauté.

Monſieur *le Fevre* de Saumur, méritoit donc bien d'être veſperiſé en plein Conſiſtoire, pour avoir taché de l'excuſer au mépris des paroles de *St. Paul*, qui con-

condamne ſi fort ſa paſſion impudique : *Proptereà tradidit illos Deus in paſſiones ignominiæ ; nam fœminæ eorum immutaverunt naturalem uſum, in eum uſum qui eſt contra naturam.*

Un Chrétien d'une Communion, qui ſe pique de ſuivre ſi rigidement l'Ecriture, pouvoit-il avoir ce paſſage devant les yeux, & dire que Sapho étoit excuſable, puiſque l'ardeur de ſa paſſion eſt cauſe qu'elle nous a laiſſé de ſi beaux Ouvrages ? *Hoc admirabile Odarium ſcripſit ; quod tale eſt, ei ut ignoſcendum putem, ſi quando à viris ad fœminas deſultoriam faceret.* Quel Caſuiſte !

Madame *Dacier*, ſa fille, a pris un meilleur parti ; c'eſt de dire, que tout ce qu'on impute à Sapho touchant ce déreglement, eſt une pure calomnie. Je ſerois même aſſez de cet avis, ſi l'une de ſes Odes ne prouvoit viſiblement, que ce n'eſt pas à tort qu'on l'a accuſée. Elle eſt écrite à une de ſes Amies, & elle eſt pleine d'un feu ſi violent, qu'il eſt comme impoſſible, que l'Auteur n'en ait été brulé lui-même. C'eſt ce qu'a voulu ſignifier *Horace* par ces vers :

Spirat

Spirat adhuc amor
Vivuntque commissi calores
Æoliæ fidibus puellæ.

Lib. IV. Od. 9.

Sapho étoit de l'Ile de Lesbos, & vivoit environ cinq cens ans avant J. CHRIST. Tout le monde sçait comme elle termina sa vie par un coup de desespoir, & pour s'être vüe méprisée par un jeune homme qu'elle aimoit éperdument. L'on pretend même, que la Lettre qu'Ovide lui fait écrire à cet Amant, n'est qu'une copie de celle qu'elle lui écrivit effectivement en Sicile, où il s'étoit retiré, pour se delivrer de sa presence importune. Pour bien traduire ces deux Ouvrages, il faudroit être animé du même esprit, qui conduisoit la main de leur Auteur; autrement l'on court risque de donner dans un discours plus froid que la glace même. La Traduction de Monsieur L** dont voici un morceau, rejouïra le Lecteur; c'est Sapho qui parle à Vénus.

Sur un Char éclatant vous étiez lors portée,
Que de vites Moineaux d'une grace enchantée,

Par

Par le milieu des Airs avec rapidité
Emportoient ſans obſtacle, & d'une aile agitée
Fendant avec ardeur la route préſentée,
Pour amener ici du Ciel pour moi quitté
Leur Maitreſſe invitée.

Toute l'Ode eſt à-peu-près du même ſtile. La Traduction en proſe, quoique plus intelligible, eſt ſi foible qu'elle n'eſt pas beaucoup plus eſtimable; ſur tout, lors qu'elle fait dire à Sapho, *qu'une ſueur froide coule de tout ſon corps*; ce qui forme une image très-degoutante, ainſi que Mr. *Boileau* l'a fort bien remarqué.

Comme je me ſuis toujours defié du cœur & de l'eſprit des femmes, je me ſuis livré le moins que j'ai pu à cette paſſion, qui nous ſoumet à leur empire; cependant, quelque novice que je ſois en langage d'amour, je ne crois pas qu'on puiſſe reprocher à ma Traduction la même froideur, qui ſe trouve dans celles, dont je viens de parler.

ΥΜΝΟΣ

ΥΜΝΟΣ ΕΙΣ ΑΦΡΟΔΙΤΙΤΗΝ.

Ποικιλόθρον' ἀθανάτ' Ἀφροδίτα,
Παῖ Διὸς δολοπλόκε, λίσσομαί τε,
Μή μ' ἄσαισι, μηδ' ἀνίαισι δάμνα
Πότνια θύμον.

Ἀλλὰ τυίδ' ἐλθ', αἴποκα κατ' ἐρῶτα
Τᾶς ἐμᾶς αὐδᾶς (αἴοισα πόλλας).
Ἔκλυες, πατρὸς δὲ δόμον λιποῖσα
Χρύσεον ἦλθες.

Ἅρμ' ὑποζεύξασα, κάλοι δὲ τ' ἄγον
Ὠκέες στρουθοὶ πτέρυγας μελαίνας,
Πύκνα δινῦντες πτέρ' ἀπ' ὠρανῶ αἰθέ-
ρος διὰ μέσσω.

Αἶψ' ἀλλ' ἐξίκοντο· τὺ δ', ὦ μάκαιρα,
Μειδιάσαισ' ἀθανάτῳ προσώπῳ,
Ἦρε' ὅττι γ' ἰῶ τὸ πέπονθα, κ' ὅττι δ'
Ἦν τε κάλημμι.

Κ' ὅττι γ' ἐμῷ μάλιστ' ἐθέλω γενέσθαι
Μαινόλᾳ θύμω, τίνα δ' αὖτε πειθὼ,
Καὶ σαγηνεῦσαν φιλότατα, τίς τ' ὦ
Ψαπφοῖ ἀδικῆ;

Καὶ γὰρ αἰ, φεύγει, ταχέως διώξει·
Αἰ δὲ δῶρα μὴ δέκετ', ἀλλὰ δώσει·
Αἰ δὲ μὴ φιλῇ, ταχέως φιλάσει,
Κ' ὤυκι ἐθέλοις

Ἐλθέ μοι καὶ νῦν, χαλεπᾶν δὲ λῦσον,
Ἐκ μεριμνᾶν· ὅσσα δέ μοι τελέσσαι
Θύμος ἰμέρρει τέλεσον, τὺ δ' αὐτὰ
Σύμμαχος ἔσσο.

HIMNE

A

VENUS.

Fille de Jupiter, ô puissante Déesse,
Qui te plais à seduire un Cœur !
Helas ! ne soufre point qu'en proie à la tristesse
Le mien succombe à sa langueur.

❦ ❦

Mais ainsi qu'autrefois sensible à ma priere
Tu quitois la celeste Cour,
Sur ton Char, sans tarder, de l'air fend la carriere,
Et vien soulager mon Amour.

❦ ❦

A

A grand-peine ta main avoit oté les Rênes
A tes six aimables Oiseaux,
Que tu me demandois quelles étoient mes peines,
Et l'origine de mes maux.

❧ ❧

Sapho, me disois-tu d'une bouche riante,
Parle, je ferai tout pour toi ;
D'un jeune & beau Garçon es-tu nouvelle Amante ?
Je le rangerai sous ta loi.

❧ ❧

Oui, si jusqu'à ce jour, fier, farouche, insensible,
Il a meprisé tes apas ;
Je veux que desormais par un charme invincible
Il suive sans cesse tes pas.

❧ ❧

Ses presens, ses soupirs, ses soins & sa tendresse
Te vont convaincre de ses feux,
Et jamais sous le Ciel, Amante, ni Maitresse
N'a joüi d'un sort plus heureux.

❧ ❧

C'est ainsi qu'à Sapho, Déesse favorable,
Tu tenois de charmans discours.
Ma peine, en ce moment, n'est pas moins deplorable.
Vien promtement à mon secours.

❧

Si cette Hymne eſt une vive peinture de la ſituation où ſe trouvoit ſon Auteur, & ſi on ne peut s'empêcher d'en avoir pitié en l'entendant ſe plaindre amoureuſement ; l'Ode ſuivante renferme une paſſion ſi infame & une débauche ſi horrible, qu'il eſt dificile de n'en pas blamer la honteuſe & criminelle extravagance.

Je croi que la precaution que j'ai priſe, afin que les Lecteurs n'en fuſſent point choquez, ne déplaira pas aux gens ſages ; & il ſeroit à ſouhaiter, que ceux, qui ont traduit cette Ode avant moi, euſſent pris le même tour, qui, outre qu'il étoit très-facile à prendre, la rend plus naturelle, & par conſequent d'une plus grande beauté.

Chaqu'un ſçait que Catulle a traduit cette belle Ode en latin, & que *Longin* la donne comme un modelle du Sublime qui ſe tire des Circonſtances. Les Reflexions de cet habile Rhéteur ſur cet Ouvrage, font voir, que l'Antiquité l'a toujours regardée comme un Chef-d'œuvre, & font en même tems regreter la perte des autres Poëſies de cette Muſe de la Grece.

ΩΔ.

Ω Δ.

Φαίνεταί Fοι τῆνος ἴσος θεοῖσιν
Ἔμμεν ὠνήρ, ὅστις ἐναντίον τοι
Ἰζάνει, καὶ πλασίον ἀδὺ φωνεί-
σας ὑπακούει,

Καὶ γελοίσας ἱμερόεν, τό Fοι τὰν
Καρδίαν ἐν στάθεσιν ἐπτόασεν·
Ὡς ἴδον τε βρόγχον ἐμοὶ γὰρ αὐδᾶς
Οὐδὲν ἔθ' ἥκει.

Ἀλλὰ καμμὲν γλῶσσ' ἔαγ', ἂν δὲ λεπτὸν
Αὐτίκα χρῶ πῦρ ὑποδεδρόμακεν,
Ὀππάτεσσιν δ' οὐδὲν ὄρημι· βομβεῦ-
σιν δ' ἀκοαί Fοι.

Καδδ' ἱδρῶς ψυχρὸς χέεται, τρόμος δὲ
Πᾶσαν ἄγρει· χλωροτέρη δὲ ποίας
Ἐμμί, τεθνάκην δ' ὀλίγω δέοισα
Φαίνομαι ἄπνους.

ODE.

Heureuſe, cher Phaôn, la Beauté jeune & tendre
Sur qui tu fais tomber l'éclat de tes beaux yeux!
Le plaiſir de te voir, le charme de t'entendre
Font que dans ſon bonheur elle égale les Dieux.

Pour moi, dès qu'une fois tu daignes me ſourire,
Certain je ne ſai quoi s'empare de mes ſens;
Mon Ame eſt toute émüe, & je ne ſaurois dire,
Juſqu'où va la douceur du plaiſir que je ſens.

Mon cœur eſt penetré d'une flame ſubtile;
Mon oreille n'entend qu'un murmure confus;
Ma langue s'embarraſſe, & devient immobile;
Je languis, je ſoupire, & mon œil ne voit plus.

Bien-tot un froid mortel ſuccede à cette flame,
Un friſſon me ſaiſit, me cauſe un tremblement:
Je ne puis reſpirer, je pâlis, je me pâme,
Je tombe, & tout mon corps reſte ſans mouvement.



Quel-

Quelque excellente que ſoit la traduction de cette même Ode dans le Longin François, j'oſe me flater que celle-ci n'eſt pas indigne de paroître à ſa ſuite, & je le dis avec d'autant plus de confiance, que l'honneur qui m'en peut revenir, retombe entierement ſur Mr. *Deſpreaux*, que j'ai toujours fait gloire de prendre pour mon modéle.

Monſieur L*** qui reconnoit ce Satirique pour un grand Maître en l'art de rimer, ne l'a guere bien imité, comme on le peut voir par les vers ſuivans:

Ce Mortel trop heureux me ſemble aſſurement
Etre égal aux Dieux même en ſon contentement,
Qui près de vous aſſis, ſe ſent fraper, s'enchante,
S'ennivre du plaiſir, du doux raviſſement
De vous oüir parler avec tant d'agrement,
Et de vous voir riant d'une façon touchante,
Et d'un air tout charmant.

Mr. *Bayle* en parlant de ces deux Odes dit, que le Mercure Galant en publia

blia une traduction en 1684. faite par une Demoiselle de qualité de la Province de Guienne. Je voudrois l'avoir vue ; mais je doute qu'elle vaille la peine de la chercher, d'autant que le même Mr. *Bayle* ajoute, qu'elle a été faite sur une traduction en prose. Il est bien dificile, que d'un mauvais original en prose, on puisse faire une belle copie en vers ; je ne parle pourtant point affirmativement ; car un bel Esprit peut supléer à bien des choses. Mais si les vers de cette Demoiselle meritoient d'être lus, c'est un malheur pour elle d'avoir choisi le Mercuriste pour les mettre au jour, puis qu'ils sont demeurés ensevelis parmi un tas de mauvaises productions, dont cet Auteur remplissoit son Livre.

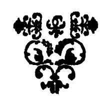


TABLE DES *ODES* D'ANACREON.

ODE

TABLE.

ODE

SAPHO.



TABLE DES *POESIES*, CONTENUES DANS CETTE HISTOIRE, ET COMPOSÉES A L'OCCASION DES ODES D'ANACREON.

EPI-

TABLE.

